This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

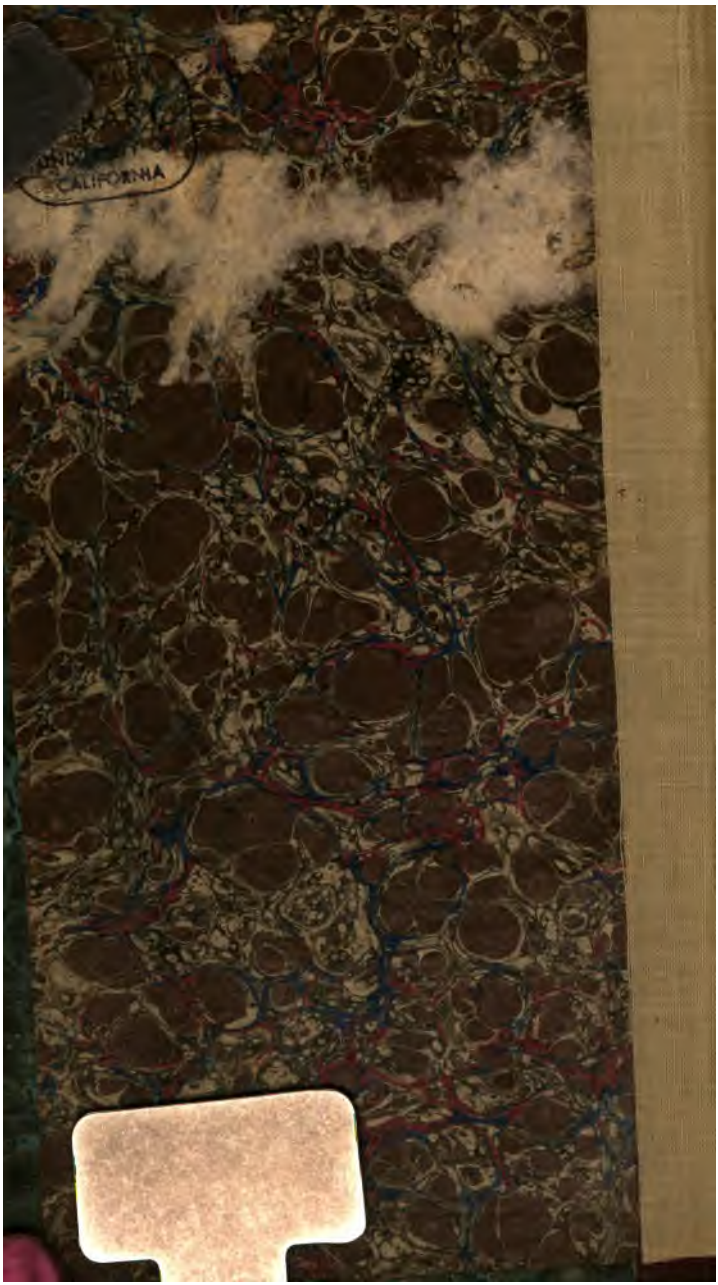
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

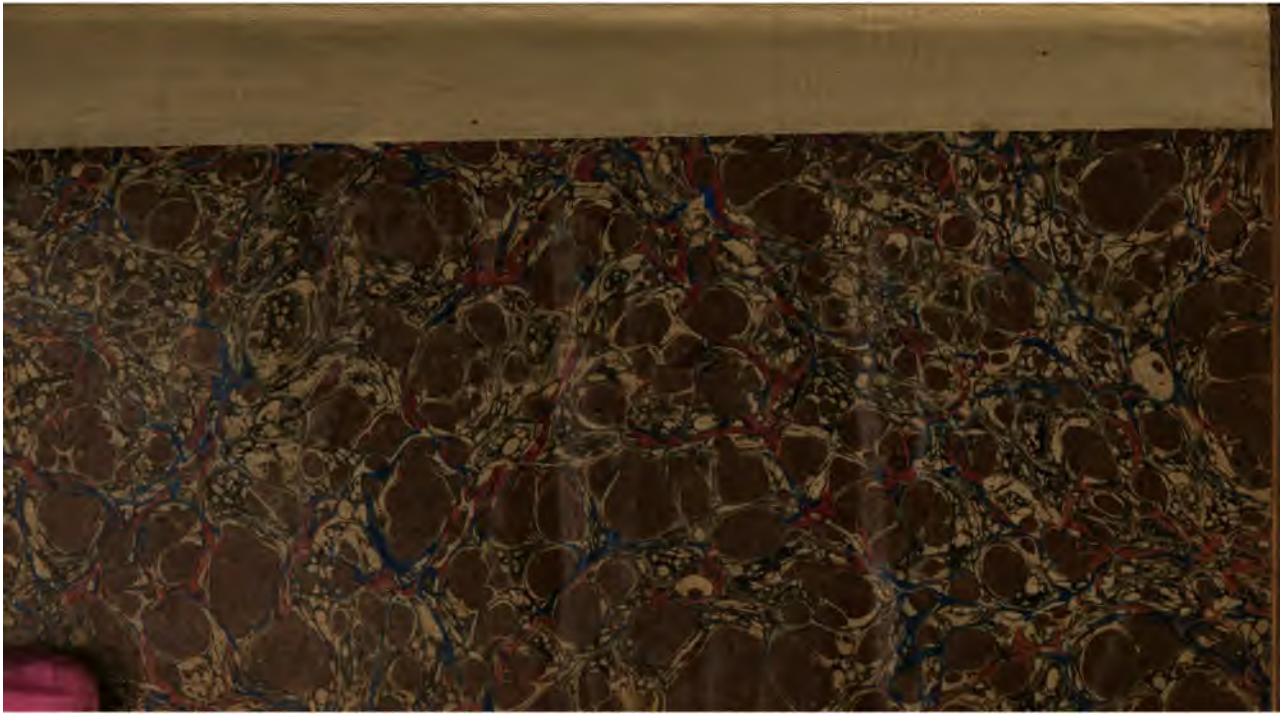
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


CALIFORNIA



L. Mosle

CATÉCHISME
PHILOSOPHIQUE.

CATÉCHISME
PHILOSOPHIQUE,
OU
RECUEIL D'OBSERVATIONS
PROPRES A DÉFENDRE
LA RELIGION CHRÉTIENNE
CONTRE SES ENNEMIS;

PAR M. L'ABBÉ F.-X. DE FELLER.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée, considérablement augmentée, d'après les manuscrits autographes, par l'abbé PAUL DU MONT,

ET ORNÉE DU PORTRAIT DE L'AUTEUR.

Consistit philosophia in eo quòd veritas cognoscitur, hoc est, in eo quod verè est, et id quidem est Deus.

S. CYRILL. ALEX., l. 5, *contra Julian.*

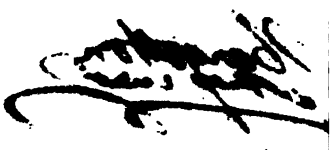
TOME PREMIER.

LILLE.

L. LEFORT, LIBRAIRE, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE ESQUERMOISE.

1825.

LOAN STACK



BT1033
F4
1825a
v.1

CATÉCHISME

PHILOSOPHIQUE.

I.

0540

On trouve chez les mêmes Libraires :

DICTIONNAIRE HISTORIQUE, *ou* Histoire abrégée des hommes qui se sont fait un nom par leur génie, leurs talens, leurs vertus, leurs erreurs ou leurs crimes, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours.

VIE DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER, Apôtre des Indes et du Japon, par le P. BOUHOURS : édition augmentée de quelques opuscules de piété, par l'abbé F.-X. de FELLER ; 2 vol. in-12.

F. X. DEFELLER.

Né à Bruxelles le 18 Août 1735. Mort à Ratisbonne le 23 Mai 1802.

CATÉCHISME

PHILOSOPHIQUE,

OU

RECUEIL D'OBSERVATIONS

PROPRES A DÉFENDRE

LA RELIGION CHRÉTIENNE

CONTRE SES ENNEMIS;

PAR M. L'ABBÉ F.-X. DE FELLER.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée, considérablement augmentée, d'après les manuscrits autographes, par l'abbé PAUL DU MONT,

ET ORNÉE DU PORTRAIT DE L'AUTEUR.

Consistit philosophia in eo quòd veritas cognoscitur, hoc est, in eo quod verè est, et id quidem est Deus.

S. CYRILL. ALEX., l. 5, *contra Julian.*

TOME PREMIER.

A LYON,
CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
rue Mercière, n° 33.

A PARIS,
CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
place Saint-André-des-Arts, n° 11.

1828.

Lille, imprim. de Lefort.

PRÉFACE.

QUELQUE abus qu'on ait fait du mot de *Philosophie*, il est un sens, et c'est le seul exact, où cette dénomination suppose les lumières et les honneurs de la raison; et c'est en ce sens que nous donnons le titre de *Philosophique* à la chose la plus simple et la plus négligée par les philosophes, qui est le Catéchisme des Chrétiens. Nous lui laissons la possession où il est d'enseigner par demandes et par réponses, mais nous lui faisons rendre un compte sévère de ce que nous avons adopté autrefois sans résistance. Si, dans quelques endroits, il paroît trop simple et trop familier, on se souviendra que c'est un *Catéchisme;* si dans d'autres il paroît trop érudit, l'on se rappellera que c'est un *Catéchisme philosophique*.

C'est l'esprit de la Doctrine évangélique de se prêter à tous les esprits, et de répandre sa lumière selon la disposition de ceux qui se présentent pour la recevoir. Les Sages, dit l'Apôtre, y sont appelés comme les ignorans. Le peuple ne lira pas cet ouvrage; mais il pourra être lu avec

Sapientibus et insipientibus debitor sum. Rom. 1. 14.

avantage par ceux qui, en matière de religion, veulent croire d'une manière plus raisonnée que le peuple.

Nous n'avons fait aucune difficulté de nous servir de quelques dissertations que nous avons publiées autrefois sur différens sujets. C'est un bien qui nous appartient, et que nous revendiquons. Nous avons également employé les discours que l'engagement dans le ministère évangélique nous a obligé de faire sur la vérité des dogmes du christianisme. L'on s'apercevra aussi aisément de l'usage que nous avons fait des apologies anciennes et modernes du christianisme : nous l'avons fait sur-tout, quand il nous a paru difficile de réfuter l'erreur avec plus de précision ou de force ; nous avons préféré la gloire d'être toujours utile, à celle d'être toujours original ; mais si nous avons employé le travail d'autrui, nous y avons ajouté le nôtre. On trouvera peut-être des réflexions neuves dans un sujet qui paroît épuisé, et des réponses à certaines objections qui semblent avoir échappé aux Défenseurs de la Foi ; comme dans la défaite d'une grande armée, quelques ennemis se sauvent par la fuite à la faveur de la multitude, sans être aperçus du vainqueur.

TABLE
DES CHAPITRES
ET ARTICLES.

LIVRE PREMIER.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

CHAPITRE I. *L'Athéisme raisonné est-il possible ?* ..... Num. 1
CHAP. II. *Système de l'Athée*..... 24
ART. I. *Crédulité de l'Athée*..... 25
ART. II. *La matière éternelle*..... 26
ART. III. *Eternité du mouvement*..... 30
ART. IV. *Les Atomes*..... 35
ART. V. *Fécondité de la Matière*..... 42
ART. VI. *L'Attraction*..... 63
ART. VII. *Eternité du monde*..... 66
ART. VIII. *Causes finales*..... 71
CHAP. III. *Consentement de tous les hommes dans la profession d'un Dieu. Questions sur quelques attributs de Dieu. Digressions sur l'existence du mal. Optimisme.* 88
CHAP. IV. *Malheur de l'Athée*..... 115
CHAP. V. *L'Athéisme considéré par rapport à la société*..... 124

LIVRE SECOND.

L'AME DE L'HOMME.

CHAPITRE I. *L'ame est-elle spirituelle?* ..... Num. 137
Digression sur l'ame des brutes..... 168
CHAP. II. *Immortalité de l'ame*..... 183
CHAP. III. *Liberté de l'homme*..... 196

FIN DE LA TABLE.

CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE.

LIVRE PREMIER.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

L'ATHÉISME RAISONNÉ EST-IL POSSIBLE?

§. I.

(1) D. Quelle est la première de toutes les connoissances, et la plus importante à l'homme?

R. La connoissance du souverain maître du monde, du principe et de la fin de toute chose.

(2) D. Sur quoi une idée si vaste et si magnifique est-elle fondée?

R. Sur toutes les lumières de la raison, sur les sentimens les plus naturels du cœur humain, sur le témoignage même des sens qui nous instruisent de la beauté, de l'ordre et des merveilles sans nombre que présente cet univers. « Vouloir démontrer l'existence de Dieu,

Balance naturelle, par M. de la Salle.

» dit un philosophe moderne, c'est comme si » on s'occupoit à prouver sa propre existence ; » comment démontrer la première et la plus » simple de toutes les vérités ? l'existence de » Dieu est une vérité de la haute physique et » de la haute morale, c'est le plus général de » tous les axiômes, et toutes les sciences y ten- » dent, comme par autant de rayons; c'est » cette unité immense, à laquelle nous ten- » dons tous par nos simplifications ; mais par » cette route on la saisit moins bien que par » le sentiment; parce que l'entendement hu- » main, tout tapissé de mots d'origine maté- » térielle et analogues à la foiblesse humaine, » manque d'instrumens, pour transmettre » cette vérité intime. »

(3) D. Est-il vrai qu'il y a des hommes éclairés qui refusent de connoître un Dieu, et opposent à cette croyance des raisons qui leur paroissent convaincantes ?

R. L'on ne peut douter qu'il n'y ait des athées, c'est-à-dire, des hommes qui nient l'existence de Dieu ; mais il n'est guère possible qu'ils le fassent sincèrement, et que leurs paroles expriment leurs vrais sentimens. L'homme qui prêche aux autres cette monstrueuse opinion, dit en lui-même : *Il y a un Dieu* (*a*).

(4) D. Puisque l'esprit humain est capable de toutes sortes d'égaremens, et qu'il n'y a

(*a*) Un ancien philosophe n'a pas hésité d'accuser de mensonge ceux qui disoient qu'ils sentoient qu'il n'y avoit point de Dieu. *Mentiuntur, qui dicunt se non sentire esse Deum, nam etsi tibi affirment interdiù, noctu tamen et sibi dubitant.* Seneca.

point d'extravagance imaginable qui n'ait été adoptée par quelque philosophe; pourquoi l'opinion de l'athée ne trouveroit-elle pas aussi quelques partisans? D'ailleurs, les ténèbres que Dieu répand sur les esprits téméraires, et l'aveuglement dont il frappe une raison orgueilleuse, ont-ils une mesure déterminée qu'une justice toute-puissante ne puisse étendre?

R. Ces considérations peuvent faire croire que dans certains momens l'athée étourdit sa raison au point d'acquiescer au résultat de ses sophismes, et de se donner avec une sorte de vérité pour *athée de croyance*. Mais cet état violent de la raison ne peut subsister; la lumière renaît malgré les efforts qu'on fait pour l'éteindre sans retour. Le parti est pris, il est vrai, l'on ne cessera de parler et d'écrire selon le système une fois adopté; mais la vie ne sera pas moins partagée entre de grands doutes et quelques momens d'une espèce de persuasion, entre la désolante perspective du néant et la crainte invincible des jugemens de Dieu. Souvent la vérité prend absolument le dessus, et se produisant avec tout son éclat et toute son évidence, porte l'effroi dans une ame dont elle étoit destinée à faire la plus douce consolation; c'est ainsi qu'il faut concilier les deux sentimens touchant l'existence des athées, et ne pas condamner brusquement des hommes respectables qui n'ont pas refusé de la croire (*a*), ni d'autres en plus grand nombre, qui l'ont jugée impossible.

(*a*) Le P. Bourdaloue, après avoir distingué les athées de volonté et les athées de croyance, les athées qui vou-

(5) D. N'y a-t-il pas quelque autre réflexion qui rende raison de cette différence de sentimens qui partage les sages au sujet des athées?

R. Cette différence peut encore venir de ce qu'on n'a point envisagé la raison sous tous ses rapports, ni la philosophie selon tous les degrés où elle se trouve dans les hommes. Le Chancelier Bacon disoit que beaucoup de philosophie conduisoit nécessairement à Dieu; mais qu'il n'étoit peut-être pas impossible qu'une philosophie superficielle engendrât l'athéisme, parce que celle-ci, au lieu de prendre l'essor, au lieu de s'élever, de voir en grand, d'embrasser l'enchaînement des

Levis gustus in philosophiâ movere fortàsse posse ad atheismum, sed pleniores haustus ad Religionem reducere. De Augm. Scient. L. 1. ci-dessous, n. 16.

droient qu'il n'y eût point de Dieu, et les athées qui croient qu'effectivement il n'y a point de Dieu, admet l'existence des uns et des autres (*Sermon pour la Fête de saint Xavier, fin du premier point*). Le P. Tournemine doute seulement qu'il y ait *beaucoup d'athées purs et absolus* (*Mém. de Trévoux, Mai* 1735). M. Bergier est du même sentiment (*Examen du Mat. T.* 2. *chap. xj.* §. 3.). M. de Pompignan, Evêque du Pui, dit des véritables incrédules en général, athées et autres : *Je ne nie pas qu'il n'y en ait de ce genre, mais je soutiens que leur nombre est infiniment moindre qu'il ne paroît l'être* (*Quest.* 1, *sur l'incréd. p.* 8) : M. Nicole semble en reconnoître un grand nombre. « Il faut que vous sachiez, » dit-il, que la grande hérésie du monde n'est plus le » Luthéranisme ou le Calvinisme, que c'est l'athéisme, » et qu'il y a toutes sortes d'athées, de bonne foi, de » mauvaise foi, de déterminés, de vacillans, de tentés. » (*Lettres à une Dame. Lett.* 25.) On ne conçoit pas trop en quel sens M. Nicole suppose des athées de bonne foi, tandis que l'Apôtre assure que la lumière de Dieu les frappe d'une manière à rendre leur aveuglement parfaitement inexcusable. *Invisibilia enim Dei à creaturâ mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur. Sempiterna quoque ejus virtus et divinitas ità ut sint inexcusabiles.* Rom. 1. Mais il paroît que par *athées de bonne foi*, Nicole entend les *athées de croyance* dont nous avons parlé.

parties et leur dépendance d'un souverain moteur, se précipite, au contraire, isole et rétrécit ses réflexions, s'attache au désordre apparent des causes secondes, et perd de vue la totalité des choses avec le principe qui les produit. L'on peut ne pas observer quelques traces de la Divinité, comme dit l'excellent réfutateur de Lucrèce; mais il n'est pas possible de les effacer toutes, et de se cacher toute la marche de ses merveilleuses opérations. Si la considération de quelques parties de la nature ne tient pas toujours évidemment, et dans tous les esprits, à la cause première; l'universalité des êtres, leur ensemble, leur rapport, leur destination y attache nécessairement le philosophe attentif et appliqué (*a*). L'horreur et le silence de la nature dans l'opinion de l'athée, achèvent la démonstration la plus invincible pour quiconque peut goûter la philosophie du cœur.

Dei vestigia passim effingit, ut delere nequis, tela illa sequantur. Anûl. l. 3.

(6) D. Un auteur célèbre n'a-t-il pas paru contredire ce sentiment de Bacon, et regarder l'athéisme comme le fruit d'une philosophie profonde? « La philosophie, dit-il, réfute » d'abord les erreurs; mais si on ne l'arrête » pas là, elle attaque la vérité; et quand on » la laisse faire à sa fantaisie, elle va si loin, » qu'elle ne sait plus où elle est, ni ne trouve » plus où s'asseoir. On peut la comparer à des » poudres corrosives, qui, après avoir consu- » mé les chairs baveuses d'une plaie, ronge-

Bayle, Dictionn. hist. et crit. art. *Acosta.*

(*a*) *Ità ordinantur omnia officiis et finibus suis in pulchritudinem universitatis, ut quod horremus in parte, si in toto consideremus, plurimùm placeat.* Aug. de verâ Relig. c. 40. n. 76.

» roient la chair vive, carieroient les os, et » perceroient jusqu'aux moëlles. »

R. Ce que dit cet auteur, n'est point du tout opposé au sentiment du savant Anglois. Ce n'est point avoir beaucoup de philosophie que d'être téméraire inquiet, curieux à l'excès, de juger légèrement, de décider de tout, de méconnoître les bornes de la raison et de l'intelligence humaine. Un peu plus de réflexion et d'expérience corrigeroit ces défauts. Ce qu'une demi-philosophie nous avoit fait rejeter, une philosophie plus formée, plus éclairée, nous le fait recevoir. Au reste, ce passage de Bayle représente excellemment sa propre philosophie.

§. II.

(7) D. Que doit-on conclure de cette controverse qui partage les savans sur l'existence des athées?

R. Cette controverse est un préjugé des plus sérieux contre l'athéisme, et démontre combien ce système blesse la raison humaine; puisqu'on n'a pu encore convenir de la possibilité de son existence. Jamais les athées n'ont douté qu'on pût croire un Dieu; et il n'est pas encore décidé si l'on peut croire qu'il n'y en a point.

Dict. Encyc. art. *Athée.*

(8) D. Les rédacteurs d'un grand Dictionnaire n'ont-ils pas assuré que l'athée adhéroit *aussi fermement à son opinion, en vertu de ses sophismes, que le théiste croit l'existence de Dieu en vertu des démonstrations qu'il en a*?

R. Reste à ces messieurs à nous expliquer,

1.° à quoi sert la raison humaine, et en quoi la vérité et l'évidence s'emportent sur des sophismes; 2.° d'où viennent les doutes qui fourmillent dans les ouvrages des athées et des incrédules en général; 3.° pourquoi la vue de la mort, et souvent une incommodité assez légère ramènent la plupart de ces messieurs à la créance d'un Dieu, et même à la profession entière de tous les dogmes de la Foi.

(9) D. Ces doutes dont vous parlez, sont-ils bien avérés.

R. Il n'est pas possible de lire les ouvrages des incrédules, ni d'observer leur conduite, sans les découvrir partout. Lucrèce, le héros et le chantre de l'Epicurisme, après toutes sortes d'attaques livrées au dogme de l'immortalité de l'ame, avoue qu'il ignore parfaitement de quelle nature elle est :

Ignorantur enim quæ sit natura animaï.

Et ailleurs il renvoie loin de la terre cette partie de l'homme qui tire son origine du Ciel :

Cedit enim retrò, de terrâ quod fuit antè,
In terram; sed quod missum est ex æthere oris,
Hoc rursùm cæli fulgentia templa receptant.

Epicure son maître n'étoit pas plus conséquent; Bayle remarque qu'il étoit *très-inquiet de ce qui se passeroit après lui*; ce qui dans le système de l'anéantissement, est un soin extravagant. L'extrême crainte qu'il avoit des dieux, suffit pour démontrer combien peu il étoit persuadé de la toute-puissance de ses atomes. Je n'ai jamais vu un homme, dit Cicéron, avoir plus peur de deux choses dont

L. 1.° nat. Deor. n. 31.

il disoit qu'il ne falloit pas avoir peur, je veux dire, de la mort et des dieux. — M. de Montesquieu remarque que cette crainte est commune à tous les athées. *L'homme pieux et l'homme athée parlent toujours de religion. L'un parle de ce qu'il aime, l'autre de ce qu'il craint.* Si ces gens sont bien persuadés, pourquoi tant d'ardeur à rechercher, à lire, à prôner quelques nouvelles brochures que l'impiété produit ? Un homme bien persuadé se contente des preuves qu'il a en main, n'en cherche pas d'autres, et croiroit perdre son temps s'il discutoit davantage une matière sur laquelle il est pleinement satisfait.

Esprit des Lois, L. 25. chap. 2.

L'Auteur de l'*Esprit* professe un doute universel, parce que, dit-il, *il n'y a pas d'enseigne à l'hôtellerie de l'évidence.*

Un homme qui est cher aux partisans de l'Epicurisme et des systêmes qui en approchent, parle de la sorte dans un dialogue vraiment chinois pour le ton et pour les choses:

Dict. phil. art. *Catéch. chinois.*

Kou. Qui vous a dit qu'il y a une autre vie?

Cu-su. (*a*) Dans le seul doute vous devez vous conduire comme s'il y en avoit une.

Kou. Mais si je suis sûr qu'il n'y en a point?

Cu-su. Je vous en défie.

Bukingham avoue que ses doutes ne l'ont jamais quitté, et qu'il les a portés jusqu'au tombeau :

Dubius sed non improbus vixi,
Incertus morior.

Voyez le discours de Ramsay sur la Mythologie, 1. part.

Plusieurs Spinosites, sentant que l'évidence leur échappe à tous momens dans leurs pré-

(*a*) C'est le précepteur qui instruit le jeune prince.

tendues démonstrations, sont tombés dans une espèce de pyrrhonisme insensé, nommé l'*égoïsme*, où chacun se croit le seul être existant. Quelques-uns vont plus loin encore et doutent de leur propre existence. (*a*)

Les autres adversaires de la religion, soit athées, soit déistes (*b*), ne sont pas plus fermes dans leurs assertions. Non-seulement ils se combattent les uns les autres, sans pouvoir convenir d'un seul article; mais ils détruisent dans un endroit ce qu'ils ont dit dans un autre. « Chaque libertin, selon son » caprice, se fait intérieurement une créance » à sa mode, et qui n'est que pour lui seul, » suivant en aveugle toutes ses idées, raisonnant tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, » selon l'humeur présente qui le domine; ne » se fixant à rien, et contestant sur-tout. » Cette réflexion du P. Bourdaloue est d'une vérité sensible pour quiconque a lu les ouvrages de ces Messieurs. C'est une chose curieuse de voir la multitude des contradictions que présente le seul *Système de la nature*. Nous renvoyons aux chap. xvij. T. 1; et chap. xiv, T. 2. de l'*Exam. du matér.* par M. Bergier. Accordez tout cela avec une *persuasion aussi ferme que la conviction qui résulte des démonstrations.* Panég. de saint Thomas.

(*a*) Nommément les sectateurs de Kant, fondateur d'une secte connue en Allemagne sous le nom de Kantistes. Selon lui l'ame n'est pas un être subsistant, ni une chose quelconque, mais c'est le changement et la succession des idées. Voyez ci-dessous, n. 145.

(*b*) Nous démontrerons dans la suite, que la plupart des déistes sont de vrais athées ou des raisonneurs inconséquens; c'est pourquoi nous ne serons pas toujours fort attentifs à les distinguer.

§. III.

(10) D. La révolution qui se fait ordinairement dans les incrédules à la vue de la mort, prouve-t-elle quelque chose en faveur de la religion ?

R. Elle prouve au moins qu'ils n'étoient pas bien persuadés. « Ce n'est pas une foi éteinte, » dit Bayle (*a*), ce n'est qu'un feu caché sous » la cendre. Ils en ressentent l'activité dès » qu'ils se consultent, et principalement à la » vue de quelque péril. On les voit alors plus » tremblans que les autres hommes. Le souve- » nir d'avoir témoigné plus de mépris qu'ils » n'en sentoient pour les choses saintes, et » d'avoir tâché de se soustraire intérieurement » à ce joug, redouble leur inquiétude. » M. de Pompignan met cette observation dans tout son jour dans ses *Questions sur l'incrédulité*, Qu. 1.... Massillon en parle d'une manière qui convainc et qui touche : « Ré- » pondez à toutes les difficultés de quelqu'un » qui se vante d'être incrédule. Réduisez-le à » n'avoir plus rien à répliquer. Il ne se rend » pas encore ; et pour cela vous ne l'avez pas

Dict. hist. et crit. art. *Desbarreaux.*

T. 3. p. 357. Serm. sur les doutes sur la Religion.

(*a*) Il ne faut pas être surpris de ce qu'en bien des endroits où nous pourrions citer les Ecritures et les Pères, nous citons des philosophes contre d'autres philosophes, ou bien le même philosophe pensant et raisonnant d'une manière opposée à celle qu'il a adoptée dans une autre occasion, et dans un autre accès d'humeur. C'est une espèce de stratagême militaire, où l'on emploie les armes et le langage de l'ennemi, pour faciliter les approches et écarter la défiance.

Mutemus clypeos, Danaumque insignia nobis Aptemus.
Æneid. 2.

» encore gagné. Il se renferme en lui-même, » comme s'il avoit encore des raisons plus ac- » cablantes, qu'il ne daigne pas dire. Il tient » bon, et oppose un air mystérieux et décidé » à toutes les preuves qu'il ne peut renverser. » Alors vous avez pitié de sa fureur et de son » entêtement. Vous vous trompez. Ne soyez » touché que de sa mauvaise foi. Car, qu'une » maladie mortelle le frappe au sortir de là; » courez à son lit; vous trouverez le prétendu » incrédule converti. Il n'est plus question de » doutes. Les jugemens de Dieu, qu'il faisoit » semblant de ne point croire, le pénètrent de » la plus vive frayeur. Le ministre de Jésus- » Christ appelé n'a pas besoin d'entrer en » contestation pour le détromper de son im- » piété. L'incrédule mourant prévient là-dessus » son ministère; l'incrédule mourant avoue le » faux et la mauvaise foi de ses blasphêmes » passés, et en fait une réparation publique. » Il ne demande que des consolations. Cette » crainte qui le pénètre, ne vient que de la foi » qu'il avoit déjà. La maladie ne lui a pas » donné de nouvelles lumières, mais elle a tou- » ché son cœur. » — D'Alembert observe que » le désir de n'avoir plus de frein dans ses pas- » sions, la vanité de ne pas penser comme la » multitude, ont fait, plutôt encore que l'illu- » sion des sophismes, un grand nombre d'in- » crédules : quand les passions et la vanité se » taisent, la foi revient. » Toutes ces observa- tions se trouvent renfermées dans un beau passage de Tertullien (*a*); ce Père reconnoît

(*a*) *Hæc est summa delicti nolentium recognoscere quod ignorare non possunt.... vultis ex animæ ipsius*

dans l'ame de l'homme une pente naturelle et invincible vers la religion, et une espèce d'impossibilité d'en déraciner absolument le germe précieux, toujours prêt à se développer dans le cœur même de l'incrédule le plus corrompu ou le plus systématique. Il faut en effet que cette impression subsiste bien profondément dans la nature de l'homme, puisque toute la fougue des passions, tous les attraits du libertinage, toutes les illusions d'une fausse philosophie, employés dès l'âge le plus tendre, ne sauroient l'effacer entièrement, et qu'il en reste toujours des vestiges que l'impie reconnoît malgré lui (*b*).

(11) D. Ne pourroit-on pas croire que c'est par l'affoiblissement de la raison, et par un dérangement des organes, que les incrédules se convertissent à la mort?

R. 1.° Si ces incrédules ont toujours été intimement persuadés des systêmes qu'ils ont adoptés, d'où vient que cette pleine conviction finit justement lorsque les organes se ressentent de la proximité de la mort? quelle est l'antipathie qui règne entre cet état des organes et les doctrines philosophiques? d'où vient sur-tout que les bons et simples chrétiens qui, lors même qu'ils se portent bien, ne pré-

testimonio comprobemus; quæ licèt carcere corporis pressa, licèt institutionibus pravis circumscripta, licèt libidinibus ac concupiscentiis evigorata, licèt falsis diis exancillata, cùm tamen resipiscit ut ex crapulâ, ut ex somno, ut ex aliquâ valetudine, et sanitatem suam potitur, Deum *nominat, hoc solo, quia proprie verus hic unus Deus.... O testimonium animæ naturaliter Christianæ!* Tertull. Apolog. cap. 17.

(*a*) *Sæpè expugnaverunt me à juventute meâ; etenim non potuerunt mihi.* Psal. 128.

tendent pas à la gloire d'*esprit-fort;* d'où vient, dis-je, qu'ils ne sont pas sujets à ces sortes de révolutions, et que leurs organes affoiblis ne leur font rien dire de contraire à ce qu'ils ont cru et dit en état de santé? « Je défie (dit un » écrivain d'un jugement exact et solide, en » parlant de la mort de Voltaire) qu'on me » cite un seul exemple de pareils remords, de » pareilles frayeurs, dans l'homme qui aura » vécu fidèle observateur de l'Evangile. La » douleur et la crainte du juste ne ressemble » jamais aux terreurs et aux remords de l'im- » pie. *Il faut être imbécille, ou de la plus* » *mauvaise foi*, pour en attribuer la différence » à la foiblesse de leurs organes, puisqu'ils » sont tous les deux aussi près de la mort. » C'est dans leur vie passée que la cause s'en » trouve toute entière; l'un espère en ce Dieu » qu'il aima, et qu'il servit; des crimes qu'il » n'a point commis ne l'effrayeront pas. L'autre » redoute un Dieu qu'il outragea. C'est la réa- » lité de ses crimes, et non pas de sa fièvre, » qui fait son désespoir. »

2.° L'approche de la mort renforce pour l'ordinaire et brillante les facultés de l'ame, bien loin de les affoiblir ou obscurcir, dégage la raison des entraves de la matière, lui donne plus de liberté et de vigueur. Un ancien a dit que l'ame participoit alors particulièrement à la nature du grand Être dont elle est émanée. *Appropinquante morte animus multò est divinior* (Cic. de divinat. L. 1.) Un philosophe moderne (l'auteur de la *Balance naturelle*) a porté des regards d'admiration sur les discours des moribonds et en parle comme d'un

mystère inexplicable. « J'ai vu des mourans; » dit un autre, qui ne m'ont paru penser pro» fondément et parler sublimement que dans » cette position extrême. Pourquoi ont-ils at» tendu si long-temps? C'est ce que je ne » tenterai point d'expliquer. Mais il faut, ou » que le corps les en ait empêchés; ou que ce » corps corrompu et défaillant ait été plus » propre à coopérer avec l'ame, que sain et » vigoureux, ce qui ne paroît pas soutenable. » Si cela n'arrive pas à tous, c'est que les organes matériels entravent leur captive jusqu'au moment de sa délivrance (*a*).

3.° Si ce changement n'arrivoit que dans un âge décrépit, ou après de longues maladies, qui auroient affoibli la nature, on pourroit peut-être l'attribuer aux organes (*b*); mais nous voyons tous les jours de ces heureuses révolutions dans la fleur de l'âge, et dès la première atteinte d'une maladie grave. Ce n'est donc nullement par la foiblesse de l'ame qu'il faut expliquer ce phénomène; au contraire, jamais l'esprit des incrédules n'est plus malade que lorsqu'ils sont en bonne santé. Le sang toujours agité, la bile en fermentation, l'humeur noire excitée par des rêveries creuses, les mettent presque hors d'état de raisonner sensément. Alors il est aisé d'écrire tout ce que l'on veut, d'anéantir d'un coup

(*a*) Réflexions analogues, ci-dessous, n. 191. Autres sur l'obstacle que porte le corps aux opérations de l'ame, n. 146, 161, 163.

(*b*) Encore dans ce dernier cas est-ce tout-à-fait le contraire; car jamais l'ame n'est plus vivace ni active qu'au terme de ces sortes de maladies. Voyez l'observation d'un médecin célèbre, ci-dessous, n. 161

de plume le ciel et la terre, de changer la nature des êtres, de former des mondes divers, etc. Lorsque ces mouvemens sont calmés par le sentiment de la maladie, la raison leur revient, ils envisagent les choses avec le même sang-froid que les autres hommes; ils voient la lumière dont les nuages des passions et des sophismes leur avoient dérobé l'éclat. Ils la recherchent, et pleurent leur aveuglement passé :

——— *Oculis errantibus alto*
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ. Æneid. 4.

Tertullien dit qu'en ces cas l'ame revient à elle-même, et recouvre le libre usage de ses facultés comme si elle sortoit d'un sommeil, des fumées du vin, du délire de la fièvre. Nous avons rapporté ses paroles (n. 10), nous ajouterons celles d'un philosophe païen : *Vident qui sunt morbo gravi et mortifero afflicti instare mortem; tùmque vel maximè laudi student, eosque qui secùs quàm decuit vixerunt, peccatorum suorum tùm maximè pœnitet.* Cic. L. 1 de Divinat. n. 30.

§. IV.

(12) D. Ce changement prouve assez bien que ces messieurs n'ont jamais été bien convaincus des systêmes qu'ils ont entrepris de substituer à la connoissance de Dieu et à la sainteté de son culte; mais n'en résulte-t-il pas quelque autre réflexion avantageuse à la religion ?

R. Les témoignages raisonnés, que plusieurs d'entre eux ont rendus dans ces momens

de calme et de sagesse à la vérité et à la sainteté du Christianisme, sont des hommages précieux qui honorent la religion, et forment une réfutation complette des reproches qu'elle avoit essuyés de la part de ces hommes séduits par des erreurs passagères et mal enracinées.

(13) D. Ne seroit-ce pas le préjugé qui ramèneroit ces grands esprits aux impressions de l'enfance ?

R. Après avoir lu ce qu'il leur a plu d'écrire contre la religion, personne ne sera tenté de croire qu'il leur soit resté un grand préjugé en sa faveur. Les impressions de l'enfance avoient fait place à des impressions toutes contraires; mais quand les premières impressions sont conformes à la raison, quand elles servent de base à la vertu et au bonheur, il est bien difficile, et pour mieux dire, impossible de les anéantir. L'on peut les affoiblir et les éloigner pour quelque temps; mais elles reparoissent dans les momens d'une raison saine, et s'élèvent sur les ruines des systêmes qui les avoient proscrites (*a*).

§. V.

(14) D. Ces révolutions heureuses que les

(*a*) Les conversions des impies à la mort, après de fatigans et d'inutiles combats livrés à la religion, me rappellent ce sage avis d'un ancien : *Ego tanti pœnitere non emo.* Les regrets suivent naturellement la perte de la religion, comme la perte des vertus. Et quand les chefs de la cabale dominante, opprimante, persécutante exhortent nos jeunes littérateurs à sacrifier leurs talens et leurs veilles à la gloire du philosophisme, ils répon-

infortunes, les maladies, ou la vue de la mort, opèrent dans des incrédules de toute espèce, sont-elles bien fréquentes?

R. On n'en a vu qu'un petit nombre conserver jusqu'à la fin l'attachement qu'ils avoient voué à des systêmes anti-chrétiens. La Mettrie, Boulainvilliers, du Marsais, le marquis d'Argens: Boulanger, etc. sont des exemples frappans en ce genre de conversion. Ce dernier a déclaré, *qu'il avoit toujours respecté la religion dans son cœur, qu'en écrivant contre elle, il avoit étouffé la voix de sa conscience; qu'il s'étoit laissé entraîner par la fougue de son imagination, par les éloges et les applaudissemens des philosophes.* Il a fermé la porte à ceux qui l'avoient séduit; il a demandé et reçu les derniers sacremens. Maupertuis, qui avoit réduit les preuves de l'existence de Dieu à cette spéculation algébrique Ar+n RB, mourut entre les bras de deux capucins. Montagne, que l'on peut regarder comme l'avant-coureur de l'incrédulité moderne, mourut en se levant de son lit pour adorer l'eucharistie. On sait combien de fois Voltaire, l'oracle de nos philosophes, est revenu de sa haine contre le christianisme, auquel il avoit juré une guerre éternelle; un songe effrayant a servi plus d'une fois à lui faire confesser ses crimes aux pieds des ministres de l'église (*a*): ce qui a fait

Suite de l'Apol. de la relig. T. 2. p. 25. édit. de 1769.

Vivunt ut nunquàm morituri, moriantur ut semper victuri.

droient s'ils étoient prudens: *Ego tanti pœnitere. non emo*, je n'achète pas à ce prix la nécessité d'un repentir.

(*a*) En 1760, il redevient chrétien, il enteud la Messe, même celle de minuit à Noël; il convertit des Calvinistes, etc. Voyez sa *Lettre à M. Albergati*. En 1766, il fait une Ode païenne sur la mort du Dauphin, pré-

dire que les incrédules vivoient comme s'ils ne devoient jamais mourir, et qu'ils mouroient comme des hommes qui espèrent de vivre toujours. *Ils ne nous font point honneur*, disoit, au rapport de Bayle, M. de Sainthibal, fameux esprit fort, *quand ils sont au lit de la mort; ils se déshonorent, ils se démentent, ils meurent comme les autres* (*a*).

(15) D. Que faut-il penser de ceux qui conservent jusqu'à une extrême vieillesse, et jus-

cédée et suivie de quantité de libelles impies et lubriques. En 1768, il se convertit de nouveau, se confesse au P. Adam, et en 1769 au P. Joseph, Capucin. La même année il fait l'*Histoire de Louis XV*; et quelque temps après les *Questions sur l'Encyclopédie*; *La Bible enfin expliquée*, etc., où l'on retrouve toutes les richesses de l'incrédulité et du libertinage. En 1778, étant malade à Paris, il se confesse à l'abbé Gauthier, et proteste qu'il veut mourir chrétien et catholique. Peu de jours après, il redevient philosophe, se fait recevoir franc-maçon, se laisse adorer comme un Dieu, etc. Enfin, par un effet redoutable des jugemens de Dieu, il meurt dans des accès de fureur et de désespoir, en criant: *je suis rejeté de Dieu et des hommes*; dans les convulsions de la rage, se mordant les doigts et les bras, dévorant ses propres excrémens; dans des rafinemens de blasphêmes que ni Vanini, ni Julien, n'ont imaginés au moment de leur cruel trépas. Spectacle effrayant, et qui, au jugement de M. Tronchin, son médecin, *auroit détrompé tous ses disciples, s'ils avoient pu être présens* (voyez son article dans le *Dictionn. hist.* Ausbourg, 1781).

(*a*) De tout temps les incrédules ont fait grand cas de l'intrépidité ou de l'insensibilité d'un homme au lit de la mort. Le très-ancien et très-fameux Pyrrhon, qui doutoit de tout, voyant ses compagnons de voyage saisis de crainte à la vue d'un naufrage qui sembloit inévitable, les pria de regarder un pourceau qui étoit dans le navire et qui mangeoit à son ordinaire; *voilà*, leur dit-il, *quelle doit être l'insensibilité du sage*. Il faut convenir que les philosophes ne sont pas difficiles en fait de modèles.

qu'à la mort, une malheureuse fermeté dans leurs égaremens ?

R. On n'en peut conclure autre chose, sinon que la prévention, le respect humain, une passion invétérée, sont capables de résister à toutes les lumières et à toutes les secousses de la conscience. — Si dans l'alternative de doute et d'une espèce de persuasion qui partagent la vie de quelques impies, la mort survient au temps où règne l'illusion des sophismes, ils se refusent à tout retour vers Dieu. — Le P. Malebranche croit que l'entêtement et l'opiniâtreté de quelques vieillards impies vient en partie de la consistance et de l'inflexibilité des fibres du cerveau, de laquelle résulte, selon lui, une indocilité presque invincible. Un historien élégant et judicieux pense à peu près de même (*a*). Un célèbre orateur s'en prend à la confiance que les vieillards ont ordinairement en leurs lumières et en leur longue expérience (*b*). Il est bien naturel d'en chercher la raison dans la justice et la sévérité des jugemens de Dieu, qui aveugle ses ennemis, et leur ôte la lumière dont ils ont refusé de jouir. Ceux qui veulent toujours trouver des remords dans les incrédules et les pécheurs scandaleux, *ne connoissent pas*, dit M. Bossuet, *toutes les voies de Dieu. Ils ne font pas assez de réflexion sur le mortel assoupissement et la fausse paix*,

Voyez ci-dessus, n. 4.

Ipsi vero non cognoverunt vias meas, quibus juravi in irâ meâ si introibunt in requiem meam. Ps. 94

(*a*) *Inclinatâ ætate mores sensusque in suâ formâ indurescunt.* Sacch. H. S. J.

(*b*) *Pravi errores confirmatâ in sensibus prudentiæ fiduciâ roborantur.* C. Porée de cred. in doct.

où il laisse quelquefois ses plus grands ennemis (*a*).

(16) D. N'est-ce point une espèce de mystère que l'attachement d'un grand génie à des hypothèses puériles, contradictoires dans toutes leurs parties, et son éloignement des vérités les mieux établies et en même temps les plus consolantes ?

R. Le chrétien, instruit par les saintes écritures de la conduite que Dieu a promis de tenir à l'égard des hommes, ne trouve point en cela un bien grand mystère : il en trouveroit au contraire un très-grand, si, malgré l'abus que plusieurs font de leur raison et de leurs facultés, ils étoient à l'abri de la séduction et de l'aveuglement. Il en seroit même

(*a*) De là il n'est pas difficile de conclure que les conversions dont il est parlé ici, ne tarderont pas à devenir plus rares. Quand l'esprit d'irréligion est pleinement consommé et répandu dans tous le corps d'une nation, quand il s'érige des triomphes et devient un sujet de gloire; il déchaîne toutes les passions, il engendre des vices monstrueux qui dégradent et abrutissent l'ame humaine, qui affoiblissent de plus en plus toutes ses lumières, qui étouffent toutes ses affections honnêtes et raisonnables, et ne lui laissent plus l'essor nécessaire pour s'élever aux vérités éternelles. C'est cet abîme, dont parle le sage, où l'impiété se nourrit du mépris de tout ce qui pourroit la guérir. *Impius cùm in profundum venerit, contemnet*, Prov. 18. — D'un autre côté, l'esprit de dissipation et de frivolité, devenu dominant et général, empêche les hommes d'étudier et d'approfondir les vérités de la foi, qui par le défaut d'institution chrétienne ne sont plus ni connues ni goûtées dans l'âge le plus propre à l'instruction. Par-là elles ne peuvent reproduire dans l'ame des lumières qui n'y ont jamais été. Mais les incrédules les plus fameux, mais les chefs et les héros du parti, qui les ont une fois bien connues, n'en ont jamais su effacer l'impression. — Les mêmes réflexions servent à expliquer l'insensibilité et l'insouciance des sauvages. Voyez ci-dessous, n. 93, 98, 156.

troublé en quelque sorte dans la foi de sa religion; parce que tout cela ne lui paroîtroit pas s'accorder avec les anathêmes prononcés, tantôt contre des hommes séduits par la suffisance et l'orgueil, tantôt contre ceux qui combattent leur créance par des œuvres condamnées de Dieu et incompatibles avec la sainteté de la loi (*a*).

Tertullien croyoit que Dieu avoit laissé à dessein quelque mélange de ténèbres dans les plus grandes vérités, pour aveugler les hommes superbes qui résisteroient à sa parole, ou les hommes corrompus qui déshonoreroient leur foi par les vices qu'elle réprouve: que les saintes écritures elles-mêmes étoient devenues pour les hérétiques une pierre de scandale (*b*). « Il y a, disoit saint Augustin, Ci dessous. n. 415.

(*a*) Il n'y a pas dans toutes les Ecritures saintes de menace plus forte et plus multipliée que celle-là : *Perdam sapientiam sapientium et prudentiam prudentium reprobabo.* I. Cor. 1. — *Comprehendam sapientes in astutiâ eorum.* I. Cor. 3. — *Abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelásti ea parvulis.* Matth. 11. — *Stultitia enim est illi, et non potest intelligere, quia spiritualiter examinatur.* I. Cor. 11. — *In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident, videant; et qui vident, cæci fiant.* Joan 9. — *Domine, quid factum est, quia manifestaturus es nobis te ipsum, et non mundo?... Si quis diligit me, sermonem meum servabit, etc.* Joan. 14. — *Finis autem præcepti est charitas de corde puro, et conscientiâ bonâ et fide non fictâ. A quibus quidam aberrantes conversi sunt in vaniloquium.* I. Tim. 1. — *Habens bonam conscientiam quam quidam repellentes circà fidem naufragaverunt.* Ibid. v. 19, etc. On doit donc envisager l'aveuglement des impies comme une vérification manifeste de la parole de Dieu : *Verba prophetarum, quæ per omne sabbathum leguntur, judicantes, implevérunt.* Act. 13.

(*b*) *Nec periclitor dicere, ipsas quoque Scripturas sic esse ex voluntate Dei compositas, ut hæreticis materiam subministrarent.* De Præscript. cap. 39.

» dans la religion assez de lumière pour éclai-
» rer les cœurs droits, et assez de nuages pour
» aveugler les impies ». La notion même de Dieu renferme des ténèbres suffisantes pour obscurcir et égarer la marche d'une raison téméraire. Autant l'existence de l'être souverain est démontrée, autant sa nature est-elle impénétrable. En vain a-t-elle fait l'objet des méditations des philosophes les plus célèbres, elle s'est perpétuellement dérobée à leurs efforts impuissans : faut-il s'étonner si des hommes pleins de suffisance et d'orgueil, humiliés de l'inutilité de leurs recherches, égarés par la foiblesse d'une raison qu'ils croient si forte et si dure, entreprennent de persuader que ce qu'ils ne peuvent pas comprendre, n'existe pas; et que, prenant les bornes resserrées de leurs petites facultés pour les bornes mêmes de l'Etre infini, ils attribuent ridiculement l'éternité et la puissance à la matière et au mouvement? Le spectacle même de cet univers, démonstration sensible et palpable du Créateur, cesse d'agir sur des hommes frappés d'aveuglement et de stupeur (*a*). On trouvera d'autres pensées relatives à

(*a*) Il est certain que le monde physique, malgré la multitude et l'éclat des voix qu'il élève pour annoncer le Créateur, a aussi des ténèbres, tout aussi bien que la Religion et les divines Ecritures, répandues à dessein par celui dont le juste jugement empêche *ceux qui voient, de voir, et ceux qui entendent, de comprendre.* C'est pour cela qu'il y a dans la nature des aspects obscurs, où l'observateur superficiel et précipité, à plus forte raison l'homme pervers, le philosophe orgueilleux et suffisant, peuvent s'égarer d'une manière étrange. Tel est l'effet des ouvrages de Dieu. Dans les ames droites et pures ils provoquent l'admiration et l'adoration de

ce sujet, dans un excellent *Discours sur l'incrédulité*, par le P. Chapelain, p. 178, 186, 188, 191, 200; dans un sermon du P. Bourdaloue, sur les *Œuvres de la foi, etc.*

§. VI.

(17) D. Ces réflexions expliquent bien comment la religion et l'existence même de Dieu peuvent être rejetées par des hommes éclairés selon le monde; mais n'y a-t-il pas un grand nombre de libertins qui se rangent parmi les athées et autres incrédules du système, sans appartenir néanmoins à cette classe de raisonneurs?

R. Il y en a un très-grand nombre; ce qui a fait grossir à quelques auteurs le catalogue des vrais incrédules. C'est ainsi que le P. Mersenne comptoit jusqu'à 50000 athées à Paris; souvent douze dans une maison. Pour réfuter ce calcul et réduire presque à rien le nombre des impies systématiques, il suffit de distinguer les différentes classes qu'un défaut d'attention a confondues.

(18) D. Comment les distinguez-vous?

R. On peut, avec un critique ingénieux et vrai, les réduire en cinq classes : l'incrédule stupide, l'incrédule vicieux, l'incrédule du

son éternelle sagesse, en même temps qu'ils répandent la perplexité et le trouble dans les esprits superbes et dans les cœurs corrompus. Et c'est là bien réellement ce que signifient ces paroles du psaume 91 : *Quàm magnificata sunt opera tua, Domine! nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ. Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc.* — Ci-dessus, n. 5.

bel air, l'incrédule affecté, et l'incrédule par principes.

(19) D. Qu'entendez-vous par ces différentes dénominations.

R. L'*incrédule stupide* est un homme qui n'a jamais élevé son esprit jusqu'à l'auteur et à la destination du monde; il ne sent point la force des argumens qui démontrent l'existence de Dieu, ni la foiblesse des objections des athées; tout ce qu'il peut faire, c'est d'affecter le maintien de ces gens-là, et d'en prendre le ton. Il prononce des blasphêmes, sans savoir ce qu'il dit; c'est un écho qui répète des sons. Un tel homme mérite qu'on ait pitié de lui.

L'*incrédule vicieux* a peut-être des facultés qui donneroient l'essor à son ame, s'il ne les étouffoit dans leur germe. Il n'a d'autre plaisir que celui de s'abrutir tous les jours davantage, en réprimant les mouvemens de sa conscience et les lumières de son entendement. Son occupation la plus sérieuse est de s'amuser: ce n'est pas qu'il y trouve beaucoup d'agrément, il n'a plus de goût pour rien, mais il craint de trouver un moment de repos où sa raison pourroit se réveiller; et pour en prévenir plus sûrement les leçons, il devient athée, et s'associe à quelques blasphémateurs. Aujourd'hui il est tranquille, il triomphe; il n'y a point de Dieu, il n'y a point d'ame. Demain tout est changé; il croit, il tremble, ou du moins il doute.

L'*incrédule du bel air* aspire au ton du siècle; ce n'est pas uniquement en commettant le vice avec effronterie qu'on y parvient,

il faut être philosophe ; il le devient. Un philosophe, selon lui, est un homme qui se distingue du peuple en ce qu'il ne croit rien ; il fait du livre de *l'Esprit*, du *Dictionnaire philosophique* ses lectures favorites ; il n'a jamais rien lu de si fort, rien de mieux raisonné, rien de mieux lié, rien de plus amusant ; il s'essaie, il commence à tourner en ridicule la religion ; il y réussit, et il est tout surpris de trouver en lui tant de génie et d'esprit ; son incrédulité finit avec les applaudissemens qu'il reçoit de ses semblables, et avec la manie d'être le singe des modes.

L'*incrédule affecté* adopte un air grave et austère : c'est un masque qui couvre une tête vide. Son cœur a aussi peu de sentiment que son esprit a d'intelligence. Le ton qu'il prend est parfaitement assorti à sa mine. Il a cherché la vérité dans sa source ; la nature lui a parlé, il a lu tous les ouvrages des hommes célèbres, par-tout il a vu l'athéisme. Cet homme ne mérite que du mépris ; des raisons seroient inutiles, et ne feroient que flatter sa fastueuse ignorance.

L'*incrédule par principes* est celui dont nous avons discuté la possibilité. S'il en existe de ce genre, leur erreur peut venir de quelque funeste impression, qu'ils ont reçue dans leur jeunesse, d'une éducation défectueuse, de quelque principe erroné admis sans examen, du faux point de vue où ils ont envisagé la vérité, des distractions qui empêchent la raison de se faire entendre, etc. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit là-dessus. V. ci-dessus, n. 4. et 15.

(20) D. Ne peut-on point distribuer la troupe des incrédules en des rangs différens de ceux que vous venez d'établir ?

R. Un auteur moderne les partage en quatre classes, qui comprennent effectivement tous les hommes de cette espèce que nous ayons jamais connus. La première est celle des *rieurs*, qui ne font que rire, sourire, et ricaner suivant l'occasion, et ne disent jamais rien, de crainte de se compromettre. La seconde classe est celle des *plaisans*, qui ayant fait une ample provision de pointes, de quolibets, de bons mots, d'anecdotes ecclésiastiques un peu gaillardes, sont chargés de les placer à propos, d'égayer la conversation, ou de la détourner, lorsque devenant trop profonde ou trop sérieuse, elle paroît ne pas devoir se terminer en faveur des philosophes. Dans la troisième classe brillent les *questionneurs*, dont l'office consiste à dérouter les champions de l'évangile, en les accablant de questions, sans leur donner le temps d'y répondre. Les *raisonneurs* forment la quatrième classe : ce sont les disputeurs et les argumentateurs de la société : et c'est sans doute le rang le plus honorable ; mais un excès de zèle les jette dans des erreurs monstrueuses et dans des contradictions énormes ; malheur auquel les enrôlés des autres classes ne sont pas exposés ; ce qui pourroit faire conclure que la classe des *rieurs* est la plus en sûreté, au moins pour cette vie, comme elle est la plus nombreuse.

§. VII

(21) D. Ne trouve-t-on pas à la Chine une république entière d'Athées, qui est la secte des lettrés ?

R. Cette république est aussi imaginaire que celle de Platon. Le chef des incrédules modernes assure que les lettrés chinois sont déistes, qu'*ils reconnoissent les peines et les récompenses d'une autre vie, un paradis et un enfer* (*a*). L'auteur de l'*Esprit* nous apprend que les Jésuites reconnoissent l'athéisme des lettrés chinois, mais il fait tort à ces Pères, qui ont constamment assuré le contraire. Le P. Parennin, qui connoissoit beaucoup mieux les Chinois que Helvétius, réfute victorieusement cette imagination, dans une lettre à M. de Mairan. *Lett. édif. T. xxj. p. 134 et suiv.*..... Il y a à la Chine trois religions, outre la chrétienne qui y fleurit aujourd'hui plus que jamais. 1.° Celle du roi, des princes, des lettrés, qui offrent des sacrifices au *Tien*, Ciel; au *Xanti*, vertu du Ciel. 2.° L'idolâtrie. 3.° La secte des sorciers..... Les rédacteurs du dictionnaire de Trévoux, article *Chine*, disent qu'il y a un grand nombre

(*a*) *Essai sur l'hist. gén.* T. 1, c. 6, p. 91. *Dîner de Boul.* p. 43. Il enseigne le contraire dans *la philos. de l'hist.* ch. 18, p. 95. Dans le *Dict. philos.* art. *Ame*, il revient au premier sentiment, et reconnoît, dans les lettrés chinois, la croyance d'un Dieu et d'une providence. Il ne faut pas s'attendre à quelque chose de bien conséquent de la part de ces Messieurs. Ils ont soumis les faits, comme les raisonnemens, à la loi du caprice.

d'athées dans cet empire ; mais dans l'article *Pho*, ils remarquent que cet athéisme n'est pas raisonné, que c'est une suite de l'aveugle déférence pour la doctrine du prétendu *Pho*, qui en mourant a déclaré, à ce que disent ses sectateurs, que le néant étoit le père de toute chose. C'est l'*Autos epha*, qui fait des athées à la Chine, comme il en fait parmi les petits maîtres en Europe : un savant à la mode l'a dit ; cela suffit, on ne raisonne pas au-delà ; le libertinage et de mauvais raisonnemens en font aussi un grand nombre parmi les Chinois comme parmi nous : mais il est faux qu'en général les savans de la Chine soient athées. Nous montrerons ailleurs ce que c'est qu'un savant chinois : il faut bien se garder d'avoir une idée fort avantageuse de ces docteurs, auxquels nos philosophes nous renvoient avec tant de confiance.

Infrà, l. 4. ch. 3. art. 6. §. 6. n. 380.

§. VIII.

(22) D. Que faut-il penser de quelques hommes célèbres que les incrédules se sont associés, malgré le témoignage que leur vie et leurs écrits ont rendu à la religion ?

R. L'impiété, dit M. Séguier, dans son éloquent *Réquisitoire* du 18 Août 1770, ne craint point de violer la cendre des morts, de calomnier leur esprit, et croit peut-être encore honorer leur mémoire : elle les ressuscite, pour tirer des noms connus qu'elle usurpe, l'ascendant dont elle a besoin. On jugera de la valeur de ces imputations par les deux preuves capitales alléguées par le chef de

nos incrédules contre M. de Fénélon. La première est que Fénélon a parodié ainsi un air de Lulli :

Jeune, j'étois trop sage,
Et voulois tout savoir;
Je ne veux en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge
Sans rien prévoir.

Sur quoi nous observons, 1.° que le fait est controuvé. Voltaire dit qu'il le tient du marquis de Fénélon. Il a soin de citer un mort ; tandis que le marquis *vivoit*, Voltaire n'a eu garde de réclamer son témoignage. Comment le marquis de Fénélon, qui avoit beaucoup de religion, au jugement de Voltaire lui-même, auroit-il découvert une anecdote semblable, sur-tout au chef des incrédules? C'est la remarque du fils de ce pieux Seigneur. Ceux qui ont lu les *Erreurs de Voltaire*, *Voltaire peint par lui-même*, *Tableau philosophique de l'esprit de Voltaire*, etc. connoissent assez sa bonne foi pour le juger capable d'appuyer un fait fabuleux d'un faux témoignage. 2.° Les vers en question sont dans les poésies de madame Guyon : elle exprimoit ainsi le détachement total des créatures, qui empêche l'homme de s'informer des choses de ce monde, d'ouvrir les yeux sur l'avenir, de le prévoir et de s'en inquiéter. Supposons qu'ils soient de Fénélon, comment en peut-on conclure que, dans sa vieillesse, il ne croyoit plus rien? Fénélon, dans ce cas, voulut sans doute y attacher le même sens que leur donnoit madame Guyon. Tout ce que l'illustre

Histoire de Louis XV. T. 1, p. seq.

archevêque a écrit dans les dernières années de sa vie, tant de lettres publiées dans ses *Œuvres spirituelles*, et celles qu'il écrivit au commencement de sa dernière maladie, et la veille de sa mort, sont empreintes du même esprit que tous ses ouvrages respirent, et que tout le monde lui avoit reconnu jusqu'alors. Ce qu'il dit en divers endroits de la curiosité et de l'inquiétude des savans, exprime parfaitement le vrai sens de ces vers.

La seconde preuve de Volt. est une lettre de Ramsay, qui écrit que si Fénélon étoit né en Angleterre, il auroit développé son génie, et donné l'essor sans crainte à ses principes que personne n'a connus ; mais c'est encore un mort qu'on appelle en témoignage d'une chose qu'il n'a pas dite et qu'il n'a pu dire. Ramsay, convaincu par Fénélon de la vérité de la religion catholique, a constamment paru y être aussi attaché qu'à la mémoire de son illustre maître. Comment auroit-il pu écrire une lettre qui, dans le sens que lui donne Voltaire, seroit un outrage déshonorant pour le disciple et pour le maître : une lettre qui prouveroit que tous deux étoient des hypocrites, des hommes qui sacrifioient leur manière de penser aux temps et aux lieux ? Si Ramsay a écrit quelque chose d'approchant, il vouloit sans doute parler des principes de l'auteur du *Télémaque* sur le gouvernement des états, et non d'aucun doute sur la vérité de la religion. Ramsay rend le compte le plus détaillé de la doctrine de ce célèbre archevêque ; et il ne faut que lire l'extrait de sa

lettre, qui se trouve dans *les grands hommes vengés*, T. 2, art. *Fénélon*, pour effacer entièrement les ombres dont Volt. veut obscurcir la mémoire de ce grand homme (*a*). On trouve dans le même ouvrage une justification complette de s'Gravesande, Bossuet, Huet, etc. Le traité *Athei detecti* du P. Hardouin, qu'on a toujours regardé comme un recueil de visions, n'approche pas des découvertes de Volt. — Quand nos incrédules ont du goût pour le déisme, ils trouvent par-tout des déistes : quand ils adoptent le pyrrhonisme ou l'athéisme, ces deux classes acquièrent tout-à-coup des prosélytes sans nombre. On diroit que l'idée d'avoir beaucoup de collègues, apaise leur inquiétude, et justifie aux yeux de la raison l'extravagance de leurs systêmes ; qu'effrayés de voir tous les grands

(*a*) Les mêmes considérations nous rendent extrêmement suspecte l'attribution qu'on fait à Ramsay d'un ouvrage posthume, intitulé : *Philosophical principes of the religion* 2 vol. in-4.° dont l'auteur, prétendant ne parler qu'après Fénélon, avance des paradoxes de tous les genres, tels que la métempsycose, l'animation des bêtes par les démons, la fin des peines de l'enfer, etc. Si Voltaire a eu connoissance de ce livre, il aura sans doute refusé de le citer en preuve, regardant l'auteur, quel qu'il fût, comme une tête dérangée, et convaincu que tout le monde se diroit : « un homme qui préconise » de telles extravagances, est très en état d'en faire » honneur à d'autres, et de les mettre sous la pro» tection d'un grand nom. » Mais c'est être mal adroit que de mettre sur le compte de Fénélon des choses si manifestement contradictoires avec la trempe de son génie, et avec tout ce que nous connoissons de ce grand homme. Ce qui ôte finalement toute confiance à l'auteur des *Philosophical principes*, c'est qu'il assure que son système est conforme à la croyance de Fénélon comme *aux décisions de l'Eglise;* et c'est par la seconde de ces conformités qu'il faut juger de la première. Voyez n. 166.

hommes respecter les vérités fondamentales de la religion, ils veulent faire un pendant à ce tableau offensant. — *Les incrédules*, dit ingénieusement un homme qu'ils avoient en vain tâché d'enrôler, *ressemblent aux gens ivres, ils veulent toujours faire boire ceux qui sont de sang froid.*

§. IX.

(23) D. Quel est le moyen le plus sûr de ne douter jamais de l'existence de Dieu ?

R. *Tenez votre ame en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais* (*a*). C'est la pensée d'un auteur qu'on ne soupçonne pas d'avoir trop de préjugés religieux. *Adorez l'éternel*, dit-il ailleurs, *et tous les fantômes de l'athéisme s'évanouiront.* L'homme de bien croit un Dieu par sentiment, et n'a dès-lors rien à redouter de l'athéisme. Quand ce monstre parviendroit à étonner la raison, le cœur réclameroit toujours ; accablé du poids de vingt sophismes, il diroit encore : *Je sens qu'il y a un Dieu* (*b*).

J. J. Rousseau.

In sensu sit tibi cogitatus Dei. Eccli. IX. 23.

(*a*) C'est presque la traduction de ce passage de saint Augustin : *Nemo Deum negat, nisi cui expedit Deum non esse.*

(*b*) « L'existence de Dieu, dit un philosophe dont » la métaphysique n'est d'ailleurs pas toujours bien » saine, est une vérité de sentiment. Ainsi tout babil » supprimé, la question se réduiroit à faire éprouver ce » sentiment, et à bien placer pour cela ceux à qui » on veut faire ce présent, le plus grand qu'un homme » puisse faire à un autre ; qu'on me donne un jeune » homme qui ait de la bonté, et veuille bien sus- » pendre son jugement, jusqu'à ce qu'il ait senti lui-

CHAPITRE II.

SYSTÈME DE L'ATHÉE.

ARTICLE PREMIER.

Crédulité de l'athée.

(24) D. Le système de l'athée ne le met-il pas à l'abri de quelques difficultés qui se trouvent dans la profession d'un Dieu et d'une providence qui gouverne le monde ?

R. Un homme, qui ne peut être suspect en cette matière, dit que pour quelques difficultés, dont on rend aisément compte dans la croyance d'un Dieu, *il n'y a que des absurdités à dévorer* dans le sentiment contraire. Un autre a dit fort ingénieusement, que la foi des athées demandoit un bien plus grand effort que celle des Chrétiens, et que leur symbole pouvoit être conçu en ces termes : *credo omnia incredibilia* (*a*). Volt.

» même, j'en réponds ; que si vous me donnez un homme » fait, qui soit fortement préoccupé d'autres opinions, » animé par l'envie de contredire, intimidé par un » parti nombreux, prêt à le tourner en ridicule, s'il » quitte sa bannière, un homme enfin, qui pense » plus à lui-même qu'à la chose, j'avoue mon impuis- » sance. » — Il n'est pas difficile d'apercevoir l'accord de ces réflexions avec ce passage de saint Paul : *Quærere Deum, si forte attrectent eum aut inveniant; quamvis non longè sit ab unoquoque nostrùm. In ipso enim vivimus et movemur.* Act. 17.

(*a*) *Si vous ne croyez pas*, dit un jour Marivaux à

(25) D. Quels sont les dogmes du symbole des athées ?

R. Dans une opinion fondamentale où tout est absurde, il n'est pas possible de détailler les mystérieuses extravagances qu'elle suppose, qu'elle renferme, ou qu'elle entraîne. En voici quelques-unes. L'athée dit : au lieu de croire une intelligence suprême qui a produit l'univers, qui le conserve et le gouverne ; je crois une matière éternelle et incréée, indifférente par sa nature au repos et au mouvement, et qui, sans aucun premier moteur, s'imprime le mouvement à elle-même ;..... une matière destituée d'intelligence, qui par le concours aveugle et fortuit de ses parties, produit la terre, la mer, les cieux, et tout ce qui y est contenu; opère un chef-d'œuvre de sagesse, forme un tout, où l'on admire les prodiges de proportion, sans que rien s'y démente, ni la production de la terre, ni la vicissitude des saisons, ni le cours réglé des astres ;..... une machine immense, composée de plusieurs millions de roues, toutes différentes les unes des autres, qui se font mouvoir et se meuvent l'une l'autre dans le plus parfait accord, avec la plus exacte régularité, qui produisent à point nommé et sans confusion les effets qui leur sont propres, sans que cependant aucun ouvrier y ait mis la main ;.... je reconnois les moyens les mieux choisis, mais sans but, sans aucune vue ; les

un de ces Messieurs, *ce n'est pas au moins faute de foi.* — Professer l'athéisme, dit un sublime poète anglois, « c'est aller à l'incrédulité par tous les excès de la » crédulité la plus stupide. » — Réflexion profonde et expérimentale de M. Bonnet, ci-dessous, n. 320.

desseins les plus sages, et nulle raison qui se les soit proposés; l'ordre le plus parfait, les plus grandes beautés, les combinaisons les plus fines et les plus ingénieuses, produites par un hasard aveugle; un mouvement parfaitement régulier sans aucun moteur;.... un hasard qui forme le corps humain, tellement qu'il n'eût pu être formé avec plus d'art et plus de dessein; des yeux qui ne sont pas faits pour voir, des oreilles qui ne sont pas faites pour entendre, mais dont on s'est avisé de se servir, parce qu'on les a trouvés dans sa tête (a), etc. On ne finiroit pas s'il falloit suivre le détail de tous les mystères de l'incrédulité. Bayle, qui a si souvent employé son génie à la défense des mauvaises causes, démontre que l'athéisme le mieux raisonné n'est qu'un tissu d'extravagances et de contradictions ridicules (V. le *Dict. hist. et crit.* art. *Spinosa.*) Voltaire a porté le même jugement du *Système de la nature.* Bergier n'a pu en réduire toutes les contradictions en deux grands chapitres de l'*Examen du matérialisme.*

Infrà, article 8. n. 72.

Inf. n. 128.

(a) *Lumina ne facias oculorum clara creata*
Prospicere ut possimus; et ut profere viaï
Proceros passus, ideò fastigia posse
Surarum ac digitûm pedibus fundata plicari.
Brachia tùm porrò validis exapta lacertis
Esse, manusque datas utráque ex parte ministras
Ut facere ad vitam possimus, quæ foret usus.
Cætera de genere hoc inter quæcumque pretantur,
Omnia perversâ præpostera sunt ratione.
Nil ideò natum est in nostro corpore, ut uti
Possimus, sed quod natum est id procreat usum.
Lucret. de Nat. rerum.

ARTICLE II.

La matière éternelle.

§. I.

(26) D. Dans l'énumération que vous venez de faire, il y a bien des choses qui sont moins des mystères que des délires ; mais ne pourroit-on pas regarder la création comme un mystère égal à celui d'une matière éternelle ?

R. Lorsque je reconnois un Être tout-puissant, la création n'est plus un mystère. Un Être tout-puissant qui ne pourroit créer, seroit un très-grand mystère, ou plutot une très-grande absurdité. C'est aux athées à démontrer qu'un Être tout-puissant renferme contradiction ; qu'un être capable de produire quelque chose par l'efficace de sa volonté, est impossible. *Nihil evinces*, dit un métaphysicien exact et précis, *adversus creandi virtutem, nisi probaveris extare non posse mentem rei intellectæ solo imperio efficacem.* Qu'est-cè que la création ? c'est l'action d'un principe qui agit sans le concours d'un autre principe. *Actio principii solitariè agentis sine concursu alterius cujuscumque principii.* Or, quelle impossibilité ou contradiction présente cette définition aussi simple que juste (*a*).

(*a*) Que cette pantocratie est exprimée d'une manière énergique et sublime, dans ce passage de la Genèse si admiré du philosophe Longin, *Dixitque Deus : Fiat lux; et facta est lux.* Et dans le Psaume 148, *Ipse dixit et facta sunt, ipse mandavit, et creata sunt.*

(27) D. Les anciens philosophes n'ont-ils pas tous regardé la création comme impossible?

R. 1.° L'eussent-ils tous regardée comme telle, ce n'est point par-là qu'ils auroient démontré qu'il y avoit contradiction dans ces paroles : *Un atome qui n'a pas été, est.* La création étoit pour bien des philosophes païens une de ces choses qu'on n'affirmoit et qu'on ne nioit pas, parce qu'on n'en examinoit ni la nature, ni la possibilité. L'axiome *ex nihilo nihil fit*, vrai à l'égard des ouvrages humains, avoit gagné les esprits comme les yeux; ou n'alloit pas au-delà (*a*). La révélation perfectionnant les idées que la raison avoit ébauchées, découvrit, par des lumières plus sûres et plus fortes, la liaison intime que la création avoit avec la nature de Dieu, et nous apprit qu'une matière existante par elle-même, éternelle, indépendante, étoit absurde (*b*). Ces notions sont restées jusqu'ici à couvert de toutes les attaques des athées. Si le dogme de la création, tel que nous le croyons, avoit été proposé aux philosophes du paganisme, ils l'auroient assurément préféré aux hypothèses absurdes qu'ils ont imaginées.

2.° Les plus sages des anciens philosophes

(*a*) A le bien prendre, cet axiome ne regarde que la composition et se trouve vrai dans toute la rigueur des termes : mais il ne peut attaquer l'idée de la création qui, au contraire, suppose le néant, au lieu que la composition suppose la préexistence des parties. *Creari nihil potest*, dit un métaphysicien que nous avons déjà cité, *nisi fuerit aut futurum sepositâ creatione nihil.*

(*b*) *Fide intelligimus aptata esse sæcula verbo Dei, ut ex invisibilibus visibilia fierent.* Hcb. xj.

et les plus conséquens dans l'idée qu'ils s'étoient faite de la Divinité, ont absolument nié l'éternité de la matière et reconnu un Dieu créateur de toutes choses, tel que nous le reconnoissons aujourd'hui. Pythagore, Platon, Thalès, Philolaus, Jamblicus, etc. ont été de ce nombre. Proclus (*Institut. Théol. cap.* 72) dit que *la matière qui est le sujet de toutes choses, est elle-même produite par l'auteur de toutes choses :* il attribue le même sentiment à Platon, qui s'en explique lui-même fort clairement; et dans son commentaire sur Timée, Proclus appelle Dieu l'*auteur ineffable de la matière.* Hiéroclès, Platonicien célèbre, reproche à quelques philosophes de n'avoir pas cru Dieu assez puissant pour créer le monde, sans que la matière incréée et par conséquent indépendante de lui, ait concouru à cette production; il observe que « le bon ordre se trouve assez » dans un Être, lorsqu'il existe naturellement » par lui-même, et que par conséquent, c'eût » été en Dieu une application superflue d'avoir » voulu avancer ce qu'il n'avoit pas fait..... » « Ne seroit-ce pas contre la nature, dit-il, » de vouloir ajouter à un Être incréé et sub» sistant par lui-même » ? Ce raisonnement judicieux mérite d'avoir place parmi ce qu'on a dit de mieux contre l'éternité de la matière (*a*).

(*a*) Bayle, malgré son scepticisme et l'inconsistance générale de ses idées, insiste fortement sur la vérité démonstrative de cet argument d'Hiéroclès. « Pour » mieux connoître l'importance de la doctrine de la » création, il faut jeter la vue sur les embarras inex» plicables où s'engagent ceux qui la nient.. Il a fallu

(28) D. Est-il bien évident que l'idée de Dieu bien conçue s'oppose à l'éternité de la matière ?

R. Si la matière est éternelle, elle existe donc par elle-même, elle est donc indépendante de Dieu; Dieu ne pourroit non plus l'anéantir qu'il n'a pu la créer. Un grain de sable suffiroit donc pour faire échouer la toute-puissance de Dieu; et l'existence de la matière, et de toutes les parties de la matière, seroit donc aussi nécessaire que l'existence de Dieu même..... Qu'est-ce que Dieu ? Si nous réunissons tout ce que la raison la plus pure, la philosophie la plus éclairée, la révélation la plus sublime nous en apprennent, nous trouverons que tout ce qu'on peut concevoir et dire de ses grandeurs, s'exprime par ce seul mot : l'*Infini*. Dieu est l'Être infini, nécessairement infini, infini dans toutes ses perfections. Il n'y a certainement ni philosophe, ni déiste, qui refuse d'admettre cette idée que nous donnons de Dieu. Or si Dieu est infini, son existence, sa manière d'être, ses lumières, sa volonté, sa puissance doivent être également infinies. Si sa puissance est infinie, elle peut donc donner l'être, créer, faire que ce qui n'existoit pas, existe; c'est là la plus grande preuve que

» qu'ils reconnussent l'existence indépendante de la » matière, et que cependant ils la soumissent à l'auto- » rité d'une substance pleine d'imperfections. Ce qui » renverse une notion très-évidente, savoir, que ce » qui ne dépend de quoi que ce soit, pour exister éter- » nellement, doit être infini en perfections. Car qu'est- » ce qui auroit mis des bornes à la puissance et aux » attributs d'un tel être ? »*Dict. Crit.* art. *Epicure.*

cette puissance est véritablement infinie. S'il est infini, il doit avoir une autorité absolue sur tout ce qui existe, en sorte que rien n'existe et ne puisse exister que par sa volonté. Nier que Dieu puisse créer, c'est nier que sa puissance soit infinie ; et nier que sa puissance soit infinie, c'est nier son existence. Un Dieu infini, un Dieu créateur, voilà la plus sublime idée que nous puissions nous faire de l'Être suprême ; voilà ce que notre raison peût en concevoir de plus grand. Et quelle différence d'un Dieu qui ne seroit que l'ordonnateur d'une matière préexistante, et d'un Dieu créateur qui commande à la nature d'exister ? L'idée d'une matière éternelle ne peut donc pas s'accorder avec l'idée que nous avons de Dieu.

§. II.

(29) D. Malgré la démonstration que l'idée de Dieu forme contre l'éternité de la matière, la création n'est-elle pas toujours une chose incompréhensible ?

R. Ne pas concevoir comment une chose a pu se faire, ce n'est pas une raison suffisante pour la rejeter. Il faudroit pour cela prouver qu'elle répugne, et qu'elle renferme quelque contradiction. Or, nous défions tous les philosophes de prouver que l'idée de création répugne, et qu'elle renferme quelque contradiction. Nous les défions de faire voir qu'il est impossible que Dieu soit créateur (*a*).

(*a*) David Hume, que les philosophes citent bien volontiers, fait voir que la maxime *rien ne se fait de rien* ne peut pas être démontrée; il la réfute même par des

Ceux qui admettent l'idée de Dieu, et rejettent la création, parce qu'ils ne peuvent pas concevoir ce que c'est que sortir du néant, et commencer d'exister, n'aperçoivent pas l'incohérence de leurs principes ; car conçoivent-ils mieux mille autres choses qu'ils ne peuvent pas s'empêcher d'admettre? conçoivent-ils mieux, comme on le leur a déjà dit, ce que c'est qu'une matière éternellement existante et éternellement inerte, qui attend pendant une éternité que Dieu lui donne l'activité ? conçoivent-ils mieux ce que c'est que cette fécondité si admirable, si constante, si uniforme, donnée à la matière par les germes ; germes sans lesquels cette matière eût été éternellement incapable de rien produire ? La formation et la fécondité de ces germes qui renaissent toujours de leur propre sein, qui donnent cette variété presque infinie d'êtres et de productions, est-elle plus facile à concevoir que la création? Conçoivent-ils

faits, et pense que la production des idées est une vraie création. Vanhelmont, dans son traité *De ortu medicinæ*, exprime la même chose de la manière suivante. *In ente imaginativo, sivè in ideâ formatâ inest jus entitatis. Homo quatenùs imago Dei creat quædam entia, quæ aliquid sunt ampliùs quàm non entia.* Bayle soutient que la production d'une qualité distinguée de son sujet ne diffère point d'une vraie création. *Nouv. de la rép. des lettres Décembre*, 1685. La notion du pouvoir créateur est familière à tous les peuples ; tous ont attribué à leurs dieux, aux fées, aux magiciens le pouvoir de produire des êtres par une seule parole, par un coup de baguette ; par un simple acte de volonté. Or tout ce que l'on conçoit, tout ce qu'on peut se représenter, et en prendre une idée, ne peut être intrinsèquement impossible, renfermer une contradiction, être *oui* et *non*, et comme l'on dit *pugnans in terminis*. 7.e et 12.e Essai.

mieux la création des esprits, des substances spirituelles, que celle de la matière? Car il faut qu'ils disent, ou qu'il n'y a point de substances spirituelles, ou qu'elles sont créées, ou qu'elles sont éternelles comme Dieu. Dire qu'il n'y a point de substance spirituelle, c'est se mettre au nombre de ceux que les anciens comparoient à des pourceaux : *Epicuri de grege porcus;* on ne peut avoir ces sentimens que dans les momens des voluptés les plus grossières, et les plus condamnées par la raison. Dire qu'elles sont éternelles, incréées, ce seroit dire en même temps qu'elles sont indépendantes de Dieu; car quel pouvoir auroit Dieu sur des substances éternelles comme lui, et qui pour exister, penser, vouloir, raisonner, n'auroient point eu besoin de lui? Dire qu'elles ont été créées, s'est se mettre dans la nécessité d'avouer la même chose de la matière.

ARTICLE III.

Eternité du mouvement.

(30) D. En accordant aux athées une matière éternelle, leur système seroit-il fort avancé dans ses preuves.

R. Il ne porteroit encore sur rien. A cette matière il faut du mouvement, et les athées ne connoissent aucune cause qui puisse le donner.

(31) D. Pourquoi la matière ne seroit-elle pas en mouvement de toute éternité?

R. L'inertie de la matière est une chose qui a été reconnue par les plus grands philoso-

phes anciens et modernes. Parmi les anciens, personne n'en a mieux raisonné que Platon, et n'en a tiré des conséquences plus justes et plus raisonnables. Pour ce qui est des modernes, on observe que parmi le grand nombre des philosophes de la plus haute réputation, qui ont paru dans ces derniers siècles, il n'en est pas un qui ne suppose, comme un principe, l'inertie de la matière, et son incapacité intrinsèque de se donner le mouvement. Copernic, Kepler, Descartes, Gassendi, Newton, Malebranche, Euler, tous en conviennent unanimement; et si, à l'autorité de ces grands noms, on joint encore le raisonnement, il n'y aura plus moyen de se refuser à l'évidence du principe.

(32) D. Démocrite n'a-t-il pas enseigné que le mouvement de la matière étoit éternel?

R. Il est vrai que Démocrite, le maître d'Epicure, n'a pas pensé comme Platon et comme les autres philosophes (*a*), il suppose la matière en mouvement : mais il est vrai aussi que Démocrite imagine et ne raisonne pas, et qu'il ne peut rien répondre aux difficultés véritablement insolubles qu'on lui fait contre le mouvement intrinsèque de la matière. Il est également vrai que les Abdéritains, ayant pitié de lui, eurent la charité de lui envoyer des médecins pour guérir son cerveau dérangé.

(33) D. Comment prouvez-vous l'inertie de la matière, et son incapacité absolue de se donner du mouvement?

(*a*) *Illa mentis deliria nemo præter unum Leucippum somniavit, à quo Democritus eruditus hæreditatem stultitiæ reliquit Epicuro.* Lact Instit. L. 3, c. 17.

R. Par une combinaison de réflexions simples, exposées avec beaucoup de clarté et de précision par un des plus fameux philosophes modernes. « Je vois la matière tantôt en mouvement, tantôt en repos, d'où j'infère que » le repos ni le mouvement ne lui sont pas » essentiels. Mais le mouvement étant une action, il est donc l'effet d'une cause, dont » l'absence est le repos ? Quand rien n'agit sur » la matière, elle ne se meut point, et par » cela même qu'elle est indifférente au repos » et au mouvement, son état naturel est d'être » en repos. » Après avoir distingué le mouvement passif et communiqué, d'avec le mouvement volontaire et de spontanéité, il dit ces paroles remarquables : « Concevoir la » matière productrice du mouvement, c'est » clairement concevoir un effet sans cause, » c'est ne concevoir absolument rien. » Et il ajoute : « N'est-il pas clair que si le mouve- » ment étoit essentiel à la matière; il en seroit » inséparable, il y seroit toujours en même » degré, toujours le même dans chaque por- » tion de matière, il seroit incommunicable, il » ne pourroit augmenter ni diminuer, et l'on » ne pourroit pas même concevoir la matière » en repos.

J. J. R. Emile. T. 3. p. 43. édit. 1762.

Ibid. p. 49.

T. 3. p. 51.

» Quand on me dit que le mouvement n'est » pas essentiel à la matière, mais nécessaire, » on veut me donner le change par des mots » qui seroient plus aisés à réfuter s'ils avoient » un peu plus de sens. Car, ou le mouvement » de la matière lui vient d'elle-même, et alors » il lui est essentiel; ou, s'il lui vient d'une » cause étrangère, il n'est pas nécessaire à la

» matière, qu'autant que la cause motrice agit » sur elle : nous rentrons dans la première » difficulté.

» Les idées générales et abstraites sont la » source des plus grandes erreurs des hommes; » jamais le jargon de la métaphysique n'a fait » découvrir une vérité, et il a rempli la phi- » losophie d'absurdités dont on a honte, sitôt » qu'on les dépouille de leurs grands mots. » Dites-moi, mon ami, si quand on vous parle » d'une force aveugle, répandue dans toute la » nature, on porte quelque véritable idée dans » votre esprit? On croit dire quelque chose » par ces mots vagues, de *force universelle*, » de *mouvement nécessaire*, et l'on ne dit rien » du tout.

» L'idée du mouvement n'est autre chose » que l'idée du transport d'un lieu à un autre; » il n'y a point de mouvement sans quelque » direction; car un être individuel ne sauroit » se mouvoir à la fois dans tous les sens. Dans » quel sens donc la matière se meut-elle né- » cessairement?

» Toute la matière en corps a-t-elle un » mouvement uniforme, ou chaque atome a-t- » il son mouvement propre? Selon la première » idée, l'univers entier doit former une masse » solide et indivisible; selon la seconde, il ne » doit former qu'un fluide épars et incohérent, » sans qu'il soit jamais possible que deux ato- » mes se réunissent.

» Sur quelle direction se fera ce mouve- » ment commun de toute la matière? Sera-ce » en ligne droite, en haut, en bas, à droite; » ou à gauche? Si chaque molécule de matière

» a sa direction particulière, quelles seront les » causes de toutes ces directions et de toutes » ces différences? Si chaque atome ou molécule » de matière ne faisoit que tourner sur son pro- » pre centre, jamais rien ne sortiroit de sa place; » et il n'y auroit point de mouvement communi- » qué; encore même faudroit-il que ce mouve- » ment circulaire fût déterminé dans quelque » sens. Donner à la matière le mouvement par » abstraction, c'est dire des mots qui ne signifient » rien; et lui donner un mouvement déterminé, » c'est supposer une cause qui le détermine. »

A ces réflexions on peut en ajouter une prise de la nature même et de la vraie notion du mouvement : savoir, que le mouvement est une chose qui s'exerce sur la matière et dans la matière; et qui n'a rien de la matière, à laquelle il n'ajoute et n'ôte rien. C'est une force immatérielle, que la matière ne peut conséquemment recevoir que d'une cause immatérielle.

(34) D. Puisque la matière possède des qualités qui nous sont inconnues, n'est-il pas téméraire de lui refuser le mouvement, et peut-on être trop réservé à prononcer sur des choses dont on ignore la nature?

R. Il n'y a point de témérité à refuser à la matière une qualité qui renferme contradiction, comme nous venons de le démontrer. — Il faut être réservé, on en convient; mais il faut également être ferme et conséquent. Nous ne connoissons la matière que par ses qualités sensibles, c'est-à-dire, par son étendue, sa divisibilité, son inertie, par les impressions qu'elle fait sur nos sens : nous sa-

vons qu'elle a été créée pour nos usages et pour notre service. Ces connoissances nous suffisent; et bien loin, de nous conduire à l'idée du mouvement essentiel, elles s'accordent parfaitement avec les preuves, qui nous persuadent que ce mouvement est absurde. On peut ajouter qu'il est démenti par le fait, par l'état visible du monde, par l'aspect de toutes les productions de la nature. « Donnez (dit un homme qui a excellemment discuté ce sujet) « donnez à la matière le pouvoir de » violer son repos, l'ordre de l'univers est » renversé. Ce rocher immobile entrera tout » à coup en action, et se promenera librement » dans nos plaines, puisqu'il en a la force. Ce » rempart qui défend nos palais, se lassera de » la place qu'il occupe depuis tant de siècles. » Ce trésor qu'une main avare enfouit, quit- » tera sa prison; ce bâton qui m'échappe, se » redressera de lui-même, pour venir dans » ma main. Donnez à la matière le pouvoir de » varier les effets, tandis que les mêmes cau- » ses subsistent; ce fleuve n'obéira plus à la » pente du lit que vous avez creusé, la pierre » qui tombe retardera sa chute; l'astre qui » parcourt ses révolutions, suivra l'ordre des » signes à son gré, ou s'en écartera; et l'as- » tronome incertain sur sa course vagabonde, » fixera vainement sa période..... Cette force » que vous ne pouvez donner à la matière » brute, essayez de l'attribuer à ce corps qui » végète; le palmier s'élevera sur le germe » du chêne; le feuillage du peuplier couvrira le fruit de l'oranger, et toutes nos moissons romperont le laboureur, à l'aspect d'un fruit

Lett. Holb. T. 1.

» dont il n'avoit point jeté la semence. Donner » à la matière, ou la force de quitter son repos » par elle-même, ou celle de se refuser à la » loi qui la captive, c'est donc renverser l'or- » dre de la nature entière : cette matière est » donc essentiellement morte dans son repos ; » essentiellement passive, inerte, esclave dans » l'action. »

Infrà. L.° 2, ch. 1. 137. La question *de la spiritualité de l'ame* nous ramenera encore à ces preuves, et donnera lieu à une plus ample discussion.

ARTICLE IV.

Les Atomes.

§. I.

(35) D. Quand on accorderoit à la matière un mouvement indépendant de Dieu, en pourroit-on conclure la formation de l'univers?

R. Il faudroit encore montrer comment un mouvement fortuit a pu produire tant d'ordre, de beauté, d'utilité dans les différens êtres qui composent l'univers, dans les rapports et le résultat de toutes ses parties. Dans le monde il n'y a pas seulement du mouvement ; il y a des beautés inimitables, les combinaisons les plus heureuses, une marche régulière, constante, invariable. Il faut autre chose qu'un mouvement aveugle, pour produire et assurer tout cela. Non-seulement un tel mouvement ne produit rien, mais il empêche nécessairement toute production.

(36) D. Ne peut-on pas établir la puissance

créatrice des atomes par le moyen des chances, de l'analyse des sorts, des compensations par des compensations, des tentatives des millions de milliars de millions de fois réitérées, etc.? On dit que deux académiciens ont merveilleusement réussi dans cette manière de prouver.

Prémontval. *Mes phil.* T. 2, p. 329.

R. L'on ne peut croire que ces gens aient écrit sérieusement de telles puérilités. Leur raisonnement qui, à beaucoup d'égards, n'est qu'un jargon inintelligible, peut se réduire à ceci : le beau poëme de l'Enéïde peut être l'effet d'une infinité d'*infinités* de jets de caractères d'*imprimerie*; donc le monde peut être aussi l'effet du concours fortuit des atomes agités de toute éternité. Grâces aux lumières de la philosophie, il ne sera plus difficile de deviner les auteurs de quelques beaux ouvrages de littérature, d'architecture, de sculpture, que l'antiquité nous a transmis. L'on ne disputera plus si les deux Bucéphales du mont Quirinal sont effectivement de Phidias et de Praxitèle; cette discussion pourroit être embarrassante; il sera plus simple de dire que la matière de toute éternité s'est fait jeter par qui l'a bien voulu, dans une infinité de moules; et qu'enfin contente d'être devenue Bucéphale, elle s'en est tenue là.

Diderot, *Pensées phil.* n. 21.

(37) D. La combinaison des lettres telle qu'elle est dans l'Enéïde, est absolument possible; pourquoi donc ne résulteroit-elle pas d'un mouvement fortuit dans une infinité d'épreuves?

R. 1.° Il est bon de se souvenir toujours que la matière n'est point éternelle, que le mouve-

ment n'est ni éternel, ni naturel à la matière; qu'ainsi les deux académiciens argumentent sur des suppositions que nous avons démontré fausses.

2.° Pour la formation de l'Enéïde, il faut d'abord un langage, et ce n'est point une petite affaire, moins encore une affaire de hasard. J. J. Rousseau observe qu'il est impossible de concevoir que les hommes aient pu s'en faire un d'eux-mêmes. Ensuite il faut de l'écriture, il faut des lettres, qui sont le chef-d'œuvre des inventions humaines; les sauvages et les nègres regardent l'écriture comme un sortilége: *l'art de faire parler le papier*, disent-ils, *ne peut être qu'un art magique*. Il faut des caractères typographiques préexistans, sur lesquels aient été formées des incisions ou des empreintes propres à produire l'Enéïde plutôt que l'Iliade, ou quelque poëme arabe, ou quelque poëme chinois. Or, des caractères ainsi fondus, ainsi gravés, ne supposent-ils pas une intelligence qui ait présidé à leur formation, qui, en les formant, ait eu quelque fin en vue, et telle fin plutôt qu'une autre? Il faut enfin que ces caractères typographiques se trouvent rassemblés et réunis en un même lieu; que dans ce lieu existe une main qui a une action, et qui en rassemblant au hasard ces caractères typographiques, a pourtant en vue de les assembler, et de les assembler selon leurs faces convenables; que dans ce lieu il y ait sinon des cases, des presses et une encre d'imprimerie, un sol fixe et une suite continue de points d'appui, destinés à soutenir ces carac-

Discours sur l'inégalité des hommes.

tères, avant et après leur fortuit assemblage, etc. Il est donc évident que la vaine spéculation des deux philosophes consiste à renverser absurdement l'ordre des choses, à supposer des lois de chances qui ne sont et qui ne peuvent être qu'une dépendance de l'ordre actuel de la nature, avant l'existence de cet ordre.

3.° Cette supposition de tentatives réitérées de toute éternité, renferme une contradiction évidente; savoir, un nombre infini qui ne peut être augmenté ni diminué d'une unité, car l'*infini* demeure toujours *infini*, et il ne peut ni croître ni décroître: or, dans le cas présent, les atomes pouvoient faire sans doute quelques tentatives de plus ou de moins. Voilà donc un infini qui n'est pas infini.

4.° En jetant durant toute l'éternité autant de caractères de l'imprimerie qu'il en faudroit pour former l'Enéide, il y auroit des millions et des milliars de jets qui ne présenteroient que cahos et confusion, et où l'on verroit à peine quelques syllables formées, quelques mots estropiés et sans suite. De même, en donnant le concours des atomes pour la cause efficiente du monde, il y auroit des millions et des milliars de combinaisons qui ne présenteroient que cahos, désordre et confusion; et l'on verroit tout au plus des nez sans visages, des yeux sans têtes, des êtres moitié animaux, moitié bois ou pierre, des pièces éparpillées dans cet univers, sans qu'elles eussent un ordre, et formassent un tout.

5.° En accordant que les atomes, à force de tentatives, ont produit le monde, pourquoi

se sont-ils arrêtés là ? pourquoi n'ont-ils pas passé à la formation d'un autre monde, et réprouvé celui-ci comme les précédens? — Dire que ce monde est dans les règles de l'équilibre, c'est s'engager 1.° à expliquer pourquoi les atomes n'ont pas recherché d'abord une position aussi naturelle et aussi essentielle à la matière. 2.° C'est détruire la supposition épicurienne par le fondement : là où il y a des règles, des nécessités, il n'y a point de concours fortuit.

6.° Quoiqu'il n'y ait point de démonstration geométrique ni métaphysique que l'Enéide ne peut résulter d'un mouvement fortuit, aucun homme sensé ne se persuadera jamais que cela soit arrivé, ni que cela puisse arriver même dans une éternité. Si l'on disoit à un athée que des pierres jetées sans dessein forment un édifice admirable ; que les peintures les plus parfaites n'ont pas eu besoin d'un maître qui leur donnât tant de grâce, de majesté, de tendresse, de mouvemens et d'action ; que, dans les plus beaux tableaux, les attitudes les plus variées, les airs passionnés, la distribution des lumières, la plus belle perspective, ne sont que l'ouvrage de quelques couleurs jetées au hasard; que les cordes de l'instrument le plus harmonieux se sont rangées d'elles-mêmes, que des secousses fortuites produisent le plus charmant concert (*a*), etc. celui à qui on avanceroit de

(*a*) Encore cette comparaison n'exprime-t-elle pas toute l'absurdité du système épicurien ; à moins qu'on ne suppose ce concert continuel et jamais interrompu, des sons sans cesse reproduits et toujours conformes aux lois sé-

tels paradoxes, les regarderoit comme des propositions d'un homme sans raison: quoique les combinaisons qui forment ces chefs-d'œuvre, soient métaphysiquement possibles dans un mouvement fortuit. Or, ces propositions sont précisément celles des épicuriens; car, en accordant toutes les suppositions de nos deux académiciens, il est toujours aussi peu apparent que le monde résultera de cent millions de milliars de secousses d'atomes, qu'il est apparent qu'une poussière constamment agitée dans un tonneau, produira des arbres, des animaux, des tableaux, etc. C'est la pensée et la juste comparaison d'un homme qui n'a été que trop favorable à tous les délires philosophiques.

Pensées de M. de Volt. p. 9. édit. de 1765.

7.° Fût-il vrai qu'un beau poëme, qu'une belle peinture sont l'effet du hasard, il n'en pourroit être de même de la formation du monde. Un livre n'est qu'un composé de lettres, un tableau un composé de couleurs: mais le monde renferme des êtres qui pensent, et la pensée n'est point un composé d'atomes. « Des combinaisons, des chances, ne donneront jamais que des produits de même » nature. Un Chymiste, combinant des mixtes, ne les fera pas sentir et penser dans son » creuset. »

Emile, T. 3. p. 56.

§. II.

(38) D. Ne voyons-nous pas la nature pro-

vères de l'harmonie, toujours variés et toujours réglés sur un dessein général de musique; tout ainsi que la marche toujours égale de cet actif univers, et les opérations toujours renaissantes de la féconde et immuable nature.

duire par un mouvement aveugle, des figures admirables par leur régularité, des caractères bien formés, des représentations d'hommes, d'animaux, de plantes, etc.

R. 1.° Quand ces figures sont vraiment l'effet du hasard, elles ne sont jamais sans quelque défaut, et ne représentent que très-imparfaitement quelques êtres réels : c'est la remarque d'un homme qui s'est fort appliqué à la recherche et à l'explication des pierres marquées par différentes empreintes (*a*).

2.° La plupart des figures qu'on regarde comme des jeux de la nature, sont l'ouvrage de quelque moule qui a imprimé ses traits et exercé l'activité de ses sels sur une matière d'abord molle, et durcie ensuite par l'air, les eaux, le soleil, ou les feux souterrains (*b*).

3.° Ceux qui ont appelé cette observation au secours des épicuristes n'ont pas songé à mettre une différence 1.° entre un moment de régularité et la marche de tous les siècles, 2.° entre un individu régulier et toutes les espèces d'êtres, l'ordre, la constitution, la conservation de l'univers; 3.° entre la superficie d'une chose, ou la représentation de ses dehors et sa nature, sa disposition inté-

(*a*) *Est et aliud hujus rei non leve argumentum, fortuito et casuali fluxu constituta esse similia phasmata, quòd vix ulla ex eis quæ animalis figuram mentiuntur, forma perfecta sit, sed semper aliquid ad integram figuram constituendam requisitum, deesse comperiatur.* Kircher. Mund. subt. 2 part. p. 37, édit 1664, Amstel.

(*b*) Voyez ibid *Modus secundus*, p. 38; *Modus tertius*, p. 39; *Modus quartus*, p. 41, etc.

rieure, le mélange merveilleux des matières et la diversité des formes qui la composent; entre un masque et une tête humaine. Des moules n'impriment et ne façonnent que par dehors, au lieu que les organes sont un entrelacs de pièces innombrables, où les moules ne peuvent trouver accès pour faire l'empreinte, ni retraite après l'avoir donnée... Le hasard imite quelquefois l'art. On voit dans des groupes de lignes fortuites, des ressemblances avec des plans de villes, avec des maisons, etc.; inférera-t-on de là que le hasard a *bâti les villes*?

4.° Les jeux même de la nature les plus admirables, sont une suite, un résultat informe et déplacé des règles établies par le Créateur; l'effet de quelque esprit séminal, de quelque combinaison de lois égarées dans leur marche et trompées dans leur objet.

(39) D. Que faut-il penser des mystères que quelques Physiciens célèbres ont trouvés dans la configuration régulière de la neige, du givre et de la glace?

R. A peu près la même chose que ce que nous venons de dire des pierres et d'autres matières figurées avec une apparence de dessin. Les plantes formées de givre, et collées sur les fenêtres des maisons, que Scheuchzer a observées à Zurich en 1728, et qu'il a fait graver dans la *Physica sacra*, T. 5, Tab. 530, fig. A B, ne sont autre chose que des vapeurs et de la fumée figées sur les vitres, dans l'ordre et la disposition où elles y sont arrivées. Tout le monde sait que toute exhalaison se partage en rameaux, multipliés en

raison directe de leur distance du foyer : ce qui lui donneroit la figure d'un arbre, si elle étoit subsistante et visible dans toutes ses divisions..... Les petites figures représentées dans la même estampe, semblent plus difficiles à expliquer. L'auteur croit qu'il est inutile de le tenter. Erasmus Bartholinus, dans un livre qu'il a composé sur ce sujet, est du même sentiment. Il suffira peut-être de se rappeler ce que nous avons dit dans la réponse précédente, n, 4, pour faire évanouir toutes les ténèbres de ce prétendu mystère (*a*). Au reste, après les différences que nous avons

(*a*) Voici ce que dit un manuscrit que nous avons actuellement sous les yeux. *Notare forsan juvat*, 1.° *ad plantas multigenas, maximè qualiter in semine ordinantur, hasce figuras penè omnes alludere.* 2.° *Spermaticis spiritibus plantarum aliarumque etiam aëra esse plenum* (*Mund. subt. part.* 2, *L.* 22, *c.* 7) 3.° *Illos spiritus eo ordine, quo vel in semine vel aliâ re clauduntur atque ex illâ profecti sunt, se collocare et figere, ut in Palingenesi constat : et explicatur parallelismo cum foco radiorum* (*Mund. subt. p.* 2, *L.* 12, *c.* 5. *Experim.* 1.) 4.° *Spiritus illos plasticam vim in omnem materiam mollem sibi subjectam et commixtam exercere, ut constat in petrificationibus* (*Mund. subt. p.* 2, *L.* 8 *Modus tertius*) ; *et maximè in plantis antropomorphis* (*Ibid. L.* 12, *c.* 9.) 5.° *In locis potissimùm, ubi vapores multi et varii ; ut in latrinis, in cloacalibus et sentinalibus locis, parietibus et fenestris, ejusmodi figuras spectari, etc. etc.* — A ces réflexions particulières on peut en ajouter une plus générale, qui les appuie et leur donne une vraisemblance très-fondée. C'est que tous les genres d'exhalaisons émanées des corps organiques, ont naturellement une disposition régulière ; il n'y a que le mouvement étranger, sur-tout celui de l'air, qui les dérange et les confond. — Peut-être aussi que les lois de la cristallisation influent sur la régularité de quelques unes de ces figures. On peut consulter la *Cristallographie* de M. Romé de Lisle, 4. vol. in-8.° Ainsi que le *Mundus subterraneus* du P. Kircher, 3. part. L. 8. Sect. 1. cap. 8. *De variis figuris, formis et imaginibus, quibus natura lapides et gemmas instruxit.*

remarquées en ces sortes de régularités et celles des œuvres de Dieu, il est inutile de s'arrêter davantage sur cette matière.

(40) D. L'irrégularité qu'on remarque dans les grands ouvrages de la nature, dans la distribution des étoiles placées dans le ciel sans symétrie et sans ordre, dans la détermination des limites du continent et des mers, n'est-elle pas propre à faire soupçonner l'opération du hasard !

R. 1.° Pour raisonner sur la disposition des étoiles, il faudroit connoître leur rapport général, et même le rapport de chacune en particulier avec les autres parties de la grande machine du monde. Or, c'est ce qu'aucun homme sensé ne se flattera de connoître. 2.° Ces irrégularités mêmes marquent les vues d'une cause intelligente. Si toutes les étoiles étoient distribuées sur un même dessin, si elles n'étoient dispersées en mille figures différentes, on ne pourroit les classer, elles ne serviroient plus à déterminer le cours du soleil et des planètes; l'astronomie et la géographie seroient anéanties, etc. (*a*) — La manière variée dont la mer embrasse et partage le continent, la tortuosité de ses rivages, la multitude de ses golfes et de ses baies * sont l'ame de la navigation, et un des grands liens de la société générale.

* *Hoc mare magnum et spatiosum manibus.* Psalm. 103.

(*a*) Derham prétend que les étoiles sont arrangées dans le plus grand ordre, mais que nous ne sommes pas à portée de voir leur position telle qu'elle est; qu'il en est comme d'une armée disposée dans un ordre merveilleux, mais qui, à une grande distance, paroît mal ordonnée et confuse. *Théol. astron. p.* 49. Si cela est, il faut encore plus admirer les moyens de la Providence qui nous fait tirer d'une irrégularité apparente, des avantages que la régularité réelle ne peut nous donner.

Vas castrorum in excelsis. Eccli. 43.

Le centre de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique méridionale est inculte et désert, tandis que l'Europe, entrecoupée et divisée par la mer, est généralement florissante, et qu'il en est de même à proportion (laissant à côté d'autres causes) des Indes et de l'Asie méridionale, de l'Afrique et de l'Amérique septentrionales, des Archipels, des îles et presqu'îles. — Les irrégularités de la géocosmie, la figure anomale, brusque et bizarre des rivages et des mers, forment, ainsi que les montagnes et les fleuves, des limites naturelles pour les régions et les nations (*a*). L'arrangement symétrique qui peut faire le mérite des petites choses, affoiblit souvent le prix des grandes, déroge à la magnificence de l'exécution, et contredit les intentions de l'architecte. « Nous sommes naturellement » portés, dit M. de Buffon *, à imaginer en » tout une espèce d'uniformité, et quand on » n'examine que légèrement les ouvrages de » la nature, il paroît à cette première vue » qu'elle a toujours travaillé sur un même » plan.... Cette manière de penser a fait ima- » giner une infinité de faux rapports entre les » productions naturelles. » — Nous renvoyons pour ces sortes d'objections à l'article des causes finales *.

* Hist. nat. T. 1.

* Infrà art. VIII, n. 71.

§. III.

(41) D. Si le hasard avoit effectivement produit le monde, que faudroit-il penser d'un principe si admirable et si puissant ?

(*a*) Conformément à ce passage de saint Paul. *Definiens statuta tempora et terminos habitationis eorum.* Act. 17.

R. L'auteur des *Lettres juives* prétend que les athées, en reconnoissant le hasard pour le créateur et le conservateur du monde, ne peuvent se dispenser de lui rendre un culte; et, quoique cette assertion puisse paroître plus plaisante que solide, elle sert admirablement à faire sentir l'absurdité du système des atomes. « Si je croyois le système d'Epicure, » dit-il, chaque jour en examinant le cours » du soleil, en le voyant paroître sur notre » horison et s'acheminer à grands pas vers les » antipodes (*a*), je m'écrierois; *je te salue*,

(*a*) « Le soleil a constamment répété son cours annuel » près de six mille fois depuis la création du monde, et » son cours journalier près de deux millions de fois; et » ce qui augmente infiniment la merveille, le soleil roule » dans un fluide extrêmement subtil, où il ne trouve » rien qui puisse diriger son cours. Le mouvement de cet » astre est circulaire, et par conséquent le moins naturel, » le plus forcé et le plus contraint. On n'a jamais vu ces » atomes, qu'un rayon de soleil nous découvre en l'air » dans une agitation continuelle, décrire un seul mouve- » ment circulaire. Comment donc, un globe immense » comme le soleil, roulant dans un fluide, bien plus sub- » til que notre air, en auroit-il décrit par hasard, sans in- » terruption, près de deux millions avec tant de régula- » rité? Le mouvement est rétrograde, précisément dans » la même mesure qu'il a été progressif, quoique le soleil » ne trouve point d'obstacle au tropique qui puisse l'em- » pêcher de passer outre. Dans le nouveau système, le » mouvement de la terre autour du soleil est elliptique, » mouvement qui n'est pas plus naturel, et qui n'est guère » moins forcé que le circulaire. La lune a renouvelé plus » de soixante-douze mille fois la révolution qui lui est » propre. Le cours de ces deux astres, ainsi que des autres, » est si exactement le même, qu'on peut annoncer avec la » plus grande précision leurs conjonctions, leurs opposi- » tions, leurs éclipses, plusieurs siècles avant qu'elles ar- » rivent. On ne craint ni retard dans leur course, ni écart » dans leur route, qui puissent démentir des prédictions » faites si long-temps avant les événemens. Cette preuve re- » ceyra un nouveau degré d'évidence, si l'on observe que ce

L'Auteur de la nature. Paris 1783.

» *ô hasard éternel, dérangement incompré-*
» *sible, confusion admirable, qui main-*
» *tiens l'ordre et l'arrangement ! souffre*
» *que je te rende les hommages que d'autres*
» *mortels aveugles rendent à un Dieu tout*
» *bon, tout puissant et tout sage.*

ARTICLE V.

Fécondité de la matière.

§. I.

(42) D. Au lieu de recourir à la collision des atomes pour produire un monde, n'est-il pas plus simple d'attribuer la fécondité à la matière, et d'en faire la mère de toute chose ?

R. Je ne sais si cela seroit beaucoup plus simple; mais je sais que cela ne seroit pas

» retour réglé et continu se fait avec des diversités gra-
» duelles, toujours constantes et uniformes. Le soleil a
» déjà près de deux millions de fois répété son cours,
» avec cette variété régulière qui fait la constante irré-
» gularité des jours. La lune a toujours éprouvé les
» mêmes progrès et les mêmes dégradations de lumière. »
C'étoit aussi, en cette étonnante harmonie du système du monde, en cette merveilleuse régularité qui depuis tant de milliers d'années, ne cesse de régner dans le cours des astres, du soleil et de la lune, que le poète Manilius voyoit la réfutation la plus complette et la plus victorieuse du système d'Epicure et de Lucrèce.

Ac mihi tàm præsens ratio non ulla videtur
Quâ pateat mundum divino numine verti,
Nec sorte coisse magistrâ.

C'est encore ce même argument que David exposoit avec une énergie et un laconisme sublime, digne de l'esprit de Dieu qui l'inspiroit : *In æternum, Domine, verbum tuum permanet in cœlo. In generatione et generationem veritas tua. Fundásti terram, et permanet. Ordinatione tuâ perseverat dies.* Psal. 118.

plus raisonnable. Qu'est-ce que cette fécondité de la matière ? Il n'est pas aisé de faire un sens de cette expression. La matière essentiellement inerte et passive, n'a ni mouvement, ni action, ni vie, ni fécondité, elle ne peut que servir et obéir.

(43) D. N'est-ce pas une proposition reçue, que la nature est d'une fécondité inépuisable, qu'elle est le principe et la mère de tous les êtres ?

R. Il faut convenir de la signification des mots. *La nature est le système des lois établies par le Créateur pour l'existence des choses et la succession des êtres.* C'est la sage définition qu'en donne M. de Buffon ; et cette définition une fois reçue, la nature est féconde sans doute : mais la nature n'est pas la matière, ou, si l'on veut, c'est la matière mue, dirigée, employée selon les lois dictées par la sagesse et la puissance du Créateur. « La nature n'est point une chose, » ajoute M. de Buffon, car cette chose seroit » tout : la nature n'est point un être, car cet » être seroit Dieu ; mais on peut la considérer » comme une puissance vive, immense, qui » embrasse tout, qui anime tout, et qui su- » bordonnée à celle du premier Etre, n'a com- » mencé d'agir que par son ordre, et n'agit » encore que par son concours ou son con- » sentement. Cette puissance est de la puis- » sance divine la partie qui se manifeste.... » Ministre de ses ordres irrévocables, dépo- » sitaire de ses immuables décrets, la nature » ne s'écarte jamais des lois qui lui ont été » prescrites ; elle n'altère rien aux plans qui

Tom. XII. p. iij. iv.

» lui ont été tracés, et, dans toutes ses œuvres, » elle présente le sceau de l'Eternel, etc. » etc. » — « Dans ces sortes de spéculations, » dit un autre physicien *, on perd de vue un » principe fondamental, qui doit toujours ser- » vir de base à toute vraie physique : savoir » que les lois générales de la nature sont des » lois de *conservation*, et non des lois de pro- » duction, et qu'en vertu de ces lois inva- » riables, par lesquelles tout subsiste et se » perpétue dans la nature visible, rien de ce » qui existe, n'auroit jamais pu commencer à » exister. »

* *Théorie des nouvelles découvertes en genre de physique*, par Para du Phanjas.

§. II.

(44) D. S'il est vrai que la nature ne viole pas le plan du Créateur, et qu'elle n'est autre chose que le système de ses lois, pourquoi produit-elle des monstres de toute espèce?

R. Il n'y a point de violation de règles, où il n'y a point de règles; point de monstres, où il n'y a point de figures déterminées et dessinées sur un plan général. Je n'examine pas pourquoi Dieu permet ces écarts passagers aux principes exécuteurs de ses décrets; ni si ces écarts même ne relèvent pas le mérite d'une opération régulière et parfaite dans toutes ses parties, égale dans son âge à la durée des siècles entassés, dans son étendue à toutes les espèces des êtres existans; ni si les monstres, au moins ceux de la race humaine, ne sont pas la suite de quelque trouble étranger et postérieur à la création, ni si l'attention et les soins de l'homme ne peuvent point pré-

venir la plupart des monstruosités de son espèce, si l'imprudence, l'intempérance et les autres excès des parens n'en sont pas la cause la plus ordinaire (*a*); ni si un système de physique, où les monstruosités seroient impossibles, ne renverseroit pas l'état actuel de la nature, et de toutes les lois établies pour la production des êtres et la conservation des espèces (*b*) : il suffit que les monstres supposent l'existence d'un type tracé avec dessein, et donné pour modèle à toutes les productions de la nature, selon l'exigence des espèces et le maintien de l'état actuel du monde (*c*)... Dans

(*a*) Voyez la *Théologie-physique* de Derham. — Des Essarts, *Traité de l'éduc. corp.* des enfans, p. 18 et suiv. — Malis, *Investig. fabricæ, quæ in partibus musculos componentibus extat.* Præfat.—Levinus Lemnius. *De occultis naturæ miraculis.* L. 1. c. 8. Joan. Marcus Marci. *L. De ideis operatricibus.* C. 4.

(*b*) On peut voir là-dessus, *S. Aug. L.* 12 *de Civit. Dei*, *C.* 2. 5. — *Stengelius*, *de monstris.* — *Schott*, *Phys. cur. T.* 1, *part.* 2. *L.* 5. — Bonnet, Contemp. de la Nat. T. 1, p. 177, etc. Voici comme un philosophe sage et profond s'exprime sur ce sujet, *Natura autem mutabilis, Deo obtemperans, et si juxta inferioris mundi seriem à solitâ lege deflectat, rapitur tamen divini spiritûs vi, jam seipsâ propè divinior facta, quippè quæ legi antiquiori et sanctiori Dei porrigens manum, totâ se subjicit totam, et vel decerrando ad destinatum à Deo collimat finem.* Corn. Gemma *Cosmocritrice.* L. 1, c. 6.

(*c*) « Les monstres, (dit l'auteur des *Etudes de la nature*) que l'on conserve dans des bocaux d'esprit-de-» vin, tels que les petits cochons qui ont des trompes » d'éléphant, et les enfans accouplés, et à deux têtes, que » l'on montre dans nos cabinets avec une mystérieuse » philosophie, prouvent bien moins le travail de la na-» ture que son interruption. Aucun de ces êtres n'a pu » parvenir à un développement parfait; et loin de té-» moigner que l'intelligence qui les a produits s'égaroit, » ils attestent, au contraire, l'immuabilité de sa sagesse, » puisqu'elle les a rejetés de son plan en leur refusant » la vie. » Il avoit observé auparavant qu'on ne voyoit

les monstres même, les traces du plan général et du modèle des espèces sont sensibles ; ce sont, dit un physicien célèbre, des morceaux d'une architecture admirable, quoique détachés du corps de l'édifice et privés des rapports de l'ensemble (*a*).

(45) D. Des géans de trois à quatre cents

nulle part des monstres vivans. « J'ai entendu plusieurs » fois annoncer dans nos foires, des monstres vivans ; mais » jamais je n'ai pu parvenir à en voir un seul, quelque » peine que je me sois donnée. » Il montre par des exemples, que ce qu'on annonçoit comme des monstres, ne tomboit pas sous cette dénomination.—On doit ajouter que l'artifice et l'imposture s'en sont souvent mêlés. Dans le cabinet de Dresde on voit un petit éléphant que plus d'un voyageur (sans doute pour donner un pendant à ce que conte Pline, L. 7. c. 3, d'Alcippe) a raconté être un monstre humain. Cet éléphant, « dit M. Lehninger, » qu'on assure être le fétus d'une femme, est un pur ou» vrage de l'art ; et M. Patin, dans ses relations de » voyages s'est trompé grossièrement sur ce sujet. » *Description de Dresde*, 1782, p. 167. On a défiguré quelquefois des animaux vivans et communs, au point d'oser les montrer au public pour des monstres ou des individus d'une espèce rare et inconnue ; entr'autres un jeune ours auquel on avoit arraché les poils, et qui présentoit effectivement une figure fort extraordinaire, par ses pattes sur-tout qui avoient l'air de mains. Tous les curieux de Liège, allèrent le voir en 1789 ; et presque tous étoient persuadés que c'étoit un monstre humain. Peu de jours après, l'imposture étant découverte, les démonstrateurs de ce prétendu monstre qu'on appeloit le *grand Tarta*, furent chassés de la ville.

(*a*) *Exhibet se ubique harmonia inordinata, confusio ordinatissima ; natura semper variata, semper eadem : architecturæ ordo decompositus, sed artificii infiniti.* Scheuchzer, Phys. sac. T. 5, p. 1040, M. de Buffon appelle cet ouvrage *puéril, et fait pour amuser des enfans*. Cette censure est beaucoup trop forte pour ne pas faire soupçonner quelque jalousie de métier. M. Giraud Soulavie, disciple et admirateur de M. de Buffon, a rendu à Scheuchzer plus de justice. *Ses descriptions*, dit-il, *véritables copies de la nature, dureront autant que la nature même.*

pieds occupent-ils quelque place dans le plan du Créateur ?

R. S'il y avoit eu des individus de cette taille, ce seroit des écarts qui entreroient dans la réflexion que je viens de faire ; mais tous ces géans de 400, de 140, de 120 pieds, sont des exagérations puériles. On peut s'en convaincre par les observations d'un homme qui n'a peut-être eu que trop de goût pour les traditions populaires (*a*). L'Ecriture rapporte que Goliath étoit très-haut de 6 coudées et un palme, ce qui, suivant l'évaluation la plus raisonnable et la plus générale, fait 9 pieds, 3 pouces ; Og pouvoit en avoir à peu près autant (*b*) : ce sont apparemment les plus illustres et les plus vrais de tous les géans. Theudobochus est encore un monstre imaginaire (*c*). Les ossemens que l'on nous montre comme des restes de géans, sont des os de baleine, d'éléphans, de rhinocéros, de chameaux, etc. Turner a montré à Londres un prétendu os de géant, c'étoit celui d'un taureau du Brésil. Souvent les sculpteurs ont

(*a*) *Mund. subt. part.* 2, *p.* 58. On peut consulter aussi Schott. *Phys. cur. T.* 1, *p.* 512. Dict. encycl. art. *Géant.* Calmet, *Dissert. sur les Géans*, Comment. T. 1, p. xxij, édit. 1734. —Jean Jonston, *de Constantiâ naturæ.*

(*b*) Son lit étoit de 13 pieds et demi, sans doute qu'il y étoit à son aise, les Rois ne se gênent pas. Ces lits étoient quelquefois une mesure trompeuse, comme on va le voir ici par l'histoire d'Alexandre.

(*c*) Ses os ont été reconnus pour des os d'éléphans. Tout ce que l'on a raconté du tombeau et de l'épitaphe de ce Theudobochus, ou Theutobochus, n'est qu'une imposture, qu'une vision d'Antiquaire. Voyez le *Dict. d'histoire naturelle* de Valmont, art. *Géant*, édit. 1769. La Gigantomachie de J. Riolan, en 1613, etc. Habicot et Dom Calmet ont donné leur suffrage à ce conte.

défiguré ces os; on a sculpté à Vienne, en 1678, une dent du géant Og, qu'on disoit envoyée de Constantinople. Enfin, depuis que M. Hans Sloane a publié sa Giganthologie, aucun charlatan n'a osé paroître avec des dépouilles supposées de géans, qu'on employoit déjà du temps d'Auguste, pour tromper les Romains, comme Suétone en convient en parlant des squelettes que l'Empereur conservoit dans son cabinet. — Les figures de géans qu'on promène processionnellement dans quelques villes, désignent des inondations, des pestes, des guerres, dont on a voulu conserver la mémoire par ce symbole monstrueux. — Les anciens avoient la frivole ambition de vouloir passer pour géans, et laissoient à la postérité des monumens trompeurs. Alexandre fit alonger les lits de ses soldats, pour faire croire dans les siècles suivans, qu'ils avoient été géans. — Si la nature a produit autrefois tant d'horribles colosses, pourquoi n'en produit-elle plus? La Sicile étoit-elle sous un autre climat, lorsquelle étoit habitée par des hommes de trois à quatre cents pieds (*a*)! Lucrèce a beau dire que la fécondité de la terre est épuisée, les monumens incontestables qui nous restent des hommes qui nous ont précédés de trois mille ans, déposent con-

Q. Curce, L. ix, c. 3.

De nat. rerum, L. ij.

(*a*) *Si enim hi in Sicilià nati et educati fuerant; cur hodiè eosdem non producit? Neque sufficit influxum causam dicere, cùm idem hodiè quod olim clima, idem siderum aspectus sit; cùm hodiè eosdem fructus, eadem animalia, quæ olim, efusdem molis producat.* Mund. subt. part. 2, p. 60. Cette réflexion est très-propre à réfuter beaucoup d'autres imaginations de la même espèce. — Voyez encore Jean Jonston dans son ouvrage déjà cité *de Constantiâ naturæ*, et Marc. Marci *de ideis operatricibus*.

tre cette imagination du poète épicurien. Les momies d'Egypte sont-elles des corps de géans? Si depuis ce temps-là la nature étoit allée en décroissant, elle ne produiroit aujourd'hui que des Pygmées de trois pouces. Accordez avec ce beau raisonnement les nations de Pygmées qu'on prétend avoir existé dans le même temps? D. Calmet observe que cette idée de Lucrèce est très-propre à détruire tout ce qu'il dit en faveur des géans. La persuasion qu'autrefois les hommes étoient plus grands (*a*), est un effet de la disposition générale où nous sommes de croire les temps passés beaucoup au-dessus du temps présent.—Concluons: Il est certain qu'il y a eu des géans; mais il est certain aussi qu'il n'y a pas eu de nation entière composée de géans (*b*), et plus certain encore que jamais géant n'a atteint la monstrueuse grandeur que Bocace et d'autres romanciers leur ont attribuée.

(46) D. Est-il en effet bien certain qu'il n'y a pas de nation entière de géans? l'Ecriture et les relations de la terre Magellanique semblent persuader le contraire.

R. L'espèce gigantesque dont parle l'Ecriture, n'est, selon la remarque de Fl. Josephe, de Philon, de saint Cyrille, d'Alexandrie, de saint Chrysostôme, etc. qu'une race d'hommes qui

(*a*) *Vix illud lecti bis sex cervice subirent,*
Qualia nunc hominum producit corpora tellus.

(*b*) *Gentes gigantum integras fuisse*, dit un savant et judicieux écrivain, *non facile dixerim, quanquàm id multi velint. Ratione climatis variare staturam hominis, cognitum est, sed ad immanem gigantum proceritatem, gentes integras excrevisse, verisimile non est.* Morhof, Polyhist. T. 2, p. 2. L. 2., c. 2. §. 6.

joignoient à une force et à une audace extraordinaire tous les vices qui font les monstres (*a*). La postérité de Seth, peu à peu séduite par les femmes, porta l'empreinte de sa rebellion contre le ciel, et l'abomination d'une alliance condamnée de Dieu. On peut croire que les hommes d'une grandeur extraordinaire étoient communs parmi eux. — Les géans des terres Australes sont rangés aujourd'hui parmi les lions ailés et les aigles à deux têtes. Deux relations postérieures à tous les contes qu'on en a débités, ne leur donnent que six pieds de hauteur. Une fille Patagone, amenée en Hollande, en 1599, par Sebald de Wert, n'atteignit pas quatre pieds après avoir achevé de croître. M. de Bougainville écrivoit, en 1765, dans le pays même des Patagons : « Nous avons fait alliance avec ces » Patagons si décriés, que nous n'avons trou» vés ni plus grands, ni même aussi méchans » que les autres hommes. » M. de Commerçon, ce savant qui, dans le dessein de présenter au public un corps complet d'histoire naturelle, auroit été enchanté de pouvoir vérifier ce phénomène de la nature, l'expliquer, disséquer même un de ces énormes mortels, et d'en faire l'anatomie comparée, convient que ces Titans du détroit Magellanique n'ont jamais existé que dans l'imagination échauffée de quelques marins (*b*) Ce peuple si étonnant a été, pour quelques observateurs modernes,

(*a*) Le mot hébreu que l'on traduit par *géant*, signifie proprement un homme fort violent.

(*b*) V. sa Lettre à M. de la Lande, dans l'*Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud*, par M. de Freville.

ce que sont les perpectives ; de loin, elles représentent un temple superbe, des ruines, un jardin immense : mais lorsqu'on s'approche des objets, on ne voit plus que des dessins tracés grossièrement sur un mur. — Enfin, quand il y auroit des nations colossales, il s'ensuivroit précisément que le créateur a donné au germe humain une certaine latitude, mesurée sur l'influence des climats, et sur différens concours des causes secondes, subordonnées aux vues de sa providence et à l'exécution de ses décrets éternels. Mais la vérité exige qu'on nie absolument des faits qui l'offensent, et dont les mauvais raisonneurs ont abusé pour étayer des systêmes aussi frivoles qu'irréligieux.

(47) D. Toute l'antiquité n'a-t-elle pas connu la nation des Pygmées, qui a si laborieusement combattu celle des grues? Voilà une espèce d'hommes fort différens d'Adam et d'Eve.

R. Ces Pygmées étoient des singes qui se battoient avec les grues pour conserver leurs petits, qu'elles vouloient leur enlever. Cette observation de M. Pluche est adoptée par M. de Buffon, *Histoire nat. T. xiv, p. 3.* « Aussi » ce singe (le *Pithecos* des Grecs, le *Simia* des » Latins) eût-il encore été plus ressemblant à » l'homme, les anciens auroient eu raison de ne » le regarder que comme un *Homoncule*, un » nain manqué, un Pygmée capable tout au plus » de combattre contre les grues, tandis que » l'homme sait dompter l'éléphant et vaincre le » lion. » Les poètes plaçoient les Pygmées dans

Spect. de la Nature, T. 1, p. 325.

la Thrace, où les hommes sont très-bien faits. Pline les met tantôt dans la Thrace, tantôt dans l'Ethiopie, près des lacs d'où sort le Nil; Aristote et Pomponius Mela leur assignent aussi cette dernière région; Aulugelle les porte sur les frontières des Indes. Tant d'incertitudes et de contradictions suffisent pour nous convaincre que ce menu peuple est imaginaire. Aujourd'hui, qu'on a parcouru toute la terre, on n'a trouvé des Pygmées nulle part. Les Lapons et les Samoèdes, déjà bien supérieurs aux prétendus Pygmées, transplantés dans les climats méridionaux, atteignent à la taille ordinaire de l'homme.

Etud. de la nat. par M. B. de S. P.

— Nous ne pouvons mieux terminer cette matière que par les paroles d'un homme qui a vu la nature en vrai philosophe. « Il n'y a » point de races de nains ni de géans. Ceux » que l'on montre aux foires, sont de petits » hommes raccourcis (*a*), ou de grands hom- » mes efflanqués, sans proportion et sans vi- » gueur. Ils ne se reproduisent ni dans leur » petitesse ni dans leur grandeur, quelques » tentatives que plusieurs princes aient faites » pour y réussir, entre autres, le Roi de Prusse,

(*a*) Ces *petits hommes* naturellement *raccourcis* sont extrêmement rares; la nature n'est pas prodigue en productions de ce genre, multipliées par la scélératesse qui l'outrage et qui dérange ses plans; comme l'observe à l'égard de ces pauvres pygmées, devenus un objet de lucre et d'une infâme cupidité, un auteur qui a beaucoup écrit sur les folies et les crimes des hommes. *Videmus artificio humano, potu nimirùm vini adusti et inclusione in ollis parvis pusillos illos catulos delicias domicellarum parari: et lucri avidi parentes, impiè profectò, certis medicamentis efficiunt, ut filii pumiliones nascantur.* Delrio. Disq. mag. p. 165.

» Frédéric I.* D'ailleurs, sortent-ils assez des » proportions de l'espèce humaine, pour être » appelés des nains ou des géans? Y a-t-il » seulement entre eux la même différence » qu'entre un petit cheval de Sardaigne et » un grand cheval brabançon, qu'entre un » épagneul et un de ces grands chiens » danois, qui courent devant nos carosses? » Toutes les nations ont été et sont encore » de la même taille, à peu de différence » près. J'ai vu des momies d'Egypte et des » corps de guanges des îles Canaries, enve- » loppés dans leurs peaux. J'ai vu tirer à » Malte, d'un tombeau creusé dans le roc vif, » le squelette d'un Carthaginois, dont tous » les os étoient violets, et qui reposoit là, » peut-être, depuis le règne de Didon. Tous » ces corps étoient de la grandeur commune. »

* Et Pierre I, Empereur de Russie.

La raison que l'auteur donne de cette égalité dans la mesure du corps humain, est très-solide et parfaitement conforme à la sagesse de la Providence ordinatrice et conservatrice de toutes choses. « Des variétés de grandeur » eussent détruit, dans l'ordre physique, les » proportions de l'homme avec l'universalité » de ses ouvrages, et eussent entraîné, dans » l'ordre moral, des conséquences encore plus » dangereuses, en asservissant sans retour les » plus petites espèces d'hommes aux plus » grandes.

Autres vues sur l'inaltérabilité de la figure humaine, ci-dessous, n. 53.

§. III.

(48) D. Les Nègres ne font-ils pas, selon quelques auteurs, une race d'hommes à part?

R. Les Nègres naissent blancs comme les Européens; leur noirceur ne siége que dans

l'épiderme ou réseau cutané, dont les mailles trop dilatées par la chaleur, l'humidité, les vents, etc. absorbent une plus grande quantité de rayons. D'autres, avec Pecklin, font aussi entrer en compte la bile qui pénètre le réseau; enfin le climat, les alimens et les boissons, la manière de vivre peuvent également contribuer à cette diversité de couleur. Nous regardons comme une peine superflue de discuter de nouveau cette matière, après les observations de M. de Buffon, et de tant d'écrivains éclairés qui l'ont traitée à fond (*a*).

(*a*) *Hist. nat.* T. 3, p. 451, 453, etc. — Huet, *Dém. évang.* Prop. 4, ch. 27. — *Dict. d'hist. nat.* de M. Valmont, édit. 1769, art. *Nègres* et *Homme.* — *Phys. sac.* T. vj, Tab. 626. — *Helviennes ou Lett. prov.* phil. p. 317. — Aux observations qui se trouvent dans ces différens ouvrages, je joindrai un trait peu connu, et fort propre à éclaircir cette matière. Charles du Bec, vice-amiral de France, dont il est parlé au tome 2 des *Mémoires de Castelnau*, p. 459, frappé d'un coup de soleil, devint aussi noir qu'un nègre, sans que son teint ait jamais repris sa couleur naturelle. V. les *bibl. de la Croix du Maine, et de du Verdier. IV.e édit. par M. Rigoley de Juvigny. T.* 5, p. 198. *Paris* 1773. — Dans le royaume de Loango, on voit quelquefois des nègres blancs, nés d'un père et d'une mère absolument noirs. Bonaciolus, *de fœtûs formatione*, cap. 9. parle d'un nègre né de parens blancs. On trouve au contraire dans l'*abregé du Dict. d'Hist. nat.* de M. Valmont, édition de Liège, 1798, art. *Nègres*, qu'un nègre d'Angola fut parfaitement blanc à la peau et aux cheveux, quoiqu'il fût né d'un père et d'une mère des plus noirs. — On a vu, il y a quelques années, une négresse née dans l'île Sainte Lucie, parfaitement noire et blanche dans les diverses parties de son corps; son portrait en cire a été promené dans toute l'Europe. On a vu la même chose en 1786 à Lisbonne, et à Paris en 1787. Henri Moss, né d'un nègre et d'une mulâtre, très-noir jusqu'à l'âge de 37 ans, commença alors à devenir blanc et le fut parfaitement à 42 ans, à quelques taches près sur le visage, les mains et les pieds: il étoit alors (1796) à Londres, d'où il partit pour Philadelphie. Nous avons une dissertation de Maupertuis sur un nègre blanc.

Nous pourrions renvoyer aussi à l'auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains*, si cet auteur raisonnoit par-tout avec autant de sagesse que sur les Nègres, et si une philosophie soumise à l'arbitraire et à tous les écarts de l'irréligion, ne devoit détourner le lecteur prudent de chercher quelques bonnes observations dans une multitude de mauvaises.

(49) D. N'avez-vous pas lu dans les *Questions sur l'Encyc.*, les *Mélanges d'histoire* etc., que les Américains sont une production du pays, comme les herbes des champs et la mousse qui couvre les rochers.

R. *Il est humiliant pour l'esprit humain*, dit M. de Buffon, en rapportant des contes pareils à celui-ci, qu'il y ait de telles erreurs à réfuter. Ceux qui les ont combattues sérieusement, leur ont fait, en vérité, trop d'honneur. Ces impertinences, dit Voltaire, « dignes de l'hôpital des fous, ont été quelque » temps à la mode, comme des singes qu'on fait danser dans des foires. » C'est ainsi que ce philosophe singulier caractérise ses propres opinions.

Histoire des Oiseaux.

Histoire de Louis XV. T. 2, p. 353.

(50) D. Si les Américains sont descendus du premier homme, lequel fut créé dans l'ancien continent; comment expliquer la population de ce pays, si éloigné de nos côtes, et si inconnu à toute l'antiquité? N'est-il pas naturel de supposer, avec Paracelse, un premier homme créé dans les deux hémisphères?

R. 1.° L'Amérique tient vraisemblablement au Nord et au Nord-Est de l'Asie. Ceux qui ont cru sur la foi de quelques voyageurs que ces

deux régions étoient absolument séparées par la mer, paroissent s'être trompés.

2.° Quand il n'y auroit aujourd'hui aucune communication entre les deux continens, il ne s'ensuit pas qu'il n'y en ait pas eu autrefois. Les changemens que le globe a soufferts pas des révolutions subites et violentes, ou par l'édacité du temps, sont une chose incontestable. Si depuis le déluge ils ne sont pas aussi considérables que certains physiciens le croient, il a pu au moins se former quelques isthmes et quelques détroits. (*a*)

3.° Les côtes des deux continens, vers le Nord, sont assurément peu éloignées l'une de l'autre, et presque toujours jointes par des monts de glaces. La distance du Japon à l'Amérique est remplie par des terres et des îles très-étendues. M. de Buffon observe que les Américains sont fort semblables aux Tartares

(*a*) *Vidi ego quod fuerat quondàm solidissima tellus*
Esse fretum, vidi factas ex æquore terras. Metam. L. 15.
Tempus erit rapidis olim cùm Pyramus undis
In sacram veniet, congesto littore, Cyprum. Ibid.

Chersonesi sivè peninsulæ in insulas, et insulæ in chersonesos mutantur. M. subt. 4, p. 78. L'on ne doit cependant pas inférer de là des révolutions vastes et destructives qui aient réformé l'état général du globe. S'il est vrai que l'*Atlantis* de Platon ait été engloutie par la mer, qu'un événement semblable ait donné l'être à la mer méditerranée; ce n'est qu'au déluge que de si grandes révolutions ont pu avoir lieu comme je le dirai ci-dessous. Ces événemens consignés d'une manière obscure dans une ancienne tradition, auront été défigurés par des historiens très-postérieurs au déluge. Du reste, je souscris volontiers à la savante et solide dissertation de M. Bacr, qui prouve d'une manière plausible que l'*Atlantis* n'est autre chose que la Palestine. V. *l'Exam. des Epoques*, p. 224, édit. de 1780, ou n. 177, édit. de 1781 et 1792. *Journ. Hist. et Litt.* 15 Mai 1780, p. 122.

orientaux et septentrionaux; l'auteur de l'*Histoire* de *Kentuke* (1785) confirme cette remarque, et fait de plus une ample mention d'un peuple qui parle la langue du pays de Galles. M. Huet les fait descendre des Phéniciens ou des Carthaginois (*a*). Le P. Fauque (*Lettres édifiantes, T. xxiij, p. 384*), semble prouver que les Palicours, sauvages de l'Amérique méridionale, descendent des Juifs (*b*). Un voyageur qui a pénétré dans l'Amérique, au-

(*a*) S'il est vrai, ce que les feuilles publiques ont rapporté en 1780, qu'à 50 lieues de Boston on ait découvert trois inscriptions en langue punique sur un rocher, l'opinion de M. Huet auroit acquis un nouveau degré de probabilité; elle semble avoir d'ailleurs quelque fondement en ce que dit Aristote dans son ouvrage de *mirabilibus mundi*, d'une grande île, bien au-delà des *colonnes* d'Hercule, où il y a de vastes forêts, beaucoup de fruits et des fleuves très-étendus; plusieurs Carthaginois, s'y étant transportés par mer, le magistrat défendit sous peine de mort, que dans la suite personne ne pourroit s'y rendre.

(*b*) Nous citons avec assurance les lettres des Missionnaires. Nous savons évaluer le témoignage de ces témoins qui joignent à la probité et à la religion, l'expérience d'une longue demeure dans les pays où ils ont écrit. L'auteur des *Recherches phil.* parle de ces lettres avec mépris; mais nous aimons mieux nous en tenir au jugement de Buffon, de Montesquieu, de Mairan, de Fontenelle, de Le Franc, etc. Des hommes qui ont renoncé à tout intérêt, et qui ont sacrifié, suivant l'expression de l'Ecriture, la propriété même de leurs existences au triomphe de la vérité, sont nécessairement très-éloignés de la défigurer par des exagérations, par des fictions si ordinaires aux voyageurs. Le seul article sur lequel leur témoignage n'est pas toujours recevable, est celui de la Chine, où ils ont erré par préjugé, séduits par les idées fausses que cette nation foible et arrogante s'étoit faites d'elle-même, n'osant d'ailleurs pas s'expliquer sur divers objets, et cela (comme nous le verrons ci-dessous, n. 267) sous peine de mort, et enfin jugeant la Chine par comparaison aux plages sauvages et aux peuples barbares qu'ils ont visités en Afrique et en Amérique.

Qui tradiderunt animas suas pro nomine Domini nostri J. C. act. 15.

delà de l'Ohio, assure qu'on a découvert parmi les sauvages une nation de Juifs qui s'appelle *la tribu de Nephtali*; il prétend que leur culte et leurs dogmes sont à peu près les mêmes que ceux des Juifs d'Europe, quoiqu'ils ne trafiquent pas comme eux (*a*). Les Sioux ont l'accent chinois, leur manière de vivre est celle des Tartares (*Charlev. Nouv. France, T. 1, p. 347.*) Les mœurs des Mexicains ont beaucoup d'analogie avec celles de quelques anciens peuples de l'Asie. Le P. Lafiteau a publié sur cette ressemblance un ouvrage plein de recherches (*b*).

4.° Pourquoi ne supposeroit-on pas que des tempêtes ont fait échouer sur ces côtes des vaisseaux destinés pour d'autres plages; les Carthaginois et les Phéniciens étoient assez versés dans la navigation pour entreprendre de grands voyages par mer, quoique cette science n'ait pas été aussi parfaite dans les

(*a*) Voyez les Journaux et Gazettes de Novembre 1773. — M. Adair, anglois, qui a long-temps demeuré en Amérique, et étudié les mœurs, les usages, la religion des habitans, les regarde comme des descendans de anciens Juifs. V. son ouvrage intitulé : *Histoire des Indiens occidentaux, et particulièrement des nations voisines du Mississipi*, à Londres, 1775. Penn en porte le même jugement, dans une lettre écrite en 1683 et insérée dans les *Caspinina's lettres*, à Londres, 1777, chez Dilly.

(*b*) *Mœurs des Américains, comparées aux mœurs des premiers temps.* Roberston dans son *Histoire de l'Amérique* s'élève contre cet ouvrage avec autant d'humeur que d'injustice. Il y a sans doute des rapprochemens forcés, et tout n'y est pas également plausible, mais dans sa généralité il ne peut que répandre des lumières sur la matière qui en est l'objet. Erreurs graves et fausse philosophie de l'auteur anglois, dans ce dernier ouvrage; *Journ. hist. et lit.* 15 *Mars* 1778, *p* 393.

siècles reculés qu'elle l'est aujourd'hui. Les livres chinois parlent de plusieurs navigations en Amérique, dès le cinquième et le sixième siècle de l'ère chrétienne *Journ. des savans, Fév.* 1762). M. de Guignes, dans son Histoire des Huns, a prouvé d'une manière assez satisfaisante qu'au cinquième siècle les Chinois ont commencé avec les Américains, et on a trouvé des débris de vaisseaux chinois et japonois sur les côtes. Un fameux passage de Senèque le tragique (*a*) semble persuader que les Romains avoient quelque connoissance d'un autre continent. Le P. Lombard y a trouvé une médaille de saint Pierre, qui paroissoit être des premiers siècles du Christianisme (*Lettres édif.* 21 *Rec. p.* 476). Quelques figures, et sur-tout la fameuse statue de la Vierge au Pérou, dont parle le P. Kircher, *M. subt. part.* 2. *p.* 44, sont des preuves assez fortes que le Christianisme y étoit anciennement connu. La résurrection et d'autres articles de la religion, se sont trouvés établis chez les Péruviens, lors de l'arrivée des Espagnols (*Hist. du Pérou, par Aug. de Zarata*). On a trouvé des restes bien sensibles du Christianisme au Paraguai (*Lettres édif. T.* 25, *p.* 182). — De tout cela il est

(*a*) *Venient annis*
Tempora seris,
Quandò Oceanus
Vincula rerum
Laxet et ingens
Pateat tellus,
Typhisque novos
Detegat orbes;
Nec sit terris
Ultima Thule.

naturel de conclure que l'Amérique a été peuplée par plus d'une voie et par plus d'une nation.

5.° L'opinion de Paracelse est aussi contraire à la raison qu'à l'autorité des livres saints ; car comment, selon lui, les isles éloignées du continent se sont-elles peuplées? Il a fallu sans doute autant d'Adams que d'isles ; il a fallu doubler les souches des animaux comme celles de l'homme, il faudra les multiplier encore selon le nombre des isles. De pareils écarts suffisent pour montrer combien une ardente imagination est peu propre à expliquer la nature; Paracelse l'avoit brûlante au suprême degré; ses ouvrages ne sont qu'un recueil de paradoxes chymiques, physiques, géographiques; etc. : on peut évaluer ceux qu'il a débités sur la matière présente, par la lecture des observations de M. de Buffon sur la population de l'Amérique. (*Hist. nat. T.* 3 *p.* 515. *T.* 9, *Disc. préliminaire.*)

§. IV.

(51) D. Que direz-vous des Acéphales dont parle saint Augustin, après Pline et Elien? Des hommes sans tête ne peuvent faire la même espèce avec ceux qui en ont une.

R. Ces Acéphales sont les anciens Blemmiens, subjugués par Florus, général de l'Empereur Marcien, vers l'an 450. Aucun des soldats de Florus n'a prétendu avoir combattu des hommes sans tête. Ces peuples avoient le col très-court, la tête presque appuyée sur les épaules, de fort longs cheveux qui achevoient

de rendre leur figure méconnoissable. — Les sermons *ad frastres in eremo*, dont le 47.e parle des Acéphales, ne sont point de saint Augustin ; et quand ils seroient de lui, il en résulteroit précisément, qu'il a prêché à des peuples parmi lesquels on disoit qu'il y avoit des hommes sans tête : car il ne dit pas en avoir vus. — On ne sauroit trop se défier de tout ce que quelques anciens ont raconté des difformités de l'espèce humaine. On a dit que certains peuples étoient entièrement couverts de leurs oreilles. Strabon les appelle *Enotocètes*, et regarde comme des fables tout ce qu'Onésicrite en rapporte. Ces oreilles étoient apparemment des habits attachés à la tête, peut-être aussi des préjugés nationaux, attachant de la beauté à la longueur des oreilles, étoient-ils parvenus à les allonger au point de donner lieu à ces contes exagératifs. Le P. Schott, qui nous dit des merveilles de ces Enotocètes, nous apprend lui-même le fond qu'il faut faire sur ses histoires, quand il débite gravement que les chevaux, les bœufs, les loups, etc. ont été transportés en Amérique par les esprits célestes. Il se met à la torture pour expliquer des contes de Jordan, d'Olaüs Magnus, etc. Un peu plus de philosophie lui auroit épargné ces pénibles commentaires.

Phys. curiosa. T. 2. p. 231.

(52) D. Quoiqu'il soit certain qu'il n'y a qu'une seule espèce dans la race humaine, peut-on s'empêcher de reconnoître dans cette espèce des différences considérables ? N'y a-t-il pas eu des hommes à cornes, à queue, des Cyclopes, etc.

R. 1.° La plupart de ces monstruosités n'ont

été qu'individuelles (*a*) ; très-peu ont passé, durant quelque temps, d'une génération à l'autre. Quand les lois communes de la nature rencontrent quelque écart, elles travaillent fortement à rétablir l'ordre, et à remettre chaque chose à sa place.

2.° Les voyageurs n'ont vu ni Cyclopes, ni hommes à cornes, dans les pays qu'on croyoit peuplés de ces hommes disgraciés de la nature. La Circassie, où l'on plaçoit une partie de ces étranges figures, est habitée par des hommes très-bien constitués. (*b*)

3.° En reconnoissant quelque chose de réel dans le tableau qu'on nous fait de certaines monstruosités dans l'espèce humaine, il faut bien se persuader que l'exagération a défiguré le vrai, et exalté le merveilleux. Voici comme s'exprime le P. Charlevoix, dans l'*Histoire de la nouv. France*, *L.* 1, *p.* 20 ; « Il » est naturel de croire qu'il y a en cela de » l'exagération; mais il est plus aisé de nier » les faits extraordinaires, que de les expliquer. » D'ailleurs, est-il permis de rejeter tout ce

(*a*) Vide Barthol. *de Hominibus cornutis.* Scheuchzer, *Physica sacra*, *T.* 7, *p.* 1486. Buffon, *Hist. nat. T.* 3, *p.* 403, 506, etc. — Quant aux hommes à queue, c'est-à-dire, chez lesquels il s'est manifesté quelque prolongement exotique de l'épine du dos, un physiologiste bien sensé, après en avoir parlé comme d'une singularité sans conséquence, ajoute : *Ideò soli homines non caudati, quia soli non naturâ, sed proposito et pudore velandi sunt.* Quelques foibles, rares et très-imparfaites exceptions ne contrarient pas cette règle. Ci dessous, n. 53.

(*b*) Voyez l'Ouvrage de Michow, Chanoine de Cracovie, *de Sarmatiâ Asiaticâ et Europeâ*, *L.* 1. Il avoit bien examiné les choses, et conclut ainsi son rapport : *Hæc vera sunt, et qui scripsit, vera scripsit, et scimus quia verum est testimonium ejus.*

» dont on ne sauroit rendre raison ? Qui peut » s'assurer de connoître tous les écarts et tous » les mystères de la nature ? On sait combien » l'imagination des mères a de pouvoir sur le fruit » qu'elles portent (*a*). L'expérience, et le té- » moignage même de l'Ecriture en sont des » preuves sans réplique. Ajoutons à cela les » figures bizarres, où certaines nations trou- » vent une beauté dont elles sont si jalouses, » qu'on y met le corps des enfans à la torture » pour achever ce que l'imagination des mères » n'a pu finir; et l'on comprendra sans peine » qu'il peut y avoir des hommes assez diffé- » rens des autres, pour donner lieu à certaines » gens, qui saisissent vivement les objets et » ne se donnent pas le temps d'examiner les » choses, de faire des contes absurdes, qui ne » sont pourtant pas sans quelque réalité. »

(53) D. C'est en ce sens sans doute que quelques anciens ont paru reconnoître dans

(*a*) Il n'est pas croyable que M. de Buffon ait nié sérieusement une chose si évidemment constatée par l'expérience la plus longue, la mieux suivie : s'il l'a fait, c'est qu'il n'a pas eu le courage de reconnoître l'existence d'une chose dont l'explication passoit ses lumières, comme elle passe celles de tous les hommes. Celui qui en a parlé de la manière la plus satisfaisante, paroît être Malebranche (*Recherches de la vérité*, L. 2. 1. *part.*). Le célèbre Boerhaave donne ici un avertissement dont d'autres encore que M. de Buffon pourront profiter : *Ergò subest hìc aliquid, quod cum naturæ legibus nobis notis minimè convenit; neque tamen negari potest, nisi ab eo qui has leges omnes perfectè noverit.* Prælect. Acad. T. 5, part. 2, p. 532. On peut consulter encore l'excellent ouvrage de Muys : *Investigatio Fabricæ, quæ in partibus musculos componentibus extat.* Imprimé à Leyde, 1741. Disc. prél. *Id dicere non vereor*, etc. M. Roussel a appuyé et confirmé tout cela par les raisonnemens les plus sages. *Syst. phys. de la femme*, p. 261 et suiv. A Paris, 1775. Hist. nat T. 2. p. 400.

l'espèce humaine des monstruosités nationales ?

R. Oui, et c'est ainsi qu'il faut entendre saint Augustin (*a*) et Pline le naturaliste, si l'on veut prendre la peine de justifier ce dernier (*b*) ; mais ce genre de variété ne préjudice en rien à l'unité de l'espèce. Dans les animaux la différence est souvent très-grande, soit par l'influence du climat, soit par le concours d'autres causes ; mais la nature a paru respecter particulièrement le plan tracé pour la figure de son maître et de son roi ; c'est la judicieuse remarque de M. de Buffon. « Dans » l'espèce humaine l'influence du climat ne se » marque que par des variétés assez légères, » parce que cette espèce est une, et qu'elle » est très-distinctement séparée de toutes les » autres espèces. L'homme blanc en Europe, » noir en Afrique et rouge en Amérique, n'est » que ce même homme teint de la couleur du » climat : comme il est fait pour régner sur la » terre, le globe entier est son domaine, il » semble que sa nature se soit prêtée à toutes » les situations. Sous les feux du midi, dans » les glaces du Nord, il vit, il multiplie ; il se » trouve par-tout si anciennement répandu, » qu'il ne paroît affecter aucun climat particulier » (*c*) — « Autant la nature, dit un phi-

Hist. nat. T. ix, p. 2.

Etude de la nat. par M. B. de S. P.

(*a*) *Non itaquè nobis videri absurdum debet, ut quemadmodùm in singulis quibusque gentibus monstra sunt hominum, ità in universo genere humano quædam monstra sint gentium.* L. 16. de Civit. Dei, c. 8.

(*b*) *Hæc atque alix ex hominum genere ludibria sibi, nobis miracula ingeniosa fecit natura, et singula quidem quæ facit in dies ac propè horas, quis enumerare valeat? Ad detegendam ejus potentiam satis sit inter prodigia posuisse gentes.* Hist. nat. L. 7. c. 2.

(*c*) Voyez là-dessus le savant ouvrage de M. Blumenbach. *de generis humani varietate*, à Gottingue, 1776.

» losophe, a affecté de variété dans les espè-
» ces d'animaux du même genre, quoiqu'ils
» habitassent le même sol et qu'ils vécussent
» des mêmes alimens, autant elle a observé
» d'uniformité dans l'espèce humaine, malgré
» la différence des climats et des nourritures.
» On a pris dans quelques individus humains
» un prolongement accidentel du coccix pour
» un caractère naturel, et on n'a pas manqué
» d'en conclure une espèce d'hommes à queue.
» Les passions des bêtes peuvent dégrader Ci-dessus, n. 82.
» l'homme; mais jamais leurs queues, leurs
» pieds fourchus et leurs cornes n'ont déshо-
» noré sa noble figure. On essaie en vain de
» le rapprocher de la classe des animaux par
» des passages insensibles. S'il y avoit quelque
» race d'hommes avec des formes d'animal,
» ou quelque animal doué de la raison hu-
» maine, on les montreroit en public. On en
» verroit en Europe, sur-tout aujourd'hui,
» que la terre est parcourue par tant de voya-
» geurs éclairés, et que, je ne dis pas des
» princes, mais des joueurs de marionnettes,
» font apporter vivans dans nos foires les zè-
» bres si sauvages, les éléphans si lourds, les
» tigres, les lions, les ours blancs, et jusqu'à
» des crocodiles qu'on a montrés publiquement
» à Londres. »

§. V.

(54) D. Les Syrènes, les Satyres, les Hyppocentaures n'appartiennent-ils pas à l'espèce humaine? D'où peut venir une différence si énorme, sinon d'une matière active et capricieuse?

R. Tout ce que les anciens ont raconté des Syrènes, est évidemment un tissu de fables, qu'on n'oseroit pas conter aujourd'hui aux vieilles femmes. Il est vrai qu'il y a une espèce de poisson ou amphibie qui dans sa partie supérieure a quelque foible ressemblance avec l'homme, ressemblance dont la plupart des écrivains ont parlé avec une espèce d'admiration, que la chose ne méritoit assurément point (*a*). Il n'appartient pas plus à la race

(*a*) Sacch. *Hist. Soc. Jes.* part. 2, anno 1560, n. 276. — Szentivani, *Miscell. Decade* 2, p. 320. — *Dict. de Trév.* art. *Homme marin.* — Valmont, *Dict. d'Hist. nat.* art. *Homme marin*, édit. de 1769, *etc.* — Robinet, *Vue phil. de la nat. grad. de l'Être*, ch. 76 (écrivain d'ailleurs crédule et exagérateur, qui a très-mal saisi le résultat des observations quelconques). — Il faut bien se persuader que la ressemblance de ces poissons avec l'homme se réduit à très-peu de chose, et qu'elle tient plus à l'imagination des spectateurs qu'à leur conformation. « Un certain » poisson, dit Thévenot, qu'ils appellent homme marin, » n'a d'extraordinaire que deux mains comme celles d'un » homme, à la réserve que les doigts sont joints avec une » peau comme celle d'une patte d'oie. » *Voyage du levant*, ch. 26. J'ai été bien surpris de voir un jour deux prétendues syrènes dont on m'avoit conté des merveilles, qui avoient moins la figure humaine qu'une grenouille élevée sur ses pieds de derrière. C'est vraisemblablement le *Phoque*, ou le veau marin qui a donné lieu à ces relations exagérées et défigurées. « C'est lui, dit M. Buffon, » qui est le modèle sur lequel l'imagination des poètes » enfanta les tritons, les syrènes, et ces dieux de la mer à » tête humaine, à corps de quadrupède, à queue de » poisson. » — M. de Luc, dans ses *Lettres physiques et morales*, a victorieusement réfuté l'histoire de ces hommes-poissons qu'on a essayé d'agréger à notre espèce (voyez le *Journ. hist. et littér.* 1 Juin 1786, p. 197). — On diroit que cette idée d'hommes marins tient à la supposition que tous les animaux terrestres se trouvent dans la mer; système si bien réfuté par Thomas Brown dans ses *Erreurs populaires*. Ce qu'on appelle *lion marin*, *cheval marin*, *chien marin*, *veau marin*, etc. n'a aucun rapport, quant à la figure, avec les quadrupèdes qui portent ce nom.

humaine, que l'ours qui peut marcher sur deux pieds, a des yeux, des oreilles, et d'autres sens qui lui sont communs avec l'homme (*a*). « Le Créateur, dit sagement M. de » Buffon, n'a pas voulu faire pour le corps de » l'homme un modèle absolument différent de » celui de l'animal.... mais il a pénétré ce » corps animal de son souffle divin : s'il eût » fait la même faveur, je ne dis pas au singe » mais à l'espèce la plus vile, à l'animal qui » nous paroît le plus mal organisé, cette es- » pèce seroit bientôt devenue la rivale de » l'homme ; vivifiée par l'esprit, elle eût primé » sur les autres, elle eût pensé, elle eût parlé. » — Au sentiment de Monsieur de Buffon et de presque tous les Naturalistes modernes (*b*), le Satyre des anciens est l'Orangoutang, espèce de singe assez semblable à l'homme, dont il diffère néanmoins à l'extérieur par le nez, qui n'est pas proéminent; par le front,

Hist. nat. T. xiv, p. 32.

(*a*) *Non homines, sed humani animalis imitamenta*, dit le P. Schott, T. 1, p. 373. Ce ne sont pas des hommes, mais des êtres ressemblant à l'animalité de l'homme.

(*b*) *Hist. nat.* T. ix, p. 93. — *Phys. sac.* T. 1, tab. 84. — Lynæus, Syst. nat. *versus finem.* — *Dict. d'Hist. nat.* édit. 1769, art. *Satyre*, etc. Barthold Nihusius dans une lettre latine sur un endroit de *Pomponius Mela*, laquelle se trouve dans le troisième tome de la *Bibliothèque critique* imprimée à Leipsic, 1755, assure la même chose. *Nosti ex Aristotele, Diodoro siculo, Plinio, aliisque, cynocephalos, satyros, cebos, sphingas, nil nisi simias esse, et hominibus tamen accenseri suevisse. Undè et ille Ennii versus :*

Simia quàm similis turpissima bestia nobis.

En effet, Pline, dans son histoire naturelle, L. 8, c. 54, range les satyres dans la classe des singes; et Solin dit expressément: *Sunt et simiæ, quas vocant satyros.* Voyez le Basile Faber *Thesaurus eruditionis*, art. *Satyrus*, édit. 1726.

qui est trop court; par le menton, qui n'est pas relevé à la base : il a les oreilles proportionnellement trop grandes, les yeux trop voisins l'un de l'autre; l'intervalle entre le nez et la bouche est trop étendu. Il y a d'autres différences encore dans le reste du corps.... l'homme conserve toujours un air exclusif de majesté et de grandeur, qui porte l'empreinte de sa royauté et de son domaine sur tous les êtres vivans, même sur ceux qui lui ressemblent le plus, et qui marchent droit comme lui (*a*). Tout marque dans l'homme sa supé-

Solus homo animalium omnium erectus est, quoniàm natura ejus atque substantia divina est. Aristot. L. 4. de part. anim. C. x.

(*a*) Quoique quelques singes, et sur-tout le Pongo, marchent souvent droit, ils marchent également sur quatre pattes : celles de derrière sont semblables à celles de devant, comme dans les autres brutes, et ne marquent point une destination différente. L'homme marche toujours droit, et dédaigne absolument la marche des quadrupèdes. Lui seul a la structure de corps propre à cette marche droite et élevée, ainsi qu'un ancien philosophe l'a observé. *Solus inter animalia homo erectus existens, crura habet ad supernas corporis partes ex pedestribus maxima et firmissima.* Aristot. de anim. incessu, cap. ix. « Le pied de l'homme, dit M. de Buffon, est très-différent de » celui de quelque animal que ce soit, et même de celui du » singe; le pied du singe est plutôt une main qu'un pied, » les doigts en sont longs et disposés comme ceux de la » main, celui du milieu est plus grand que les autres, » comme dans la main; ce pied du singe n'a d'ailleurs » point de talon semblable à celui de l'homme : l'assiette » du pied est aussi plus grande dans l'homme que dans » tous les animaux quadrupèdes, et les doigts du pied » servent beaucoup à maintenir l'équilibre du corps et à » assurer ses mouvemens dans la démarche, la course, » etc. » (*Hist. nat.* T. 3, p. 545). Les hommes sauvages sont une preuve de fait de ces observations. « La manière, » dit Racine en parlant de la fille de Châlons, dont elle » couroit après les lièvres, est surprenante. Il ne paroissoit » presque point de mouvement dans ses pieds et aucun » dans son corps. Sa course renverse les raisonnemens de » notre philosophe à paradoxes, qui veut faire marcher les » hommes à quatre pattes. » — M. Brown, *Erreurs popul.*

riorité, même à l'extérieur. Son attitude est celle du commandement, sa tête regarde le ciel et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité; l'image de l'ame est peinte sur sa physionomie, l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage; sa démarche ferme et hardie annonce sa noblesse et son rang. Nous aurons occasion de démontrer que cet Orang-outang n'est qu'une brute. — L'hyppocentaure est une figure symbolique qui désigne un homme à cheval. Palæphates nous a donné là-dessus une dissertation curieuse dans son Traité *de rebus incredibilibus*. Cicéron assure que jamais personne n'a cru à l'existence des hyppocentaures, pas plus qu'à celle de la chimère. *Quis enim hyppocentaurum fuisse aut chimerum putat?* de Nat. Deor. Lib 2, *n.* 2 (*a*).

T. 1, *p.* 43a, a traité cette question, *si de tous les animaux l'homme seul marche droit*, avec plus de raillerie que de raison. M. Blumenbach en a parlé avec sagesse et selon les vrais principes, dans son traité *de generis humani varietate*, où il réfute victorieusement les imaginations de Moscatri. L'abbé Ray, dans sa *Zoologie universelle*, prouve également que le singe n'est pas bipède, et fait là-dessus des observations aussi sensées que physiquement exactes. Voyez le *Journ. hist. et litt.* 15 Octob. 1789, p. 250.

(*a*) Quelques auteurs, parmi lesquels saint Augustin, ont regardé ces animaux exotiques comme des figures phantastiques et passagères. Ce Père, en parlant des démons incubes, et observant que leur existence *ne peut être niée, sans une espèce d'impudence*, n'hésite point à croire que ce sont là les satyres et les faunes que l'antiquité païenne a pris pour des brutes ou des dieux. *De civit. Dei.* L. 15, cap. 23. — Des voyageurs ont prétendu que dans les grands déserts, tels que ceux de Lob et de Belgian, en Asie, on voyoit des figures qui n'étoient pas du genre ani-

§. VI.

(55) D. Un consul de France au Caire n'a-t-il pas prouvé que les hommes d'abord ont été poissons, et que l'Océan avoit peuplé la terre? (*a*)

R. Le chef de nos incrédules dit, en parlant de cette opinion, qu'elle semble partir tout droit des petites maisons; on lui feroit tort si on la croyoit neuve : M. Maillet n'a pas le prix de l'invention. Les Athéniens re-

mal, et qui sembloient se rapporter à ce que l'Ecriture nous dit des démons errans ou relégués dans les solitudes, dans les plages arides et abandonnées. La Vie de saint Antoine, écrite par saint Jérôme, en donne aussi deux exemples. On lit des choses semblables dans l'histoire de la nouvelle France, par Charlevois. (voyez l'art. *Lob* dans le *Dict. géograph.*) — D'autres ont conjecturé que le Satyre, le Centaure, etc. pouvoient être des monumens de l'horrible dérèglement des mœurs où le Paganisme étoit plongé, et que le Christianisme a si heureusement réformé : mais la physique semble s'opposer à cette opinion; Lucrèce appelle contre elle toute l'autorité de l'histoire, et tous les ressorts de la nature :

Nam neque Centauri fuerunt, neque tempore in ullo
Esse queat duplici natura, et corpore bino,
Ex alienigenis membris compacta potestas. Lib. 5.

Quoi qu'il en soit, il est très-certain, 1.° que ces monstres, s'ils ont existé, n'ont été qu'individuels, sans propagation et existence spécifique. 2.° Qu'ils n'ont jamais été animés d'une ame raisonnable. Voici les paroles de deux Naturalistes aussi éclairés que religieux : *Nec verisimile haberi potest, velle Deum optimum, maximum, unicum spirituum Patrem et conditorem, ad horrendos ejusmodi ac nefarios hominum cum brutis congressus subministrare animam rationalem*, Deus ing. in fœt. Mussip. sect. 4. *Anne Deum optimum, maximum ad horrendæ generis concursum sollicitari posse putabis?* Kirch. M. subt. part. 2, p. 280.

(*a*) *Telliamed, ou entretien d'un philosophe Indien avec un Missionnaire françois.* Amsterdam, 1748.

connoissent pour leurs aïeux les fourmis de la forêt d'Egine. Les Thessaliens se croyoient descendans de quelques autres insectes. Toutes ces imaginations se valent, et sont également dignes de la physique de nos matérialistes. « On n'étudie plus, on n'observe » plus, dit très-bien J. J. Rousseau, on rêve, » et on nous donne gravement pour de la phi » losophie les rêves de quelques mauvaises » nuits. » — Tandis que Maillet fait descendre les hommes des poissons, l'auteur des *Mélanges d'histoire naturelle*, et celui de *La philosophie de la nature*, font descendre les poissons (*a*) des hommes. Il est heureux pour ceux qui étudient les philosophes, de pouvoir choisir toujours entre deux assertions contradictoires.

(56) D. Le philosophe françois qui raisonnoit si mal en Egypte, ne s'appuyoit-il pas sur un principe certain, savoir que la mer décroît insensiblement.

R. 1.° De ce principe il y a bien loin aux merveilleuses métamorphoses dont il a composé l'histoire des hommes et des poissons.

2.° La fausseté de ce principe est demontrée par l'état de la géographie ancienne, comparée avec la moderne. Depuis trois mille ans, Marseille, Toulon, Cadix, Gênes, Tyr, Smirne, Sidon, Byzance, Alexandrie, etc. sont des ports de mer. Si quelques rivages se sont affaissés, si d'autres se sont élevés par le concours de différens agens physiques, la mer a dû s'avancer ou reculer sans croître ni

(*a*) Les monstres marins dont nous avons parlé, p. 54.

Usque hùc venies. Job. 38. décroître (*a*). Quand l'Eternel lui a dit ; *tu viendras jusqu'ici*, il lui a marqué non-seulement le terme au-delà duquel elle ne devoit pas aller, mais encore celui en deçà duquel elle ne devoit pas rester.

§. VII.

(57) D. La prodigieuse variété des espèces sous un même genre, les dégénérations (*b*), les substances mélangées, ne démontrent-elles pas évidemment que la matière a le pouvoir de multiplier les natures et de produire de nouveaux êtres ?

R. Tout cela ne prouve pas plus en faveur d'une matière aveugle, qu'une horloge qui sonne différentes heures. Il en résulte précisément que le Créateur a donné au germe des êtres vivans et végétans, soit dans le développement plus ou moins parfait de son efficace, soit dans sa combinaison avec différentes causes étrangères, un principe de diversité, proportionné à l'industrie et aux besoins de

(*a*) Le principe sur lequel est établi le prétendu décroissement de la mer, savoir le changement de l'eau en terre ou en air, est également faux, contraire à toutes les notions d'une bonne physique, réfuté par les observations des plus habiles chymistes, etc. Voyez l'*Examen impartial des époques de la nature*, *p.* 118. 147. édit. de 1780. — *n.* 97 et 120. édit. de 1781. *Journ. hist. et littér.* 1 Décemb. 1785, p. 481.

(*b*) M. Pluche, en niant que les espèces souffrent des altérations, et que jamais le germe dégénère, répond sans doute aux Matérialistes d'une manière plus laconique ; mais le mauvais succès de quelques expériences mal dirigées, suffit-il pour nier une chose constatée par la simple vue de la nature, et prouvée par des faits si multipliés qu'il est plus qu'inutile d'attendre de nouvelles preuves ?

l'homme (*a*), ainsi qu'à l'étendue de ses regards et de ses recherches ; diversité qui unit à la simplicité du dessein la magnificence de l'exécution. C'est ainsi que l'homme peut diversifier les fruits, adoucir les sucs sauvages, corriger l'austère simplicité de la nature (*b*), soumettre les animaux, différencier leurs usages et leurs inclinations, varier même leur figure à un certain point, et perpétuer les races avec l'empreinte faite sur les individus (*c*) ; mais à tout cela il n'a rien mis que

(*a*) Les animaux les plus variés, les plus soumis à l'influence du climat, de l'éducation, etc. sont ceux dont les services sont le plus multipliés. Le cheval par exemple, mais plus encore le chien. *Importance du chien dans l'ordre de la nature*, Hist. nat. de M. de B. t. 5, p. 187.

(*b*) Sans doute que cela ne va pas jusqu'à changer l'ivraie en blé. M. de Buffon adopte sur ce point une physique vraiment originale. Le blé a existé avant l'homme. S'il est vrai qu'il ne se trouve nulle part en plante agreste (ce que des voyageurs ont nié trop légèrement, comme je l'ai prouvé ailleurs*), et si sa conservation exige la culture de la terre, c'est un effet sensible de l'arrêt prononcé au chapitre troisième de la Genèse : *Maledicta terra in opera tua : in laboribus comedes ex eâ cunctis diebus vitæ tuæ.... In sudore vultûs tui vesceris pane,...* Les graines des fruits cultivés, adoucis, abâtardis ou perfectionnés, ne produisent dès la première semaille que des fruits agrestes : le blé produit toujours du blé. *Exam des Epoques* n. 186 ou p. 190; selon les div. édit.

* Journal hist. et lit. 15 Juin 1777. p. 262.

(*c*) Les ouvrages de l'homme nous conduisent à Dieu comme ceux de Dieu même. Les villes, les palais, les flottes, tous les fruits des sciences et des arts annoncent peut-être Dieu avec plus de force et d'éloquence que l'aspect de la nature. Il est plus honorable à un ouvrier de faire une machine qui produit de grands effets, que de les produire immédiatement par lui-même. « Par l'esprit humain tel qu'il est, dit Cicéron, nous devons » juger qu'il est quelque autre intelligence qui a plus de » vivacité et qui est divine. *De Nat. Deor. II.* 6. » — Excellence des ouvrages de la simple nature sur ceux que l'industrie de l'homme a modifiés et assortis à ses besoins ou à

(58) D. La nature ne doit-elle pas *épuiser toutes les combinaisons possibles*, comme l'a enseigné un physicien moderne? (*a*)

R. La nature n'épuise que les combinaisons renfermées dans le plan du Créateur, et celles qui en sont une suite nécessaire. Il y a des millions de milliars de combinaisons possibles, que la nature ne s'avise pas d'exécuter, parce que ces combinaisons, quoiqu'absolument possibles, sortent de la marche qu'elle doit tenir: ses bornes lui sont marquées d'une manière précise, elle ne les méconnoîtra jamais; ses productions, comme dit excellemment M. de Buffon, dans le passage que nous venons de citer, sont dessinées dans le plan général de la création; les siècles s'accumuleront, et le temps opérera les plus grandes révolutions, sans voir éclore une seule espèce nouvelle; Dieu formera de nouveaux jours et de nouvelles années, mais ces jours et ces années ne changeront rien à son ouvrage (*b*).

§. VIII.

Corruptio unius est generatio alterius.

(59) D. Toute l'antiquité n'a-t-elle pas cru que les plantes et les animaux naissoient sans germe; que la seule pourriture produisoit des insectes merveilleux; que la corruption étoit le seul principe de la génération?

R. La découverte des germes, qui est une chose incontestable, a détruit ces systêmes absurdes, et en même temps une des plus

(*a*) *Essai sur le croisement des espèces.* 1775.

(*b*) *In libro tuo omnes scribentur: dies formabuntur, et nemo in eis.* Psal. 138.

fortes objections de l'athéisme, suivant l'expression d'un homme qui n'a jamais fait grand effort contre les opinions impies. Voltaire, qu'on peut citer hardiment aux partisans de l'irréligion, ajoute : « Il y a moins d'athées » aujourd'hui que jamais, depuis que les phi» losophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être » végétant sans germe, aucun germe sans » dessein. »

D. Pens. phil. n. 19.

Pensées de Volt. p. 11, édit. 1765.

(60) D. Il est donc faux que le limon du Nil produise des grenouilles, que les abeilles sortent du corps ou de la fiente d'un bœuf, que le fromage engendre des mites, qu'avec de la farine on puisse faire des anguilles, etc. ?

R. Si les grenouilles déposent leur germe dans les eaux et dans le limon du Nil, pourquoi n'en sortiroit-il pas des grenouilles ?..... Si l'herbe qui sert de nourriture aux bœufs, est couverte de la semence des abeilles, pourquoi d'un bœuf pourri, ou des excrémens de cet animal, ne verroit-on pas naître des abeilles (*a*) ?.... Si les mouches infectent le fromage de leur germe, pourquoi le fromage n'engendreroit-il pas des mites, destinées à devenir mouches ?..... Si les germes des petits insectes sont répandus par-tout, comme personne n'en doute, si l'eau et la farine en contiennent leur part, pourquoi la farine,

(*a*) Presque tous les physiciens modernes rejettent cette expérience, comme démentie par les tentatives qu'on a faites pour la réitérer, et contraire à l'opinion aujourd'hui reçue sur la génération des abeilles; cependant d'autres la croient possible, et pensent que l'histoire naturelle des abeilles n'est pas encore assez éclaircie pour en tirer avec certitude des conséquences contraires.

délayée dans l'eau, ne feroit-elle pas éclore un insecte, qu'on a voulu appeler anguille (*a*) ? L'ancien axiome, *Corruptio unius est generatio alterius*, est très-vrai dans la distinction de l'école : *occasionaliter*, *concedo* : *formaliter*, *nego*. La pourriture peut servir de matrice, mais non de germe aux êtres qui sortent de son sein. Pour se faire une idée de la petitesse où les germes peuvent être réduits, et de la facilité avec laquelle ils s'introduisent par-tout, il faut avoir présent à l'esprit l'incroyable divisibilité de la matière, non-seulement de la matière en général, mais d'une matière déjà bien spécifiée, dont la nature n'est qu'un ensemble d'autres matières et le

(*a*) M. Bonnet (*Contemp. de la nat.* T. 1, p. 262) assure que ces prétendues anguilles ne sont que des filamens agités. En effet, il y a certains sables, certaines substances farineuses qu'on trouve dans des pierres, qui semblent s'animer dans l'esprit de vin. L'abbé Spalanzani, en admettant que ce sont réellement des insectes, démontre qu'ils ne doivent pas leur existence à la farine, ou à l'eau, comme causes productrices, mais seulement comme causes occasionnelles. *Opusculi di fisica animali, etc. in Modena* 176. — « On s'est fondé, dit Voltaire, sur des expériences » trompeuses, pour faire revivre cette ancienne erreur, » que des animaux pouvoient naître sans germe. De là » sont sorties des imaginations plus chimériques que ces » animaux.... Needham, dit le même, a cru faire des an- » guilles avec de la farine; on a donné quelque temps » dans sa chimère, et quelques philosophes ont bâti un » système sur cette maxime, aussi fausse que ridicule. » M. Needham a tâché de prévenir les conséquences des matérialistes dans ses notes sur les recherches de l'abbé Spalanzani, ch. 3, p. 34; et dans une lettre qu'un de ses amis m'a écrite en son nom en 1774, en m'envoyant l'explication de ses principes, sous le titre de *Vue générale*, etc. (cette lettre, et la réponse que j'y ai faite, ont été insérées dans le *Journ. hist. et litter.* Avril 1774, p. 239). Mais ces attentions de M. N. prouvent plutôt sa sagesse et sa religion, que la réalité de ses découvertes.

Histoire de Louis XV, T. 1, p. 252.

Tab. phil. de l'Espr. de Volt. p. 100.

résultat d'une multitude de combinaisons. D'un grain de musc il émane à chaque instant des milliars de particules, sans que le grain diminue sensiblement dans l'espace d'un siècle: toutes ces particules sont autant de petits grains de musc, tous de la même nature que le corps dont ils dérivent; et pour être du musc plutôt que toute autre chose, de combien d'ingrédiens ne doivent-ils pas être composés? Et après cela nous ne comprenons pas comment les germes se répandent par-tout, pénètrent tout et se développent nécessairement dans des matières propres à cet effet? (*a*) — Si le limon, l'eau, la farine, le fromage, les atomes, les molécules organisées, etc. pouvoient produire de nouveaux êtres (*b*),

(*a*) Je connois des physiciens très-modernes, qui, à la vue d'un fétu de paille, d'un bois pourri ou tendre, agité par quelque insecte qui s'y étoit insinué et pour ainsi dire incorporé, prétendoient très-sérieusement que la paille et le bois se transformoient en êtres vivans. Je connois un homme occupé à contempler la nature, qui, ayant vu un genre de ver se développer dans un crin de cheval, s'allonger et se proportionner en quelque sorte à ce long et étroit fourreau, se persuadoit que le cheval produisoit des couleuvres. Tant il est vrai que malgré son excellence et sa sublimité, la raison humaine est presque toujours la dupe et le jouet des sens!.... Que n'a-t-on pas débité sur la naissance des champignons et des anguilles? cependant depuis Micheli, on sait que les champignons ont leur grain propre; et depuis Valisnieri, que les anguilles s'engendrent comme les autres poissons.

(*b*) Il est fâcheux qu'un aussi habile homme que M. de Buffon se soit laissé conduire jusque-là par le goût des systèmes. En rendant aux talens du célèbre naturaliste toute la justice qu'ils méritent, on ne doit pas le suivre dans ses écarts; et en admirant son Histoire naturelle, on doit y reconnoître de grandes erreurs. Voyez les *Lettres à un Américain*, en 9 petits vol. in-12. Les lettres 6 et 11, traitent de la matière dont il est ici question.

que deviendroit le monde ? Tous les jours il changeroit de face; il périroit tous les jours, et renaîtroit de ses ruines; il y auroit de nouvelles espèces qui feroient oublier les anciennes. « En vain, dit un philosophe, ré» pondroit-on que les moules et les filières, » qui donnent la forme à la matière, s'y op» posent, il faudra toujours revenir à cette » question : Pourquoi ces moules, ces filières, » sont-ils si invariablement déterminés ? » Il y a aujourd'hui des hommes, des chevaux, des éléphans, des arbres, des rochers, etc. comme il y en a eu du temps de Nemrod et de Noé. Le soleil et les astres tiennent la même marche; les saisons sont les mêmes, les élémens se contiennent dans les mêmes bornes (*a*). Il n'y a que l'imagination des matérialistes qui va toujours en croissant, et produit de nouveaux monstres.

§. IX.

(61) D. Si Lucrèce extravague, en disant que les hommes sont sortis de la terre comme les grenouilles du sédiment du Nil; que penser de ceux qui prétendent produire une nouvelle race humaine par des opérations chymiques, comme Paracelse, Corneille Agrip-

(*a*) l'Auteur du *Système de la nature* paroît déconcerté par cette observation. Il avoue que l'expérience contredit ses idées; *mais au défaut de l'expérience*, dit-il, *c'est à l'hypothèse à fixer notre curiosité, à supposer que peut-être l'espèce humaine s'est formée par des développemens successifs.* Ch. 1, p. 82. Voilà une philosophie admirable. Au lieu de prouver, il faut imaginer. Des opinions combattues par des faits réels, il faut les soutenir par des faits imaginaires.

pa, et plusieurs chymistes modernes se sont glorifiés de pouvoir le faire? (*a*)

R. Les deux imaginations sont également ridicules, et il seroit difficile de décider laquelle l'emporte en extravagance. Quant à la vertu créatrice de l'alambic, nous remarquerons seulement que l'auteur du *système de la nature* l'a regardée lui-même comme un délire, puisqu'il n'a osé donner place à cette belle idée entre les siennes, qui cependant ne lui cèdent en rien, ni pour la richesse de l'invention, ni pour la merveille de l'exécution; il l'a même réfutée en termes exprès, en convenant que *le germe humain ne pouvoit se développer que dans le sein d'une femme, T. 2, p. 162* (*b*). — Fût-il vrai que

(*a*) Voyez l'explication et la réfutation de cette monstrueuse idée dans le *Mundus subt. 2, part. p.* 279. On peut apprendre, dans le même auteur, à connoître les fanfaronnades de ces Chymistes créateurs, qui n'ont pu nous montrer encore une mouche de leur composition. *P.* 279 *et seq.*

(*b*) La fécondité, que des relations peut-être peu exactes ont attribuée à de prétendus androgynes, ne déroge point à cette règle. Ces hommes, singulièrement organisés, rentrent dans la classe du sexe féminin, et ne peuvent faire exception dans le plan général dessiné par le Créateur pour la conservation et la reproduction de l'espèce humaine. Dans l'étonnante histoire rapportée par le Journaliste de Genève, 1775, Février, n. 5, p. 296, on découvre l'organisation de la femme dans la configuration intérieure, quoiqu'elle ne parût qu'imparfaitement au dehors. Les naturalistes sont d'accord, que jamais il n'y a d'androgyne parfait, et que si la nature met quelquefois quelque confusion dans ses desseins ou ses moyens, elle ne s'égare jamais dans la poursuite de son but. On doit, au reste, se défier extrêmement de ces sortes de relations, où les faits sont toujours défigurés par les traits que l'admiration y ajoute. La seule expérience peut apprendre combien les yeux même des gens de l'art sont sujets à s'égarer,

l'homme pût absolument être formé ailleurs que dans le lieu que lui a toujours marqué la nature, on n'en pourroit conclure autre chose, sinon que le Créateur auroit donné au germe une efficace plus étendue, et un développement moins exclusivement déterminé que les physiciens ne l'ont enseigné jusqu'ici. — Peut-on s'empêcher d'admirer des hommes qui avouent, ou qui doivent avouer une ignorance parfaite en ce qui regarde la génération des êtres, et qui malgré cela établissent définitivement de nouvelles origines, et de nouveaux moyens de perpétuer les espèces ? C'est raisonner sur une chose, et avouer en même temps qu'on n'y entend rien. On n'a vu encore aucun système sur ce sujet qui ait pu se soutenir contre les objections qu'il a fait naître, et cependant l'on dispose de tout selon ces systêmes : c'est-à-dire, que l'on veut créer, et qu'on n'a pas même l'idée de ce qui est créé.

(62) D. Ce que vous dites là si généralement de la nullité des systêmes inventés pour expliquer la succession des êtres, est-il bien avéré ?

Pensées de Volt. p. 3.

R. Jamais Voltaire n'a rien écrit de si vrai que lorsqu'il assure que *les plus savans philosophes n'en savent pas plus sur cette matière, que les plus ignorans des hommes.* Le systême de Leuwenhoeck, quoique le plus absurde de tous, avoit remplacé l'Ovarisme,

lorsqu'ils observent d'après des idées fausses, et d'après un goût trop vif pour les découvertes nouvelles, les effets extraordinaires et les résultats de quelques causes monstrueusement combinées.

comme celui-ci avoit remplacé les autres (*a*). Il vient d'être vivement combattu par M. de Buffon; mais ce naturaliste, en copiant les idées et même les expressions de Kircher (*b*) en faveur d'une opinion surannée, n'a sans doute pas prétendu être plus heureux que son modèle (*c*) Quand le *germe universel* de l'un et les *molécules* de l'autre seroient en effet invinciblement déterminés à prendre la figure de l'être qui les reçoit, il resteroit à

(*a*) L'Ovarisme avoit tellement gagné l'esprit de ses sectateurs, qu'ils prétendoient ne parler que d'après le témoignage de leurs yeux; ils ont fait dessiner et graver ces œufs dans les différens degrés de leur croissance; en 1764, les Jésuites de Varsovie parloient encore de leur existence comme d'une chose absolument démontrée (Voyez les thèses du savant P. Luskina, prof. de Phys. exp. à Varsovie, 1764). Rien ne prouve mieux l'illusion de l'esprit de système et l'influence de cette maladie sur la raison et sur les sens de l'homme. Le microscope a beaucoup contribué à donner un nouveau branle à l'imagination. Si l'Ovarisme en a été servi à propos, Leuwenhoeck, l'a également employé à le détruire. Valisnieri en a tiré parti pour réfuter les uns et les autres. Jean Leclerc (Biblioth. c. et mod. tom. 4, part. I, p. 165) a sagement remarqué que la microscopie peut conduire à de grandes erreurs des hommes prévenus ou superficiels; la vanité qui attache de l'importance à leur découverte, réalise des êtres chimériques, et substitue l'imagination aux yeux; ils croient voir tout ce qu'ils voudroient avoir vu. On sait que Muschenbroeck a vu clairement le froid, c'est-à-dire, la substance opposée à la chaleur, et que les microscopistes en général ont vu bien des choses que leurs adversaires ont niées et réfutées par d'autres choses qu'ils avoient également vues.

(*b*) Je crois avoir suffisamment prouvé cette assertion dans l'*Examen impartial des Epoques de la nature*, n. 139 et suiv. édit. de 1792.

(*c*) On voit une réfutation solide de ce système dans les *Opuscules* de l'abbé Spalanzani, traduits en françois par M. Sennebier en 1777, à Genève, 2 vol. in-8.° et dans l'ouvrage de M. Ward, *A modern system of natural history, etc.* à Londres, chez Newbury, 1777.

savoir d'où leur vient une inclination aussi merveilleuse, aussi riche dans ses effets, et aussi peu conforme à la nature d'une matière inerte et aveugle. On demanderoit encore pourquoi ces moules, ces filières, sont si invariablement déterminés. Car ce n'est point ici un moule de fondeur ou d'ouvrier en plâtre, il ne faut pas abuser des termes (*a*)..... Les plus grands physiciens avouent que la génération des êtres vivans a des obscurités, où

Voyez les Lettres à un Américain, sur l'Histoire natur. de M. de Buffon. Lettres 6, 11, 29.

(*a*) L'athée doit encore répondre à bien d'autres questions. P. ex. Qui a produit les êtres où ces molécules se déterminent à en produire de semblables? — Pourquoi les êtres, dont ces molécules sont issues, sont-ils si admirablement organisés? — Pourquoi toute autre matière n'acquiert-elle aucune inclination à répéter le chemin qu'elle a fait mille fois, tandis que ces molécules travaillent si efficacement à s'arranger suivant leur première disposition? Un manuscrit que nous avons sous les yeux, exprime bien la nature de cette difficulté que l'athée ne sauroit résoudre : *Non omnis materia solutas impressiones sequitur, aut nota requirit loca. Globus centies ad sinistram explosus, eodem nisu appetit dextram : sed plastici et vitales spiritus, Deo sapiente authore, eam vim pruritumque obtinent, ut esse id laborent quod [illegible]nt, illuc tendant ubi fuére.* — Pourquoi ces molécules ne peuvent-elles rien produire sans moule, ou si l'on veut, sans original et sans modèle? « Ces molécules, dit le comte de » Tressan, ne pourront jamais former d'elles-mêmes des » agrégats organiques; elles ne composeront jamais un » genre nouveau; ce ne sont que des particules dissé- » minées, ce ne sont que des matériaux qui ne peuvent » se rassembler d'eux-mêmes. Leur assemblage organique, » sous une forme quelconque, dépend donc d'une for- » mation, d'une organisation première, laquelle se re- » nouvelle sans cesse, par ordre successif, et la loi de la » génération commune à tous les êtres respirans et végé- » tans. Tout ramène donc à une première forme orga- » nique nécessaire; or, toute forme constante et succes- » sive entraîne invinciblement l'idée d'un formateur, et » tout amène invinciblement de même à reconnoître l'Être » suprême qui seul a pu imprimer cette première forme. » *Essai sur le fluide électrique.* Paris, 1786. T. II.

l'esprit de l'homme se perd, et s'accordent à recourir à une action du Créateur, qui ne tient à rien de ce que nous connoissons des causes secondes. « L'on ne présumera pas, » dit M. Bonnet, que j'aie prétendu découvrir » ce mystère, il reste encore voilé aux yeux » des plus grands physiciens. » *Consid. sur les corps organ.* préf. p. I... Guillaume Muys, observateur appliqué et très-judicieux, convient également de cette obscurité et de l'impossibilité de la dissiper : *id unum hic mihi sufficit, ejusmodi hoc feminis artificium esse; ut minimè ambigam quin tu, si quandò ad perspiciendum illud incumbes, ac omnem mentis vim atque aciem intendes, quò magis ingenio valeas, quòque altiùs in idipsum descendas, eò clariùs, divino ad hoc inveniendum ingenio, divinâ ad hoc efficiendum manu opus esse videas.* Investigat. fab. quæ in partib. musc. compon. extat. Lugduni Batav. 1741. Præfat.... Zanchi, célèbre Jésuite et professeur de physique à Vienne, s'exprime de la manière suivante : *Fateri cogimur, viventium origine obscurius esse nihil, et si in cæteris omnibus infinitam divini Artificis sapientiam admiramur, in hoc certè opere meliori quædam arcanâ et inexplicabili lege operantem illum veneremur oportet.* Phys. partic. p. 345.... M. Richter, fameux médecin de Saxe, dit la même chose dans un excellent ouvrage allemand intitulé : *Erkentniss des Menschen.* C. 10. n. 40.... « La merveille est impénétrable, dit un phy» sicien françois, et porte le sceau de la puis» sance de Dieu. Toutes les recherches des

» savans y ont échoué... C'est ce que nous ne » savons pas, et nous osons assurer qu'on ne » le saura jamais. » Des-Essartz, *Traité de l'éducation des enfans*, p. 2.... M. de Buffon avoue que les *molécules* dont il a fait la base de son système, *ne sont peut-être que des instrumens destinés à perfectionner la liqueur*, T. 2. pag. 230.... Le savant anglois M. Ward, après avoir réfuté l'épigenèse, convient qu'il seroit inutile de lui substituer un autre système, parce que, dit-il, les efforts de l'homme ne déchireront jamais le voile qui couvre ce mystère, *A modern. system. of. natural. History, etc.* M. Fabre, dans son *Essai sur les facultés de l'ame*, Paris, 1785, jette un coup d'œil sur tous les systêmes anciens et modernes relatifs à cette matière, et en les réprouvant tous, il ajoute cette réflexion. « Ce n'est pas dans le développement » du germe que consiste le mystère de la » génération, mais dans sa formation; et » c'est là où les observations microscopiques » ne sauroient atteindre. » — Il y a trois mille ans que l'Ecriture-Sainte nous apprend tout ce que ces messieurs viennent de dire. *Tu formâsti me, et posuisti super me manum tuam, Mirabilis facta est scientia tua ex me, confortata est, et non potero ad eam.* Psal. 138.... *Ignorans quâ ratione conjungantur ossa in ventre prægnantis? sic nescis opera Dei, qui fabricator est omnium.* Eccli. 11.., *Secundùm altitudinem tuam multiplicâsti filios hominum.* Psal. 11... *Nescio qualiter in utero meo apparuistis. Neque enim ego spiritum et animam donavi vobis, et vitam*

et singulorum membra non ego ipsa compegi; sed enim mundi Creator qui formavit hominis nativitatem, quique omnium invenit originem, etc. 2. Mach. 7... De là saint Jérôme concluoit que la production des êtres resteroit à jamais un mystère impénétrable aux regards de l'homme. *Causasque hujus rei, quomodò de parvulo semine et fœdissimis initiis, tanta vel hominum vel diversarum rerum pulchritudo nascatur esse obvolutas, et humanis oculis non patere.* L. 3. Ep. 4. ad Fabiolam. — Théodoret observe très-sensément, et prouve par les réflexions les plus simples, que la résurrection des morts présente bien moins de difficultés et d'apparences d'impossibilité que la production des vivans (ci-dessous n. 451); et ajoute, que tous ceux qui ont approfondi cette matière, ont fini par abandonner d'inutiles recherches, pour adorer le Créateur, et lui faire hommage de leur ignorance. *Quam operationem multi quidem enarrare tentaverunt; victi autem Creatoris sapientiâ, sermonem in hymnum finierunt.* De Provid. Serm. 9.

Mais ce mystère si impénétrable aux savans de ce monde, est aux yeux du chrétien une chose toute simple et unie. *Multiplicamini et replete terram... Cujus semen in semetipso sit super terram.* Gen. 1. *Vocans generationes ab initio, Ego Dominus.* Isai. 41. Voilà le vrai système de la génération et l'explication la plus claire qu'on puisse en donner.

ARTICLE VI.

L'Attraction.

(63) D. Des Newtoniens n'ont-ils pas prouvé que la seule attraction suffisoit à la formation du monde, et qu'effectivement l'univers n'étoit que l'effet et le résultat de l'attraction ? (*a*)

R. 1.° Du moins faudra-t-il supposer un Dieu qui a créé la matière attractive, ou bien admettre une matière éternelle, et toutes les absurdités qu'elle renferme. 2.° L'attraction a-t-elle formé le monde de toute éternité, ou bien depuis un certain nombre de siècles ? Si vous adoptez la première de ces propositions, vous adoptez une succession infinie, et par conséquent une absurdité. Si vous admettez la seconde, je demande pourquoi cette attraction a été oisive durant toute une éternité ; il en faudra nécessairement revenir à un premier moteur et directeur de cette attraction créatrice.

Voyez l'article suivant.

(64) D. Ne peut-on pas dire, que supposé la matière et l'attraction, il n'est plus nécessaire de recourir à une intelligence suprême pour expliquer les merveilles de la nature ?

R. En supposant la matière et l'attraction, on suppose un Dieu qui les a produites, et

(*a*) Nous ne prétendons pas ici attaquer ni examiner le système de l'attraction, tel qu'il a été proposé par Newton, et qu'il est enseigné par les Newtoniens raisonnables. Nous condamnons l'abus que des philosophes en ont fait.

par-là on réfute l'athéisme. Au reste, il est très-ridicule, 1.° de croire que Dieu ait donné commission à l'attraction de former le monde, et qu'il se soit contenté de la laisser agir ; 2.° de prétendre expliquer par l'attraction tous les effets de la nature, de lui attribuer la production de l'homme, des animaux, des plantes, etc (*a*). S'il y a dix mille sortes de plantes, comme l'assure Linnæus (*b*), et autant d'animaux, voilà 20000 lois de mouvement ; puis il faudra multiplier ces 20000 lois par autant d'autres subordonnées qu'il y aura de différens vaisseaux de chaque espèce, le même mouvement ne pouvant produire que les mêmes organes. Quel ordre y auroit-il encore aujourd'hui dans le monde, si le mouvement et les attractions pouvoient produire quelque chose ? Les anciennes natures se dissiperoient et feroient place à de nouvelles. De nouveaux cahos, ou de nouvelles combinaisons devroient former de nouveaux soleils. Mais depuis qu'il y a des hommes, quel changement est-il arrivé au monde ? Le mouvement varie ce qui est fait, mais il n'a rien produit.... Si l'écriture à la narration simple et auguste de la création, avoit substitué les imaginations de nos philosophes ; des atomes rassemblés au hasard, devenus

In æternum, Domine, verbum tuum permanet in Cœlo. In generatione et generationem veritas tua : fundâsti terram, et permanet. Ordinatione tuâ perseverat dies : quoniàm omnia serviunt tibi. Psal. 118.

(*a*) On peut voir les *Observations philosophiques sur les systêmes de Newton*, etc., à Paris chez Berton, 1778, à Liège chez Bassompierre, 1788. ent. 2.

(*b*) D'autres en comptent bien davantage : Ray dit en avoir distingué plus de dix huit mille ; Adamson en reconnoît près de quarante mille ; mais il est à croire qu'ils n'ont pas assez distingué les variétés spécifiques d'avec les accidentelles.

un tableau magnifique et inimitable ; une attraction qui fait un anneau à Saturne, une lune à la terre, etc. qui forme le monde entier, une comète qui sillonne le soleil, et en fait partir des étincelles, lesquelles deviennent des planètes ; une autre comète qui est devenue notre terre ; une autre qui a causé le déluge par sa queue, une autre qui nourrit le soleil de son corps en s'y incorporant en vertu de l'attraction ; un autre qui causera un embrasement général à la fin des siècles, etc. alors ces messieurs auroient déployé tout le talent qu'ils ont pour le ridicule, toutes les richesses de la satyre. « Tous les philosophes, » dit Voltaire, qui font un monde, ne font » guère qu'un monde ridicule... Ils se sont » mis à la place de Dieu. Ils pensent créer » un univers avec la parole... Les philosophes » qui font des systêmes sur la secrète constitution de l'univers, sont comme nos voyageurs qui vont à Constantinople, et qui » parlent du serrail, ils n'en ont vu que le » dehors, et ils prétendent savoir ce que le » sultan y fait..... Nous pesons la matière, » nous la mesurons, nous la décomposons et » au-delà de ces opérations grossières, si » nous voulons faire un pas, nous trouvons » dans nous l'impuissance et devant nous » l'abîme.... Plus je vais en avant, et plus je » suis confirmé dans l'idée que les systêmes » sont pour les philosophes ce que les romans » sont pour les femmes. Ils ont tous la vogue » les uns après les autres, et finissent tous par » être oubliés. »

Pensées de Volt. 2 part. p. 20. édit. 1765. 1 part. p. 4

(65) D. L'attraction n'est-elle pas le prin-

cipe de toutes les révolutions célestes, qui font une des grandes merveilles de l'univers ?

R. Soit (*a*) ; mais, 1.° cette attraction est-elle essentielle aux corps, ou n'est-ce qu'une *loi du Créateur*, comme le dit Newton ? Dans ce dernier cas, le mérite de l'attraction est étranger à la matière et à l'attraction elle-même ; et dans le premier il faudroit dire, qu'une matière non attractive renferme contradiction, ce qui est évidemment faux. 2.° Est-ce l'attraction qui a formé la terre, le soleil, les planètes et leurs satellites (*b*) ? Il

(*a*) Voyez les *Observations* que nous avons déjà citées. Nous parlons ici dans le goût et le style du siècle. Nous n'ignorons pas que tout cela mériteroit un examen dont le préjugé de la philosophie dominante rend les hommes incapables. Mais, pour se faire écouter, il faut adopter ce qu'il seroit inutile de contredire, et ne raisonner que d'après ce qui est communément reçu. Du reste le système de l'attraction générale a reçu de grandes secousses dans ces dernières années ; et il ne tardera pas, selon toutes les apparences, d'être relégué avec ceux qui l'ont précédé.

(*b*) Je sais qu'on a imaginé des romans où l'attraction a fait tout cela ; mais je sais aussi ce que les hommes sensés en ont dit. Je crois savoir de plus que les auteurs mêmes de ces ridicules imaginations s'en sont moqués dans le fond de l'ame ; mais un des principaux objets de la gloire philosophique, est de tromper des lecteurs crédules et prévenus. « Quand les philosophes seroient » en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendroit intérêt à elle ? Chacun sait bien que son système » n'est pas mieux fondé que les autres ; mais il le soutient, parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, » venant à connoître le vrai et le faux, ne préférât le » mensonge qu'il a trouvé, à la vérité découverte par » un autre. Où est le philosophe qui, pour sa gloire, » ne tromperoit pas volontiers le genre humain ? Où » est celui qui, dans le secret de son cœur, se propose » un autre objet que de se distinguer ? Pourvu qu'il » s'élève au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat

est clair que les règles de l'attraction dépendent de la densité du volume et de la constitution de ces globes. 3.° Si la terre étoit plus ou moins proche du soleil, elle seroit brûlée ou glacée ; il en est de même des autres planètes, qui ont chacune la place et la distance que leur nature exige. Ce n'est pas à l'attraction qu'elles sont redevables de cette heureuse position. 4.° Est-ce l'attraction qui a placé les planètes dans leurs positions respectives pour être attirées, et pour rouler de telle ou de telle manière, etc. qui a ménagé les distances nécessaires pour qu'elles ne pussent se rencontrer, se heurter, s'arrêter, s'embarrasser et se déranger réciproquement d'une façon ou de l'autre (*a*) ? 5.° L'attraction sans la force de projection ne feroit que précipiter les planètes dans le soleil ; or, d'où vient cette force de projection que la physique moderne a cru devoir associer à l'attraction ? *Que Newton nous montre la main*, dit l'auteur de l'Emile, *qui lança les planètes sur la tangente de leurs orbites.* Voilà bien des choses en astronomie, et des choses fondamentales, qu'il faut chercher ailleurs que dans l'attraction. Leibnitz disoit avec raison que les physiciens avoient beau expliquer, et les géomètres faire des calculs, qu'il falloit reconnoître quantité de choses qui n'étoient rien moins qu'un résultat de physique ou de géométrie. Newton a fait

Numquid extendisti auroræ lora eam ? Job. 38.

Emile ; t. 3 p. 48.

Essai de Théodicée n. 345.

» de ses concurrens, que demande-t-il de plus ? L'essentiel est de penser autrement que les autres. » Emile, t. 3, p. 30.

(*a*) *Mes amis*, dit Voltaire en parlant aux matérialistes, *ou les astres sont de grands géomètres, ou l'éternel géomètre a rangé les astres.* — Voyez ci-dessous, n. 74.

bien des fois le même aveu (*a*). La meilleure réponse, suivant d'Alembert, est souvent celle-ci : *Dieu l'a voulu ainsi.* « Les philosophes, ajoute-t-il, ont à se reprocher de ne » l'employer pas plus souvent. » La simple vue de la nature découvre la vérité de ces assertions.

Mélange de litt. et de phil. t. 5, p. 143.

ARTICLE VII.

Éternité du monde.

(66) D. Ne seroit-il pas expédient de substituer à tous ces systèmes ruineux une supposition simple, savoir l'éternité du monde, et une succession infinie d'êtres qui se sont produits les uns les autres ?

R. Cette succession infinie renferme une contradiction évidente.

(67) D. Ne s'est-il pas trouvé des théologiens qui l'ont cru possible, et qui ont soutenu que Dieu pouvoit créer un monde de toute éternité ?

R. Ces théologiens, avec de fort bonnes intentions, faisoient de fort mauvais raisonne-

(*a*) « Les six planètes principales décrivent autour du » soleil des cercles dont il est le centre, et sur un plan » à peu près semblable. TOUS CES MOUVEMENS RÉGULIERS NE » VIENNENT D'AUCUNE CAUSE MÉCANIQUE, PUISQUE LES CO- » MÈTES SUIVENT UN PLAN DIFFÉRENT. Ce système magnifique » du soleil, des planètes et des comètes, n'a pu être » enfanté que par la volonté et par le pouvoir d'une » intelligence toute-puissante. » *Phil. nat. princ. math. p.* 482. *Cantabrig.* 1713. Que devient après tout cela le système de l'attraction ? J'ai toujours regardé ce passage comme le *libellus repudii* que ce philosophe donnoit à son hypothèse chérie. Voyez les *Obs. phil.* n. 51.

mens. S'ils avoient considéré, 1.° que tout ce qui est créé passe essentiellement du néant à l'être, ils auroient conclu que tout ce qui est créé n'a point été toujours; 2.° S'ils avoient bien conçu la nature d'une succession éternelle, ils n'en auroient jamais affirmé la possibilité. Au reste, ces Messieurs ne raisonnoient ainsi qu'en professant l'existence d'un Être créateur, et leur sentiment ne peut favoriser les athées.

(68) D. Si une succession éternelle de générations futures n'est point impossible, pourquoi une succession de générations passées le seroit-elle ?

R. Il n'y a point de comparaison à faire entre les générations passées et les générations futures. La succession future ne finiroit jamais, et les hommes qui doivent la composer, n'auront jamais existé tous : sans quoi cette succession finiroit et ne finiroit pas. Mais si cette succession est passée, tous les hommes qui la composent ont existé : je les suppose donc rassemblés. Voilà un nombre qui ne peut croître ni décroître, puisqu'il est infini : cependant on pourroit y ajouter les hommes de 1804, et par-là il y auroit quelqu'augmentation sans doute. D'ailleurs, chaque homme ayant deux yeux et deux bras, le nombre infini d'yeux et de bras seroit plus grand que le nombre infini d'hommes. Il en est de même d'une succession infinie d'années; le nombre des mois, des jours, des heures surpasseroit le nombre infini des années, ce qui est absurde et chimérique. Aussi les Philosophes les plus égarés dans le système du monde, ne l'ont

jamais cru éternel (*a*) ; ils ont senti les contradictions que cette opinion renfermoit, et les ont rejetées pour en substituer d'autres. Il n'y a que Spinosa et quelques autres athées qui se soient arrêtés au galimatias des éternités et des infinités.

(69) D. Ne peut-on pas faire sur cette succession éternelle une réflexion plus simple et plus à portée de ceux qui n'aiment pas à raisonner sur l'infini ?

R. En voici une qui paroît devoir contenter tous les esprits : dans cette succession prétendue éternelle de générations passées, et que je suppose aujourd'hui assemblées, (car tout ce qui a existé, peut être supposé exister encore), tous les hommes ont eu un père ou non : si tous ont eu un père, il faut qu'un soit père de lui-même, ou que deux soient père l'un de l'autre. S'il y en a un qui n'ait point de père, c'est lui évidemment qui a commencé la succession : où il y a un commencement déterminé, il n'y a point d'éternité.

(70) D. Cette réflexion, qui est victorieuse à l'égard des générations éternelles, ne peut-elle pas s'étendre à tous les êtres qui existent?

R. Sans doute. Comme il ne se peut faire

(*a*) Lucrèce regardoit l'éternité du monde comme une chimère, qui ne pouvoit même se soutenir contre les preuves historiques :

Prætereà, si nulla fuit genitalis origo
Terrarum et cœli, semperque æterna fuêre,
Cur supra bellum Thebanum et funera Trojæ
Non alias alii quoque res cecinêre Poëtæ ?

La fin du monde lui paroissoit également incontestable :

Exitium quoque terrarum, cœlique futurum.

que tous les hommes aient un père, ou qu'il n'y ait pas un homme qui soit père sans être fils, de même il est absolument impossible que toutes les causes sans exception aient une cause ou qu'il n'y ait point au moins un être qui soit cause, sans être l'effet d'une cause ultérieure : car, dans l'un et l'autre cas, c'est la même raison : il y a une connexion, une relation aussi essentielle entre la cause et l'effet, qu'entre le père et le fils. Cela est évident. D'où je conclus que, quelque longue que l'on suppose la chaîne de ces causes successives, il faudra toujours en revenir à une cause, qui n'ait point de cause ; autrement il faudroit que, dans cette succession de causes, il s'en trouvât une qui fût cause d'elle-même, ou deux qui fussent cause l'une de l'autre, ou du moins une qui fût l'effet du néant.

ARTICLE VIII.

Causes finales.

§. I.

(71) D. Si des Newtoniens ont abusé de l'attraction et de quelques opinions à la mode, pour affoiblir ou despecter la religion, peut-on dire la même chose de Newton leur maître?

R. Ce célèbre physicien a toujours conservé le plus grand respect pour la Divinité, que l'étude de la nature lui découvroit partout.

(72) D. Quel argument croyoit-il le plus propre à démontrer invinciblement l'existence d'un Créateur sage et tout-puissant.

R. Celui des causes finales, qu'il puisoit dans les moindres détails de la nature; il ne croyoit pas qu'il fût possible qu'un homme sensé n'y découvrît le dessein de l'ouvrier, et ne fût persuadé de la destination de tant de choses qui portent si clairement l'empreinte de leur usage et de leur fin.... Mais si toutes les opérations de la nature ont un but, la nature entière, et la totalité des êtres, ne seront-elles destinées à rien? L'ame de l'homme, le chef-d'œuvre et la maîtresse de l'univers, n'aura-t-elle d'autre destination que le néant? Cette seule réflexion bien approfondie, suffit pour faire évanouir tous les fantômes de l'athéisme.

Numquid enim vanè constituisti omnes filios hominum? Ps. 88.

(73) D. N'y a-t-il pas eu des philosophes qui ont nié les causes finales, qui ont regardé comme un esprit foible, l'auteur du *Spectacle de la nature*, qui les a si bien démontrées (*a*)? N'a-t-on pas nommé *causes-finaliers*, ceux qui pensent que la nature n'agit point en aveugle?

R. Nous rapporterons les paroles d'un homme qui n'est pas ami de l'auteur dont vous parlez, et que les philosophes modernes écoutent volontiers : « Des géomètres non philosophes ont rejeté les causes finales, mais » les vrais philosophes les admettent : et, » comme l'a dit un auteur connu, un catéchisme annonce Dieu aux enfans, et Newton » le démontre aux sages.... Le dessein, ou

Pensées de Volt. 1 part. p. 8, 11, 21.

(*a*) On peut voir encore la *Théologie physique* de Derham. — *Le Mécanisme de l'univers*. — *La Contemplation de la nature*. — *La Grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature*, etc.

» plutôt les desseins variés à l'infini, qui éclatent dans les plus vastes et dans les plus petites parties de l'univers, font une démonstration, qui à force d'être sensible, en est presque méprisée par quelques philosophes. » Mais enfin, Newton pensoit que ces rapports infinis qu'il apercevoit plus qu'un autre, étoient l'ouvrage d'un artisan infiniment habile.... Il paroît qu'il faut être forcené pour nier que les estomacs sont faits pour digérer, les yeux pour voir; les oreilles pour entendre (*a*). D'un autre côté, il faut avoir un étrange amour des causes finales, pour assurer que la pierre a été formée pour bâtir des maisons (*b*), et que les

(*a*) Ce seroit une injustice révoltante de compter parmi ces *forcenés* le célèbre M. de Buffon. L'éloignement qu'il témoigne quelquefois des observations fondées sur les causes finales, est plutôt une espèce de distraction qu'un système bien affermi et bien conséquent. C'est peut-être pour mieux distinguer son ouvrage de celui de l'abbé P. qu'il a cru devoir n'envisager pas toujours le but du Créateur. Mais il y a cent endroits dans l'*Histoire naturelle*, où l'auteur abandonne en quelque sorte les matériaux et le mécanisme des choses, pour n'en considérer que le résultat et l'usage. Il découvre des causes finales dans les vues mêmes qui semblent les plus propres à les affoiblir, telles que les irrégularités de la surface et de l'intérieur du globe: « Ne nous pressons pas de » prononcer sur l'irregularité que nous voyons sur la » surface de la terre, et sur le désordre apparent qui se » trouve dans son intérieur; car nous en reconnoîtrons » bientôt l'utilité, et même la nécessité. »

Hist. nat. T. 1, p. 69.

(*b*) Je ne sais si cet amour des causes finales seroit bien étrange. Le Créateur, prévoyant les besoins de l'homme et les progrès de son industrie, a créé le monde tel qu'il doit être pour leur servir. — Il y a certainement dans la nature un plan général qui la rend propre à correspondre aux travaux et aux recherches de son cultivateur. Il faut avouer néanmoins que quelques écrivains ont trop isolé les causes finales, et les ont cherchées dans des choses

» vers à soie sont nés à la Chine, pour que » nous ayons du satin en Europe. Quand les » effets sont invariablement les mêmes en tout » temps; quand ces effets uniformes sont in- » dépendans des êtres auxquels ils appartien- » nent, il y a visiblement une cause finale. » — Bayle disoit que « les causes finales et l'é- » vidence d'un dessein étoient, métaphysi- » quement parlant, l'endroit le plus foible de » l'athéisme, un écueil dont il ne pouvoit se » tirer. » En effet, si le dessein est manifeste, l'existence de l'ouvrier est incontestable : et si toutes les parties de l'ouvrage ont un but, l'ouvrage même en doit avoir. — *Ego sum alpha et omega, principium et finis*, voilà la cause efficiente, et la cause finale de tout ce qui existe, et le tombeau de toute philosophie insensée.

Tome 3. Continuation des pensées div. p. 346.

Apoc. 1.

(74) D. Pour démontrer une cause finale et un dessein marqué dans l'exécution d'un ouvrage, n'est-il point nécessaire de prouver que, relativement à telle fin, la chose n'eût pu s'exécuter d'une manière plus heureuse, et que tout autre moyen eût mal réussi?

R. 1.° Il suffit que ce moyen soit bien conduit, exécuté avec sagesse, et que ses effets nous marquent des vues multipliées, pour ne pas douter qu'il ne soit le choix d'une intelligence opératrice. Ainsi, quoique Dieu eût pu produire dans les hommes le sens de la vue par différentes voies, il n'en est pas moins évident que l'œil est fait pour voir.

qui n'existoient qu'avec dépendance, et par leur rapport avec un dessein plus étendu et plus intéressant dans son objet.

2.° Dans bien des ouvrages de la création, il n'y a point d'alternative qui auroit rempli le but que Dieu envisageoit. Par exemple, entre toutes les distances possibles où la terre pouvoit être fixée relativement au soleil, elle se trouve placée dans le degré d'éloignement le mieux calculé, pour assortir aux besoins des êtres qui l'habitent, les influences favorables de l'astre lumineux et échauffant; son aspect, par rapport au soleil, pouvoit être varié à l'infini; et cependant la terre se trouve avoir reçu le plus convenable, pour que, par le changement des saisons, le plus grand nombre des climats pût être habité (*a*). — De tous les cours possibles, la lune tient celui qui est le plus avantageux à la terre (*b*); sa distance est entre plusieurs mesures également possibles, fixée précisément à celle qui fait que, par sa pression sur les mers, les eaux qu'elles renferment, sont maintenues dans ce mouvement perpétuel d'abaissement et d'élévation invariablement limité, et reconnu si utile pour prévenir leur corruption. Même proportion convenable est observée entre la surface des eaux et celle des terres, pour que les vapeurs qui s'élèvent, produisent dans la quantité nécessaire les pluies, les fontaines, et les fleuves dont la terre a besoin pour fertiliser les campagnes, sans les exposer à des inondations destructives, ou à

(*a*) Voyez Th. Brown. *Erreurs pop.* Tom. 2, p. 141. — Kirch. *M. subt.* 1 part. L. 2, cap. 6. — Derham. *Theol. astron.* p. 148.

(*b*) Voyez les notes de Godsched, sur la dissert. de Fontenelle: *L'existence de Dieu démontrée par les brutes*, note dernière.

des sécheresses funestes aux êtres vivans. — Le monde ne subsisteroit pas sans le feu, les vents, les eaux, la salure et l'agitation de la mer, etc. — La société seroit anéantie par l'uniformité des physionomies humaines (*a*), etc. On ne finiroit pas à faire l'énumération des cas, où l'on ne voit ni un mieux, ni un équivalent. En voici deux dans une matière moins essentielle, mais peut-être plus sensible. Entre toutes les couleurs, la verte est échue aux arbres, et à presque toutes les plantes. Qu'on suppose un moment les plantes rouges, jaunes, blanches, etc.; on trouvera que ces couleurs ne leur conviennent pas, qu'elles altéreroient la beauté de la terre, qu'elles ôteroient tout l'agrément de la nature végétante, que les fleurs perdroient leurs grâces, etc.; la seule couleur verte paroît propre à exprimer la réviviscence de la nature, à contraster heureusement avec les fleurs et les fruits, à flatter et à réjouir l'œil de l'homme, à ne point faire sentir l'uniformité qu'une couleur répandue par-tout, ne peut manquer de faire naître, comme nous ne le sentons que trop quand la terre est long-temps couverte de neige (*b*). — Il en est

(*a*) On trouvera cette réflexion exposée avec autant de solidité que d'élégance, dans les opuscules du P. Lessius. *De Prov. Num. Ratio.* 7. — Mahomet l'a envisagée comme une preuve palpable de l'existence de Dieu. Sura, *de Græcis*, p. 270, Trad. de Du Rier, 1611. — *Incréd. désabusé*; par Girardin, T. 2, p. 144.

(*b*) La couleur verte est formellement exprimée dans l'ordre donné à la terre de produire des végétaux : *Germinet terra herbam virentem.* Gen. I. Cette couleur est tellement attachée aux plantes, qu'elle ne tient à aucune autre espèce d'êtres qui soit fort étendue. Les autres cou-

Spect. de la nat. T. iv. p. 87.

de même de l'azur des cieux. Dieu auroit pu rembrunir ou noircir cette voûte ; mais le noir est une couleur lugubre, qui eût attristé toute la nature. Le rouge et le blanc n'y convenoient pas davantage, l'éclat en auroit offensé tous les yeux ; le jaune est réservé pour l'aurore : d'ailleurs une voûte entière de cette couleur n'auroit pas été assez détachée des astres, qu'on devoit y voir rouler : le vert, avec beaucoup de sympathie et d'agrément pour nos yeux, auroit à la vérité produit tout le relief nécessaire : mais c'est l'aimable couleur dont Dieu a paré notre demeure ; c'est le tapis qu'il a étendu sous nos pieds. Le bleu sans tristesse et sans rudesse, a encore le mérite de trancher heureusement sur la couleur des astres et de les relever tous.

3.° En faisant des suppositions contraires à l'état actuel de la nature, il n'est pas possible que nous découvrions tous les inconvéniens qui en résulteroient. Il en naîtroit sans nombre dans ce que nous regardons peut-être comme une amélioration désirable. Dans les arts que nous ne connoissons pas parfaitement, il nous arrive tous les jours de donner des avis dont l'exécution auroit les suites les plus fâcheuses. C'est la fable *du gland et de la citrouille.* Il y a mille choses que nous regardons comme

La Fontaine. L. 9. Fab. 4.

leurs s'attachent à mille objets différens.... Et parce que cette seule couleur répartie sur toute la végétation, auroit malgré ses avantages exclusifs, le défaut de l'uniformité ; la verdure est tellement variée, qu'il n'y a peut-être pas deux plantes qui en aient exactement la même teinte ; et la même plante en est colorée différemment, selon les degrés de son développement et de sa maturité.

indifférentes, dont nous sentirions l'importance et la nécessité si elles cessoient d'être. Il faut donc convenir que les causes finales sont bien marquées dans la création et la conservation du monde ; dans plusieurs cas, nous voyons évidemment qu'on ne pouvoit les exprimer avec plus de sagesse ; et dans aucun cas nous ne voyons le moyen de les exprimer mieux.

§. II.

(75) D. Les défenseurs des causes finales ne semblent-ils pas établir que tout est fait pour l'homme, quoiqu'il paroisse certain que bien des êtres n'ont aucun rapport à nous ?

R. 1.° De ce qu'il y a des choses qui se rapportent évidemment à l'homme, il ne s'ensuit pas que tout soit uniquement destiné à ses besoins ou à ses plaisirs. Le Créateur a pu sans doute pour sa gloire, et pour étaler la fécondité de sa sagesse et de sa puissance, faire de grands et de beaux ouvrages, sans aucun rapport à l'homme, ni à aucune créature raisonnable. C'est le sentiment de saint Augustin, de saint Thomas, de Petau, de Leibnitz, etc. Un philosophe qui a cherché d'autres mondes et d'autres hommes pour remplir le but de la création, a lui-même reconnu ses torts, et désavoué les recherches d'une imagination égarée. « Dieu, dit-il, est » lui-même le spectateur des ouvrages qu'il » a créés. Et qui peut douter que celui qui a » fait les yeux, ne voie fort clair, et qu'il » n'y prenne plaisir ? Qu'on ne demande rien

Universa propter semetipsum operatus est Dominus. Prov. 16, 4.

Lætabitur Dominus in operibus suis. Psal. 103.

» de plus. N'est-ce pas pour cela qu'il a créé » les hommes et tout ce qui est contenu dans » l'univers ? » (*a*). — Avant la création de l'homme, Dieu se plaisoit dans ses ouvrages : *Vidit Deus lucem, quòd esset bona.* Gen. 1. ℣. 3. *Vidit Deus, quòd esset bonum.* ℣. 10, 12, 18, 21, 25. *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valdè bona.* ℣. 31. Cette répétition est remarquable. Les créatures dénuées de raison, rendent à Dieu un hommage qu'il ne méconnoît pas (*b*), et qu'il envisage avec complaisance.

2.° Il est certain, par le fait, que Dieu a voulu rendre notre intelligence spectatrice de ses merveilles, et rendre ses ouvrages tributaires du besoin, du génie, et du plaisir de l'homme. De tous les êtres que nous connoissons, y en a-t-il quelqu'un avec lequel la nature semble avoir une relation plus marquée qu'avec les besoins de l'homme ? En est-il un seul qui possède aussi parfaitement que l'homme le talent de s'en approprier toutes les parties ? Puisque le Créateur n'a point agi au hasard, mais avec intelligence et avec dessein, il a donc voulu que les choses fussent telles qu'elles sont en effet. C'est lui qui a donné cette propriété à l'homme, et il est vrai de

(*a*) Huygens, *Pluralité des Mondes*, ch. 8.

(*b*) *Benedicite stellæ cœli Domino.... Benedicite volucres cœli Domino.... omnia animantia.... montes et colles.* Dan. 3. — *Stellæ autem dederunt lumen in custodiis suis, et lætatæ sunt; vocatæ sunt, et dixerunt : adsumus; et luxerunt ei cum jucunditate.* Baruch. 3. — *Et omnem creaturam quæ in cælo est, et super terram, et sub terrâ, et quæ sunt in mari, et sub eo, omnes audivi dicentes : Sedenti in Throno et Agno, benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum.* Apoc. 5.

dire qu'il a destiné à l'usage de l'homme les choses, que celui-ci fait réellement servir à son usage; sur lesquelles il exerce une espèce de domaine; et l'on ne peut disconvenir que ce domaine ne soit fort étendu. Doué d'un entendement capable des plus grandes découvertes, d'une volonté libre qui me met en état de diriger à mon gré mes actions, sans obéir servilement à un aveugle instinct, je domine sur toutes choses; je rapporte tout à mon usage; et tout en effet, depuis le cèdre jusqu'à l'herbe des prés, depuis l'éléphant jusqu'au ver à soie, paroît n'avoir été fait que pour moi. Le cep ressent-il le plaisir d'exister? La fleur s'applaudit-elle des couleurs qui la parent? Le ver à soie trouve-t-il dans son flocon autre chose que sa prison? Le diamant, sans moi, reste confondu dans le sable; les métaux ne font que grossir la masse des montagnes; et dans cette multitude d'êtres vivans, la beauté de l'univers seroit sans témoin, si mon ame qui la sent, ne lui payoit pas l'hommage de son admiration. Quel animal, en fait de jouissance, a été plus favorisé que l'homme? Quel autre que lui admire le firmament, distingue le coloris et la forme agréable des corps, sent les fleurs, respire les parfums, connoît les différentes réflexions de la voix, s'émeut au son de la musique, est profondément touché des moindres nuances de la poésie, de l'éloquence et de la peinture, suit les calculs de l'algèbre, et s'enfonce dans les profondeurs de la géométrie, etc.? Celui qui a dit que l'homme est un abrégé de l'univers, a dit une grande et belle chose.

L'homme paroît lié à tout ce qui existe. « L'homme fait pour adorer le Créateur, dit
T. xij, p. 2j. » M. de Buffon, commande à toutes les créa-
» tures. Vassal du ciel, roi de la terre, il
» l'ennoblit, la peuple et l'enrichit. Il em-
» bellit la nature même; il la cultive, l'étend
» et la polit; en élague le chardon et la ronce;
» y multiplie le raisin et la rose. » A ce beau passage on peut en ajouter un autre du philosophe de Genève : « Quel être ici-bas, hors
Emile, T. 3. p. 64. » l'homme, sait observer tous les autres, me-
» surer, calculer, prévoir leurs mouvemens,
» leurs effets et joindre, pour ainsi dire, le
» sentiment de l'existence commune à celui
» de son existence individuelle? Qu'y a-t-il
» de si ridicule à penser que tout est fait pour
» moi, si je suis le seul qui sache tout rap-
» porter à lui? Il est donc vrai que l'homme est
» le roi de la terre qu'il habite; car non-seu-
» lement il dompte tous les animaux; non-
» seulement il dispose des élémens par son
» industrie, mais lui seul sur la terre en sait
» disposer; et il s'approprie encore, par la
» contemplation, les astres mêmes dont il ne
» peut approcher. »

3.° La chaîne indissoluble des êtres attache les choses les plus viles aux plus précieuses, les plus indifférentes (s'il y en a) aux plus nécessaires. *Le polype au fond des eaux*, dit
Bonnet, Contemplation de la Nat. un physicien célèbre, *tient à Syrius au plus haut des cieux* (*a*). Bien des êtres qui ne sem-

(*a*) En rendant justice aux talens de M. Bonnet, et en citant avec éloge sa *Contemplation de la Nature*, et ses *Considérations sur les corps organisés*, nous ne prétendons pas adopter ses opinions singulières, ni approuver

blent pas faits pour l'homme, tiennent à ceux qui paroissent évidemment faits pour son service, et ceux-ci ne sauroient subsister sans ceux-là.

(76) D. A quoi sert ce nombre prodigieux d'insectes, dont plusieurs ne paroissent qu'à l'aide du microscope (*a*) ? Pourquoi ces globes immenses que le télescope ne nous montre que comme des points ?

R. « N'en doutons pas (poursuit l'auteur T. 1. c. 7. » que je viens de citer, et qui en cela est d'accord avec tous les philosophes sensés.) » L'intelligence suprême a lié si étroitement » toutes les parties de son ouvrage, qu'il n'en » est aucune qui n'ait des rapports avec tout » le système. Un champignon, une mite, y » entre aussi essentiellement que le cèdre et » l'éléphant. Ainsi, ces petites productions » ne sont pas des grains de poussière sur les » roues de la machine du monde, ce sont de » petites roues qui s'engrainent dans les autres. » Chaque être a son activité propre, dont la » sphère a été déterminée par le rang qu'il » devoit tenir dans l'univers. Une mite est un » très-petit mobile, qui conspire avec des mo- » biles, dont l'activité s'étend à de plus grandes

l'enthousiasme qui règne dans sa *Palingénésie* et quelques autres de ses écrits. S'il est déraisonnable d'estimer tout dans un auteur, parce qu'il aura dit d'excellentes choses, il ne l'est pas moins de n'y estimer rien, parce que tout n'y sera pas estimable.

(*a*) Il n'y a pas jusqu'aux microscopistes qui n'aient prétendu tirer de leurs découvertes des principes d'athéisme. Ces insectes *invisibles* leur sembloient former un argument redoutable; il y a plus de dix-sept cents ans que saint Paul y a répondu : *Non est ulla creatura invisibilis in conspectu ejus.* Heb. iv, 13.

» distances : les sphères s'élargissant ainsi de » plus en plus, cette merveilleuse progres- » sion s'élève de la sphère de la mite à celle » du soleil. » L'univers, dit un autre, résulte indivisiblement de tous les êtres qu'il renferme; les petits comme les grands tiennent leur place dans le plan du Créateur; tout y est lié par des anneaux sans nombre, et par des nuances imperceptibles en elles-mêmes, mais très-sensibles dans leurs progrès et très-importantes par leur dépendance mutuelle (*a*).

(77) D. Cette observation, quoique très-juste, pourroit n'être point du goût de tous les esprits : n'en avez-vous pas une plus simple sur ces insectes que le vulgaire croit inutiles au monde?

R. Les petits insectes en nourrissent de plus grands, ceux-ci nourrissent des poissons, des oiseaux, etc., qui nourrissent l'homme. « Les animaux qui multiplient prodigieusement » comme certains insectes, ont peut-être pour » principal but de métamorphoser une quan- » tité considérable de matière à l'usage de » différens composés. C'est par-là que les ma- » tières les plus viles donnent naissance aux » plus riches productions; du sein de la pour- » riture sort la plus belle fleur, ou le fruit le plus » exquis, etc. » *Cont. de la nat. Tom.* 1. p. 123. — « L'homme est conduit à l'auteur de

Natura nusquàm magis quàm in minimis tota : in arctum contracta naturæ majestas, nulla

(*a*) *Incomprehensibili divinæ Sapientiæ ordinatione factum est, ut nullum, quantùmvis exile corpusculum sit, quod non in totius unitatem confluat, atque in universam mundi conservationem conspiret.* K. Itin. extat. in lunam.

» l'univers par le fil de la chenille, et il ad- *aut paulo*
» mire dans la variété des moyens, et dans *mirabilior.*
» leur tendance au même but, la fécondité *Plin. Hist.*
» et la sagesse de l'intelligence ordonnatrice. » *nat.*
Ibid. T. 2, p. 169. De là ces deux vers si connus :

Ludit in exiguis divina potentia rebus;
Maximus in minimis cernitur esse Deus.

Il n'y a presque point d'insecte qui ne soit de quelque usage dans la médecine; un grand nombre sont des spécifiques d'une efficace étonnante. Quelles merveilles n'opère-t-on pas avec les vers de terre, les cloportes, les cantharides, etc. ?.... Les insectes (ainsi que les serpens, les crapauds, divers animaux, et plantes venimeuses) purgent l'air et en conservent la salubrité, etc. Enfin l'univers ne subsisteroit pas sans les insectes. On peut voir la démonstration de cette thèse dans le *Mund. subt.* du P. Kircher, 2 part. p. 374 et suiv.

(78) D. La plupart de ces réflexions se vérifient sans doute à l'égard des plantes ?

R. La chose est visible. Il n'y a presque point de plante qui ne nourrisse une espèce d'animal. Les plantes même les plus venimeuses sont les richesses de la médecine (*a*).

(*a*) Peut-on ne pas reconnoître la Providence dans cette incroyable multitude de substances végétales, animales, minérales, où l'homme trouve des moyens de conservation et de santé? Prodiguées autour de nous avec une profusion qui paroît quelquefois incommode, elles sont par-là même un objet facile d'observation et une matière non somptueuse dans l'usage et l'application. *Altissimus creavit de terrâ medicamenta, et vir prudens non abhorrebit ea. Ad agnitionem hominum virtus illorum, et*

Leur admirable variété fait la beauté de la terre. La respiration des plantes est un des plus grands purgatifs de l'air (*a*).

§. III.

(79) D. D'où vient que dans cette multitude d'êtres utiles à l'homme, il s'en trouve qui lui nuisent, ou qui l'incommodent?

dedit hominibus scientiam Altissimus honorari in mirabilibus suis. In his curans mitigabit dolorem et unguentarius faciet pigmenta suavitatis, et unctiones conficiet sanitatis. Eccli. xxxviij.

(*a*) « De tous les végétaux, dit un savant académicien, » qui croissent sur la terre, depuis les chênes des forêts » jusqu'à l'herbe des campagnes, il n'y a aucune plante » qui ne soit utile à l'homme; si elles ne se distinguent » pas toutes par quelque qualité particulière, elles » tiennent à l'ensemble, dont la fonction générale est » de purifier l'air de notre atmosphère; la rose odori- » férante et la plante venimeuse concourent au même » but; les forêts qui s'élèvent dans les contrées les plus » éloignées de nous, et dans celles qui sont inhabitées, » nous sont aussi utiles; les vents leur portent l'air » que nous avons vicié, qui est nécessaire à leur accrois- » sement, et ils nous rapportent celui qu'elles ont pu- » rifié, et qui soutient notre vie. » *Disc. sur les diff. esp. d'air, prononcé à la Soc. Royale de Londres, par M. le présid. Sir John Pringle,* 1774. — S'il est vrai, comme on ne peut en douter, que l'action puissante du soleil et de la chaleur pendant l'été est une cause très-marquée de corruption et par conséquent d'infection de l'air, ne doit-on pas admirer la Providence qui a couvert la terre d'une immensité de végétaux, dont l'un des usages est de rendre l'air salubre, et dont les feuilles, qui sont les agens de cette salubrité, se conservent aussi long-temps que la chaleur qui est l'agent de la corruption, rend leur présence nécessaire? Aussi les voit-on tomber dès que le froid se fait sentir, parce qu'il est un obstacle encore plus puissant à la corruption; tandis qu'elles subsistent dans les contrées où la chaleur et la corruption se soutenant toujours, rendent nécessaire leur action continuelle.

R. La force et le génie de l'homme ont plus d'étendue que tous les êtres qui semblent combattre son domaine. C'est à tort qu'il se plaindroit de la nécessité d'être actif et laborieux. Ce seroit renoncer à ses plus beaux titres, et aux qualités les plus nécessaires à son état actuel. Une vie molle et oiseuse anéantiroit sa dignité et feroit germer dans son ame des vices monstrueux. Des poètes païens ont reconnu cette vérité (*a*) ; il n'y a que des hommes amollis et déjà corrompus par une vie oisive, qui puissent la contester (*b*).

(8e) D. Les saints Pères et les théologiens n'ont-ils pas fait d'autres réflexions sur ce sujet?

R. Ils en ont fait un très-grand nombre ; mais comme la plupart sont fondées sur le dogme du péché originel et la révolution arrivée dans toute la nature, nous n'anticiperons pas sur une matière dont la discussion se présentera plus tard. Saint Augustin observoit que la vexation que l'homme éprouvoit de la part des créatures, l'empêchoit de fixer ses désirs sur la terre et de perdre de vue la patrie qui l'attend pour dépouiller son bonheur de tout mélange. — Voici la pensée

(*a*) *Curis acuens mortalia corda :*
Nec torpere gravi passus sua regna veterno....
Ille malum virus serpentibus addidit atris,
Prædarique lupos jussit, pontumque moveri....
Ut varias usus meditando extunderet artes.
I. Georg.

(*b*) « Bénissons, dit un philosophe, la nécessité d'être » vigilant, actif, industrieux ; bénissons le travail pour » lequel l'homme est né, qui est le conservateur de » l'innocence comme le consolateur de la vie. »

d'un auteur connu, sur les vers qui ont alarmé, il y a quelques années, une puissante république : « Ainsi, ces vaisseaux formidables » qui portent des armées entières, qui vomissent le feu de toutes parts, et qui paroissent être la gloire et la sûreté de l'état, » redoutent eux-mêmes la morsure d'un foible » animal. Dieu n'emploie qu'un ver pour faire » sentir aux hommes la fragilité de leurs plus » beaux ouvrages. » — Nous avons déjà remarqué que l'industrie de l'homme tiroit le bien du mal, qu'elle changeoit le poison en antidote, et que les choses regardées comme pernicieuses, devenoient des richesses sous la main du génie.

Ci-dessus. n. 77.

§. IV.

(81) D. Ce que vous avez dit de la chaîne des êtres et du résultat indivisible de la création, n'a-t-il pas lieu particulièrement à l'égard des astres?

R. Presque tous les philosophes ont enseigné que l'univers ne pouvoit subsister un moment, si une seule planète venoit à se perdre. Dans le sentiment des Newtoniens, qui fait dépendre le monde d'un équilibre parfait, entretenu par des attractions mesurées, et compensées avec une justesse admirable, la chose est évidente. « Tant que les mouvemens » des planètes et des comètes, qui pèsent sur » le soleil en circulant autour du ciel, dureront, il brillera et remplira de sa splendeur » toutes les sphères du monde... Cette source » féconde de lumière et de vie ne tarira, ne

Tolle enim, mundum in ruinam duxeris, Itin. extat. c. 8.

Buffon, Hist. nat. Tom. xij. p. vi, vij.

» s'épuisera jamais ; parce dans un sys-
» tême où tout s'attire, rien ne peut se perdre
» ni s'éloigner sans retour..... C'est du sein T. xij, p. v.
» même du mouvement que naît l'équilibre
» des mondes et le repos de l'univers..... Ces T. 1, p. 98.
» secousses de la nature, l'absence de la lune,
» la présence d'une nouvelle planète, dont le
» moindre effet seroit la catastrophe du monde.»
Mais, indépendamment du Newtonianisme, il est naturel de regarder le monde comme un corps qui ne peut subsister sans toutes ses parties ; on l'a regardé comme tel dans tous les temps. L'antiquité disoit que l'assemblage des corps célestes étoit un tout aussi lié, aussi simple, aussi indivisible dans le dessein du Créateur, que les parties du corps de l'homme (*a*). Un idiot ne connoît pas la fin de toutes les roues et des poids d'une horloge : l'horloge peut-elle subsister sans la collection la plus entière, l'arrangement le plus juste de ses parties?

(82) D. Outre le concours de tous ces globes à l'organisation de la machine du monde, n'ont-ils pas quelque destination particulière ?

R. Les planètes, de concert avec les étoiles, sont la mesure du temps. La navigation ne peut subsister sans les étoiles ; quelle obligation n'a-t-elle pas à la seule étoile polaire? Sans les rapports de la terre avec les astres, la

Ut sint in signa, et tempora, et dies, et annos. Gen. 1. *Omnia astra Cœli... quæ creavit Dominus Deus tuus in ministerium cunctis gen-*

(*a*) *Cœlum ac terram, camposque liquentes,*
Lucentemque globum lunæ, Titaniaque astra
Spiritus intùs alit, magnosque infusa per artus.
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.
Æn. 6.

Gentes, quæ sub cælo sunt. *Deut. 4.*

géographie seroit anéantie. La terre ne seroit qu'une grande plage entrecoupée de montagnes, de vallées et de rivières; c'est tout ce qu'on en pourroit dire.

Par un ordre constant ils marquent les climats,
Le règne des Zéphirs, l'empire des frimats;
Du voyageur ils sont les guides :
En poursuivant leur cours d'un regard attentif,
Sur le dos des plaines liquides
Le nocher hasardeux fait voler son esquif.

Il n'y a pas jusqu'aux satellites de Jupiter qui ne soient d'une utilité reconnue dans la détermination des longitudes (*a*). Les éclipses même, que le vulgaire regarde comme une espèce de désordre, présentent les plus grands avantages (*b*). Je ne dirai rien des influences qu'on a rejetées depuis quelque temps, et

(*a*) « Ces quatre petites planètes, dit M. de la Lande, » ont été si utiles à la géographie qu'elle a été plus per» fectionnée par elles, que par deux mille ans de » voyages faits jusqu'à cette époque. Leurs éclipses » fréquentes ont été pendant plus d'un siècle le seul » moyen qu'on ait employé pour déterminer les lon» gitudes. Ce n'est que depuis quelques années qu'on » préfère la lune pour cet usage. » Lettre insérée dans le *Journ. de Paris.* 7 Janvier 1787.

(*b*) « L'astronomie s'en sert dans sa profession et » dans ses recherches pour des usages fort importans; » le géographe n'en tire pas moins d'utilité pour per» fectionner sa science; elles fournissent au chrono» logiste les moyens de réformer les supputations du » temps, tant des siècles les plus reculés que de tous » les siècles suivans : le marinier en peut aussi tirer » de grands secours pour ses desseins et ses projets; » pour connoître à quelle longitude il est, pour » corriger ses calculs et redresser son estime sur mer; » et par ce moyen il est plus sûr et moins en danger » dans les routes de la mer par lesquelles il n'a point » encore passé. *Derham. Theol. astron. p.* 158.

qu'on travaille maintenant à ressusciter (*a*). Mais je ne puis taire l'impression que le ciel, paré de ses planètes et de ses étoiles, fait sur l'homme dont l'esprit est droit et le cœur pur. Un astronome célèbre ne le regardoit jamais sans le

(*a*) Les Newtoniens semblent avoir beaucoup d'inclination pour les influences. Qu'est-ce que leur attraction, sinon une influence? La lumière vient des étoiles jusqu'à nous, c'est une influence. Oserons-nous assurer qu'il n'y en a pas d'une autre espèce; que toute autre émanation des globes célestes est impossible? M. de La Q. dit, qu'on *ne sème pas dans la lune, mais dans la terre.* Ce bon mot ne dit rien : on ne sème pas dans le soleil : le soleil n'influe-t-il pas sur les semences? Voyez les influences expliquées et reconnues réelles dans le *Dictionnaire encyclop.* art. *Astrologie.* M. de la Lande convient qu'on ne peut, sans témérité, les révoquer en doute. « Il paroit, » dit-il, que les attractions qui soulèvent deux fois le » jour les eaux de l'Océan, peuvent bien influer sur » l'état de l'athmosphère. Je voudrois que les mé» decins consultassent au moins l'expérience à cet » égard, et qu'ils examinassent si les crises et les » paroxismes des maladies n'ont pas quelque corres» pondance avec les situations de la lune par rapport » à l'équateur, aux sysygées et aux apsydes. Plusieurs » médecins habiles m'en ont paru persuadés, et c'étoit » pour les engager à s'en occuper que je donnai » pendant quelques années, dans la *Gazette de mé*» *decine*, le détail des circonstances astronomiques » dont on doit tenir compte. » *Abrégé d'astronomie, à Paris*, 1774. Derham, *Theolog. astron. p.* 159, est absolument du même sentiment que M. de la Lande. On a vu quelquefois des astronomes prédire avec tant d'exactitude et de précision la température de l'air et l'état des saisons, qu'on semble être en droit de supposer une action très-réelle et très-forte des planètes sur l'athmosphère, et dès-lors sur la superficie, peût-être même sur l'intérieur de la terre. Enfin des physiciens modernes (Fontana, Maggi, Toaldo, etc.) ont été si convaincus de l'influence de la lune, qu'ils ont avancé contre les expériences les plus décisives, qu'elle échauffoit la terre, comme s'il n'y avoit pas d'autres influences que celle de la chaleur.

saluer avec respect, en l'appelant, dans une admiration ravissante, *la cité du grand Roi.* « Ces lustres éclatans, dit un physicien, dont » la voûte du ciel est ornée, versent dans » l'ame les feux du zèle et de la religion. Oui » ce temple prêche le Dieu qu'il recèle : » avec quelle éloquence la nuit le démontre à » mon cœur !... (*a*) » L'aspect de ces régions sublimes et profondes, qui sans les étoiles auroit quelque chose de triste et d'inquiétant, et je ne sais quelle analogie avec l'accablante idée du néant, devient par la lumière brillante et active de cette multitude de flambeaux, un spectacle plein de majesté, de puissance et de gloire (*b*).... Fontenelle a raison de douter, si la plus belle journée ne doit point céder à une nuit sereine le prix de la beauté.

Cluitas regis magni. Ps. 47.

(*a*) Si la pensée de Dieu et de notre immortalité anime toute la nature, si, sans elle tout y seroit dans le silence, dans la désolante perspective de la mort et du néant; c'est sur-tout sur la région sublime des étoiles qu'elle déploie ce vivifiant pouvoir; c'est elle, brillans et paisibles flambeaux, qui relève et ennoblit vos feux; c'est par elle que vous dissipez l'horreur d'une nuit profonde, que vous parez les cieux en charmant la terre : tandis que vous attachez mes yeux par l'éclat et la pureté de vos rayons, la vivacité de ma foi, les douceurs de mon espérance produisent dans mon ame un sentiment délicieux... Triste philosophie! Où tu ne vois que des étincelles dispersées par le hasard dans le vaste espace, je vois, j'entends, pour me servir de l'expression d'un Père, les prédicateurs les plus éloquens et les plus constans de la Divinité. *Prædicatione perpetuâ sui loquuntur majestatem Authoris.* Chrysost.

(*b*) *Vas castrorum in excelsis, in firmamento cœli resplendens gloriosè. Species cœli gloria stellarum; mundum illuminans in excelsis Dominus. In verbis sancti stabunt ad judicium, et non deficient in vigiliis suis.* Eccli. 43.

J'ai vu, dit Maupertuis, *de ces nuits plus belles que les jours, qui faisoient oublier la douceur de l'aurore, et l'éclat du midi.* Si demain, dit un autre philosophe, le doigt de l'Eternel gravoit ces mots sur une nue en caractères de feu : MORTELS, ADOREZ UN DIEU ; qui doute que tout homme ne tombât à genoux et n'adorât. Eh quoi ! avons-nous besoin que Dieu nous parle françois, chinois, arabe ? Que sont les étoiles, semées dans l'espace, sinon des caractères lisibles et intelligbles à tous, qui annoncent dans le calme et le silence d'une nuit paisible, la force et l'étendue de la main qui les a produites ?

(83) D. N'y a-t-il pas une infinité d'étoiles qu'on ne voit pas même dans le télescope, et qui ne contribuent en rien à la beauté du ciel ?

R. 1.° Les grands globes que nous ne voyons pas, sont des liens de l'univers comme ceux que nous voyons. Nous l'avons déjà dit.

2.° Quoique l'homme ne voit pas ces étoiles, la connoissance qu'il a de leur existence et de leur nombre, qu'il peut croire être de plusieurs millions, le porte également à louer et à adorer l'auteur d'un ouvrage si magnifique et si étendu (*a*).

2.° Les intelligences célestes les voient. Les Saints les verront après la consommation des

Cùm me laudarent simùl astrâ matutina : et jubilarent omnes filii Dei. Job. 38.]

(*a*) *Qui facit arcturum et oriona, et hyadas, et interiora austri, et mirabilia quorum non est numerus.* Job. 9.

siècles (*a*). Outre la jouissance de Dieu, qui fera la félicité de ses élus, ils auront la vue et le domaine de toutes les créatures (*b*). Ce sentiment n'a rien assurément qui doive déplaire, il ne peut manquer d'être adopté de ceux qui, connoissant les bornes étroites de l'esprit humain, aspirent après une autre vie, où le voile de la nature soit levé; plusieurs philosophes anciens et modernes ont paru en être persuadés. L'auteur *du spectacle de la nature*, celui de la *Physique sacrée*, *Mullerus* (*disp. de Galaxiâ*) etc. sont de ce nombre. La musique que Pythagore fait faire aux sphères célestes, est une expression allégorique du plaisir que les intelligences ont de les voir. Cicéron a commenté l'idée de Pythagore dans le *Somn. Scip. cap. 4.* Platon croyoit que les ames contemploient Dieu au milieu des astres. Un poète philosophe, après s'être un peu trop occupé de la pluralité des mondes, finit par croire que « les astres ne sont peut-être » que des trônes éclatans, où les ministres de » l'Eternel sont majestueusement assis, et » d'où ils exécutent sur l'univers les ordres de » son amour ou de sa vengeance. »

Plat. in Phædone. Idem in Timeo.

Young, *Nuits.* T. 2. p. 178.

(*a*) C'est la pensée de saint Jérôme, qu'ils les voient, et qu'ils en jouissent dès-à-présent. *L.* 3, *Epist.* 13.

(*b*) Les raisons et la structure de ces merveilleux ouvrages qui ont occupé le Créateur, seront bien dignes de nous occuper nous-mêmes dans cette vie, vers laquelle nous tendons tous avec tant d'ardeur. Spect. de la nat. T. IV. pag. 24. — *Ecce enim ego creo cœlos novos et terram novam. Gaudebitis et exultabitis usque in sempiternum in his quæ ego creo.* Isai. 65. 17. — *Quoniam videbo cœlos tuos, opera digitorum tuorum, lunam et stellas quæ tu fundasti.* Ps. 8.

(84) D. Ne peut-on pas croire que les planètes sont autant de mondes habités ?

R. On a montré encore depuis que cette opinion si accréditée aujourd'hui, n'étoit digne ni d'un philosophe ni d'un théologien ; que la physique, l'astronomie, le simple bon sens concouroient à la rejeter (*a*). Les raisons qu'on a données, nous paroissent naturelles et convaincantes.

§. V.

(85) D. Si la nature doit servir l'homme, d'où vient que ses richesses ne se découvrent que par succession ? On jouit aujourd'hui des choses qu'on a regardées avec indifférence durant un grand nombre de siècles, ou que l'on a même absolument ignorées.

R. Ces découvertes mêmes, la nouveauté des connoissances et des usages, sont un aliment nécessaire à la curiosité, à l'intelligence et à l'industrie de l'homme ; il ne lui seroit point avantageux de connoître tous les secrets et toutes les richesses de la nature ; mais il lui est avantageux de les étudier, et l'activité de sa raison lui en fait une tâche indispensable (*b*). L'économique dispensation de la nature l'empêche de s'épuiser, même dans

(*a*) Voyez le quatrième et cinquième entretien des *Observations philosophiques* déjà citées.

(*b*) *Cuncta fecit bona in tempore suo, et mundum tradidit disputationi eorum; ut non inveniat homo opus quod operatus est Deus ab initio usque in finem.* Eccle. 3.

les siècles de la plus grande lumière; elle garde toujours quelque étonnant secret pour les générations suivantes, et prépare de nouveaux tributs d'admiration à la grandeur et à l'intarissable puissance de son auteur (a). On ne peut pas mieux exprimer cette vérité, que n'a fait un historien aussi élégant que judicieux. *Hæc atque alia his similia subindè variora miracula effector mundi ostendit, ut homines quantumvis in hâc rerum universitate tam multa quotidiè summâ admiratione digna conspiciant, tamen intelligant plura esse, quæ de infinitâ illâ vi sapientiâque ignorant; et saltem ex inusitatis hisce, quoniàm assuetudo cæteris authoritatem ademit, in admirationem ejus et venerationem excitentur.* Sacch. Hist. Soc., part. 2, anno 1569, n. 276.

(86) D. Pourquoi quelques pays sont-ils comblés de toutes les faveurs de la nature, tandis que d'autres sont dévoués aux glaces de l'hiver et à toutes les rigueurs de l'indigence? Si la terre n'est belle et féconde que pour les plaisirs et les besoins de l'homme, pourquoi l'homme ne jouit-il point par-tout de ses bienfaits?

R. Il n'y a pas de pays au monde qui jouisse à la fois de tous les avantages du climat, du sol, du commerce, etc.; mais aussi n'y en a-t-il pas qui en soit absolument dé-

(a) *Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam.* P. 118. *Omne opus hora sua subministrabit.* Eccli. 39. *Ut cognoscat generatio altera, filii qui nascentur et exurgent.* Ps. 77. *Multa abscondita sunt majora his, pauca enim vidimus operum ejus.* Eccli. 46.

pouillé. Ceux qui paroissent le moins bien partagés dans les distributions de la nature, ont de grandes ressources qui leur sont propres. La Norwège, par exemple, et les provinces soumises aux frimats du pôle, trouvent dans leur situation même une source de richesses que des régions plus fortunées pourroient envier, et que nous allons effectivement chercher chez eux (*a*). C'est ce que M. de Pontopidan, évêque luthérien de Bergen, en Norwège, faisoit observer à ses diocèsains, dans une lettre pastorale qu'il leur a adressée, et qui a paru dans les journaux du temps (*b*).... La mer subjuguée par l'homme, a réuni en quelque sorte toutes les régions, et enrichi chaque province des productions de tous les climats..... La fertilité variée et inégale de la terre est devenue le lien des nations, et a réduit le monde en une société formée par des besoins et des secours.... Si dans quelques plages les poisons sont multipliés, les antidotes le sont aussi. Chaque mal trouve partout le remède qui le combat... Les solitudes même les plus hérissées, les landes sauvages et brutes ont leur usage; elles servent dans la nature comme les ombres dans un tableau;

Sed Deus temperavit corpus, ei cui dederat abundantiorem tribuendo honorem, ut non sit schisma in corpore. 1. Cor. 12.

Ci-dessus, n. 40.

(*a*) Voici comme un ancien Poète a parlé sur ce sujet :

Nonnè vides, croceos ut Tmolus odores,
India mittit ebur, molles sua thura Sabæi,
At Chalybes nudi ferrum, virosaque Pontus
Castorea, Eliadum palmas Epirus equarum.
Continuò has leges æternaque fœdera certis
Imposuit natura locis. I. Georg.

(*b*) Elle a été imprimée à Paris, chez Nyon, en 1760.

elles donnent aux autres parties plus de relief et d'éclat ; elles en font sentir toute la beauté. Dans un pays fertile et riant, l'habitude de voir les merveilles qui nous environnent et se succèdent sans interruption, nous y rend insensibles. L'assiduité du spectacle en émousse l'agrément, et ralentit l'impression profonde qu'il devroit faire sur les esprits, aussi bien que sur les yeux. Nous réservons toute notre admiration pour ce qui est étranger ou extraordinaire. La nouveauté, plutôt que la merveille de la chose même, est ce qui réveille notre attention. Nous demeurons distraits au milieu de tant de sujets de réflexions, et nous sommes conduits par cette distraction à l'ingratitude. Mais la vue des montagnes arides et des landes brûlées, montre à quelle demeure nous pourrions être réduits, et que c'est pour nous une faveur insigne d'habiter une contrée délicieuse, à laquelle nous n'avions aucun droit.

§. VII.

(87) D. Quand on ne pourroit assigner la cause finale de quelques êtres, s'ensuivroit-il qu'effectivement ils n'en ont pas ?

R. Les roues et les ressorts d'une montre ne cessent pas d'être nécessaires pour la direction du style, parce que bien des personnes ignorent la manière dont ils concourent à produire cet effet. La destination de bien des choses nous est encore inconnue. Notre corps renferme des énigmes que l'anatomie n'a pas encore expliquées. Bien des êtres

qu'autrefois on croyoit inutiles, sont maintenant reconnus pour les premiers liens de l'univers.

CHAPITRE III.

Consentement de tous les hommes dans la profession d'un Dieu. Questions sur quelques attributs de Dieu. Digression sur l'existence du mal. Optimisme.

§. I.

(88) D. Le consentement de toutes les nations dans la croyance d'un Dieu, est-il une preuve bien solide de son existence?

R. Le moyen d'en douter (*a*), puisque ce consentement démontre la force des preuves métaphysiques, physiques et morales, qui établissent la nécessité d'un Être souverain? D'une extrémité du monde à l'autre tous les hommes ont acquiescé de concert à la vérité des principes qui renversent l'athéisme, tous ont senti que la matière étoit incapable de se mouvoir; par-tout où ils supposoient du mouvement, ils supposoient un esprit moteur:

(*a*) Presque tous les anciens philosophes, Platon, Aristote, Cicéron, Plutarque, Sénèque, Maxime de Tyr, Epictète, ont reconnu la force de l'argument tiré de ce consentement unanime. *Firmissimum hoc afferri argumentum videtur*, dit Cicéron: *an Deos esse credamus, quòd nulla gens tam fera, nemo omnium tum sit immanis, cujus mentem non imbuerit Deorum opinio.*

tous ont reconnu que l'ordre qui règne dans l'univers, est l'ouvrage d'un Créateur intelligent et sage ; tous ont compris la nécessité d'un ordre moral, la distinction du bien et du mal, du vice et de la vertu ; tous ont cédé au sentiment invincible de leur indépendance et à l'essor de l'ame vers son auteur.

(89) D. N'y a-t-il pas des opinions regardées aujourd'hui comme fausses, telle que la croyance des revenans, de la magie, etc., qui ont gagné également le suffrage des nations ?

R. 1.° Ces opinions ont été moins unanimes, moins constantes, moins universelles. Car chez toutes les nations et dans toutes les siècles, combien de personnes reconnoissant un Dieu, ne croient pas à la magie : tandis qu'au contraire tous ceux qui croient à la magie, croient à plus forte raison et par une nouvelle conséquence inévitable, à l'existence de Dieu. 2.° Quelques-unes de ces opinions sont fondées sur le témoignage des sens qui sont trompeurs : celle des revenans, p. ex., n'a pour garant que le rapport des yeux : mais Dieu ne tombant pas sous les sens, ne peut être connu chez toutes les nations de la terre que par un témoignage général, uniforme et évident de la raison. 3.° Quoique fausses ou supposées telles (ce que nous n'examinons pas ici) ces opinions sont la suite et la conséquence de quelque principe incontestable. On n'a cru aux revenans que parce qu'on a cru l'immortalité de l'ame, qui est une vérité du premier ordre. L'opinion de la magie * tient

* Ci-dessous n. 3 et suiv.

à l'existence des esprits, que les sages n'ont jamais niée.

(90) D. N'est-ce pas peut-être l'ignorance, ou bien la crainte, qui a établi dans le monde la foi d'un Dieu?

R. Ce n'est point l'ignorance, puisque cette croyance est, comme je viens de le dire, la conséquence des raisonnemens les plus évidens, les plus incontestables (*a*). — Ce n'est pas la crainte, 1.° puisque la crainte n'a pu étouffer toutes les lumières de la raison, et rejeter toutes les démonstrations pour se faire écouter seule. 2.° Il n'est pas plus possible de craindre raisonnablement une chose avant d'en croire l'existence, que de l'aimer ou de la haïr. 3.° Quand est-ce que la crainte a opéré cette puissante persuasion? Avancer des propos historiques sans date, sans mouvement, sans auteur, est une chose aisée, mais qui ne contente personne. Toutes les histoires du monde parlent d'un Dieu connu par la voix de la nature et de la raison (*b*); aucune ne nous apprend que la croyance d'un Dieu a été produite par la crainte. Un philo-

(*a*) Une autre réflexion qui prouve que la croyance de l'existence de Dieu, n'est point l'effet de l'ignorance, est, que cette notion auroit dû s'affoiblir par degrés, et même s'évanouir à mesure que les peuples sont devenus policés et instruits; que les hordes sauvages et barbares dénuées de toute connoissance de physique seroient plus religieuses que les nations civilisées et éclairées. Paradoxe contredit par l'expérience.

(*b*) Les premiers sacrifices dont il soit fait mention dans l'histoire, sont ceux de Caïn et d'Abel. Ces sacrifices n'avoient d'autre objet que de reconnoître les bienfaits de Dieu, de rendre hommage à sa grandeur, à sa puissance, à sa sagesse, et à sa souveraine bonté.

sophe, qu'on ne peut suspecter, assure au contraire que c'est la crainte de Dieu qui a fait nier son existence à ceux qui méritoient et redoutoient ses châtimens (*a*). 4.° Celui qui a le premier avancé ce paradoxe étoit un libertin trop intéressé à combattre une vérité redoutable aux méchans, et par conséquent un témoin récusable : c'est l'infâme Petrone, appelé à juste titre *author purissimæ impuritatis*. C'est d'après lui que Raynal définit la religion *l'effet du sentiment de nos maux et de la crainte des puissances invisibles* (*b*). 5.° La crainte si naturelle à l'homme, effet inévitable de sa foiblesse et de sa dépendance, ne lui a pas fait adopter la croyance d'un Dieu, mais lui a fait sentir la nécessité et l'intérêt de son existence ?

Satyricon, p. 524. *édit. Amstel.* 1669.

(91) D. Ne peut-on pas croire que l'idée d'un Dieu prend son origine dans la politique des législateurs, qui ont voulu cimenter l'autorité suprême par la foi d'un Juge invisible et éternel ?

(*a*) Cette observation de Bayle est bien remarquable dans un auteur de sa trempe. « Nous pouvons » dire tout le contraire de ce que disoit ce philo» sophe impie et libertin, qui assuroit plutôt par le » plaisir de dire un bon mot, que par une véri» table conviction, que c'étoit la crainte qui avoit » établi la créance de la Divinité; car c'est, au con» traire, la seule crainte des châtimens qui fait que » quelques-uns cherchent à se persuader qu'il n'y a » point de Dieu. » *Pensées div.* T. 2.

(*b*) Hist. philos. et polit. L. 7, p. 1. En conséquence de cette odieuse définition, l'auteur se livre à tout l'enthousiasme de la haine. Les tableaux qu'il trace de la religion, sont tous peints en noir, et prennent leurs couleurs dans cette imagination fausse et sombre. C'est la marche ordinaire des attaques philosophiques. Ces messieurs forment des fantômes, et se fatiguent à les combattre.

R. Pour le croire, il faut, 1.° détruire toutes les preuves de l'existence de Dieu; 2.° prouver cette assertion par des faits, des dates, des témoignages historiques; 3.° concilier cette assertion des athées avec la doctrine d'un de leurs chefs, qui nous apprend que *la Divinité est le plus grand ennemi des souverains, et que ses ministres sont leurs rivaux*.... L'idée d'un Dieu et d'une religion est antérieure à toute société et à toute législation; elle est même le principe de l'une et de l'autre. « L'établissement du culte public » et solennel, dit le savant auteur de l'*Origine des lois*, est sans contredit ce qui a le » plus contribué à humaniser les peuples, à » maintenir et à affermir les sociétés. L'exis- » tence d'un Être suprême, arbitre souverain » de toutes choses, et Maître absolu de tous » les événemens, est une des premières vérités » dont toute créature intelligente, et qui veut » faire usage de sa raison, se sent saisie » et affectée. C'est de ce sentiment intime » qu'est venue l'idée naturelle de recourir » dans toutes les calamités à cet Être tout- » puissant, de l'invoquer dans les dangers » pressans, et de chercher à s'attirer sa bien- » veillance et sa protection par des actes exté- » rieurs de soumission et de respect. La reli- » gion est donc antérieure à l'établissement des » sociétés civiles, et indépendante de toute » convention humaine. »

Essai sur les préjugés, p. 387.

Origine des lois, des arts et des sciences, t. 1. part. L. 1, ch. 1. a. 1.

(92) D. Quoique toutes les nations adorent un Dieu, cette connoissance n'est-elle pas très-différente d'une contrée à l'autre : et dès-lors n'est-ce pas une métaphysication,

comme dit l'auteur de la *Philosophie du bon sens*, d'employer en faveur de ce dogme le consentemenr général des hommes ?

R. Cent conséquences bonnes ou mauvaises, déduites d'un même principe, démontrent que ce principe est généralement reçu, qu'il a réuni tous les suffrages, et opéré une conviction générale. Quelles que soient les idées qu'on s'est faites de la Divinité, on est convenu qu'elle existoit, et qu'on ne pouvoit se refuser à cette croyance, sans insulter toutes les lumières de la raison. Ce n'est point là une *métaphysication*, mais une réflexion très-simple et très-intelligible. On peut se tromper en désignant l'ouvrier d'une montre, mais l'on ne peut douter qu'il y en ait un. On se fait de fausses idées de la Divinité, dit Cicéron, mais l'on n'en professe pas moins son existence. — Toutes les connoissances dégénèrent à la longue ; pures et simples dans leurs sources, elles se mêlent à proportion qu'elles s'en éloignent, au torrent des erreurs. Il est certain que le polythéisme n'a succédé qu'à la croyance universelle d'un seul Dieu (*a*). —

Omnes de Diis prava sentiunt, omnes tamen esse vim et naturam divinam cénsent.

(*a*) Un philosophe toujours occupé à se réfuter soi-même, et à contredire ses collègues, reconnoît cette vérité, et l'exprime à sa manière. « En fait de religion, » on a tenu une conduite directement contraire à » celle qu'on a tenue en fait de vêtemens, de lo- » gemens et de nourriture. Nous avons commencé par » des cavernes, des huttes, des habits de peaux de » bêtes, et du gland; nous avons eu ensuite du pain, » des mets salutaires, des habits de laine et de soie » filées, des maisons propres et commodes. Mais dans » ce qui concerne la religion, nous sommes revenus » aux glands, aux peaux de bêtes et aux cavernes. » — L'auteur du *Système de la Nature*, ajoute : « Le

Dîner de Boulainvilliers, p. 44.

T. 2, p. 229.

Toutes les fois que la raison a déployé ses droits, du Japon à l'Espagne, du Nord au Midi, on a parlé de Dieu comme les Juifs et les Chrétiens. Les Grecs, les Romains, les Turcs, les Chinois, etc. s'expriment en termes dignes de sa souveraine grandeur (*a*). « Rien au monde, dit un des plus anciens » poètes de la Grèce, n'échappe aux yeux de » Dieu. Sa providence s'étend sur tout. C'est » à lui qui nous éclaire, il est tout-puissant, » rien en un mot n'est fait que par lui. » Un des plus beaux génies de Rome exprime la Divinité en ces termes :

Audivimus eos loquentes nostris linguis magnalia Dei. Act. 2, 11.

Pind. Od. Olymp. 1, 2, 7, 10. Pythi. 6.

» *Théisme* s'est par-tout corrompu, et a formé peu-à-» peu les superstitions, les sectes extravagantes et nui-» sibles, dont le genre humain s'est infecté. » Voyez l'*Histoire des Causes premières*, par M. Batteux, p. 114, 185, 399. — *Réfutation de l'examen crit. des Apol.* 1. part. p. 190. — *Exam. du Matér.* T. 2, p. 9. 10. — *Origine des dieux du paganisme*, Disc. prél. — *Dict. des Hérésies*, T. 1, Disc. prélim. p. 181. — *Histoire des dieux infernaux*, par M. Delandine. — *Mémoires pour servir à la religion secrète des anciens peuples*, par M. le B. de Sainte-Croix. *Dict. hist.* 1793, art. Moyse, etc. — *Journ. hist. et littér.* 15 Nov. 1785, p. 416, etc., etc. Mais indépendamment des raisonnemens, des autorités et des faits qui établissent cette assertion, on peut dire qu'elle est fondée sur la marche générale des choses humaines, qui finissent toujours par la dégénération et la corruption, à moins que des efforts soutenus n'empêchent ou ne retardent l'effet de cette pente fatale :

Vidi lecta diù et multo spectata labore
Degenerare tamen, ni vis humana quotannis
Maxima quæque manu legeret; sic omnia fatis
In pejus ruere ac retrò sublapsa referri. I. Georg.

(*a*) *Discours sur la Mythologie*, par Ramsai, 1. part. — *Réfutation de l'Examen crit.* 2. part. p. 68. — *Existence de Dieu*, par M. Bullet, 2. part. p. 7. — *Le libertinage combattu par les auteurs profanes.* Liv. 1, chap. 2, et suiv.

Hor. L. 1, Od. 12.

Qui mare et terras variisque mundum
Temperat horis.
Undè nil majus generatur ipso,
Nec viget quidquam simile aut secundum.

A Alba Julia, en Transilvanie.

Nous avons vu de très-anciens monumens romains, qui portoient les inscriptions suivantes :

Jovi summo,
Exsuperantissimo
Divinarum humanarumque rerum
Rectori,
Fatorum arbitro...
Jovi optimo maximo,
Servatori,
Conservatori.

Deo magno æterno.

L'empereur de la Chine, Kang-hi, après avoir protesté que sous le nom de *Tien* et de *Chan-ti*, les Chinois avoient adoré le vrai Dieu (*a*), écrivit de sa main l'inscription suivante, sur le frontispice de l'église chrétienne de Pékin.

Recherch. philos. sur les Egyp. et les Chinois. T. 2, sect. 8. édit. de Berlin, p. 260.

(*a*) M. Paw prétend que ces mots ne peuvent signifier le vrai Dieu, parce que le P. Martini dit que les Chinois n'ont pas de terme pour exprimer le nom de *Dieu*. Dans ses principes, M. Paw devoit raisonner d'une manière toute opposée. Les Chinois reconnoissent un Dieu, selon M. Paw; l'athéisme qu'on leur impute, est une chimère; cependant ils n'ont pas de terme pour dire *Dieu;* ils entendent donc la Divinité par les mots *Tien*, Ciel, *Chan-ti*, vertu du Ciel. Ou bien que M. Paw nous apprenne un autre mot chinois, qui exprime le Créateur, qu'ils reconnoissent, et dont *quelques-uns parlent à peu près comme les Mahométans*. Si nous n'avions pas dans notre langue le nom de *Dieu*, ceux d'*Eternel*, de *Tout-puissant*, de *Roi du Ciel*, *etc.*, y suppléeroient.

pag. 200.

Sur la frise.

Au vrai principe de toutes choses.

Sur la première colonne.

Il est infiniment bon, et infiniment juste; il éclaire, il soutient, il règle tout avec une suprême autorité et avec une souveraine justice.

Sur la seconde colonne.

Il n'a point eu de commencement, et il n'aura point de fin; il a produit toutes choses dès le commencement; c'est lui qui les gouverne, et qui en est le véritable Seigneur.

Saadi, poète persan, parle de cette sorte :

Il sait distinctement ce qui ne fut jamais :
De ce qu'on n'entend point son oreille est remplie.
De l'éternel burin de sa prévision
Il a tracé nos traits dans le sein de nos mères.
De l'Aurore au Couchant il porte le Soleil.
Il sème de rubis les masses des montagnes.
Il prend deux gouttes d'eau; de l'une il fait un homme,
De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.
L'être, au son de sa voix, fut tiré du néant.
Qu'il parle, et dans l'instant l'univers va rentrer
Dans les immensités de l'espace et du vide :
Qu'il parle, et l'univers repasse, en un instant,
De l'abyme du rien dans les plaines de l'Être.

Voici la prière que les Brames ou prêtres des Indiens font à Dieu : « J'adore cet Être » qui n'est sujet ni au changement ni à l'in- » quiétude ; cet Être dont la nature est indi- » visible; cet Être dont la spiritualité n'admet » aucune composition de qualités ; cet Être » qui est l'origine et la cause de tous les êtres, » et qui les surpasse en excellence ; cet Être » qui est le soutien de l'univers, et qui est la » source de la triple puissance. » — Les sauvages de Madagascar ont une prière moins

Lett. édif. T. 10, p. 15.

concise, mais qui dépouillée de ses circonlocutions exprime le sens suivant. « O Eternel! » ayez pitié de moi, parce que je suis passa- » ger; ô infini! parce que je ne suis qu'un » point; ô fort! parce que je suis foible; ô » source de la vie! parce que je touche à la » mort; ô intelligent! parce que je suis dans » l'erreur; ô bienfaisant! parce que je suis » pauvre; ô tout-puissant! parce que je ne » peux rien. »

Flaccourt. hist. de Madag. p. 182.

Enfin les apôtres de l'athéisme, qui prétendent ne pouvoir se faire aucune idée de Dieu, qui abjurent son essence, qui accusent ses attributs de contradiction, ont parlé comme les autres hommes, toutes les fois que le délire les a quittés, et qu'ils ont joui de la raison.

(93) D. La croyance d'un Dieu, quoique généralement répandue, ne souffre-t-elle pas quelque exception? L'homme ne sauroit-il pas devenir barbare et sauvage au point de n'avoir plus d'idée de son auteur?

R. 1.° Une exception de cette nature ne conclut rien contre le consentement général des hommes. S'il est vrai que les corps mal organisés, et plusieurs siècles de brutalité peuvent dégrader une ame immortelle, au point de ne connoître plus ni la nature, ni son auteur, c'est une chose insensée de recueillir le témoignage de ces sauvages malheureux, et de le faire contraster avec les lumières que la raison répand par-tout où elle jouit de ses droits.

* *Ex gentibus illis tam efferatis et inhumanis non oportet ab æquis judicibus convicium fieri naturæ humanæ.* Porphyr. de abstin. c.

2.° Il est bien difficile de croire qu'il y ait des hommes abrutis à ce point. J'ai vu, dit

un voyageur appliqué et attentif, j'ai vu à peu près moi-même en différens pays, jusqu'où la stupidité de l'homme pouvoit aller; quoiqu'elle aille fort loin, et plus loin qu'on ne le pense ordinairement, sur-tout chez des nations flétries par des mœurs monstrueuses, et par un long usage de tous les crimes (*a*); je ne crois pas néanmoins qu'elle puisse aller jusque-là. Rousseau a beau nous dire, qu'*il est d'une impossibilité démontrée, qu'un sauvage éloigné du commerce des hommes, puisse jamais élever ses réflexions jusqu'à la connoissance de Dieu;* on nie une assertion sans preuve, aussi aisément qu'on la fait. Il est vrai que les sauvages ne sont pas grands raisonneurs, et qu'ils ne s'inquiètent pas beaucoup des causes efficientes ni des causes finales: mais cela ne suffit pas pour assurer que dans une longue suite d'années, le grand spectacle

Lettre à l'Archev. de Paris, p. 34.

(*a*) *Immania contra naturam scelera multarum generationum usu radicata, dùm corpus corrumpunt, animam prodigialiter excæcant, atque ad sensus à ratione detorquent.* Auth. anon. — Nous-mêmes, qui connoissons Dieu par tant de voies et de moyens, que ne faisons-nous pas pour nous dérober, en quelque sorte, à son existence, pour nous soustraire à sa loi, pour secouer son joug, pour nous étourdir sur les impressions diverses qu'il fait sur nos ames et même sur nos sens, pour endurcir nos cœurs, comme parle l'Ecriture, afin de n'entendre pas la voix qui leur parle, pour éluder le grand précepte qui les demande tout entiers.... Qui osera donc conclure de la vie et des mœurs des sauvages que toute notion de Dieu leur est refusée?.... Ici comme en bien d'autres occasions, c'est encore le péché originel et ses effets sur l'esprit et le cœur de l'homme qui servent de direction au vrai philosophe et lui font comprendre sans peine ce qui est obscur pour tant d'observateurs profanes. (Ci-dessous, n. 458.)

du ciel et de la terre n'a jamais attiré leur pensée vers le Créateur. On peut citer ici Rousseau lui-même. « Où voyez-vous exister » cet Être si puissant, ce Dieu ? m'allez-vous » dire. Non-seulement dans les cieux qui » roulent sur nos têtes, dans l'astre qui nous » éclaire : non-seulement dans moi-même, » mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau » qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la » feuille qu'emporte le vent.... » « Je n'ai pas » besoin qu'on m'enseigne son culte, il m'est » dicté par la nature elle-même. » A la vue d'une belle chose, nous demandons : *Qui en est l'auteur ? qui l'a faite, à quoi cela sert-il ?* Ces questions sont inséparables de la nature de l'esprit humain ; elles sont dans la bouche des enfans, comme dans celle des philosophes, des idiots comme des savans ; et pourquoi auroient-elles lieu dans les plus petites occasions plutôt que dans la chose du monde la plus frappante et la plus propre à fixer les regards de la raison ? « Si ces hommes aveugles ont pu connoître le monde, dit l'auteur » du livre de la sagesse, ils ont pu connoître » plus aisément encore le maître du monde.... » car ils font différentes questions sur les ouvrages de Dieu, et ils sont persuadés de » leur excellence et de leur bonté (*a*). » « Quelle est la maison, dit saint Paul, » qui n'ait pas eu son architecte ? Or l'ar-

Emile, T. 3. p. 87.

Ibid. p. 66.

(*a*) *Si enim tantùm potuerunt scire, ut possent æstimare sæculum, quomodò hujus Dominum non faciliùs invenerunt?* Sap. 13. *Etenim cùm in operibus illius conversentur, inquirunt, et persuasum habent quoniàm bona sunt quæ videntur.* Ibid.

» chitecte du monde, c'est Dieu (*a*). » Un poète profane raisonnoit à peu près de la même sorte :

Nulla domus Domino caruit; vos hanccine tantam, Ovid.
Nullius Domini dicitis esse domum?

Une observation que nous ne devons pas omettre, et qui doit étrangement embarrasser ceux qui prétendent que les sauvages ne peuvent connoître Dieu, c'est leur attachement à la magie et aux sortiléges, que tous les voyageurs leur attribuent, et dont ils parlent après les preuves les plus convaincantes (*b*). Or, prétendra-t-on qu'il est plus difficile de croire à l'existence de Dieu qu'à celle des démons ? La croyance des démons ne suppose-t-elle pas nécessairement celle de Dieu? Toute la nature qui prêche un Dieu, tient-elle un langage tout aussi clair et aussi éclatant à l'égard des démons ?

(94) D. Des voyageurs n'ont-ils pas rapporté

(*a*) *Omnis namque domus fabricatur ab aliquo; qui autem omnia creavit, Deus est.* Heb. III, 4.

(*b*) Toutes les nations barbares, sauvages, idolâtres, d'Asie, d'Afrique, d'Amérique sont adonnées à cette manie. Les relations de Barlæus, de Nieuhof, de Bruyn, de Schouten, de Dampierre, de Dappers, de tous les voyageurs antérieurs à ces derniers temps, sont d'accord là-dessus. Tavernier atteste l'intervention des démons dans les pénitences affreuses des Indiens ; et Pierre de la Vallée, observateur également véridique et digne de foi, leur attribue le même commerce de magie, ainsi qu'à d'autres peuples. Et n'y a-t-il pas des *jongleurs*, vrais sorciers, même parmi les Hurons, les Illinois et autres hordes, proprement nommées sauvages? Le célèbre Haën, qui a recueilli tous ces témoignages dans son traité *de magiâ*, réfute Kempfer qui faisoit semblant d'en douter, par sa propre relation. — Pline atteste la même chose de tous les peuples de l'ancien monde. *Hist. nat.* L. 30, c. 1.

qu'il y avoit effectivement quelques nations, sans aucune connoissance de Dieu?

R. D'autres, qui ont mieux examiné les choses, ont contredit ces rapports. Il faut du temps, de l'application, et une grande connoissance des usages et des opinions d'un peuple, pour assurer qu'il n'a aucune religion, ni aucune idée de Dieu, et des principes de l'équité naturelle (*a*).... Quand des hommes n'auroient pas assez réfléchi pour faire un code de religion reçu par le corps de la nation, et pour exprimer leur créance par des cérémonies et des usages sacrés, il ne s'ensuit pas qu'ils n'aient aucune idée, aucun sentiment de la Divinité, aucun mouvement qui porte de temps en temps leurs ames vers leur principe.

(95) D. Mais si ces sauvages eux-mêmes ont appuyé le témoignage des voyageurs, peut-on le récuser? Ne dit-on pas que le fameux sourd de Chartres a aussi déclaré qu'avant sa guérison il n'avoit aucune connoissance de Dieu.

R. Quand ces sauvages auroient dit tout ce que l'on suppose, il y auroit encore des réflexions à faire. 1.° Pour rendre compte d'une pensée, d'un sentiment, il faut que l'ame en ait été fortement occupée, sans quoi il ne s'imprime guère dans la mémoire; comme il

(*a*) Tandis que quelques philosophes cherchent des peuples assez barbares pour n'avoir aucune religion, d'autres, avec l'Auteur du *Système de la Nature* (T. 2, p. 6.), assurent que plus l'homme est barbare, plus il est superstitieux, et porté à se faire une religion. Assertions arbitraires, contradictions philosophiques.

conste par les songes et par mille choses qui occupent un moment l'ame de l'homme, sans qu'il en conserve le souvenir. —2.° Une nouvelle manière de connoître une chose fait souvent oublier la manière dont on la connoissoit auparavant, et cause une altération notable dans la notion même de la chose. C'est ainsi que les somnambules perdent l'idée des objetss qui paroissent les occuper dans leurs opérations et dans leurs promenades, dès le moment qu'ils voient ces objets avec réflexion. C'est ainsi que les pensées de la nuit, même profondes et prolongées, se perdent ou s'altèrent, si on ne les fixe avec soin, à raison d'un site de l'ame tout-à-fait différent de celui où elle se retrouve le lendemain. C'est encore ainsi que les aveugles, après leur guérison, ne distinguent plus certains objets par l'ouïe ou par le tact. J'ai connu une personne qui, étant sourde, jugeoit des paroles des autres, en leur appliquant la main à la gorge, et qui perdit ce talent après qu'elle eut recouvré l'ouïe (*a*). — 3.° La manière de répondre des sauvages tient à la manière de les questionner. On a vu des voyageurs leur demander simplement s'*ils croyoient un Dieu*, et se contenter de la négative. Peut-être n'étoit-ce que le

(*a*) Une fille aveugle, guérie à Vienne en 1776, qui jouoit excellemment du clavecin, et qui désignoit toute chose par son nom, perdit ses connoissances après sa guérison; il fallut recommencer à nouveaux frais. — Le jeune homme que Cheselden guérit après treize ans de cécité, ne distingua plus aucun des objets qu'il avoit parfaitement connus par le tact; pas même le chien du chat, et s'y trompa si souvent qu'il devint à la fin honteux de s'en enquérir.

nom qu'on manquoit, ou peut-être n'exprimoit-on pas la notion de la chose d'une manière proportionnée à la capacité de ces sauvages. On pourroit, par exemple, leur demander si c'est bien faire de tuer son père, de noyer ses bienfaiteurs, de ravir le bien d'autrui, etc. On demanderoit ensuite si ces actions, quand elles sont faites en secret, restent sans châtiment; et les actions contraires sans récompense. On démêleroit à la fin quelque idée d'une Providence, d'un Dieu rémunérateur et vengeur. — Ces mêmes réflexions subsistent vis-à-vis du sourd de Chartres; et n'oseroit-t-on pas douter si le mal qui rendoit cet homme sourd et muet, n'avoit pas aussi affecté les organes de sa raison (*a*)? — Encore un coup, ni les sauvages, ni les imbécilles, ni les sourds-nés ne font

(*a*) Charles Mositz, dans son *Magasin zur Erfahrungs seelen Kunde* (Magasin pour la connoissance expérimentale de l'ame), Berlin, 1785, t. 3, p. 89, fait mention d'un sourd et muet qui défendit contre un incrédule, ou plutôt contre un homme qui faisoit semblant de l'être, les vérités de la Religion chrétienne, par le pantomime le plus expressif. Il est vrai qu'il en avoit reçu les notions par les moyens assortis à son état: mais ce qui est remarquable, c'est lorsque le philosophe exprima par des signes, qu'il ne croyoit pas en Dieu, les larmes coulèrent des yeux du sourd, qui montroit le ciel, les plantes, etc. Et lorsque son adversaire lui fit entendre qu'il y croyoit aussi, le sourd témoigna la joie la plus vive, assignant par des gestes pittoresquement diversifiés les choses qui servoient de preuves à sa conviction. Or, d'où vient ce sentiment dans un sourd et muet? Quelques idées religieuses ont pu lui être communiquées; mais ce sentiment profond de la Divinité, d'où pouvoit-il lui venir, s'il n'est fondé dans la nature même. Aussi le titre de cet article, dans l'ouvrage cité, est-il · *Die natürliche religion eines Taub-stummen.*

exception dans les persuasions générales des hommes qui raisonnent, qui jouissent de leurs sens, de leurs organes et de leur intelligence.

(96) D. Quand il seroit vrai que certains peuples vivent sans aucune connoissance de Dieu, que résulteroit-il en faveur de l'athéisme ?

R. Rien du tout, ainsi que je l'ai déjà observé. Nous avisons-nous d'ergoter contre la croyance universelle d'un Dieu, parce qu'un Spinosa, un Vanini, un Helvétius et quelques autres forcenés se sont élevés contre ce dogme? Et si dans un siècle de lumières où les sciences brillent de toute part, l'aveuglement de l'homme peut être porté à ce point, que sera-ce des sauvages?..... S'il y avoit une action tellement dégradée et abrutie par la stupidité qui suit les grands crimes et le règne absolu des passions sensuelles et grossières, qu'elle eût perdu toute idée de son Créateur et de son maître, j'adorerois dans cet abandon la profondeur des jugemens de Dieu, qui dans sa colère punit des générations entières d'un aveuglement si redoutable ; mais je ne me servirois pas de cet aveuglement pour combattre la lumière, ni d'une ignorance si étonnante et si incroyable, pour obscurcir les notions les plus certaines et les plus évidentes (*a*).

(*a*) « Bayle et quelques autres, dit le baron de Bielfeld, » se sont épuisés en recherches pour prouver qu'il y a » des peuples qui n'ont aucune notion de Dieu et d'un » culte religieux. Quand ils auroient prouvé ce fait, » quelles conséquences prétendoient-ils en tirer ? Vou-

(96) D. De l'unanimité des hommes dans la croyance d'un Dieu, doit-on conclure que cette idée nous est innée ?

R. Puisque la raison suffit pour faire naître cette grande idée, et que toutes les créatures s'efforcent de la produire en nous, rien n'oblige à croire qu'elle soit innée (*a*). Mais il ne faut point rejeter avec dédain l'opinion de quelques philosophes, qui, vu l'étendue et la force de certaines idées, ont cru que le Créateur en avoit mis dans nos ames une espèce de germe, qui se développoit

» loient-ils que des peuples policés imitassent des peuples » barbares ? Et quand il y auroit quelques troupes de » sauvages dans un recoin de l'Afrique ou de l'Amérique, » sans aucune religion, trouvent-ils leur république si » bien constituée, si parfaite, qu'ils veuillent la faire » servir de modèle? On ne demande pas ce que font » les Hurons et Hottentots; on veut savoir si jamais une » nation respectable, policée, heureuse par son gouver- » nement, par la sagesse de ses principes, a été sans » culte religieux; et l'on peut dire hardiment NON. » *Inst. Polit.* t. 1, §. 28.

(*a*) Il est certain que bien des affections, qu'on peut regarder comme des germes d'idées, se transmettent par la génération, et naissent avec nous; pourquoi seroit-il absurde de croire que le Créateur ait mis dans les ames quelques traces des idées les plus importantes, telle que celle de son existence ? Si les Malebranchistes défendent cette opinion avec trop d'assurance, c'est un préjugé de système; mais n'en est-ce pas un autre, de rejeter comme un conte ridicule, un sentiment auquel il ne manque peut-être que quelques degrés de plus dans la force de ses preuves, pour gagner le suffrage des sages ? — Un auteur moderne dit que l'homme est naturellement enclin et porté à la croyance et à l'adoration de Dieu *par l'influence immédiate de Dieu dans son ame ;* et regarde cette influence comme un rapport inévitable entre le Créateur et l'être spirituel qui est le *souffle* de sa bouche.

avec une aisance et une activité toute particulières (*a*).

(98) D. De ce que certains sauvages instruits par les missionnaires se pénètrent si difficilement de l'idée du vrai Dieu, de son culte, de ses lois, de sa présence, etc., tandis que cela est si aisé aux enfans des chrétiens, n'a-t-on pas eu raison de croire que l'aptitude à prendre ces impressions étoit l'effet de ce grand nombre de générations ascendantes, dans lesquelles les mêmes idées ont été empreintes? D'où on a conclu ultérieurement qu'il n'étoit point naturel à l'homme de s'occuper de ces objets.

R. Sans entreprendre l'examen d'une observation si abstraite et si peu intelligible, il est aisé d'y répondre et de la tourner même contre ceux qui en abusent. Car en adoptant le principe, on en tirera une conséquence beaucoup plus juste, en disant : « Puisqu'il » est naturel à l'homme de s'occuper d'objets » si étroitement liés avec sa raison et son bonheur, et que d'ailleurs l'histoire nous apprend que les premiers hommes s'en sont » effectivement beaucoup occupés; il faut » qu'une vie brutale et féroce, durant une » longue chaîne de générations ascendantes, » ait affoibli, ou anéanti ce germe des plus » grandes et des plus consolantes idées, ou » si l'on veut, l'aptitude et la facilité de les » produire et de les goûter. » V. ci-dessus n. 93.

(*a*) C'est en ce sens que l'auteur de l'ecclésiastique regardoit la crainte de Dieu comme née avec les fidèles serviteurs de Dieu. *Timor Domini cum fidelibus in vulvâ concreatus est.* Eccli. 1,

§. II.

(99) D. Est-il bien vrai que les Juifs eux-mêmes n'avoient point une idée convenable de Dieu, et qu'en particulier ils méconnoissoient sa spiritualité et son immensité?

R. Les plus grandes idées, les sentimens les plus sublimes, les plus touchans de la Divinité se trouvent dans les livres des Juifs; c'est là que nos poètes et nos orateurs les vont chercher. Son existence remplit le ciel et la terre; il est présent à tout, il est dans tout, et tout est dans lui (*a*). L'écriture est remplie d'expressions semblables, et il faut s'étourdir étrangement pour ne pas voir dans ces expressions un Être sans matière et sans étendue. Si Dieu a apparu aux Juifs sous quelque symbole corporel, jamais ce peuple n'a cru voir dans ce symbole la nature de son Dieu, qu'il savoit être invisible et inaccessible à tous les sens; car l'invisibilité est une suite nécessaire de l'immensité, si clairement exprimée par les auteurs Juifs. Jacob, en disant, *je ne savois pas que le Seigneur fût en ce lieu*, étoit persuadé que le Seigneur ne se manifestoit pas par une expression extraordinaire de sa puissance dans les lieux où

(*a*) *Cœlum et terram ego impleo.* Jerem. 23. — *Vivit Dominus in cujus conspectu sto.* 3. Reg. 18. — *Si ascendero in cœlum, tu illic es; si descendero in infernum, ades. Si sumpsero pennas meas diluculo, et habitavero in extremis maris, etenim illùc manus tua deducet me, etc.* Ps. 138. — *Cœlum et cœli cœlorum te non capiunt.* 2. Par. 6. — *In ipso enim vivimus, movemur, et sumus.* Act. 17.

son nom n'étoit pas connu, il est surpris qu'il lui apparoisse au milieu du pays de Chanaan, il s'écrie : Le Seigneur est donc connu et adoré dans ce pays-ci, et je ne le savois pas (*a*). On a mille fois répondu aux objections des incrédules sur cette matière ; et s'ils ont encore le courage de les répéter, nous n'avons pas celui de les discuter plus au long.

§. III.

(100) D. Les chrétiens ne semblent-ils pas refuser à Dieu la prescience, en établissant le dogme de la liberté? car la prescience suppose la certitude ; la certitude entraîne la nécessité.

R. Cette observation que Bayle et Voltaire ont tant fait valoir, n'est dans le fond qu'une chicane (*b*). La raison qu'ils apportent, est d'une fausseté palpable. Il n'est pas vrai que la certitude emporte la nécessité. Quand il n'y auroit aucune prescience, cette proposition : *Pierre sera juste*, seroit encore très-certainement vraie ou fausse, parce qu'il seroit encore très-certainement vrai que Pierre sera juste, ou que Pierre ne sera pas juste. Or,

(*a*) *Verè Dominus est in loco isto, et ego nesciebam.* Gen. 28. — L'écriture emploie une expression semblable pour dire que Dieu n'avoit pas encore parlé à Samuël : *Porrò Samuel necdùm sciebat Dominum.* 1. Reg. 3.

(*b*) Toutes les objections contre la science et la prescience de Dieu, auxquelles les incrédules modernes attachent le prix de la nouveauté, sont très-vieilles et très-usées. *Et dixerunt quomodò scit Deus? et si est scientia in excelso?* Psal. 72.

d'où viendroit en ce cas à Pierre la nécessité d'être juste, ou de ne l'être pas? La prescience envisage l'objet futur; mais elle n'y fait rien; elle n'y change rien; la chose est supposée devoir arriver, ou n'arriver pas, avant que Dieu emploie la prescience pour la connoître. Toutes les choses sont représentées dans son intelligence, comme les objets visibles le sont dans une glace; la glace présuppose l'existence des objets. L'intelligence divine présuppose la détermination libre d'une créature, dès-lors la liberté n'est plus en danger. Pierre ne sera pas juste, parce que Dieu le prévoit; mais Dieu prévoit que Pierre sera juste, parce qu'il le sera en effet (*a*).

(*a*) « La nécessité qui résulte, dit M. Pompignan, » archev. de Vienne dans son ouvrage, *l'Incrédule convaincu par les prophéties*, de la prévision de Dieu, » n'est pas ennemie du libre arbitre, parce que, s'il » est vrai, s'il est certain, s'il est infaillible, que » l'homme sera ce que Dieu a prévu, ce n'est pas précisément à cause que Dieu l'a prévu ainsi; mais au » contraire, Dieu ne l'a prévu qu'à cause que l'homme » devoit agir ainsi: en sorte que la prescience divine, » quoiqu'antérieure dans l'ordre des temps, selon notre » manière de concevoir, à l'action de l'homme, n'en » détermine pas néanmoins l'existence, mais plutôt la » suppose future; semblable à la présence d'un homme, » qui témoin oculaire d'une action, ne peut se tromper » dans ce qu'il voit de ses propres yeux, sans que sa » présence soit cause de ce qui se fait devant lui: il n'est » pas possible, que ce qu'il voit, ne se fasse réellement: » mais l'auteur de l'action agit avec une entière liberté; » et il pouvoit faire, en agissant autrement, que le témoin qui le regarde, vît une action toute différente. » De même il est impossible que Dieu se trompe dans » sa prescience et que ce qu'il a prévu n'arrive point: » mais cette prévision n'influe pas sur le choix volontaire » et libre de la créature; et si celle-ci, comme il dépendoit d'elle, avoit un autre choix, la prévision » de Dieu n'auroit pas eu le même objet. » *Disc. prélim.*

(101) D. Comment Dieu peut-il prévoir une chose qui n'existe encore dans aucune cause déterminée, et sur laquelle il n'y a rien d'arrêté?

R. 1.° Lorsque deux vérités telles que celle-ci : *La science de Dieu est infinie ; l'homme est libre*, sont également démontrées, quel autre parti devons-nous prendre que celui de les croire? Il n'y a que l'ignorance où nous sommes du moyen terme par lequel elles sont liées, qui fait que notre esprit est effrayé de l'opposition qu'il croit apercevoir entre elles. « Il faut alors, dit » M. Bossuet, tenir fortement les deux bouts » de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas le mi» lieu par où l'enchaînement se continue (*a*). »

2.° Il est déraisonnable de prétendre expliquer l'usage et l'étendue d'une science infinie qui embrasse tous les temps, pour laquelle le passé subsiste encore, et l'avenir est déjà. Nous ne concevons pas comment nous voyons nous-mêmes le présent, comment nous nous souvenons du passé, comment notre ame s'élance vers l'avenir; et nous entreprendrons d'expliquer comment Dieu prévoit des choses qui doivent arriver dans des ames libres qu'il a créées, et dont il connoît toutes les situa-

(*a*) Quand même les incrédules opposeroient à la religion des difficultés absolument insolubles; ses vérités, une fois démontrées, le seroient toujours. Pour détruire l'erreur sous toutes les faces qu'elle peut prendre, il faudroit une science en quelque sorte infinie : mais il ne faut que le simple bon sens pour saisir une vérité clairement prouvée. *Le faux*, dit très-bien J. J. Rousseau, *est susceptible d'une infinité de combinaisons; mais la vérité n'a qu'une manière d'être.*

tions passées, présentes, futures et possibles? Comment Dieu connoît-il les choses passées? Ces choses n'existent pas plus aujourd'hui que celles qui arriveront dans cent mille ans; elles ne sont ni plus réelles, ni plus présentes, ni plus à portée d'être observées que si elles étoient encore dans le secret de l'avenir. Voltaire a lui-même approuvé la sagesse de ces observations. « La liberté une fois établie, » dit-il, ce n'est pas à nous à déterminer » comment Dieu prévoit ce que nous ferons » librement. Nous ne savons pas de quelle » manière Dieu voit ce qui se passe. Nous » n'avons aucune idée de sa façon de voir; » pourquoi en aurions-nous de sa façon de » prévoir? » Ce que nous savons, c'est que le Créateur agit sur le néant comme sur l'être, il appelle ce qui n'est pas comme ce qui est: il peut donc se sister l'avenir le plus libre comme le plus nécessaire. Enfin les *futurs libres* forment une *vérité objective*, pour me servir des termes de l'école, et ne peuvent par conséquent être inconnus à l'essence divine, à cette essence nécessairement représentative de tout ce qui est réel, de tout ce qui est une vérité (*a*). — Il est remarquable que tandis que quelques philosophes contestent à Dieu la prescience des actions libres, il s'en soit trouvé d'autres qui l'ont accordée aux hommes. Maupertuis assure qu'il est aussi aisé de voir l'avenir que le passé; que les prédictions sont de même nature que la réminis-

Métaph. ch. 4.

(*a*) Cette matière est traitée avec toute la clarté dont elle est susceptible, dans le savant ouvrage de l'abbé Para, *Théorie des êtres insensibles*, t. 2, n. 1008.

cence; que tout le monde peut prophétiser; que cela ne dépend que d'un degré d'activité de plus dans l'esprit, et qu'il n'y a qu'à exalter son ame. *Voyez ces Lettres* (*a*).

§. IV.

(102) D. L'idée que toutes les nations ont des attributs de Dieu, n'est-elle pas contredite par les maux qui désolent la terre? L'impossibilité de concilier ces deux choses n'a-t-elle pas produit l'hérésie *des deux principes?*

R. Nous répondons à cela par les termes mêmes d'un grand partisan du Manichéisme, toujours acharné contre la religion, mais point toujours conséquent dans ses systêmes. Si le systême des deux principes se réalise quelque part, c'est dans ses ouvrages. « Les » idées les plus sûres et les plus claires de » l'ordre, nous apprennent qu'un être qui » existe par lui-même, qui est nécessaire, » qui est éternel, doit être unique, infini, » tout-puissant et doué de toutes sortes de » perfections; ainsi, en consultant ces idées, » on ne trouve rien de plus absurde que » l'hypothèse des deux principes.... Quand » les Manichéens nous allèguent que, puis- Dict. hist. et crit. art. *Manichéens*, Note (*d*).

(*a*) Cette opinion a gagné depuis beaucoup de partisans. Les convulsionnaires et les magnétiseurs prétendent la prouver par l'expérience, même à l'égard des choses qui sont le résultat de déterminations libres. Meiners, professeur à Gottingen, dans son *Thierischen Magnetismus*, Lemgo, 1788, appelle *hommes à double vue*, *ou ayant la seconde vue*, ceux qui voient le présent et l'avenir.

» qu'on voit dans le monde plusieurs choses
» qui sont contraires les unes aux autres, il y
» a nécessairement deux principes, ils font
» pitié. L'opposition qui se trouve entre ces
» êtres, fortifiée tant qu'on voudra, par ce
» qu'on appelle variations, désordres, irré-
» gularités de la nature, ne sauroit faire une
» demi-objection contre l'unité de Dieu. On
» donne raison de toutes ces choses, ou par
» les diverses facultés que Dieu a données au
» corps, ou par le concours des causes occa-
» sionnelles, intelligentes, sur lesquelles il
» lui a plu de se régler. » Le copiste de Bayle,
» Voltaire, parle comme son modèle, pour
» et contre le Manichéisme. « Le mot de
» *bon*, dit-il, de *bien-être* est équivoque; ce
» qui est mauvais par rapport à vous, est bon
» dans l'arrangement général. L'idée d'un
» être infini, tout-puissant, tout intelligent et
» présent par-tout ne révolte point votre raison.
» Nierez-vous un Dieu, parce que vous aurez
» eu un accès de fièvre ? Il vous devoit le
» bien-être, dites-vous ; quelle raison avez-vous
» de penser ainsi ? Pourquoi vous devoit-il
» ce bien-être ? quel traité avoit-il fait avec
» vous ? Il ne vous manque donc que d'être
» toujours heureux dans la vie pour reconnoître
» un Dieu ? Vous qui ne pouvez être parfait
» en rien, pourquoi prétendriez-vous être
» parfaitement heureux ? Mais je suppose que
» dans un bonheur continu de cent années,
» vous ayez un mal de tête ; ce moment de
» peine vous fera-t-il nier un Créateur ? Il n'y
» a pas d'apparence. Or si un quart d'heure
» de souffrance ne vous arrête pas, pourquoi

» deux heures ? pourquoi un jour ? pourquoi » une année de tourmens vous feroient-ils » rejeter l'idée d'un artisan suprême et uni- » versel ? »

(103) D. L'origine du mal n'est-elle pas une des grandes difficultés dont se soient prévalus les athées ?

R. L'on ne peut disconvenir que la difficulté ne soit spécieuse ; mais fût-elle même absolument insoluble, que s'ensuivroit-il ? Sur de si grands objets nous ne devons pas nous flatter de tout résoudre ; et il suffit, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'une vérité soit établie sur les preuves les plus convaincantes, pour ne pas s'inquiéter de toutes les difficultés que l'on forme contre elle : sans cela, que de vérités géométriquement démontrées demeureroient encore incertaines ! Au reste, les objections tirées de l'existence du mal, soit physique, soit moral, s'évanouissent d'elles-mêmes, lorsque mettant à part quelques préjugés, on fait les considérations suivantes : Ci-dessus, n. 101.

1.° Dieu n'est pas obligé de faire tout le bien qu'il peut, il y a même une absurdité à le supposer. Quoique infiniment bon et puissant, il a pu, sans déroger à sa puissance et à sa bonté, produire des êtres plus ou moins parfaits, varier les degrés de leurs perfections ; et dès qu'il peut y avoir du plus ou du moins, il y a nécessairement des imperfections et des défauts du moins relatifs. Soutenir que Dieu n'a pu créer un être imparfait, c'est affirmer qu'il n'a rien pu produire de borné, qu'il a dû porter la perfection de ses ou-

vrages à l'infini, qu'ils ne sont pas dignes de lui, s'ils ne sont aussi parfaits que lui-même. Absurdité révoltante : tout être créé est essentiellement borné, et tout être borné est imparfait.

2.° Pour juger si le mal est un don digne de Dieu, il faut examiner si c'est un mal qui ne soit mêlé d'aucun bien. Dès qu'il est bon à certains égards, quand même il pourroit devenir un mal par notre faute, il s'ensuit seulement que c'est un bien borné; un bien qui pourroit être plus grand; mais il ne s'ensuit pas que ce soit un mal pur, un don incompatible avec la bonté de Dieu, puisque ses dons sont nécessairement bornés.

3.° Tout ce que les philosophes Manichéistes disertent sur le mal moral, se réduit à prétendre que des hommes doivent être des automates, par un entier dépouillement de la liberté : que Dieu doit récompenser des vertus forcées, dominer sur les hommes en maître aveugle, mol, foible, imbécille; que sa bonté doit absorber sa justice, sa sagesse, sa puissance même et tous ses attributs. Dieu, selon eux, n'est pas juste, mais seulement bon; et sa bonté est une vraie *bonassité*, une indifférence inexcusable dans un Législateur, une mollesse indigne du Maître du monde (*a*).

(*a*) C'est ainsi que de mauvais raisonneurs parmi les chrétiens, sans avoir le même degré de stupidité que les idolâtres, ont dérogé, comme eux, aux attributs et aux propriétés les plus essentielles de l'immuable Divinité; et cela sous prétexte de modération, de douceur et de sagesse : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt, et mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei.* Rom.

(104) D. La liberté n'est-elle pas un présent funeste, comparable à un couteau qu'un père mettroit entre les mains d'un enfant frénétique?

R. N'est-ce pas une espèce de frénésie, que de comparer la liberté avec la frénésie? On peut douter si Bayle et Voltaire jouissoient de leur plein sens, quand ils raisonnoient de la sorte. 1.° Le frénétique est-il maître de lui-même? la délibération et la réflexion peuvent-elles avoir lieu dans ce qu'il opère. Une volonté libre est éclairée par un entendement sain : il ne tient qu'à elle de suivre ses lumières; la passion peut lui disputer l'empire sur elle-même, mais elle ne peut le lui enlever sans sa propre détermination. 2.° L'épée dans la main d'un furieux ne peut produire aucun bien; la liberté est le principe des vertus, des récompenses méritées, d'un hommage digne de Dieu. 3.° Un père ne peut être toujours avec son fils pour diriger l'usage de ce glaive, ni lui donner par-tout un secours proportionné au danger qu'il court de la part de l'instrument fatal : les lumières divines et l'assistance de la grâce ne sont jamais séparées de notre liberté. On ne finiroit pas si on suivoit cette comparaison dans tous les points où elle se dément.

(105) D. Un père qui ne feroit pas à ses enfans tout le bien, ou qui n'en détourneroit pas tout le mal qu'il pourroit, seroit-il regardé comme un bon père?

R. Toutes les comparaisons que l'on fait entre Dieu et un père, un tuteur, un médecin, un maître, un souverain, etc., sont

défectueuses. 1.° Dieu veut un hommage libre, tout autre est indigne de lui. 2.° Un père n'est que père : Dieu est père, juge, rémunérateur, maître, souverain, etc. tout à la fois; il est la cause particulière et la cause générale. Il faut qu'il remplisse toutes ces qualités. 3.° Il y a contradiction à dire que Dieu fait ou doit faire tout le bien qu'il peut, puisqu'il feroit l'infini; nous l'avons déjà remarqué. Bayle lui-même déclare, « qu'il n'admet point » pour règle de la bonté et de la sainteté de » Dieu, les idées que nous avons de la bonté » et de la sainteté en général.... que nos idées » naturelles ne peuvent point être la mesure » commune de la bonté et de la sainteté divine, » et de la bonté et de la sainteté humaine; » que, n'y ayant point de proportion entre le » fini et l'infini, il ne faut point se promettre » de mesurer à la même aune la conduite » de Dieu et la conduite des hommes; et » qu'ainsi, ce qui seroit incompatible avec la » bonté et la sainteté de l'homme, est com- » patible avec la bonté et la sainteté de Dieu, » quoique nos foibles lumières ne puissent pas » apercevoir cette compatibilité. »

(Œuvres de Bayle. T. 2. p. 997 et 998.)

(106) D. N'eût-ce pas été un grand bien pour l'homme, que d'être forcé à mériter le Ciel?

R. *Forcé à mériter*, est une absurdité. Quand nos philosophes combinent ainsi les termes, ils ne s'entendent pas eux-mêmes.

(107) D. Si Dieu peut empêcher le mal, et qu'il ne le veuille pas, comment est-il bon? S'il le veut, et qu'il ne le puisse pas, comment est-il tout-puissant? Voltaire croit qu'on ne peut point répondre à ce dilemme.

R. Nous y avons déjà répondu dans toute l'étendue que la chose exige. Dieu peut empêcher le mal, mais il ne le veut pas pour des raisons dignes de sa sagesse et de sa justice, conformes à sa sainteté et à sa bonté.

(108) D. Comment peut-il se faire que la permission du péché ne blesse pas les attributs de Dieu?

R. Quel attribut cette permission pourroit-elle blesser? 1.° La permission du péché ne blesse point la justice, parce que l'objet de la justice est de récompenser le bien, et de punir le mal. « La Providence, dit un philo-» sophe, ne veut point le mal que fait l'homme, » en abusant de la liberté qu'elle lui donne; » mais elle ne l'empêche pas de le faire. Elle » l'a fait libre afin qu'il fît, non le mal, mais » le bien par choix... La justice de l'homme » est de rendre à chacun ce qui lui appartient, » et la justice de Dieu de demander compte à » chacun de ce qu'il lui a ordonné. » 2.° Cette permission ne blesse pas la sagesse de Dieu, parce que la véritable beauté du monde moral est que l'homme embrasse la vertu par préférence, par goût, par choix et librement : or, cela ne pourroit avoir lieu sans la permission du péché. 3.° Elle ne blesse point la bonté, laquelle consiste à vouloir et à faire du bien; or, la permission du péché n'est point opposée à la bonne volonté de Dieu, elle n'arrête pas ses bienfaits, elle n'empêche jamais l'homme d'en profiter. 4.° Elle ne blesse point la sainteté, parce qu'il n'y a que la volonté ou l'action du péché qui la blesse en effet; et que le plus bel hommage que l'on puisse rendre à sa

Emile, t. 3, p. 77.

sainteté, est de résister au pouvoir de pécher. 5.° Tout au contraire, rien ne fait mieux juger de la grandeur des attributs de Dieu, que la permission du péché; et qu'est-ce qui nous fait mieux connoître sa sainteté infinie, que la manière dont il a exigé que le péché fût réparé; ou sa justice, que les rigueurs dont il le punit; ou sa magnificence et sa libéralité, que les récompenses dont il couronne ceux qui ont triomphé des attraits du péché? Et que deviendroient les combats et les couronnes des justes, si le péché étoit impossible? La force, la constance, la fidélité seroient des vertus chimériques. La morale seroit un mot vide de sens. Les épreuves qui nous rendent dignes de Dieu, ne seroient pas en son pouvoir. (409, 412, 449.) 6.° A tout cela, ajoutons ce grand attribut de la Divinité, la miséricorde, le plus saillant et le plus touchant de tous, dont les effets l'emportent sur tout ce qu'il y a d'admirable dans ses œuvres (*a*): attribut qui n'a pu se manifester qu'autant que Dieu a permis nos prévarications et nos iniquités, et qui éclate davantage, comme le dit l'Evangile « dans un seul pécheur pénitent, » que dans 99 justes qui n'ont pas besoin de » pénitence, et par là cause beaucoup plus de » joie dans le ciel. » Il n'est pas de sacrifice plus agréable à Dieu, qu'un cœur contrit et

Luc. 15.

(*a*) *Miserationes ejus super omnia opera ejus.* Psal. 144. — *Faciens misericordias Dominus.* Ps. 102. — *Quia apud Dominum misericordia et copiosa apud eum redemptio.* Ps. 129. — *Cui proprium est misereri semper et parcere.* Orat. Eccles. in Missâ Defunct.

humilié (*a*). Et de l'autre côté il ne peut exister dans l'homme des sentimens plus profonds et plus délicieusement restaurans que ceux de la componction et de la véritable pénitence, où les larmes même deviennent une nourriture salubre et ravissante. Quelle impression que celle que produit infailliblement l'histoire de l'Enfant prodigue, de son départ, de son retour, et de l'accueil que lui fait le meilleur des pères! Y a-t-il dans l'Ecriture un tableau plus digne de Dieu, qui le fasse aimer davantage, qui lui subjugue plus impérieusement les cœurs? Quel Psaume remue nos ames d'une manière plus forte et plus douce que le *Miserere meî, Deus;* et par un rapport où la reconnoissance se mêle avec la douleur, le Psaume *Benedic anima mea Dominum, et noli oblivisci omnes retributiones ejus* (*b*). O saintes ardeurs d'une Magdeleine, d'un Pierre, d'une Marie d'Egypte, d'un Augustin, vos feux s'allumèrent dans la contrition du cœur. Et le Sauveur même ne dit-il pas : *Cui autem minùs dimittitur, minùs diligit?* Que dire du consolant et enflammant mystère de la rédemption, qui, suivant l'expression de l'Eglise dans une prière solennelle, semble nous féliciter de la faute de notre premier père (*c*)? De là la grande conclusion de saint Paul : Luc. 7.

(*a*) *Sacrificium Deo spiritus contribulatus, cor contritum et humiliatum.* Ps. 50.

(*b*) *Qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis, qui sanat omnes infirmitates tuas. Qui coronat te in misericordiâ et miserationibus. — Secundùm altitudinem cœli à terrâ corroboravit misericordium suam super timentes se. Quomodò miseretur pater filiorum, etc.* Psal. 102.

(*c*) *O! felix culpa quæ talem ac tantum meruit*

Rom. XI. 32. *Conclusit Deus omnia in incredulitate ut omnium misereatur* (*a*).

(109) D. Le crime heureux sur la terre, et la vertu dans l'oppression, n'est-ce pas une vraie confusion, un mal pur et sans mélange de bien?

R. Oui, dans le système de l'athée, qui ne prévoit pas le temps où tout sera remis en sa place.

(110) D. Si Dieu réserve ses récompenses et ses châtimens pour l'avenir, n'est-

habere Redemptorem! In Cantico *Exultet* fer. VI maj. Hebd.

(*a*) A des considérations qui justifient pleinement la Providence, nous ajouterons quelques autres qui ont le même but 1.° Si la justice de Dieu exige que le crime soit puni, elle veut aussi qu'un Dieu infiniment bon ne laisse pas la moindre bonne action sans récompense. Or, comme il arrive souvent que les hommes les plus coupables fassent quelque bonne action, Dieu qui voit, qu'à raison de leur réprobation et impénitence finale, ils ne peuvent recevoir leur récompense dans l'autre vie, la leur accorde en celle-ci. — 2.° Nous ne croyons heureux l'impie, comblé d'honneurs, de dignités, de richesses, que parce que nous avons de fausses idées du bonheur, et qu'à l'exemple de Damocles, nous ne jugeons que de l'extérieur, sans faire attention à l'intérieur. Quelque éblouissante et éclatante que soit la splendeur de l'état de l'impie, il n'en est que plus malheureux; *Omnis improbus miser, etiamsi omnibus prorsùs fortunæ bonis, quæ dicuntur, abundet.* Nemesius de hom. nat. C. 44. — Si à l'extérieur il paroît content et heureux, il porte dans son intérieur un bourreau acharné qui jour et nuit trouble son repos, déchire son cœur, et remplit son ame de frayeur et d'angoisse. Denys le tyran, Tibère et Néron en sont des preuves. 3.° Le bonheur du méchant selon le prophète-roi, Psaume 36, est de très-courte durée, et par-là même ce bonheur est une punition pour lui, par la crainte continuelle où il est de le perdre, et par le peu d'espoir qu'il a d'être heureux dans l'autre vie.

il pas au moins coupable d'une injustice passagère ?

R. 1.° Si Dieu récompensoit le bien ou punissoit le mal sur-le-champ, il ôteroit aux pécheurs le moyen de faire pénitence, et aux justes le mérite de persévérer dans la vertu, malgré ses épreuves. 2.° S'il exerçoit toujours sa justice dans ce monde, il nous ôteroit un des plus démonstratifs argumens de l'immortalité de nos ames *. 3.° L'homme deviendroit servile et mercenaire ; il éviteroit le mal par la seule crainte d'un châtiment imminent, il seroit vertueux par l'appât d'un avantage temporel, infaillible (*a*). 4.° La patience, l'humilité, la mortification, le pardon des injures, l'espérance en Dieu, le détachement des choses de la terre, et bien d'autres vertus germent, se nourrissent et croissent dans l'adversité. En faisant cesser toute injustice, tout genre de misère et d'oppression, Dieu.

* Ci-dessous n. 185.

(*a*) Ces réflexions se trouvent en partie consignées dans un passage d'un des plus savans Pères de l'église, qui a fort approfondi la présente matière. *Si Deus nùnc omne peccatum manifestâ plecteret pœnâ, nihil ultimo judicio servari putaretur. Rursùs, si nullum peccatum nùnc puniret apertè Divinitas, nulla esse providentia divina crederetur. Similiter in rebus secundis, si non eas Deus quibusdam petentibus evidentissimâ largitate concederet ; non ad eum ista pertinere diceremus ; itemque si omnibus eas petentibus daret, non nisi propter talia præmia serviendum illi esse arbitraremur ; nec pios nos faceret tales servitus, sed cupidos et avaros. — Placuit divinæ providentiæ præparare imposterùm bona justis quibus non fruentur injusti ; et mala impiis quibus non excruciabuntur boni. Ista verò temporalia bona, et mala utrisque voluit esse communia, ut nec bona cupidiùs appetantur, quæ mali quoque habere cernuntur ; nec mala turpiter evitentur, quibus et boni plerumque afficiuntur.* August. de Civit. Dei.

nous retrancheroit les moyens les plus sûrs de sanctification et de salut. 5.° Souvent une action qui paroît louable, est réellement digne de punition, parce qu'elle a été faite par un motif criminel; souvent un délit qui semble mériter les plus grands supplices, est pardonnable, parce qu'il a été commis par surprise ou par erreur. Pour éviter les murmures, pour s'assujettir aux idées trompeuses des hommes, Dieu seroit obligé de faire des injustices, en récompensant une vertu qui n'est qu'apparente, et en punissant sévèrement une surprise pardonnable. 6.° Les souffrances des justes sont souvent la suite d'un fléau général: faudra t-il que Dieu fasse continuellement des miracles, pour leur procurer un sort différent de celui des autres hommes? (*a*)

(111) D. Comment faut-il s'y prendre pour donner un nouveau poids aux raisons que les chrétiens apportent pour concilier les attributs de Dieu avec l'existence du mal?

R. Il suffit de découvrir l'absurdité des systêmes contraires.

(112) D. Quels sont-ils?

R. Le Manichéisme et le Fatalisme. Le Manichéisme est, dès la première vue, un tissu de contradictions et de contes ridicules. 1.° C'est l'idée d'un principe malfaisant, lequel est coéternel à Dieu, indépendant de

(*a*) Nous avons fait plusieurs réflexions sur ce sujet dans la Dissertation publiée sur *les tremblemens de terre, la peste, les orages, etc.* qui se trouve à la fin des *Observations philosophiques*, Liége, chez Bassompierre 1788; nous y renvoyons.

Dieu, capable d'arrêter la toute-puissance, la bienfaisance et tous les desseins de la sagesse de Dieu. Cet être malfaisant existe par lui-même, et il est d'abord en cela égal à Dieu. Mais comment, ayant cette souveraine perfection, n'a-t-il avec cela que des attributs funestes et détestables? Comment existant nécessairement, et par lui-même, ainsi que Dieu, est-il d'une nature totalement opposée à celle de Dieu.

2.° Comment ce monde où nous voyons régner l'ordre le plus admirable, et l'harmonie la plus merveilleuse, où tout est si bien lié, où brillent de toute part les caractères d'une sagesse infinie; comment ce monde ne seroit-il que l'effet du conflit et de l'opposition de deux principes ennemis, dont l'un ne peut jamais s'accorder avec l'autre, dont l'un ne cherche qu'à détruire ce que l'autre fait, et qui sont également puissans; l'un pour établir l'ordre par-tout, et l'autre pour porter par-tout le désordre? Comment cet ordre, cette harmonie, tous ces brillans traits de sagesse ne seroient-ils que le résultat des combats et de l'opposition de ces deux principes?

3.° Sur quoi fondé, s'avise-t-on de dire que la matière est mauvaise par sa nature; qu'une substance étendue et composée de parties est un principe de mal? En voyant les services, et les agrémens multipliés que la matière procure, desquels l'homme peut abuser quelquefois, il est vrai, mais dont il peut faire aussi un usage innocent; et qu'il peut sanctifier par la reconnoissance envers

le Créateur; la raison ne nous fera-t-elle pas regarder comme une extravagance l'idée manichéenne, qui ne nous présente la matière que comme l'ennemie née de la sagesse et de la vertu ?

4.° Si j'examine les êtres sensibles qui sont sur la terre, je vois que depuis l'insecte jusqu'à l'éléphant, tout est fait avec dessein, et m'annonce une sagesse infinie; que tout a son utilité, et montre la bonté la plus attentive; que tout m'instruit de la fécondité inépuisable de la toute-puissance divine, et me remplit d'admiration. Si quelquefois ces êtres sensibles sont la cause de quelque mal physique, la raison et l'intelligence donnée à l'homme lui fournissent assez de moyens pour l'éviter ou pour le réparer : et d'ailleurs, ces maux physiques, que sont-ils en comparaison des avantages qu'on en retire, des services qu'ils rendent, ou des vertus auxquelles ils donnent occasion ?

5.° Si l'homme suit l'impulsion de deux principes opposés et ennemis, il n'est pas plus louable en faisant bien, ni plus condamnable en faisant mal, qu'une pierre n'est louable ou condamnable, lorsqu'abandonnée à sa propre pesanteur, elle tombe et tend vers le centre de la terre; car ce qu'il y a en lui du mauvais principe, doit nécessairement opérer le mal; ce qu'il y a en lui du bon principe, doit nécessairement opérer le bien. Il doit donc être nécessairement passif sous ces deux puissances. Cependant l'homme est sujet au repentir; il sent qu'il fait mal, parce qu'il le veut, et parce qu'il abuse librement de ses

facultés. Si l'habitude est violente et comme insurmontable, il comprend bien que c'est là l'effet des abus réitérés qu'il a faits de sa liberté. Il est donc faux que l'homme soit mu et conduit par deux principes opposés. Il n'est donc pas l'ouvrage de deux principes; et sa propre expérience lui démontre que l'hypothèse manichéenne est la plus extravagante absurdité.

On aura une juste idée de Bayle, lorsqu'on réfléchira que c'est en faveur de cette belle hypothèse qu'il a déployé tout son génie (*a*). Opposons à ses sophismes le raisonnement d'un philosophe païen. « Le dessein de la » nature, dit Chrysippe, dans son Traité de » la Providence, n'a pas été de rendre les » hommes sujets aux maladies, ce qui ne » conviendroit pas à la cause de tous les biens; » mais si du plan général du monde, qui est » très-bien ordonné et très-utile, il en résulte » quelques inconvéniens, c'est qu'ils se sont » rencontrés à la suite de l'ouvrage, sans qu'ils » aient été dans le dessein primitif, et dans le » but de la Providence. Par exemple, quand

(*a*) Pour connoître ce fameux Sceptique, qu'on peut regarder comme le Généralissime des incrédules, voyez les différens portraits qu'en ont fait Ramsay, Crousaz, Le Clerc, l'auteur d'un beau *Discours sur le danger des grands talens, quand ils ne sont pas conduits par la sagesse*; l'auteur des *Lettres sur les anglois et sur les françois*; celui des *Essais sur les philosophes*; Saurin, *Sermons*, 3.e *vol.*; Porée, Orat. *de Credul. in Doct.*; le P. de Neuville, *Sermon sur le scandale, etc. etc.* — Voyez encore une *Lettre critique sur Bayle*, à la Haye, 1732. — *Examen critique des ouvrages de Bayle*, 1747. — *La Religion vengée, par une société de gens de Lettres, six premiers Tomes.*

» la nature a formé le corps humain, l'excel-
» lence et l'utilité de l'ouvrage demandoient
» que la tête fût composée d'un tissu d'osse-
» mens minces et déliés; mais par-là il en ré-
» sultoit l'incommodité de ne pouvoir résister
» aux coups. Il en est de même de la vertu;
» l'action directe de la nature y tend et la fait
» naître : mais par une espèce de concomi-
» tance, elle a produit par contre-coup la
» source des vices. »

Un païen ne pouvoit rien dire de plus raisonnable, sur-tout dans l'ignorance où il étoit de la chute du premier homme. Le P. Malebranche a éclairci et développé ce principe de Chrysippe. On trouvera d'excellentes réflexions contre les sophismes de Bayle, dans un ouvrage anglois de M. Hutchesón, qui a paru traduit en françois en 1770; *Système de philosophie morale*, T. 1, p. 314, 320 et suivantes.

(113) D. Le Fatalisme est-il plus raisonnable que le Manichéisme?

R. Le Fatalisme n'est qu'une conséquence évidente de l'Athéisme, aussi déraisonnable que lui. Voici la remarque d'un homme qui a préconisé toutes les erreurs, et celle-ci par prédilection : « Vous ne trouvez pas que » Dieu soit bon, parce qu'il y a du mal sur la » terre; mais la nécessité qui tiendroit lieu » d'un Être suprême, seroit-elle quelque » chose de meilleur? Dans le système qui » admet un Dieu, on n'a que des difficultés » à surmonter, et dans tous les autres systèmes » on a ses absurdités à dévorer. » Il n'y a donc pour nous que *des difficultés*; pour les

Pensées de Volt. p. 9. édit. 1765.

Athées, il y a *des absurdités*, de l'aveu de Voltaire : il y en a à peu près autant pour les Manichéens, en faveur desquels il s'est allié avec Bayle. Mais une observation à faire : 1.° c'est que nous avons de bonnes réponses à opposer à ces difficultés, tandis que nos adversaires *dévorent leurs absurdités* en silence, ou ne répondent que par d'autres absurdités. 2.° Nous avons de fortes raisons pour ne pas nous en laisser imposer par ces difficultés ; parce que nos principes étant démontrés et incontestables, les difficultés doivent s'ajuster aux principes, et ces principes ne doivent point se plier aux difficultés. 3.° Nous parlons d'après les leçons de la foi et les dogmes d'une religion divine, démontrée telle par des argumens invincibles : les Fatalistes et les Manichéens n'ont d'autres garans que leur imagination et le délire philosophique. 4.° Si après tout ce que nous répondons aux objections sur l'existence du mal, il reste encore quelques ténèbres à dissiper ; si la force des passions nous étonne, si le mal moral et le mal physique paroissent avoir trop d'étendue, le dogme du péché originel et d'une altération générale opérée dans toute la nature, explique cette énigme. Ce dogme est un mystère sans doute, mais ce mystère est prouvé, comme nous le ferons voir; et ce mystère une fois prouvé, en explique beaucoup d'autres, qui sans lui sont inexplicables. L. iv. ch. 5, art. 5.

§. V.

(114) D. De ces réflexions sur la Providence

et les attributs de Dieu, peut-on conclure que tout est bien, et adopter le système de l'Optimisme ?

R. 1.° L'on ne peut nier que, par rapport à Dieu, tout soit bien, parce que Dieu ne sauroit rien faire qui soit mal, quoiqu'il puisse augmenter le bien et le perfectionner à l'infini.

2.° Par rapport à l'homme, considéré dans cette vie précisément et sans l'espérance de l'avenir, il est certain que tout n'est pas bien ; et c'est insulter à ses maux, que d'oser lui dire le contraire.

3.° Le système de l'Optimisme, qui, pris dans le sens de ses partisans, n'est qu'un raffinement métaphysique, né dans une imagination plus riante que vraie, se vérifie en quelque sorte dans la personne de l'homme juste, dont les vertus s'accroissent dans les souffrances et les combats, et chez qui l'attente du bien à venir est toujours un soulagement aux maux présens. Dans l'une et dans l'autre fortune, il jouit en paix de son Dieu, comme il jouit de lui-même ; il jouit avec transport de toute la nature ; il jouit sans crainte et sans envie de tout ce qu'il y a de bon dans les autres ; il supporte sans aigreur, sans amertume, le mal qui s'y rencontre, et qu'il ne peut y corriger ; il prête à tout ce qu'il voit, le jour le plus favorable ; il embellit tout ce qu'il touche. Il sait que Dieu a placé dans les souffrances et les épreuves de la vertu le germe de la félicité de ses enfans. Les sentimens de patience, de paix, de consolation, d'espérance, qui accompagnent cette con-

Ci-dessous p. 162.

noissance, font de cette vie même une vie heureuse. La paille est séparée du grain sous la main du batteur. L'huile coule épurée après avoir passé sous la meule, qui a brisé l'amande et ses enveloppes. La même main qui s'appesantit sur le juste, l'éprouve et le purifie, tandis que le pécheur se désespère et se damne (*a*).

4.° Sous de telles considérations on peut dire que ce genre d'optimisme se réalise en quelque sorte à l'égard même de la Providence en général, qui a vu quelque chose de mieux et de plus digne d'elle, dans un monde où l'homme seroit épuré et couronné par des souffrances et des combats, que dans un monde, où une vertu facile et commune n'auroit pas de lutte a essuyer; dans un monde où un petit nombre d'élus emporteroit le ciel par de généreux efforts, que dans un monde où la multitude l'obtiendroit comme un apanage naturel; dans un monde où le malheur et le péché seroient les moyens d'une plus grande sainteté, et feroient éclater davantage les divins attributs, que dans un monde où il n'y auroit ni malheur ni péché. N.° 108, 409, 412, 449.

(*a*) *Creatura enim tibi factori deserviens, exardescit in tormentum adversùs injustos, et lenior fit ad benefaciendum his qui in te confidunt.* Sap. 16. —*Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* Rom. 8.— *Una eademque vis irruens bonos probat, purificat, eliquat; malos vastat, damnat, exterminat.* Aug.

CHAPITRE IV.

MALHEUR DE L'ATHÉE.

§. I.

(115) D. L'ATHÉISME ne peut tenir contre les lumières de la raison, mais ne trouve-t-il pas son compte dans les affections du cœur?

R. Si l'homme ne pouvoit chercher que l'impunité du crime, et placer sa béatitude dans la jouissance de quelques plaisirs fugitifs, se contentant de la portion de bonheur distribuée aux animaux, il pourroit envisager l'athéisme sans horreur. Mais une ame qui sait étendre ses désirs, ennoblir ses prétentions, estimer une félicité durable, prendre son essor vers l'éternité, animer la nature par ses regards, et y découvrir la main d'un ouvrier tout-puissant, ne voit dans l'opinion de l'athée que désolation et que désespoir. Sous ce coup-d'œil, tout est pour elle dans le désordre et dans l'attente du néant. Non-seulement elle se replie avec mépris et avec douleur sur elle-même, comme sur un atome de poussière agité par une impulsion fortuite et aveugle : mais l'univers entier n'est qu'un cahos hideux, où il n'y a ni lien, ni ressort, ni dessein, ni intérêt (*a*).

(*a*) Toutes les pensées sublimes, les grands sentimens naissent de l'idée d'un Dieu, de la Providence, de l'immortalité. Les livres des athées sont froids et lugubres, quelque ton que la philosophie leur donne ; ils ne s'élèvent que lorsqu'ils empruntent un langage qui combat leurs erreurs. *Firmamentum virtutis, exaltans animam.* Eccli. 34.

(116) D. Comment cette vérité, qui est si sensible, et si indépendante de tout raisonnement, a-t-elle pu échapper à quelques philosophes?

R. Elle ne leur a point échappé, mais ils se sont étourdis pour ne pas se rendre à son impression, qu'ils ont regardée comme une douce erreur, un charme illusoire, et ont cru devoir lui substituer le triste tableau du hasard et du néant. « Le spectacle de la nature, dit » J. J. Rousseau, si vivant, si animé pour ceux » qui reconnoissent un Dieu, est mort aux » yeux de l'athée; et dans cette grande har- » monie des êtres, où tout parle de Dieu d'une » voix si docile, il n'aperçoit qu'un silence » éternel. » C'est le cas de dire, avec un ancien Poète :

Delectâsti me, Domine, in factûrâ tuâ: et in operibus manuum tuarum exultabo.

Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc. Psal. 91.

Non umbræ altorum nemorum, non mollia possunt
Prata movere animum, non qui per saxa volutus
Purior electro campum petit amnis. 3 Georg.

C'est l'idée de Dieu qui embellit le monde entier, et donne de l'intérêt à tout ce qu'il renferme : c'est elle qui donne la parole aux êtres insensibles, qui interrompt le silence des forêts, qui donne de l'harmonie au murmure des ruisseaux, qui extasie à la vue d'une fleur, qui exalte aux sons de la musique, qui charme au champêtre concert des oiseaux. — « Quelle » réfutation (disoit un voyageur traversant » une contrée agréable et variée), quelle ré- » futation du système de Spinosa ne présente » pas le cantique, *Benedicite omnia opera* » *Domini Domino!* réfutation de cœur et de » sentiment, plus convaincante pour les ames » pures que tous les syllogismes. Comme l'un

» vivifie tout, la création générale et toutes » ses parties en particulier, tandis que l'autre » enveloppe tout de la nuit du néant ! Quel » cantique de vie à côté d'une chanson de » mort ! Ici l'on participe à tout : là tout est » mort, et l'observateur même n'est qu'un » grain de poussière de plus dans d'immenses » ruines. » — Un auteur moderne, judicieux » et modéré, n'a pas cru exagérer, ni écrire » un paradoxe, en tirant l'athée de la classe des êtres pensans et raisonnables, pour le placer parmi ceux que la nature n'a doués que de la sensation (*a*). Les athées avouent que

(*a*) « On a osé, dit-il, nous présenter l'athée comme un sage *dans qui la raison est devenue toute-puissante après avoir perdu la foi* (Nouv. Pens. phil.) ; ne feroit-on pas mieux de le définir l'homme sur lequel la raison et la foi ont perdu tout empire ? Ne sera-ce pas même lui trop accorder, que de souffrir qu'il soit classé parmi les hommes ? Comme nous, sans doute, il porte ses regards élevés vers les cieux ; mais comme l'animal, dont les yeux sont courbés vers la terre, il ne peut en saisir les rapports avec l'Être suprême. Le ciel lui a donné ce front sublime qui annonce l'intelligence ; peut-être étoit-il fait pour la posséder comme l'homme, à un certain degré ; mais, comme l'animal, il ne peut en distinguer les traces nulle part. Avec la faculté de penser, il sembla recevoir en naissant, des titres supérieurs à l'instinct ; mais les sens de l'animal ne sont-ils pas les seuls guides qu'il adopte ? Ainsi que l'homme, enfin, il jouit du don de la parole ; mais comme l'animal, ou jamais il n'interrogea l'univers, ou la nature est muette pour lui. » — « Que le soleil, du couchant à l'aurore, promène ses feux resplendissans ; à tout l'éclat du jour, que mille astres radieux fassent succéder la majesté des nuits, et célèbrent le Dieu qui les créa ; l'athée n'entend point le cantique de louanges dont retentit leur marche triomphante. Que mille êtres vivans peuplent nos champs et nos forêts ; qu'ils s'élèvent dans l'empire de l'air ; qu'ils respirent dans les abîmes de l'Océan ; et que leur génération se perpétue de siècle en siècle : ils n'éleveront point son esprit à l'auteur de la vie. Que le retour cons-

leur système est désolant, qu'il ne peut plaire qu'aux hommes qui ont un grand fond de mauvaise humeur, un tempérament mélancolique, une ame aigrie par des malheurs ou des infirmités (*a*). On a remarqué que le hérissé Spinosa étoit un génie triste, noir, rêveur, misantrope au prodige. Toutes les ténèbres du vice et les traits du désespoir étoient empreints sur le visage du fameux athée Dolet (*b*). Vanini n'avoit pas la physionomie plus heureuse. — Un homme aussi ingénieux que chrétien, disoit que ce système ne pouvoit plaire qu'aux amateurs de la mort, et appliquoit aux adversaires de la Divinité ces paroles de Salomon : *Omnes qui me oderunt, diligunt mortem.* Bayle, d'Alembert, Hume, etc. observent que les athées sages (s'il peut y en avoir de cette sorte) n'ont Prov. 8.

tant et régulier des frimas et du printemps, de l'été et de l'automne, annonce le Dieu de la sagesse et de la providence ; l'ordre ne lui dit rien de plus que la confusion et le cahos. Que la terre s'embellisse, et se couvre de toutes ses richesses, il cueillera ses fruits comme ceux du hasard. Insensible au milieu du spectacle imposant de l'univers, il n'entendra jamais cette voix et distincte et puissante : *C'est Dieu qui nous a faits ;* son cœur même ne lui dira pas. Est-ce donc là cet être destiné à la contemplation de la nature ? Le cœur environné de glace, et son esprit frappé de toute l'apathie de la stupidité, est-il donc fait pour apprécier l'ordre, la variété, les richesses qu'elle étale à nos yeux ; pour s'élever à la puissance, à la sagesse de l'auteur, par la beauté, l'ensemble, et la magnificence de l'ouvrage ? » *Ipse fecit nos, et non ipsi nos.* Ps. 99.

(*a*) Système de la nature, T. 2, p. 213. — Shaftesbury, *Lettre sur l'Enthous* Sect. 3.

(*b*) Seulement à le voir, dit un de ses contemporains (Jean Angeodonus) « on déméloit un insensé, un furieux, un enragé. Ni le bronze, ni la toile n'eussent jamais pu être comme son visage, l'image d'un monstre. »

garde de publier leurs sentimens ; « par charité et par générosité, dit Bayle, ils fortifieront plutôt les jeunes gens dans des doctrines qui peuvent les préserver des débauches, en leur donnant des consolations dans leurs misères, par l'espérance d'une éternité bienheureuse (*a*). » *Pour bien des gens* (dit le *système de la nature*), *leur ôter les idées de Dieu, ce seroit leur arracher une portion d'eux-mêmes, les priver d'un aliment habituel, les plonger dans le vide, et forcer leur esprit inquiet à périr faute d'exercice* (*b*).

Dict. crit. art. *Desbarreaux.*

(*a*) Bayle a-t-il pratiqué lui-même cette pompeuse maxime ? On seroit curieux de savoir quels sont ces incrédules si *charitables* et si *généreux*. On diroit que ces messieurs sacrifient les réflexions les plus profondes et les plus riches découvertes, à la simplicité des croyans. On sait à quoi s'en tenir.

(*b*) Faut-il s'étonner du vide et de l'ennui que l'homme éprouve, dès qu'il perd la grande et agissante idée de Dieu, de cet Être qu'il se représentoit comme présent en tout lieu et en tout temps, comme témoin et juge de ses actions et de ses pensées les plus secrètes, comme l'ami du cœur, le seul qui reste dans le malheur et l'affliction, comme l'auteur et le garant de sa félicité présente et éternelle ? « De combien de douceurs, dit le philosophe de Genève, n'est pas privé celui à qui la religion manque ? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines ? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret ? Quelle voix peut parler au fond de son ame ? Quel prix peut-il attendre de la vertu ? Comment doit-il envisager la mort ?.... » De là les dissipations que le dégoût invente avec une succession si rapide, et parmi lesquelles il n'en trouve aucune qui le guérisse. De là cette fureur de jeux, de courses, de danses et de spectacles, qui s'accroît à mesure qu'elle désespère de se satisfaire. De là encore ce goût pour la magie, ce désir de communiquer avec les esprits, si commun dans ce siècle soi-disant philosophique, et parmi les gens qui sembloient les moins disposés à y

(117) D. Les athées ne trouvent-ils pas un grand avantage à être délivrés de la crainte de la mort et de ses suites (*a*) ?

R. 1.° S'ils n'ont pas les agitations de la crainte, ils n'ont pas les douceurs de l'espérance, qui, dans l'homme juste, a toujours le dessus, et le fait anticiper sur le bonheur à venir.

2.° La vue de l'anéantissement n'a-t-elle pas de quoi les faire frissonner d'horreur ? Est-il plus doux d'être anéanti que d'être jugé par un Dieu sage, juste, et miséricordieux ? Ecoutons les philosophes. « L'instinct qui » fait frissonner l'homme à la mort, le laisse- » roit-il tranquille aux approches de sa des- » truction totale ? On est accoutumé à vivre, » à sentir, à être quelque chose. Ce n'est pas » sans peine que l'on s'arrache à soi-même, » et que l'on se dit : *Tu mourras tout en-* Merian, Hist. de l'académie de Prusse. T. 19.

croire (n. 320, 321). Quelle idée, hélas ! pourroit remplacer l'idée de Dieu ? idée déjà si vaste et si riche par elle-même, qui en produit et en nourrit mille autres, l'idée du devoir, de la vertu, de la justice, de la charité. Que dire des sentimens précieux attachés à toutes ces idées, de la voix de la conscience, de l'étude de la loi de Dieu, de la connoissance détaillée et raisonnée de ses commandemens, des préceptes de l'Eglise, des obligations multipliées d'un bon chrétien, des pieuses pratiques, qui occupent l'ame et en adoucissent toutes les situations par une onction ineffable ? Ciel ! quel vide l'anéantissement de toutes ces choses ne doit-il pas produire dans l'ame, et dans la vie de l'homme ! Et n'est-il pas bien naturel que nous devenions frivoles et insensés, dégoûtés de tout et de nous-mêmes, à proportion que nous devenons irréligieux ?

(*a* Le dogme de l'immortalité de l'ame est inséparable de celui de l'existence de Dieu, comme on le verra au Livre suivant, Chap. II.

Vol. Dict. phil. art. Chine. Catéchisme chinois. 2.e Entr.

» *tier.* » — « Ces doutes sont tristes. Il est » dur d'être anéanti. Espérez de vivre..... » pourriez-vous rejeter un système si beau, » et si nécessaire au genre humain? » Celui qui croit son ame immortelle, trouve dans cette persuasion un remède assuré comme tous les maux de la vie, et l'assaisonnement de tous les plaisirs raisonnables : tous les regrets et tous les plaisirs s'évanouissent dans cette grande idée, qui seule renferme toutes les louanges de l'Eternel et tous les motifs de l'aimer. L'auteur *du Système de la Nature* nous dit que c'est l'idée des enthousiastes, mais il ajoute que ces *enthousiastes* sont *heureux*.

Immortalitatis pulchrum est medicamentum... pulcher hymnus Dei homo immortalis. Clem. Alex.

(118) D. La crainte d'un Dieu ennemi du crime et terrible dans ses vengeances, ne doit-elle pas troubler la paix de l'homme, et le désoler par de tristes inquiétudes sur l'avenir?

R. Elle ne peut troubler que le méchant; et cette crainte déjà si utile à la société et à la sécurité publique, est bien propre à le corriger lui-même et à le sauver. La crainte de Dieu n'est dans l'homme vertueux qu'une crainte paisible, placée entre l'espérance et l'amour, une crainte qui raffermit, qui fortifie mieux que toutes les espérances de ce monde, qui abolit toutes les autres craintes (*a*), qui élève l'homme au-dessus de tous

(*a*) Puisque Dieu est le maître et le souverain arbitre de tout ce que les hommes peuvent craindre, les autres craintes s'évanouissent nécessairement dans la crainte de Dieu : *Qui timet Dominum, nihil trepidabit, et non pavebit, quoniàm ipse est spes ejus.* Eccli. 34. — *Auſe-*

les dangers, qui le met à l'abri de toute séduction, qui le rend plus grand que tout ce que les hommes exaltent et admirent (*a*),

§. II.

(119) D. Que penser des suicides si fréquens dans ce siècle ? Peut-on les regarder comme une suite de l'incrédulité et de la désolation qu'elle envoie dans les ames ?

R. Il n'y a pas lieu d'en douter. Dans le système de l'athée, il n'y a que la mort qui puisse finir ses maux. Le chrétien ne manque jamais de ressources, ses malheurs même augmentent ses espérances, et la loi de son Dieu est pour lui un principe assuré de consolation et de vie (*b*) ; mais l'impie se désespère, dès qu'il se voit immolé à la fatalité et aux caprices d'une matière aveugle. Cela seul prouve que l'irréligion, comme son effet et son fruit, le suicide, sont hors de la nature. De tous les êtres vivans, l'homme

Sæculi autem tristitia mortem operatur. 2. Cor. 7.

rendique sunt metus, sed ità ut is solus relinquatur, qui quoniàm legitimus ac verus est, solus efficit, ut possint cætera omnia non timeri. Lact. *L.* 6. *De vero Cultu.* n. 17. — Un Poète moderne a bien exprimé ce précieux avantage de la crainte de Dieu.

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
Rac. Athalie.

(*a*) *Magnus, et judex, et potens est in honore : et non est major illo qui timet Deum.* Eccli. 10. *Facultates et virtutes exaltant cor, et super hæc timor Domini.* Ibid. 40.

(*b*) *In æternum non obliviscar justificationes tuas, quia in ipsis vivificasti me.* Psal. 118. *Nisi quia lex tua meditatio mea est, tunc forte perüissem in humilitate meâ.*

seul se défait lui-même ; il sort de la nature, il est hors de sa destinée et du but de son existence.

(120) D. Les plaisirs des sens ne suffisent-ils pas pour attacher l'homme à la vie, et lui ôter le désir de sa destruction (*a*) ?

(*a*) L'auteur des *Saisons et des trois Poëmes*, (M. de St. Lambert) nous dit gravement que les suicides sont plus multipliés au commencement de l'hiver, parce que les plaisirs sont plus rares; qu'il faut les renforcer par les danses, les spectacles, les repas, etc. On peut juger par-là des nobles ressources de la philosophie : elle prétend détruire les préjugés, réformer la religion, faire la félicité des peuples ; et elle ne sauroit tenir contre l'hiver ! — Est-il possible qu'un homme qui prétend guérir le genre humain, ne connoisse pas le peu d'impression que font sur une ame troublée, dégoûtée, désespérée, ces dispositions bruyantes? Croit-il que l'assaisonnement des mets les plus rares, que la plus délicieuse musique puisse ramener la paix dans un cœur flétri par la débauche et le crime? Un Poète païen raisonnoit tout autrement :

Districtus ensis cui super impiâ
Cervice pendet, non siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem,
Non avium citharæque cantus
Somnum reducent. Hor.

Un autre païen nous apprend la même chose par une fiction qui exprime une très-grande vérité :

Epulæque ante ora paratæ
Regifico luxu. Furiarum maxima juxtà
Accubat, et manibus prohibet contingere mensas;
Assurgitque facem attollens atque intonat ore.
VI. Æn.

A ces deux Poètes on pourra joindre un troisième, qui n'est pas moins expressif.

Perpetua anxietas, nec mensæ tempore cessat.
Faucibus ut morbo siccis interque molares
Difficili crescente cibo ; sed vina misellus
Exspuit, Albani veteris pretiosa senectus
Displicet, ostendas melius, densissima ruga
Cogitur in frontem, velut acri ducta Falerno:
Nam scelus intrà se tacitum qui cogitat ullum.
Facti crimen habet, cedo, qui conata peregit.
Juvenal. Sat. XIII.

R. 1.° Ces plaisirs ne sont pas assez généraux pour attacher tous les tempéramens, tous les états, toutes les conditions, tous les âges. Les hommes courbés sous le travail, l'infortune, l'indigence, les ignorent presque absolument; et ce sont eux qui ont le plus besoin d'être ramenés à l'amour de la vie.... Les douceurs de la religion et des espérances chrétiennes appartiennent à tout le monde.

2.° Ce sont ces plaisirs mêmes qui, par leur continuité et leur excès, dégoûtent de la vie. A force de se divertir, l'on ne se divertit plus. Plus la jouissance est longue et pleine, plus elle est propre à convaincre du néant de toutes les satisfactions passagères (*a*). Aussi sont-ce les enfans du plaisir et de la débauche qui sont les plus sujets au dégoût de la vie; preuve certaine que la terre n'a pas de quoi satisfaire le cœur de l'homme, qu'il tend naturellement à l'immortalité, et que c'est le rendre odieux à lui-même que de le dépouiller

(*a*) Le seul moyen de trouver toujours de nouveaux plaisirs, de les goûter, d'en faire le délassement et la réfection d'une ame raisonnable, c'est d'en jouir selon les vues de Dieu, selon les règles de sagesse et de modération que prescrit la loi de Dieu; un poëte a bien rendu cette observation :

Les plaisirs sont les fleurs que notre divin Maître,
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître;
Chacune a sa saison, et, par des soins prudens,
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans;
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
Le travail est souvent le père du plaisir;
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moisson sans culture.

de cette grande prétention (*a*). L'école d'Epicure, selon la remarque du cardinal de Polignac, forme plus de suicides que toutes les autres (*b*) Lucrèce se tua à quarante-deux ans;

(*a*) « Avec le sentiment de la Divinité (dit l'auteur » des *Etudes de la nature*,) tout est grand, noble, » beau, invincible dans la vie la plus étroite; sans lui, » tout est foible, déplaisant, et amer au sein même » des grandeurs.... L'homme a beau s'environner des » biens de la fortune; dès que ce sentiment disparoît » de son cœur, l'ennui s'en empare. Si son absence se » prolonge, il tombe dans la tristesse, ensuite dans une » noire mélancolie, et enfin dans le désespoir. Si cet » état d'anxiété est constant, il se donne la mort. » L'homme est le seul être sensible qui se détruise lui-» même dans un état de liberté. La vie humaine, avec » ses pompes et ses délices, cesse de lui paroître une » vie, quand elle cesse de lui paroître immortelle et » divine. »

(*b*) *Pulchra voluptatis sanè solatia raptæ,*
Præclarum auxilium, dolor additus ipse dolenti!
Sic miser Assyriûm regnator Sardanapalus,
Post epulas, venerem, levium et genus omne bonorum,
Languentis vitæ impatiens ac sortis iniquæ,
Struxit in urbe rogum, seque et sua tradidit igni:
En Epicureæ dignissima meta Palæstræ. Antil. lib. 1.

Il est de fait qu'aucune passion de l'homme n'est suivie d'un dégoût plus mortel que la luxure. Les Païens, même les plus voluptueux, en détournoient leurs disciples et leurs lecteurs par l'impression assommante qui en reste :

Sperne voluptates, nocet empta dolore voluptas.

C'est l'avis d'Horace, qui parloit d'expérience. Le mot de Démosthène : *Ego tanti pœnitere non emo*, exprime énergiquement la même vérité. « Il n'y a pas d'aveux » plus formels, dit un Moraliste, ni moins suspects, » que ceux que nous avons en cette matière; les plus » lascives Epicuriens n'ont pas hésité à les faire. Ceux » qui n'en sentent pas la vérité au même degré, n'ont » sans doute jamais eu de pensées et de sentimens » dignes d'un être immortel, et sentent dès-lors moins » leur ravalement au rang des brutes. Si l'impiété a » produit tant de suicides, c'est en partie par son

Creech, son traducteur anglois, à quarante; Blount, à trente-neuf; le matérialiste Acosta se fit sauter la tête d'un coup de pistolet, etc. Montagne et Helvétius, zélés partisans d'Epicure, sont les grands panégyristes des suicides. Le *Système de la nature* enseigne expressément que « la honte ou l'indigence, » la perfidie de ses amis, l'infidélité de sa » femme, l'ingratitude de ses enfans, une » passion impossible à satisfaire, le chagrin, » la mélancolie, le désespoir, tout devient » un motif légitime de renoncer à la vie. » Un fer est le seul ami, le seul consolateur » qui reste aux malheureux; lorsque rien ne » soutient plus l'amour de son être : vivre est » le plus grand des maux, et mourir est un » devoir pour qui veut s'y soustraire. » Chap. 13. p. 305, 306.

(121) D. De là ne résulte-t-il pas que le prétendu courage des suicides n'est réellement qu'une foiblesse extrême, qui ne peut combattre le sentiment du mal ou de l'ennui?

R. C'est l'aveu qu'en a fait un philosophe fort ami d'Epicure, en traduisant un passage de Virgile sur ces héros si vantés d'une mort volontaire (*a*) :

Là sont ces insensés, qui, d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un secours volontaire;

» union constante avec la luxure. L'une est le fléau » de l'esprit, l'autre celui du cœur. »

(*a*) *Proxima deindè tenent mœsti loca, qui sibi letum*
Insontes peperêre manu, lucemque perosi
Projecêre animas; quàm vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem, et duros perferre labores!
Fata obstant; tristique palus inamabilis undâ
Alligat, et novies Styx interfusa coërcet. Æn. VI.

Qui n'ont pu supporter, foibles et furieux,
Le fardeau de la vie imposé par les dieux.
Hélas! ils voudroient tous se rendre à la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière.
Ils regrettent la vie; ils pleurent, et le sort,
Le sort pour les punir, les retient dans la mort.
L'abîme du Cocyte, et l'Achéron terrible
Met entre eux et la vie un obstacle invincible.

Tous les païens sensés ont parlé comme Voltaire. L'homme, dit Senèque, ne fait point paroître la force de son ame dans la haine de la vie, mais bien dans les combats contre le malheur, et la résolution de ne céder jamais à ses efforts (*a*). Le poète Martial dit la même chose en des termes presque semblables (*b*); Aristote pense de même (*c*). Et Cicéron s'exprime aussi avec la plus grande énergie, et avec un respect extrême pour l'Auteur de la vie (*d*). Enfin les comé-

(*a*) *Non est virtus timere vitam; sed malis ingentibus Obstare, nec se vertere, ac retrò dare.* In Thébaïde.

(*b*) *Rebus in angustis facile est contemnere vitam Fortius ille facit qui miser esse potest.*

Dans un autre endroit, il blâme un certain Fannius qui, pour ne pas mourir des mains de l'ennemi qui le poursuivoit, s'étoit donné lui-même la mort.

Hostem cùm fugeret, se Fannius ipse peremit;
Hic, rogo, non furor est, ne moriare, mori?

(*c*) *Mori ob inopiam, aut amorem, aut aliud molestum, non est fortis viri, sed timidi. Mollities enim est, fugere difficilia et aspera: neque mortem ut bonum sustinet, sed malum fugiens.* Lib. 3, Eth. cap. 7.

(*d*) *Nisi Deus is, cujus templum est id omne quod conspicis, istis te corporis custodiis liberaverit, hùc tibi patere aditus non potest.... Piis omnibus retinendus est animus in custodiâ corporis, nec injussu ejus à quo ille datus est, ex hominum vitâ migrandum est.* Somn. Scip. cap. 3. Entre les Stoïciens même, qui, de tous les Phi-

diens même ont répandu le ridicule sur ce prétendu courage de se défaire :

Aller en l'autre monde est très-grande sottise, Molière.
Tandis qu'en celui-ci l'on peut être de mise.

Toutes les lois civiles de l'Europe, depuisqu'elle est devenue la partie la plus éclairée de l'Univers, réprouvent et flétrissent le suicide comme le fruit d'un lâche désespoir ; et jusqu'à l'époque de notre beau siècle philosophique, il ne s'étoit trouvé qu'un petit nombre d'enthousiastes furieux, qui en eussent entrepris l'apologie. Les lois d'Athènes punissoient le destructeur de soi-même, en ordonnant que la main du cadavre fût brûlée séparément du reste. A Thèbes, le corps d'un suicide étoit brûlé avec infamie. Montesquieu s'est trompé en disant que les lois romaines ne condamnoient pas les suicides ; elles décernent que les suicides seront privés de la sépulture sacrée et religieuse. Chez quel peuple eût-on pu considérer le suicide avec indifférence et le laisser impuni ? N'est-il pas de toute évidence que les malheureux épris de cette manie sont les plus redoutables des hommes ? De quoi n'est pas capable celui qui a résolu sa propre destruction ? Quel crime peut lui

losophes, ont été les plus favorables au suicide, les plus sensés se sont déclarés contre ce prétendu courage. *Homines, sustinete, DEUM expectate, donec ille signum dederit, et solverit hoc vos ministerio ; tunc ad eum redite. Nunc autem in præsenti, æquo tolerate animo, et incolite regionem istam in quâ vos collocavit.* Epictet. — Il y a quelque chose de bien philosophique et de bien vrai dans l'éloge que l'Eglise fait de saint Martin : *O virum ineffabilem, qui nec mori timuit, nec vivere recusavit!*

donner de la crainte ou de l'horreur, s'il a quelque intérêt ou quelque plaisir à le consommer avant de se dérober absolument et irrévocablement aux regards et au pouvoir de ses semblables?

(122) D. Pour se justifier, ces messieurs disent que la vie est un mal; que l'existence est un triste présent de Dieu : que faut-il penser de cette apologie?

R. 1.° La vie fût-elle un mal, un peu plus de force nous apprendroit à la supporter; un peu plus de religion en adouciroit le poids; un peu plus de crainte de Dieu nous y tiendroit attachés jusqu'à ce qu'il nous fût permis de la quitter. Ah! si le zèle des ministres de l'Evangile, fortement et efficacement secondé par la puissance du gouvernement, pouvoit rétablir les mœurs, abolir les sensations brutales qui avilissent les ames, les dégradent et les détachent d'elles-mêmes, rendre à la religion son lustre et ses droits; si la ferme espérance d'une brillante immortalité remplaçoit le sombre et désolant aspect du néant, les hommes ne songeroient plus à entreprendre sur leurs jours. Un courage animé et soutenu par toutes les ressources d'une foi divine les éleveroit des ravages de l'adversité, sur les douleurs des infirmités humaines; ils n'auroient garde d'envoyer dans un prétendu néant une ame qu'ils sauroient réservée au ressentiment redoutable de l'auteur de la vie, outragé dans sa bienfaisance et dans son souverain domaine; ils sauroient, d'après la doctrine de l'apôtre, qu'ils appartiennent dans la vie et dans la mort au grand roi de tous les êtres,

et que ces deux époques de notre existence doivent être enregistrées dans le grand livre du Maître des temps (*a*).

2.° Pourquoi la vie seroit-elle un mal? Il n'y a que l'ingratitude et la révolte contre Dieu, qui puissent engendrer une idée réfutée par l'attachement que tous les hommes ont à la vie, et par la crainte qu'ils ont de la mort. Dans le système de l'athée, où l'homme est sans ressource, sans espérance, sans destinée; je puis croire que ce seroit un mal d'exister: mais hors le cas de cette monstrueuse supposition, la création est sans doute le premier des bienfaits de Dieu et le fondement de tous les autres. La satisfaction seule d'exister et de penser, est un bienfait; la joie pure que nous inspire une bonne action, ou un sentiment vertueux; l'attendrissement que nous cause un trait d'humanité, dont nous sommes les auteurs ou les témoins; les douceurs de l'amitié, le lien des affections sociales, le pouvoir de contribuer quelquefois au bonheur de nos semblables, font chérir la vie à un cœur bien fait: il se sent sous la main d'une Providence attentive et prodigue de ses dons: un moment de retour vers l'Être suprême, répand en lui une douce émotion, lui fait oublier les maux inséparables de sa nature. « Puis-je me voir ainsi distingué, conclut le » philosophe de Genève, sans me féliciter de » remplir ce poste honorable, et sans bénir » la main qui m'y a placé? De mon premier Emile, T. 3. p. 16.

(*a*) *Sive enim vivimus, Domino vivimus: sive morimur, Domino morimur. Sive ergò vivimus, sive morimur, Domini sumus.* Rom. 14.

» retour sur moi, naît dans mon cœur un » sentiment de reconnoissance, de bénédiction » pour l'auteur de mon espèce; et de ce sen- » timent mon premier hommage à la Divinité » bienfaisante. »

3.° Tandis que quelques philosophes regardent la création comme un mal, et la vie comme un fardeau; d'autres prétendent que l'aveugle nature est sans reproche, qu'il n'y a aucun lieu de s'en plaindre, et qu'on trouve plus de consolation dans la fatalité de ses lois nécessaires, que dans la providence d'un Dieu libéral et bienfaisant.

(123) D. Cet absurde parallèle, suivi d'une préférence insensée, a-t-il pu naître dans l'esprit d'un homme?

R. C'est la doctrine de ceux qui se contentent de ce que Platon appelle le *souverain bonheur des chevaux et des taureaux*. L'auteur du *Système de la nature* l'établit dans une harangue emphatique, que la nature en personne déclame à la fin de ce rare ouvrage, et qui met le comble aux extravagances qu'il renferme (*a*). Voici les réflexions qu'un au-

T. 2. p. 401.

(*a*) Après l'excellente réfutation qu'en a fait M. Bergier, il en a paru plusieurs autres, entre lesquelles on distingue les *Observations* de M. de Castilhon, de la société royale de Londres; les *Réflexions philosophiques* de M. Holland; un traité intitulé : *De la Religion, par un homme du monde*. 2. vol. à Paris, chez Moutard, 1778. Voici comme Voltaire parle de ce chef-d'œuvre du Matérialisme : *Il est déclamateur, il se contredit, il affirme ce qui est en question, et sur-tout il s'est fondé sur de prétendues expériences, dont la fausseté et le ridicule sont aujourd'hui reconnus et sifflés de tout le monde*. Nouv. Mél. philos. hist. crit. 12.e part. p. 312. édit. de 1772.

teur connu a faites sur cette déclaration insensée : il y a tant de vérité et de sentiment dans ce passage, qu'on nous permettra de le réciter ici.

« *O vous, qui d'après l'impulsion que je* » *vous donne, tendez vers le bonheur dans* » *chaque instant de votre durée, ne résistez* » *point à ma loi souveraine!* » Et comment y résisterions-nous, puisque nous ne sommes pas libres, et que tout est nécessaire, un pareil début ne nous promet point une harangue raisonnable. Examen du Mat. T. 2. P. 472.

« *C'est dans mon empire que règne la li-* » *berté.* » La liberté avec la nécessité, voilà un mystère qui passe notre intelligence.

« *La vérité éclaire mes sujets.* » Cela est heureux. Ils en ont très-grand besoin pour comprendre les absurdités que vous leur annoncez.

« *Cessez de contempler l'avenir.* » Et si vous me forcez de le contempler par la manière dont vous m'avez formé, est-ce à moi que vous devez vous en prendre? Je suis votre ouvrage, c'étoit à vous de me former autrement.

« *Sois heureux.* » Très-volontiers; mais puis-je l'être avec la goutte ou la gravelle, quand il vous plaira de me les envoyer? Puis-je l'être, si vous m'avez donné un caractère chagrin, bizarre, mécontent des autres et de moi-même? Rendez-moi heureux, si vous voulez que je le sois.

« *Vis pour tes semblables.* » Mais il seroit beaucoup plus avantageux à mon bonheur qu'ils vécussent pour moi; puis-je être heu-

reux en leur sacrifiant sans cesse mon bien-être et mes intérêts ?

« *Sois juste et bon.* » J'y consens, pourvu que les autres soient tels à mon égard ; mais s'ils sont injustes et méchans, pourquoi ne me seroit-il pas permis de m'en venger, et d'user de représailles ? Accordez vos préceptes avec mon bonheur, ou ne m'en parlez pas.

« *Sois fidèle à la tendresse de ton épouse,* » *et qu'elle soit fidèle à la tienne.* » L'avis est excellent, mais si elle manquoit de fidélité en succombant à un penchant nécessaire ; si je venois à y succomber moi-même, aurions-nous droit de nous accuser ?

« *Elève tes enfans.* » Je pourrai m'y résoudre, si je puis espérer de les voir heureux ; mais si je n'ai d'autre héritage à leur laisser que des maux et des larmes, le plus grand service que je puisse leur rendre, c'est de les étouffer à leur naissance. »

« *Si mon injuste patrie me refuse le bon-*» *heur, je dois m'en éloigner en silence.* » Et si je ne puis la quitter sans me rendre plus malheureux encore, par quelle loi m'est-il défendu de me venger de ses injustices ? Le bonheur est la loi suprême : j'ai droit de me le procurer à tout prix.

« *Malgré l'injustice des hommes, je joui-*» *rai du contentement intérieur.* » Belle ressource contre les traits de la fortune ! Au contraire, j'aurai à me reprocher d'avoir renoncé à mon bonheur pour des êtres qui ne méritent que ma haine.

« *Je vivrai toujours dans l'esprit de mes*

» *amis.* » Cela n'est pas sûr; un malheureux n'a plus d'amis; les morts sont bientôt oubliés : et de quoi me servira le souvenir des hommes quand je ne serai plus ?

« *Garde-toi de te plaindre de ton sort.* » Quoi ! en me rendant malheureux, vous me refuserez encore la triste consolation de me plaindre ? C'est tout ce que pourroit faire le plus cruel des tyrans.

« *Je punis*, dites-vous, *plus sûrement* » *que les Dieux, tous les crimes de la* » *terre.* » 1.° Cela est faux : dès qu'un scélérat peut braver la honte et les remords, vous ne pouvez rien contre lui. 2.° Vous punissez donc vos propres crimes sur les malheureux que vous entraînez au mal par un penchant invincible.

Ne me parlez ni de remords, ni de la honte, ni de la crainte qui tourmentent l'ame des méchans : c'est qu'ils ne savent pas raisonner ; doit-on avoir des remords ou de la honte des actions que nous n'avons pu éviter ? C'est à vous, nature marâtre, de rougir des vices que vous nous avez donnés ; ou plutôt, ce qui vient de nécessité, peut-il être un vice ou un crime ? Pouvons-nous oublier qu'il n'y a dans la nature ni ordre, ni désordre; ni bien, ni mal, ni vice, ni vertu ?

« *Les motifs de la morale de la nature sont* » *l'intérêt évident de chaque homme, de* » *chaque société.* » Cela seroit fort bien, si l'intérêt de chaque homme et celui de chaque société étoient toujours d'accord ; mais quand ils sont opposés, lequel doit avoir la préfé-

rence ? Voilà sur quoi nous ne sommes pas encore instruits.

Serons-nous assez insensés pour demander à une nature sourde d'écarter l'imposture qu'elle-même a fait naître ; de dissiper des erreurs où elle nous a fait tomber, et qui sont un effet de l'organisation ; de soumettre nos cœurs, si elle les a rendus incapables de soumission ? Conclurons-nous avec les matérialistes, qu'il faut nous soumettre à la nécessité d'être méchans, s'il plaît ainsi à la nature (*a*) ?

Disciples prétendus de la nature ! c'est déraisonner trop long-temps ; puisque la religion nous adresse un langage plus sensé, nous ne pouvons plus refuser de l'entendre.

« O homme ! être pensant et libre, qu'une » philosophie insultante et chagrine ose traiter » d'insecte éphémère, tu es indigné de cet » outrage. Ce front majestueux que tu portes » vers les cieux, la variété de tes pensées, » la rapidité de tes désirs, l'étendue de tes » projets, l'immensité de tes espérances attes- » tent la dignité de ton être, la noblesse de » ton origine, la grandeur de ta destinée.

(*a*) Je me permettrai de transcrire sur cette philosophique doctrine quatre vers allemands, du comte F. L. de Stolberg, insérés dans le *musen Almanach* de 1797.

Fort, fort mit eurer Weisheit! lasst mir lieber
Das was ihr thorheit nennt, in eitlen Stoltz
Lichtlos ist eure glut, ein heisses fieber,
Glutlos ist euer lich, ein, faules holtz.

Loin de moi votre sagesse ; laissez moi plutôt
Ce que dans un vain orgueil vous appelez folie.
Votre feu est sans lumière comme celui de la fièvre,
Votre lumière sans feu comme celle du bois pourri.

» L'empire que tu exerces sur la matière, le » mouvement que tu lui imprimes, les formes » que tu lui donnes, les qualités que tu y » découvres, et dont tu sais faire usage, la » docilité avec laquelle elle se prête à tes » volontés, te font assez sentir que tu lui es » supérieur, et qu'elle est faite pour t'obéir. » Dans la vaste étendue des cieux où elle semble » hors de ta portée, tu suis encore la marche » que lui a prescrit le Créateur, tu en cal- » cules les instans, tu en prévois les révolu- » tions, tu en combines les lois : sous les » yeux du Maître qui en est l'auteur et l'ar- » bitre, tu en es le témoin et l'admirateur. » Vois dans quelles archives tu dois chercher » tes titres, ou dans celles de la philosophie » ou dans celles de la religion : l'une te dé- » clare que tu es l'avorton de la nature, des- » tiné à être étouffé presque au moment de ta » naissance ; l'autre t'apprend que tu es l'enfant » du Créateur, l'héritier du ciel, le citoyen » de l'Eternité. A ces deux langages, recon- » nois ta véritable mère : sois homme, crois » un Dieu, et tu auras un père.

CHAPITRE V.

L'ATHÉISME CONSIDÉRÉ PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

§. I.

(124) D. Une société d'hommes peut-elle subsister sans la croyance d'un Dieu ?

Plutarchus adv. Colot.

R. Un ancien philosophe assure qu'il seroit plus aisé de bâtir une maison en l'air, que de fonder une république sans religion. Un autre disoit que l'ignorance de Dieu étoit pour tous les états un mal plus redoutable que la peste (*a*); qu'attaquer la religion, c'étoit attaquer les fondemens de la société humaine (*b*). Ils étoient d'accord en ce point avec tous les sages de l'antiquité. Mais peut-être l'autorité du plus fameux de nos incrédules est-elle plus propre aujourd'hui à prouver cette thèse. « Telle est, dit-il, la foiblesse du » genre humain, et telle est sa perversité, » qu'il vaut mieux sans doute pour lui d'être » subjugué par toutes les superstitions pos- » sibles, pourvu qu'elles ne soient point meur- » trières, que de vivre sans religion. L'homme » a toujours eu besoin d'un frein; et quoi- » qu'il fût ridicule de sacrifier aux Faunes, » aux Sylvains, aux Naïades, il étoit bien » plus utile d'adorer ces images fantastiques de » la Divinité, que de se livrer à l'athéisme. Un » athée qui seroit raisonneur, violent et puis- » sant, seroit un fléau aussi funeste qu'un su- » perstitieux sanguinaire.... Par-tout où il y a » une société établie, une religion est néces- » saire. Les lois veillent sur les crimes publics,

Volt. Traité de la Tolér. c. 20.

(*a*) *Dei ignoratio est summa omnium rerum publicarum pestis.* Plato. lib. 10. de leg.

(*b*) *Omnis humanæ societatis fundamentum convellit, qui religionem convellit.* Plato. *ibid.* — On feroit un volume des témoignages que l'antiquité païenne a rendu à cette importante vérité. Cicéron, dans son traité *De naturâ Deorum*, la regarde comme la base de toutes les autres vérités, comme la maxime constitutive des mœurs, de la probité, et de toute justice.

» et la religion sur les crimes secrets. » Supposez dans une société d'athées des prétentions exclusives, comme il ne manquera pas d'y en avoir, et qu'il soit de leur intérêt de s'entr'égorger; il n'en restera qu'un seul, savoir le plus fort, et ce sera le dernier.

(125) D. Ces autorités ne sont-elles pas contredites par celle d'un célèbre critique, qui, par des raisonnemens à perte de vue, a prétendu trouver des vertus réelles chez les athées.

R. Cet auteur s'est réfuté lui-même dans plus d'un endroit, et a reconnu l'illusion de ses sophismes, pour se ranger au sentiment général. « Eloignez, dit-il, l'idée de Dieu et » de sa providence, et après cela pressez un » peu celle de la vertu, vous ne savez plus ce » que c'est, elle s'évanouit.... Si l'on ne joi- » gnoit pas à l'exercice des vertus ces biens » à venir, que l'Ecriture promet aux fidèles, » on pourroit mettre la vertu et l'innocence » au nombre des choses sur lesquelles Salo- » mon a prononcé son arrêt définitif: *Vanité* » *des vanités, et tout est vanité....* Généra- » lement parlant, dit-il encore, la vérité et » la principale force de la religion par rapport » à la vertu, consiste à être persuadé de » l'éternité des peines et des récompenses; et » ainsi, en ruinant le dogme de l'immortalité » de l'ame, on casse les meilleurs ressorts de » la religion.... » « Si l'on regarde les athées » dans la disposition de leur cœur, on trouve » que, n'étant retenu par la crainte d'aucun » châtiment divin, ni animés par l'espérance

Dict. crit. art. *Brutus*.

Ibid. art. *Sadducéens*.

Pensées sur la Comète.

» d'aucune bénédiction céleste, ils doivent » nécessairement s'abandonner à toutes les » passions. » Du reste Bayle ne se fût-il pas réfuté lui-même, il l'a été victorieusement par l'auteur de l'*Emile*, par celui de l'*Esprit des Lois*, par l'*Ami des hommes*, par Bolingbroke, par Hume, etc., et, comme nous venons de le voir, par Voltaire, son admirateur et son copiste (*a*).

(*a*) Voyez toutes ces autorités rassemblées dans l'Apologie de la Religion, par M. Bergier, T. 1 *Reflexions sur la préf.* T. 2, chap. 16, etc. M. de Pompignan, dans la 2.e, 4.e et 5.e question sur l'incrédulité, démontre cette vérité par les raisonnemens les plus invincibles, qui résultent de la nature même de l'homme et de toutes les connoissances que nous en avons. Le P. Bourdaloue a traité la même chose dans un excellent Sermon pour le jeudi de la troisième semaine de carême : *Point de probité sans religion, point de religion sans probité.* — *Je n'entends pas*, dit J. J. Rousseau, *qu'on puisse être vertueux sans religion ; j'eus long-temps cette opinion trompeuse, dont je suis très-désabusé.* Lettres sur les Spect. — Un écrivain déclaré contre toute morale religieuse, convient que celle des philosophes est absolument vaine. « Quelques philosophes ont cru nous don- » ner des principes plus sûrs et plus propres à fixer » nos idées sur la morale. Ils donnent pour base à la » science des mœurs un prétendu *sens moral*, un *ins-* » *tinct* inexplicable, une *bienveillance* innée, un amour » parfaitement *désintéressé* de la vertu. Si nous exami- » nons ces idées, nous les trouverons absolument chi- » mériques. » Système soc. T. 1, ch 5. — A tous ces témoignages, ajoutons celui de l'Encyclopédie. « C'est un » principe certain que ce n'est que dans la religion » qu'on peut trouver une justice exacte, une probité » constante, une sincérité parfaite, une application » utile, un désintéressement généreux, une amitié fidèle, » une inclination bienfaisante, un commerce agréable, » en un mot, tous les charmes et les agrémens de la » société. » Dict. Enc. art. *Probité.* — On peut voir encore une excellente dissertation de George Pritz : *De atheismo et in se fœdo et humano generi noxio.* vol. in-4.°

(126) D. Pourquoi jugez-vous qu'un athée ne puisse être vertueux ?

R. Parce que, dans le système de l'athée, la vertu n'a plus de motif : elle éloigne l'homme de sa félicité, en lui interdisant la jouissance des seuls plaisirs auxquels il peut aspirer, et blesse la raison, principe essentiel de toutes les vertus.

(127) D. Par-là même, les vertus des athées ne sont-elles pas plus précieuses et plus estimables, étant pratiquées sans intérêt, et en vue d'elles-mêmes.

R. Ce raisonnement de Cardan, de Bayle, de la Mettrie, etc., renferme contradiction dans les termes; c'est établir une chimère, et prétendre qu'elle est préférable à un bien réel. Il n'y a plus de vertu, dès que vous ôtez la différence essentielle entre ce qui est juste et injuste, différence qui tient à la motion d'un législateur souverain, dès-lors la pente invincible de l'homme vers le bonheur ne s'arrête que dans la satisfaction de ses désirs actuels. Ce n'est pas que l'espoir de la récompense entre essentiellement dans la nature de la vertu; on peut la pratiquer sans doute par d'autres motifs plus ou moins sublimes; mais s'il n'existoit aucun châtiment du crime, aucun prix de la vertu; aucun garant des lois naturelles, divines et humaines, aucune providence, aucun but ni cause finale des êtres doués de l'intelligence, aucune distinction de l'homme et de la brute; dès-lors toutes les notions seroient confondues, et les idées, dont résulte l'honneur de la vertu et l'opprobre du vice, seroient anéanties. Il n'y au-

roit plus d'amour de l'ordre, parce qu'il n'y auroit plus d'ordre ; tout seroit hasard, fatalité, nécessité. — L'on ne sert point un bon prince par intérêt, mais l'attachement à sa personne, à ses lois, à la gloire de son règne, est une suite de la sagesse, de la justice, de la bienfaisance qui préside à son gouvernement. L'idée générale de la vertu résulte de l'idée d'un Dieu sage et juste, aimant le bien et haïssant le mal, récompensant les bons et punissant les méchans, sans que la considération de l'intérêt y concoure (*a*) — Les sentimens généreux qui produisent les vertus, s'évanouissent dans le système du néant. L'ame se précipite, s'avilit, se concentre dans la recherche des plaisirs fugitifs qui constituent son bonheur. Découvrant en elle la même origine et la même destinée que dans les brutes, elle propose à ses désirs les mêmes objets, et les renferme dans le même espace (*b*).

(*a*) « Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui » qui donne un but à la justice, une base à la ver» tu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire. » C'est lui qui ne cesse de crier aux coupables, que » leurs crimes secrets ont été vus; et qui fait dire au » juste oublié : tes vertus ont un témoin. » *Esp. max. et princ. de J. J. Rousseau, ch.* 1. — « Je ne crois pas à » l'empire des bonnes mœurs, dit l'abbé Mably, là où » l'on n'aura que des hommes pour magistrats, là où » les magistrats et les citoyens ne sont pas persuadés de » cette vérité importante, d'une Providence qui gouverne » le monde, qui voit les mouvemens les plus secrets de » notre ame, qui punira le vice et récompensera la » vertu dans un autre monde. » 3.e *Entret. de Phocion.*

(*b*) On trouvera cette matière traitée avec plus d'étendue, Liv. 2, ch. 2, n. 183 et suiv.

§. II.

(128) D. D'où vient qu'Epicure, ce grand adversaire de Dieu, prêcha si constamment la vertu ?

R. 1.° Quand il seroit vrai qu'Epicure eût prêché la vertu, il s'ensuivroit précisément qu'il n'a pas été ferme dans ses principes, qu'il varioit, qu'il se contredisoit, qu'il se réfutoit lui-même, comme les philosophes d'aujourd'hui.

2.° Dans le langage d'Epicure, il y a une équivoque qui a dérouté plusieurs lecteurs superficiels, et accoutumés à s'en tenir à l'écorce des choses. La vertu, selon Epicure, c'est la volupté ; et en cela il est très-raisonnable et très-conséquent dans ses principes. Tout ce qui fait la matière d'une jouisssance agréable, est matière de vertu dans le système de l'athée; la raison en persuade et en autorise l'acquisition; ce seroit folie, indifférence stupide, haine insensée de soi-même, de s'y refuser. Le cardinal de Polignac a mis au grand jour la nature de la vertu épicurienne (*a*) ; il est surprenant qu'on y revienne encore sans répondre à ses raisons. Citera-t-on toujours ce passage de Cicéron : *Negat Epicurus jucundè posse vivi, nisi*

(*a*) *Incipe nùnc tandem, mendax Epicure, videri*
Qualis es, et tandem mentitos exue vultus....
Ecquid enim petulantem avidumque morabitur ultrà,
Si modò conspectus hominum fugisse licebit,
Quin stupret, rapiat, jugulet, perimatque veneno,
Dum jubet ingenitus fervor et regina voluptas?
Ant L 1.

cum virtute vivatur; et n'ajoutera-t-on jamais le reste : *Nec cum virtute nisi jucundè?* Cicéron donne à toute la terre le défi de pouvoir ne pas entendre par la volupté épicurienne, la volupté des sens (*de Finib. L.* 3. *n.* 46.) Ceux qui entendent les plaisirs de l'ame, n'ont pas lu les premiers vers de Lucrèce, disciple et interprète d'Épicure :

Æneadum genitrix, divûmque hominumque voluptas.

Est-ce que Vénus présidoit aux plaisirs de l'esprit? « Quoi, disoit Cicéron (*a*), je ne » sais point ce que c'est qu'ἡδονὴ en grec, et » *voluptas* en latin? Quiconque veut être » Epicurien, l'est en deux jours; et je serai » le seul qui ne pourrai y rien comprendre? » Vous dites vous-même qu'il ne faut point de » lettres pour devenir philosophe (il parle à » un épicurien), en vérité, quoique je sois » naturellement assez modéré dans la dispute, » je l'avoue, j'ai peine à me contenir. » En effet, pourquoi Cicéron n'auroit-il pas compris ce que les Epicuriens, la plupart fort bornés et incapables d'entrer dans des discussions fines (*b*), comprenoient dès le premier

(*a*) *Hoc frequenter dici solet à vobis, non intelligere nos, quàm dicat Epicurus voluptatem Quod quidem mihi siquandò dictum est, est autem dictum non parùm sæpè; et si satis clemens sum in disputando, tamen interdùm soleo subirasci Ego non intelligo quid sit* ἡδονὴ *græcè, latinè* voluptas? etc de Finib. 2, 4.

(*b*) *Vestri optimè disputant nihil opus esse, eum qui philosophus futurus sit, scire litteras... de plagis omnibus colligitis bonos quidem viros, sed certè non pereruditos* De Finib. 2, 4. — Comment les Epicuriens pourroient-ils, sans inconséquence, devenir savans, habiles, industrieux, courageux, puisque tout cela ne s'acquiert pas sans peine, et que leur dogme fondamental est,

mot ? Epicure parle d'une volupté dont tout animal en naissant a la connoissance par le sentiment seul.... Epicure avoit une excellente maxime : c'étoit de ne point employer un mot qui eût besoin d'être expliqué par un autre. La seule qualité qu'il demandoit dans l'orateur, et à plus forte raison dans le philosophe, c'est la clarté; il la pratiquoit lui-même: *Complectitur verbis quod vult, et dicit planè quod intelligam.* Ses disciples la pratiquoient comme lui, si bien que Cicéron, qui avoit suivi avec Atticus les leçons de Phèdre et de Zénon, successeurs d'Epicure, déclare qu'ayant eu souvent des discussions sur ces matières avec son ami, jamais il ne s'étoit agi du sens des termes, mais toujours du fonds même de la doctrine : *Neque erat unquàm controversia quid intelligerem, sed quid probarem.* « Pourquoi tergiverser, dit » encore Cicéron, en s'adressant à Epicure ; » sont-ce vos paroles ou non ? Voici ce que » vous dites dans le livre qui contient votre » doctrine sur cette matière. *Je déclare que* » *je ne reconnois aucun autre bien que celui* » *que l'on goûte par les saveurs, et par les* » *sons agréables, par la beauté des objets sur* » *lesquels tombent nos regards, et par les*

De Finib. l. 5.

Tusc. III. 18.

comme remarque Lactance, de ne se gêner sur rien ; qu'il relâche tous les ressorts des talens et de la vertu, ne favorisant que le vice et donnant à chacun, selon ses dispositions, des leçons propres à s'y fortifier. *Desidiosum vetat litteras discere, avarum populari largitione liberat, ignavum prohibet accedere ad rempublicam, pigrum exercere, timidum militare. Irreligiosus audit, Deos nihil curare. Inhumanus et suis commodis serviens jubetur nihil cuiquam tribuere.* Lactant. Div. Instit. Lib. 3.

» *autres impressions sensibles que l'homme* » *reçoit dans toute sa personne ; et afin qu'on* » *ne dise pas que c'est la joie de l'âme qui* » *constitue ce bonheur, je déclare que je ne* » *conçois de joie dans l'âme, que quand elle* » *voit arriver ces biens dont je viens de par-* » *ler, etc.* Est-ce que je mens? est-ce que » j'invente? Qu'on me réfute; je ne demande, » je ne cherche en tout que la vérité. » Et après tout, si les Epicuriens entendoient par le mot de volupté autre chose que ce qu'on entend ordinairement, il n'étoient guère habiles, d'aller employer dans un pays où ils avoient tant de rivaux et d'ennemis, une expression dont le sens, au moins équivoque, pouvoit donner prise à la calomnie. « Qui les obligeoit, s'ils avoient des idées » pures et exemptes de tout reproche, de » présenter la vertu sous l'habit d'une cour- » tisane décriée? » « *Quid enim necesse tan-* Cic ibid. » *quàm meretricem in matronarum cœtum,* » *sic voluptatem in virtutum concilium ab-* » *ducere? Invidiosum nomen est et infamiæ* » *subjectum.* »

(129) D. Les raisonnemens peuvent-ils conclure contre des faits? S'il est certain qu'Epicure fut un modèle de vertu comme nos philosophes l'assurent, ne doit-on pas inférer que sa doctrine sur cet article fut saine?

R. 1.° En accordant qu'Epicure a été vertueux, on n'accorderoit rien dont les athées pussent se prévaloir, 1.° parce qu'un homme vertueux (*a*) sans religion, au milieu de ceux

(*a*) Cette vertu même ne seroit qu'apparente, et se borneroit à la conduite extérieure.

qu'ont une religion, ne prouve rien en faveur de la possibilité d'une république d'athées. La crainte, l'honneur, l'amitié, le respect humain, etc., sont des chaînes qui ne subsisteroient plus, si son système devenoit général. 2.° Parce qu'Epicure avoit été élevé dans la crainte des dieux, et parmi des leçons de sagesse; or, il est difficile que les premières impressions n'influent sur la conduite, lors même qu'on a secoué le joug. C'est ainsi que nos incrédules modernes attribuent à la philosophie les restes de probité qu'ils ont conservés, et qui ne sont réellement que les débris de leur foi et d'une institution chrétienne (*a*). 3.° De ce qu'un athée, occupé de ses plaisirs ou de sa philosophie, est un homme paisible et un citoyen utile à certains égards, doit-on conclure qu'il sera le même lorsque de grandes passions s'allumeront dans son ame, et que l'attrait du vice se fortifiera par de grands intérêts (*b*)? « Je ne voudrois pas,

Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ.... et ignoratio quoniàm horum omnium ille auctor est. Sal. 7.

(*a*) Dans un ouvrage récent, dont l'auteur ne donne pas plus à la religion qu'il ne faut, on lit le passage suivant. « Le président a voulu raisonner; il dit comme » tant d'autres, que sans la religion nous n'aurions pas » moins de morale, et cite quelques athées honnêtes gens. Répondez-lui que, pour en juger, il faudroit trois » ou quatre générations et un peuple entier d'athées; » car si j'ai eu un père, une mère, des maîtres chrétiens ou déïstes, j'aurai contracté des habitudes de » penser qui ne se perdront pas le reste de ma vie, » quelque système que j'adopte, et qui influeront sur » mes enfans sans que je le veuille ou que je le sache, » de sorte que Diderot, s'il étoit honnête homme, le » devroit à une religion que, par ingratitude, il soutenoit être fausse. » *Lettres écrites de Lausanne par une protestante.* Genève, 1787. Lett. 13.e.

(*b*) La seule ambition, que n'a-t-elle pas fait faire à des gens dont l'égarement n'alloit peut-être pas jusqu'à l'athéisme, qui n'avoient que la manie de dogma-

Dictionn. philos. art. *Athéisme.*

» dit prudemment Voltaire, avoir affaire à un » prince athée, qui trouveroit son intérêt à » me faire piler dans un mortier; je suis bien » sûr que je serois pilé. Je ne voudrois pas, si » j'étois souverain, avoir affaire à des courti- » sans athées, dont l'intérêt seroit de m'em- » poisonner; il me faudroit prendre au hasard » du contre-poison tous les jours. Il est donc » absolument nécessaire pour les principes, et » pour les peuples, que l'idée d'un Être suprême, » Créateur, gouverneur, rémunérateur et » vengeur, soit profondément gravée dans » les esprits. » — « L'athée (dit ailleurs le » même philosophe) fourbe, ingrat, calom- » niateur, brigand, sanguinaire, raisonne et » agit conséquemment, s'il est sûr de l'impu- » nité de la part des hommes. Car s'il n'y a » point de Dieu, ce monstre est son Dieu à » lui-même, il s'immole à tout ce qu'il désire, » ou tout ce qui lui fait obstacle; les prières » les plus tendres, les meilleurs raisonnemens » ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup » affamé de carnage..... Il est démontré que » l'athéisme peut, tout au plus, laisser sub-

Homélie sur l'athéisme.

tiser en philosophes, de fronder les maximes reçues, d'établir une religion et une morale à leur mode? Quels troubles n'ont-ils pas excités dans les états, quelles atteintes n'ont ils pas données à la sécurité publique? Pythagore et Zénon tentèrent d'usurper la souveraine puissance. Périandre fut le tyran de ses concitoyens, sous le règne de Vespasien; Démétrius, Hostilius, Helvidius portèrent l'audace jusqu'à morguer le trône, et obligèrent le bon prince à chasser toute la secte. Pallas conspira contre la vie de Valens. Locke trama une conjuration contre Jacques II. Raynal souffle le feu de la révolte avec les transports d'un forcené, etc. L'histoire de tous les siècles, les annales de toutes les nations sont remplies des excès de ces égoïstes. *Ci-dessous* n. 392.

» sister les vertus sociales dans la tranquille » apathie de la vie privée; mais qui doit porter » à tous les crimes dans les orages de la vie » publique. Une société particulière d'athées, » qui ne se disputent rien, et qui perdent fol- » lement leurs jours dans les amusemens de » la volupté, peut durer quelque temps sans » trouble; mais si le monde étoit gouverné » par des athées, il vaudroit autant être sous » l'empire immédiat de ces êtres infernaux, » qu'on nous peint acharnés contre leurs vic- » times. » Rousseau, Hume, d'Alembert, Montesquieu, etc. ont parlé comme Voltaire... *Je crains Dieu*, disoit quelqu'un de bien sensé, *et après lui je ne crains que celui qui ne le craint pas* (*a*)..... Ceux qui donnent plus d'étendue à la tolérance, en excepteut les athées, et les jugent dignes de mort. Décision fondée sur l'alternative inévitable, ou de laisser périr la république, ou de la délivrer de ses plus mortels ennemis. (Voyez le dictionnaire encyclopédique, article *athéisme.*)

2.° Quoiqu'il ne soit pas fort important d'être instruit de la vie d'Epicure, l'entêtement avec lequel on continue de faire l'éloge de ce philosophe, nous oblige à prouver que ses mœurs étoient parfaitement conformes à sa doctrine, et qu'il a vécu en digne chef de cette classe d'hommes, qu'Horace appelle *Epicuri de grege porcos.* Voltaire et les Encyclopédistes veulent absolument qu'Epicure

(*a*) La même pensée se trouve fortement exprimée dans un passage du Psaume 16 : *A resistentibus dexteræ tuæ custodi me, ut pupillam oculi.*

ait été un homme de bien. Ceux-ci disent « qu'il » reçut dans ses jardins plusieurs femmes cé- » lèbres : Léontium, maîtresse de Métrodore; » Philénide, une des plus honnêtes femmes » d'Athènes; Nécidie, Hérotie, Hédie, Mar- » marie, Boidie, Phédrie. » Or, toutes ces » femmes *célèbres* et *honnêtes* étoient des femmes perdues de réputation, suivant Diogène Laërce et les anciens écrivains. Il faut compter extrêmement sur l'ignorance de ses lecteurs, pour leur présenter Philénide, ou Philénis, pour une des plus honnêtes femmes d'Athènes. Il ne reste plus qu'à leur faire croire que Messaline étoit une des plus honnêtes femmes de Rome. Philénis étoit plus coupable que Messaline : non contente d'avoir corrompu la jeunesse de son temps, elle voulut encore corrompre la jeunesse des siècles futurs, par un livre abominable qu'elle composa. (*Voyez* les Adages de Junius sur ces mots, *Philainidis commentarii*; et la remarque *p.* de l'art. *Hélène* dans le Dict. de Bayle.) On ne peut lire saint Clément d'Alexandrie, Lucien, Martial, Athénée, Suidas, Giraldi, etc., sans avoir le nom de Philénis en exécration. Si messieurs les Encyclopédistes avoient seulement ouvert les dictionnaires de Gouldman, d'Etienne, d'Hoffman, etc., ils auroient trouvé le nom de Philénis suivi d'une épithète infâme; Diogène Laërce donne la même épithète à Nécidie, à Hérotie, et aux autres compagnes de Philénis. Epicure étoit aussi débauché que les femmes qu'il fréquentoit. « Quand je le vou- » drois, dit Plutarque, il me seroit impossible

» de passer par-dessus l'impudence et l'im-
» pertinence de cet homme... dont les appétits
» voluptueux requéroient des viandes exquises,
» des vins délicieux, des senteurs délicates,
» et par-dessus tout cela encore, des jeunes
» femmes, comme une Léontium, une Boi-
» dion, une Hédia, une Nicédion, qu'il en-
» tretenoit et nourrissoit. » Je n'ose rapporter ce qu'ajoute ensuite Plutarque des affreux débordemens d'Epicure avec son familier Polyenus et une courtisane native de la ville de Cycique. (Voyez Plutarque dans le traité *qu'on ne peut vivre joyeusement selon Epicure*, traduit par Amyot, et l'art. *Léontium* du dictionnaire de Bayle.)

(130) D. En convenant que la volupté d'Epicure étoit la volupté des sens, n'est-on pas en doute de croire qu'il a eu d'autres vertus qui en ont fait un philosophe estimable?

R. 1.° Si, comme nous l'avons démontré, le système d'Epicure détruit le fondement et le seul motif raisonnable de vertu, avec quel droit supposeroit-on que par une inconséquence ridicule, Epicure a été vertueux.

2.° Rien n'est plus propre à énerver toutes les vertus que la volupté; toute la vigueur de l'ame s'anéantit dans la jouissance des plaisirs sensuels. La force, la fermeté, le courage, le zèle, l'activité, l'amour du travail, le goût des choses grandes et sublimes, tout s'abîme dans le gouffre profond de la mollesse et de la débauche. Mais ce qui est remarquable, ce sont les effets terribles de

ce vice relativement à la société. Rien de plus voisin de la cruauté que la volupté, dit un des plus judicieux écrivains de ce siècle ; l'homme dégradé par ces sensations grossières, tombe dans l'égoïsme le plus brutal, ne regarde ses semblables que comme les instrumens de son plaisir, le jouet de ses passions, les victimes de sa haine, de son humeur et de ses caprices..... observation confirmée par l'histoire de Néron, d'Attila, de Mahomet II, de tous les tyrans qui ont désolé la race humaine.

(131) D. N'y a-t-il pas eu des savans qui ont fait l'apologie d'Épicure ?

R. Il y en a eu, comme je viens de l'observer, mais Épicure n'en vaut pas mieux pour cela, et ces savans ont bien mal employé leur temps. J'en croirai les saints Pères, et Cicéron, Plutarque, Cumberland, Fabricius, le cardinal de Polignac, etc., avant les apologistes d'Épicure. Un ancien poète a fait l'apologie de Philénis, un ancien orateur celle de Busiris ; Cardan a composé l'éloge de Néron, etc. Mais ce qui n'étoit qu'un jeu d'esprit de la part de ces écrivains, est devenu l'étiquette de la nouvelle philosophie ; une entreprise sérieuse de la part des nouveaux philosophes. Ils prodiguent leur encens à Julien l'apostat ; ils prétendent justifier les persécutions de Néron, de Domitien, de Dèce, de Dioclétien, de Maxence, etc. ; mais ils déchirent Samuel, David, Constantin, Charlemagne, saint Louis, etc. — Pour donner le ton et la loi au jugement du peuple lecteur, ces messieurs méprisent tout ce qui

Quoniàm laudatur peccator in desideriis animæ suæ, et iniquus benedicitur. Ps. 10.

est en possession d'être estimé, et estiment ce que le bon sens a toujours méprisé. C'est là, disoit saint Jérôme, travailler à faire rentrer les hommes en enfance, en effaçant toutes les idées reçues, toutes les connoissances acquises. — Ne pourroit-t-on pas juger de la vie d'Epicure, par celle des philosophes modernes? Ceux dont la réputation étoit la mieux établie, et qu'on regardoit comme des modèles achevés de toutes les vertus, ont bien étonné ceux qui les ont examinés de près (*a*). « Je regardois, dit Rousseau, tous » ces graves écrivains comme des hommes » modestes, sages, vertueux, irréprochables. » Je me formois de leur commerce des idées » angéliques, et je n'aurois approché de la » maison de l'un d'eux que comme d'un sanc» tuaire. Enfin, je les ai vus; ce préjugé » puéril s'est dissipé, et c'est la seule erreur » dont ils m'aient guéri (*b*). » Pensent-ils qu'on

Senis illa-guam mutare: et ca-nescentem jam mundum ad infantiam retrahere parvulorum.

Œuvres divers. T. 1, p. 152.

(*a*) Voyez l'article *Cacouacs*, dans le Dict. anti-phil. C'est un tableau allégorique du caractère et des mœurs de nos philosophes. *Mémoires nouveaux pour servir à l'histoire des Cacouacs, par M. Moreau*, 1757. *Catéchisme ou décisions de cas de conscience, par l'abbé de St-Cyr.* 1758. *Mémoires philosophiques du Baron de ***, par l'abbé de Crillon*, 1777. *Confidence philosophique, par un ministre de Genève*, 1777. *Fanatisme des philosophes, par Linguet.*

(*b*) Hume n'est pas plus content de Rousseau, que Rousseau ne l'est des autres philosophes; il l'appelle *un serpent réchauffé dans le sein de l'amitié.* Il est important de bien étudier les adversaires de la Religion. La connoissance de leur caractère, de leurs mœurs, de leur conduite, de la trempe de leur esprit et de leur cœur, est peut-être le moyen le plus simple et le plus sûr de se garantir de la séduction de leurs écrits. On se dira à soi-même : sont-ce là les guides qu'il faut suivre, les modèles qu'il faut imiter, les idoles qu'il faut encenser?

ignore les anecdotes de leur vie, et qu'on se laisse généralement éblouir par le pompeux éloge qu'ils font de la vertu (*a*) ?

(132) D. D'où vient donc cette multitude d'éloges pompeux dont les chefs du parti philosophique sont décorés dans presque tous les ouvrages modernes?

R. Les louanges qu'ils se donnent mutuellement, et qu'ils reçoivent de ce peuple d'incrédules à ressorts, que le mécanisme d'une imitation stupide a rendus les échos des chefs de l'irréligion, ne surprennent pas les personnes instruites. Les ennemis de la foi se sont servis en tout temps de ce moyen, pour propager leurs erreurs. « Être leur adhérent, » c'est le souverain mérite; n'en être pas, c'est » le souverain décri. Si vous êtes dévoué à leur » parti, ne vous embarrassez pas d'acquérir » de la capacité, de la probité. Votre dévouement vous tiendra lieu de tout le reste : caractère particulier de l'hérésie, dont le » propre a toujours été d'élever jusqu'au ciel » ses fauteurs et ses sectaires, et d'abaisser » jusqu'au néant ceux qui osoient l'attaquer » et la combattre. La manière des hérétiques » étoit de s'ériger eux-mêmes premièrement,

Bourdal. Serm. sur l'aveuglement.

(*a*) On n'a peut-être jamais tant parlé de vertu, tant admiré, tant exalté cette aimable modification de l'ame intelligente, que dans ce siècle. Il semble que par le fréquent usage de ce nom respectable, on veuille se consoler en quelque sorte de la perte de la chose, ou bien témoigner ses regrets à des charmes fugitifs que l'irréligion a bannis de la terre, et poursuivre d'un dernier regard le dépérissement d'un bien dont la privation fait sentir le vrai prix :

Virtutem videant, contabescantque relictâ. Pers.

» et puis leurs partisans et leurs associés, en » hommes rares et extraordinaires. Tout ce » qui s'attachoit à eux devenoit grand, et le seul » titre d'être dans leurs intérêts, étoit un éloge » achevé. Il n'y avoit parmi eux, à les entendre » que des génies sublimes, que des prodiges » de science et de vertu, etc. » — « N'oubliez » pas (dit M. L.) que tous les gens de parti » se canonisent tour-à-tour : c'est le cas de dire » avec Isaïe, *Beatificant et beatificantur.* » Un célèbre orateur latin s'est exprimé sur ce sujet avec autant d'élégance que d'énergie : *Exercent quasi quædam monopolia famæ et societates laudum. Laudant mutuò ut laudentur. Fœnore gloriam dant et accipiunt ; cæteris omnibus obtrectant.* Un poëte ingénieux a donné à un prince qui paroissoit n'aimer pas les philosophes, l'avis suivant :

Isai. 9.

Commir. *Orat. de arte parandæ famæ.*

... Comment ne craignez-vous pas
Que de la nouvelle milice,
Généraux, officiers, soldats,
Et jusqu'au bras le plus novice
Qu'on voit s'escrimer sur leurs pas,
Du mérite et de l'héroïsme
Juges, arbitres souverains,
Ne venge le philosophisme
De la fierté de vos dédains?
Seuls dispensateurs de la gloire,
Gardiens du temple de mémoire
Qui s'ouvre et se ferme à leur gré,
Leur voix de ce séjour sacré
Eloigne le monarque même,
Dont les vertus au diadême
Prêtent une auguste splendeur,
S'il ne joint pas à ce mérite

Epître au C. de F. par Papillon du Rivet. Tournai, 1778.

Celui d'être leur prosélyte,
Ou du moins leur admirateur.
Oui, pour atteindre à leur estime,
Fût-on le plus grand des héros,
Le prince le plus magnanime,
Il faut marcher sous leurs drapeaux:
Du jour plus pur qui les éclaire
Il faut, empruntant le flambeau,
De l'illusion populaire
Fouler à ses pieds le bandeau:
C'est sur cette règle infaillible,
Que leur suffrage incorruptible
Fixe les honneurs et les rangs
D'un Julien fait l'apothéose,
Et met au nombre des tyrans
Un Constantin, un Théodose.
De vos vertus, de vos bienfaits,
Ah! qu'ils n'entreprennent jamais
D'écrire la brillante histoire!
Prince, fussiez-vous au-dessus
De Charlemagne, de Titus,
Je craindrois pour votre mémoire.

§. III.

(133) D. N'y a-t-il pas des hommes pour lesquels la religion est inutile, et qu'elle ne corrige pas plus que l'athéisme? Bayle croit cette observation très-favorable à l'incrédulité.

R. 1.° Pour savoir si la foi d'un Dieu n'a point rendu ces hommes meilleurs, il faudroit savoir ce que ces hommes eussent été, s'ils avoient professé l'athéisme. Tel, que la religion n'a pas empêché de voler, auroit incendié, ravagé, massacré, s'il n'avoit eu aucune re-

ligion. Il y a toujours une très-grande différence entre le plus mauvais chrétien, et un incrédule. Quelque inexcusable que soit le vice dans un homme qui a conservé la foi, on doit moins se défier de sa probité que de celle d'un incrédule sujet aux mêmes passions. Dans le premier, le vice est une foiblesse contre laquelle sa foi réclame. La persuasion où il est que sa conduite est criminelle et dangereuse pour lui, est un motif d'espérer, ou qu'il la réformera quelque jour, ou du moins qu'il évitera d'autres crimes que sa religion condamne avec plus de sévérité : il a toujours une règle sûre, qui le guide dans les jugemens qu'il porte sur ce qui est bon et sur ce qui est mauvais ; et si la force des passions l'empêche de suivre cette règle en certains points, on ne doit pas présumer qu'il s'en éloignera de même dans tous les autres. L'incrédule, au contraire, n'aperçoit dans le vice qu'il aime, qu'une suite de sa doctrine. Les passions ont donné naissance à l'incrédulité, et l'incrédulité, à son tour, autorise et enflamme les passions. Libres dans leur cours, on ne peut prévoir jusqu'où elles iront, et tout ce qu'on sait avec certitude, c'est qu'il n'est point d'excès où elles ne doivent entraîner un incrédule, si toutes ses démarches sont exactement mesurées sur ses principes. Sa droiture et sa bonté naturelle sont l'unique appui de sa probité ; mais ces sentimens, on ne peut trop le répéter, ont eux-mêmes besoin d'être appuyés sur les maximes de la religion. Sans ce fondement, l'édifice n'a aucune solidité, et le moindre souffle des passions est capable de le renverser. Tel est le

précieux avantage de la foi. Elle élève ceux qui lui obéissent, à une haute sainteté. Elle peut au moins sauver la probité du naufrage des mœurs. Il est réservé à l'incrédulité de ne laisser aucune ressource aux vertus morales après la perte des vertus chrétiennes.

2.° Si la religion ne corrige pas tous les hommes, elle en corrige un très-grand nombre. Un remède est-il inutile, parce qu'il ne guérit pas tous les malades ?

« 3.° Il se commet des crimes malgré la » religion, il s'en commet malgré les lois » civiles, malgré la voix de la raison, mal- » gré la philosophie ; donc la religion, les » lois, la raison, la philosophie sont des » sources de maux pour la société, aussi » bien que l'athéisme. Sophisme ridicule, » on devroit avoir honte de le proposer. » C'est la réponse de l'auteur de l'*Esprit des lois*.

(134) D. Les lois civiles, l'honneur, l'éducation, etc. ne sont-ils pas un frein plus puissant pour arrêter les passions des hommes, un fondement plus solide de la vertu, que les sentimens de religion ?

1.° Les lois civiles ne veillent que sur les intérêts de la société, et n'arrêtent que le dehors du vice. La religion forme l'esprit et le cœur de l'homme, proscrit les crimes secrets comme les crimes publics, condamne la volonté comme le fait, l'impunité si ordinaire au tribunal des lois, est bannie du tribunal de la religion (*a*). Les lois civiles peuvent être

(*a*) Lucrèce appelle au secours des lois le sommeil et la fièvre. Il est possible, dit-il, que, durant le

injustes, imprudentes, déraisonnables, elles sont souvent contradictoires, elles varient selon les climats, les gouvernemens, le génie des législateurs, etc. Voilà un fondement bien ferme et bien uniforme de la vertu ! — Les incrédules, toujours en contradiction avec eux-mêmes, toujours inconséquens dans toutes les parties de leurs systêmes, assurent que la religion est une invention des législateurs, nécessaire au maintien de leur autorité, à la rigueur des lois ; comment prétendent-ils donc que ces lois sont suffisantes par elles-mêmes et indépendantes de tout appui !

2.° L'honneur de l'athée, de concert sans doute avec sa raison, exige qu'il jouisse tant qu'il peut jouir, et que rien ne s'oppose impunément à ses intérêts. Le véritable honneur est une chimère dans ce systême, de même que la vertu.

3.° L'éducation n'est autre chose que l'enseignement des principes qui doivent former la conduite des enfans. Un athée dira à son fils : « Tu n'as rien à craindre ni à espérer

délire ou le rêve, un scélérat découvre ses forfaits, et que sa méchanceté cesse d'être inconnue. Un philosophe qui substitue de pareilles ressources à la foi d'un Dieu, est lui-même en rêve ou en délire. Il faut entendre Lucrèce établir cette sublime doctrine, qui peut donner une idée de l'embarras des athées.

Nec facile est placidam ac pacatam degere vitam,
Qui violat factis communia fœdera pacis,
Etsi fallit enim Divûm genus humanumque,
Perpetuò tamen id fore clàm diffidere debet :
Quippè ubi se multi per somnia sæpè loquentes
Aut morbo delirantes protràxe feruntur,*
Et celata diù in medium peccata dedisse.

* Protraxisse.

L. 5. de Nat. rerum.

» de Dieu, tu peux te cacher aux yeux des » hommes; tu n'auras de bonheur, qu'autant » que tu sauras t'en procurer, les passions te » serviront de guides pour y arriver. » Ce fils sans doute deviendra un modèle de vertu. «Sortez de là (de l'idée d'un Dieu juste qui » punit et qui récompense), je ne vois plus, » dit Rousseau, qu'injustice, hypocrisie et » mensonge parmi les hommes; l'intérêt par- » ticulier qui, dans la concurrence, l'emporte » nécessairement sur toutes choses, apprend » à chacun d'eux à parer le vice du masque » de la vertu. *Que tous les hommes fassent* » *mon bonheur aux dépens du leur, que tout* » *se rapporte à moi seul, que le genre hu-* » *main meure, s'il le faut, dans la peine et* » *dans la misère, pour m'épargner un mo-* » *ment de douleur ou de faim.* Tel est le » langage intérieur de tout incrédule qui rai- » sonne. Oui, je le soutiendrai toute ma vie: » quiconque a dit dans son cœur, il n'y a point » de Dieu, et parle autrement, n'est qu'un » menteur ou un insensé (*a*). »

(135) D. Le superstitieux qui se fait de fausses idées de Dieu, n'est-il pas plus coupable que l'athée qui nie simplement son exis-

(*a*) On a ri de voir la Convention nationale, sous la Dictature de Robespierre, ordonner la croyance de Dieu et de l'immortalité de l'ame. Un tel décret sorti de la plus sanguinaire tyrannie, a dû surprendre sans doute; et la sanction que prétendoient lui donner de tels hommes, devoit paroître plaisante: mais ce n'est pas moins un aveu formel de l'impuissance de fonder un état quelconque, même par tous les moyens de force et de terreur, dès qu'une fois ces grandes vérités sont effacées des esprits.

tence? C'est au moins le sentiment de Plutarque et de Bayle.

R. L'athée 1.° est plus coupable à l'égard de Dieu, dont il nie l'attribut le plus essentiel, qui est l'existence, et attaque par-là de la manière la plus directe la nature de l'Être nécessaire.

2.° Il est plus coupable à l'égard de la société dont il renverse le fondement, et dissout tous les liens... Plutarque *aime mieux qu'on dise qu'il n'y a pas de Plutarque que de dire que Plutarque est malhonnête homme* : mais 1.° il n'est pas essentiel que Plutarque existe, au lieu que l'existence est le premier et le plus essentiel attribut de Dieu, comme il le dit lui-même (*a*). 2.° L'existence de Plutarque ne fait rien à la société des hommes. 3.° Le superstitieux, en se faisant de fausses idées de la Divinité, ne prétend pas injurier l'Être suprême, mais lui attribuer des qualités qu'il croit compatibles avec ses perfections infinies. Nous pouvons ici réfuter Bayle par les paroles de son copiste. « Quand les » hommes, dit-il, n'ont pas de notions saines » de la Divinité, des idées fausses y suppléent ; comme dans les temps malheureux on trafique avec de la mauvaise » monnoie, quand on n'en a pas de bonne. » Le païen craignoit de commettre un crime, » de peur d'être puni par ses faux dieux. » Le Malabare craint d'être puni par sa pagode. »

Volt. Traité de la Tolér. ch. 20.

(*a*) *Ego sum qui sum. Sic dices Filiis Israël : Qui est, misit me ad vos*, Exod. 3. *Ex ipso, et per ipsum et in ipso sunt omnia.* Rom. 11.

§. IV.

(136) D. Les dégâts que causeroit l'athéisme dans la société, peuvent-ils contre-balancer ceux que le fanatisme y a faits?

R. Le fanatisme, qui est un zèle aveugle et outré pour des objets religieux ou considérés comme tels, est un mal sans doute; mais ce mal, qui est toujours fortement combattu par la religion même (*a*), est incomparablement moindre que l'athéisme. « Le fanatisme, quoi-
Emile, T. 4, p. 198. » que sanguinaire et cruel, dit J. J. Rousseau, » est pourtant une passion grande et forte, » qui élève le cœur de l'homme; au lieu que » l'irréligion, et en général l'esprit raisonneur » et philosophique, attache à la vie, efféminé, » avilit les ames, concentre toutes les pas-

(*a*) Dans les principes des chrétiens, des catholiques sur-tout, l'enthousiasme et le fanatisme ne peuvent guère trouver accès dans des têtes sensées; parce que chez le catholique la règle de la croyance et de la conduite est tracée et fixée par un dépôt public et commun de doctrine, émané de la raison et de la révélation. Tout ce qui est contraire à cette règle, est reconnu pour une illusion et pour une imagination condamnable. — Le P. de la Rue, dans un excellent Sermon *sur le Fanatisme*, montre combien il est opposé à la vraie Religion, combien il l'a toujours combattue, et combien ses efforts ont toujours été inutiles. C'est une des grandes armes du démon contre l'Eglise. Ce discours est plein d'une philosophie profonde, revêtue de toutes les lumières de l'histoire. Dans un second discours, le P. de la Rue prouve que le fanatisme naît nécessairement des sectes modernes, et ne peut exister chez les bons catholiques. Ces deux Sermons prêchés en Languedoc après les troubles excités en 1703, par les fanatiques des Cévennes, n'ont été imprimés qu'en 1766, à la suite des *Sermons* du P. Griffet: à Liége, chez Bassompierre, t. 4, p. 363.

» sions dans la bassesse de l'intérêt... » « Si » l'athéisme ne fait pas verser le sang humain, » c'est moins par amour pour la paix, que » par indifférence pour le bien. Comme que » tout aille, peu importe au prétendu sage, » pourvu qu'il reste en repos dans son ca- » binet. Ses principes ne font pas tuer les » hommes, mais ils les empêchent de naître, » en détruisant les mœurs. » Il dit à peu près comme ce berger désespéré dont parle un ancien poète : *Omnia vel medium fiant mare.* Que m'importe le bien de l'état, la gloire et le bonheur de mes semblables ? Mon ame dépouillée de ses espérances, détrompée de son immortalité, détachée du culte qui établissoit sa communication avec le ciel, avec les hommes, avec toutes les parties de la création, s'isole, et se rétrécit; réduite à la nature et au sort de la brute, elle donne à ses prétentions et à ses vues les mêmes bornes et le même intérêt. — Le fanatisme déchaîné contre l'objet qu'il poursuit, est arrêté dans tout le reste par la voix de la religion : l'athéisme permet tout, et ne met point de bornes à ses dégâts. — Parce qu'un prisonnier furieux se sert de ses chaînes pour assommer son camarade, dira-t-on qu'il eût moins été redoutable s'il n'eût point été enchaîné ? — Le fanatisme n'est qu'un mal passager, une fièvre qui quitte le malade avec la fermentation du sang. L'athéisme est un mal habituel, qui ronge et qui désole sans relâche. S'il n'est pas toujours furieux, son silence même, dit un philosophe, fait des ravages horribles; c'est le silence de la mort. On a fait

Virg. Ecl. 8.

des histoires ridiculement exagérées des malheurs produits par le fanatisme : si l'athéisme avoit jamais dominé sur la terre, il n'y auroit point d'historien pour écrire ses dégâts ; le genre humain s'anéantiroit, comme il eût été anéanti sous Caligula, s'il n'avoit eu qu'une tête (*a*). — L'athéisme a aussi ses fanatiques, témoin un Vanini, témoins les jeunes athées d'Abbeville, condamnés par arrêt du parlement de Paris (*b*). Lucrèce nous apprend que le mépris des Dieux agitoit fortement tous les ressorts de l'ame d'Epicure (*c*). Le *Système de la nature* décide qu'il est impossible de ne point s'échauffer en faveur d'une chose qu'on croit fort importante : or, fut-il jamais auteur qui crut son système plus important ? les éditeurs ne cessent de l'appeler *important* et *très-important*. Qu'est-ce que cette fureur inquiète de faire des prosélytes, que J. J. Rousseau reproche si justement aux athées, sinon un vrai fanatisme ? Les menées et les intrigues du parti philosophique qui domine dans ce siècle, les excès ridicules où il s'est porté en 1778 à la mort de son vieux chef ; ses fureurs atroces contre quiconque combat

(*a*) Ce tyran souhaitoit que l'espèce humaine n'eût qu'une tête, pour pouvoir la détruire d'un seul coup.

(*b*) Ils insultoient publiquement à la pompe la plus solennelle de la Religion ; ils brisoient le Crucifix et les images ; imitoient les saints mystères par dérision, adoroient des livres obscènes et impies en se mettant à genoux, etc. Voyez l'arrêt du parlement de Paris, donné le 4 Juin 1766. La même scène s'est renouvelée à Liége en 1779.

(*c*) *Quem nec cura Deûm, nec fulmina, nec minitanti Murmure compressit cœlum, sed eò magis acrem Virtutem irritant animi.* L. 1, de Nat. rerum.

ses progrès; cette suffisance, cette morgue de l'ignorance unie à l'impiété, qu'est-ce autre chose que du fanatisme très-pur (*a*) ? Mais qu'étoit-ce encore ce fanatisme, en comparaison de celui de 1792 et années suivantes, où la cruauté des Néron et des Dioclétien disparut vis-à-vis de celle des athées français; où les prêtres du Seigneur furent entassés dans les églises et les bateaux pour être massacrés ou noyés; où avoir conservé un livre de prières, une image de Saint, ou un chapelet étoit une cause suffisante pour mériter la mort? Or, si tout fanatisme est exécrable, quel nom donner à celui-ci ? Et si le fanatisme seul peut disputer à l'athéisme la première place dans la classe des fléaux, que sera-ce de ces deux monstres réunis ? Concluons cette matière, en disant, avec le philosophe que nous avons déjà plus d'une fois opposé aux athées, que l'existence de Dieu :

Volt. Epît. à l'Auteur du Livre des *Trois Impost.*

Est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du Juste.
Si les cieux, dépouillés de leur empreinte auguste,
Pouvoient cesser jamais de le manifester,
Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.
Que le sage l'annonce, et que les Rois le craignent.
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent

(*a*) *L'orgueil, la présomption, une imagination échauffée, l'ignorance, l'esprit d'indépendance, voilà*, dit un philosophe, *les vraies sources du fanatisme*. Je laisse à juger si ces qualités se trouvent du côté des adorateurs d'un Dieu, plutôt que du côté des ennemis de son existence et de son culte. Voyez *le fanatisme des philosophes*, par Linguet, qui parfois a le sien.

Hume, *Essais mor.* 12e. *Essai*.

Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur est au ciel, apprenez à trembler. (*a*)

(*a*) L'impossibilité de conserver la société humaine, de procurer la sureté et le bonheur de ses individus, sans l'idée d'un Dieu, doit être regardée comme une démonstration de son existence. Son nom, sans doute, est écrit sur toutes les parties de l'univers; la grandeur et la beauté de l'ouvrage publient, d'une manière bien éloquente, la puissance et la sagesse de l'ouvrier : mais nous ayant fait de façon que nous ne pouvons nous passer de lui, ne se montre-t-il pas par-là plus clairement à nos yeux? Ce témoin, ce juge de nos actions et de toutes nos pensées, qui est indispensablement nécessaire à notre félicité : c'est là une des preuves les plus convaincantes qu'il y a un Dieu. Elle est à la fois écrite et dans notre esprit et dans notre cœur.

CATÉCHISME PHILOSOPHIQUE.

LIVRE SECOND.

L'AME DE L'HOMME.

CHAPITRE PREMIER.

L'AME EST-ELLE SPIRITUELLE?

§. I.

(137) D. A QUOI se réduisent la plupart des disputes qui ont occupé de tout temps les philosophes, au sujet de la spiritualité de l'ame?

R. A décider si la matière est capable d'intelligence et de pensée.

(138) D. Est-il évident que la matière ne puisse être élevée à ce degré d'excellence et de perfection?

R. Nous avons démontré que la matière n'avoit pas même la puissance de se mouvoir, et que tout mouvement devoit lui venir d'une cause étrangère. Du mouvement il y a bien L. 1. ch. 2. art. 3.

loin à la pensée. Quand même la matière pourroit se mouvoir, on n'en pourroit encore rien conclure en faveur de sa faculté de penser. On sent par-là combien le système des Matérialistes est en deçà de toute probabilité. Toutes les idées que nous avons de la matière, concourent à la représenter comme une *substance purement passive*; et c'est même la définition que les philosophes en ont donnée. Or, un être purement passif qui seroit une intelligence, qui formeroit la pensée, et qui auroit l'incompréhensible activité de l'esprit humain, est une absurdité ridicule.

(139) D. N'est-ce pas donner des bornes à la puissance de Dieu, que de lui refuser le pouvoir de produire une matière pensante?

R. Pas plus que de lui refuser le pouvoir de faire que deux et deux ne soient pas quatre. Placer dans la puissance de Dieu des contradictions, des idées destructives les unes des autres, c'est insulter sa majesté souveraine, et répandre des nuages sur la foi de sa toute-puissance.

(140) D. Malgré tous les attributs connus de la matière, n'y a-t-il pas eu des philosophes qui ont reconnu la possibilité d'une matière pensante?

R. Locke et Voltaire ont travaillé à accréditer cette idée, mais elle n'a point prospéré chez les sages. A cette occasion Locke a été exalté par les Matérialistes comme un génie profond; mais le chevalier de Ramsay, qui se connoissoit bien en hommes, et qui con-

noissoit Locke en particulier, en porte un jugement bien différent. — « Locke, dit-il, » génie superficiel, qui a écrit les élémens de » la philosophie, plutôt que des principes ap- » profondis, étoit, je crois, un Socinien dé- » cidé. Quand l'autorité ne guide plus un phi- » losophe, il s'égare toujours. » Lettre à M. Racine.

(141) D. Sur quel fondement ces messieurs établissoient-ils leur opinion ?

R. Sur ce que nous ne connoissons pas assez la nature intime de la matière, pour prononcer sur ce qui lui convient et ne lui convient pas.

(142) D. Ce fondement est-il bien solide ?

R. C'est comme si j'attribuois à tous les êtres que nous ne connoissons pas parfaitement, des qualités opposées aux qualités que nous en connoissons. « Je ne connois pas, à » dit à ce sujet un homme d'esprit, tout ce » qui est dans l'esprit de Locke et de Vol- » taire; mais je n'en serois pas moins ridicule » de croire que c'est un assemblage de pe- » tites pierres taillées en quarré, ou bien en » rhomboïde. » Il faut rendre justice à Locke; malgré les doutes qu'il a tâché de faire naître sur ce sujet, il a rendu hommage à la vérité, et il démontre lui-même l'incompatibilité de la matière et de la pensée. « Il paroît, dit-il, » avec la dernière évidence, que puisque nous » n'avons aucune autre idée de la matière, » que comme de quelque chose dans quoi sub- » sistent plusieurs qualités sensibles qui frap- » pent nos sens; de même nous n'avons pas » plutôt supposé un sujet dans lequel existent » la pensée, la connoissance, le doute, etc., L. 2, ch. 23.

» que nous avons une idée aussi claire de la » substance de l'esprit, que de celle du corps. » Il est impossible de concevoir que la ma- » tière puisse tirer de son sein le sentiment, » la perception, la connoissance. Car divi- » sez-la en autant de parties qu'il vous plaira, » donnez-lui tous les mouvemens et toutes les » figures que vous voudrez, ces parties infini- » ment petites n'agiront pas d'une autre ma- » nière sur des corps d'une grosseur qui leur » soit proportionnée, que sur des corps d'un » pouce ou d'un pied de diamètre. Les parties » d'un pouce et d'un pied de diamètre se » poussent l'une l'autre; c'est tout ce qu'elles » peuvent faire; les petites n'ont pas plus de » pouvoir..... » « Enfin, le mouvement, dit- » il encore, ne peut jamais faire naître la » pensée, et il sera toujours autant au-dessus » des forces du mouvement, et de la matière, » de produire la connoissance, qu'il est au- » dessus des forces du néant de produire la » matière. »

L. 4, ch. 10.

Voltaire, dans un dialogue entre Lucrèce et Possidonius, revient, comme Locke, au sens commun, avec lequel il se réconcilie à peu près aussi souvent qu'il se brouille.

POSSIDONIUS.

« Vous conviendrez aisément qu'il n'y a pas » d'apparence qu'un rocher puisse composer » l'Illiade. Un rayon de soleil en seroit-il plus » capable ? Imaginez ce rayon cent mille fois » plus subtil et plus rapide; cette clarté, cette » ténuité seront-elles des sentimens et des » pensées ? »

LUCRÈCE.

« Peut-être en seront-elles, quand elles se-
» ront dans des organes préparés. »

POSSIDONIUS.

« Vous voilà réduit à des *peut-être*. Du
» feu ne peut penser par lui-même, pas plus
» que de la glace. Quand je supposerois que
» c'est du feu qui pense en vous, qui sent,
» qui a une volonté, vous seriez donc forcé
» d'avouer que ce n'est pas par lui-même
» qu'il a une volonté, du sentiment, et des
» pensées. »

LUCRÈCE.

« Non, ce ne sera pas par lui-même; ce
» sera par l'assemblage de ce feu et de mes
» organes. »

POSSIDONIUS.

« Comment pouvez-vous imaginer que de
» deux corps qui ne pensent point chacun sé-
» parément, il résulte la pensée, quand ils sont
» unis ensemble? »

LUCRÈCE.

« Comme un arbre et de la terre pris sé-
» parément ne portent point de fruit, et
» qu'ils en portent quand on a mis l'arbre dans
» la terre. »

POSSIDONIUS.

« La comparaison n'est qu'éblouissante;
» cet arbre a en soi le germe des fruits; on
» le voit à l'œil dans ses boutons; et le
» suc de la terre développe la substance de
» ces fruits: il faudroit donc que le feu eût
» déjà en soi le germe de la pensée, et

» que les organes du corps développassent » ce germe. »

LUCRÈCE.

« Que trouvez-vous en cela d'impossible? »

POSSIDONIUS.

» Je trouve que ce feu, cette matière » quintessenciée, n'a pas en elle plus de droit » à la pensée que la pierre; la production d'un » être doit avoir quelque chose de semblable » à ce qui la produit : or, une pensée, une » volonté, un sentiment, n'ont rien de sem- » blable à la matière ignée. »

(143) D. Puisque le domaine de la matière s'accroît tous les jours par les phénomènes que présentent l'électricité et le magnétisme, ne peut-on pas espérer que tôt ou tard on découvrira dans la matière des qualités inconnues jusqu'ici, qui l'approcheront de la pensée?

R. Les qualités connues de la matière ne seront sans doute pas détruites par les inconnues, les anciennes par les nouvelles; par conséquent on peut hardiment prononcer sur ce que la matière ne sera jamais, quoiqu'on ne puisse pas savoir tout ce qu'elle sera. La matière sera toujours étendue, elle aura toujours des parties, etc.; la simplicité et l'activité de la pensée ne lui conviendront donc jamais. — Bien plus, il est même des substances inanimées que des physiciens modernes, du plus grand nom, croient n'appartenir pas au règne de la matière, nommément le feu et la lumière (ci-dessous 181) : de sorte que le règne de la matière va plutôt en diminuant qu'en augmentant. Cependant au-

cun de ces physiciens n'a songé à attribuer à ces substances, placées par eux au-dessus de la matière, la pensée ou même la sensibilité : ils remarquent, au contraire, qu'elles en sont essentiellement incapables. Et qui oseroit dire sérieusement qu'il y a plus de raison ou de sentiment dans un rayon de lumière, que dans une motte de terre?... Il en est de même de l'électricité et du magnétisme, quelle qu'en soit la nature. On n'aperçoit dans leurs divers phénomènes qu'un principe aveugle, passif, purement mécanique, qui ne sauroit entrer dans aucune sorte de comparaison avec un principe qui connoît, délibère, et agit librement. Dira-t-on que le feu électrique raisonne et que l'attraction réfléchit, que l'un et l'autre ont une motion spontanée?... D'ailleurs, tout mouvement se divise, ce qui ne peut être appliqué à la faculté de penser, à moins que l'on ne veuille faire voir une moitié et un cinquième d'entendement humain (*a*). Voici un

(*a*) A ces considérations générales et décisives sur l'électricité, ajoutons les réflexions les plus simples, tirées de ses propriétés connues. Comment le fluide électrique pourroit-il être tenu en réserve dans les filières du cerveau et des nerfs; comment se fixeroit-il l'espace d'un siècle dans un crâne, tandis que les causes les plus légères l'agitent et le détournent de sa route, lui donnent les mouvemens les plus rapides et les plus bizarres? — Quelle fermentation n'y auroit-il pas dans toutes les têtes humaines durant des temps d'orages, et sur-tout lorsque la matière fulminante quitte le séjour des nuées pour se promener sur la terre! Sans doute que ses portions détachées et isolées feroient tous les efforts possibles pour se réunir au fluide dont elles ont fait partie. — De son côté, cette substance homogène aux ames humaines, s'attacheroit à les rejoindre préférablement à toutes les matières inanimées. Ainsi voilà les hommes foudroyés, tandis que le fer, le plomb, et toutes les plus électri-

passage de Bernier, qui justifie parfaitement ces observations. « Eh ! mon cher (écrivoit-» il à son ami Chapelle), ne sommes-nous » pas cent et cent fois tombés d'accord entre » vous et moi, que quelque effort que nous » puissions faire sur notre esprit, nous ne » saurions jamais concevoir comme quoi des » corpuscules insensibles *, il en puisse jamais » rien résulter de sensible *, et qu'avec tous » leurs atomes, quelque petits et quelque mo-» biles qu'ils les fassent, quelque mouvement » et quelque figure qu'ils leur donnent, en » quelque ordre, mélange et disposition qu'ils » nous les puissent faire voir, et même quel-» qu'industrieuse main qui les conduise, ils » ne sauroient jamais nous faire imaginer com-» ment il en puisse résulter un composé, je » ne dis pas, qui soit raisonnant comme

* dénués de sensibilité.

* doué de sensibilité.

» sables matières, mais après tout, substantiellement différentes du fluide électrique, n'éprouveroient de sa part que de foibles influences. — Notre vie ne pourroit sans prodige se conserver l'espace de deux jours ; la moindre portion de métal la feroit évanouir ; il ne faudroit que mettre un petit conducteur, un canif, par exemple, sous le nez d'un homme, pour soutirer son ame et le faire mourir subitement. — Que dire du déplacement continuel de l'ame, et de son remplacement par une autre ? Car si elle n'est que fluide électrique, il est nécessaire que toutes les fois que le corps est dûment électrisé, elle se retire et s'échappe ; comme l'eau d'un bassin qui en reçoit de la nouvelle, comme l'air d'une chambre où l'on introduit un courant, etc. Or, cette ame congédiée et remplacée, sans s'en apercevoir et sans qu'il y ait la moindre altération, la moindre suspension dans le sentiment ineffable du *moi ;* et la nouvelle ame, qui dans un instant est au fait de toutes les affaires de l'ancienne, et qui se croit être celle-là même, et cela avec la conviction la plus intime, la plus irrésistible : voilà des merveilles dignes de ce siècle !

» l'homme, mais qui soit seulement sensitif » comme le pourroit être le plus vil et le » plus imparfait vermisseau de terre qui se » trouve. »

(144) D. N'est-il pas aussi difficile de concevoir l'action de l'esprit, sur la matière, et de la matière sur l'esprit, que de concevoir une matière intelligente ?

R. Un célèbre Epicurien l'a assuré, et ses disciples ne cessent de le répéter ; *rien*, disent-ils, *ne peut toucher, ni être touché, sinon ce qui est corps* (*a*). Ils aiment mieux admettre une absurdité, c'est-à-dire, une matière pensante, que de reconnoître un esprit agissant sur la matière ; défendre une hypothèse contradictoire que d'avouer un fait réel, certain, incontestable, dont on ne peut rendre raison. Je sens, par une conviction intime, que mon ame agit sur mon corps, et que mon corps agit sur mon ame ; je ne conçois pas comment cela se fait ; il faudra donc croire que mon ame n'agit pas, et que rien n'agit sur elle ; ou bien qu'une chose essentiellement incapable de penser, pense néanmoins effectivement. Le beau moyen d'éviter une difficulté ! Il faudra dire que le seleil n'éclaire pas, parce qu'il est impossible de concevoir comment de moment à moment il porte à des cinquante, à des cent millions de lieues, une action, une chaleur et des couleurs toujours nouvelles. Il faudra croire encore que nous sommes aveugles, et que c'est une absurdité de reconnoître la réalité

(*a*) *Tangere enim et tangi nisi corpus nulla potest res.* Lucret.

de la vue ; car qui jamais expliquera comment la lumière rassemble dans un œil d'un demi-pouce la mesure et la vue du monde entier ?... A la vérité, une action de la matière sur l'esprit, semblable à celle qu'elle a sur une autre matière, seroit absurde ; mais il y a une infinité de manières d'agir, nous n'en connoissons que très-peu, encore les connoissons-nous très-imparfaitement. En combien de manières un corps n'agit-il pas sur un autre corps ? Pouvons-nous nous flatter de concevoir toutes ces manières ?..... Selon Boerhaave et d'autres physiciens, le feu et la lumière ne sont pas matière (181), et n'en agissent pas moins sur la matière.... Il n'y a pas de mouvement sans *toucher* : s'il est vrai que la matière ne peut se donner de mouvement (30), que le mouvement est une force, une qualité spirituelle (33,312) que la matière ne peut recevoir que d'une cause immatérielle (312) ; il y a donc un *toucher* reconnu d'une cause immatérielle sur la matière. Boscowich, et beaucoup de Newtoniens soutiennent, que dans l'action même d'un corps sur un autre, *non detur contactus immediatus*, c'est-à-dire, que les corps ne se touchent pas, lors même qu'ils se poussent et se frappent réciproquement. Si cela est, la difficulté de concevoir l'action d'un corps sur un autre corps sera pour le moins aussi grande, que d'expliquer l'action du corps sur l'esprit... Entre les attouchemens corporels, il en est plusieurs que nous ne comprenons pas mieux, et même beaucoup moins que celui d'un esprit et d'un corps. Comment l'aimant touche-t-il le fer ?

Comment l'aiguille touche-t-elle le pôle à de si grandes distances? Comment les planètes touchent-elles le soleil ou quelqu'autre centre de leur mouvement? car il faut que tout cela se touche et soit touché d'une manière quelconque, puisqu'on ne peut rien attirer sans le toucher, et que rien ne peut être attiré sans être touché avant d'être attiré. Et comment le *toucher* qui attire, est-il distingué du *toucher* qui repousse? Est-il muni de crampons ou de gluten? Voilà bien des *toucher* dont nous ne savons pas plus que du *toucher* de l'ame.

§. II.

(145) D. Quelle que soit la force des argumens qui établissent la spiritualité de l'ame, n'y a-t-il pas un moyen plus simple de s'en convaincre infailliblement?

R. Il ne faut pour cela qu'une simple réflexion sur soi-même. Que le philosophe demande à son ame si elle est matière, elle lui répondra avec plus de précision que tous les sages de la terre. (*a*). Un être qui se connoît,

(*a*) Un homme de génie la fait parler de la sorte: « Cesse de t'avilir, de te flétrir en croyant te trouver » tout entier dans cet assemblage muet de parties, d'atomes, de corpuscules, de boue et de fange. C'est dans » moi que réside ta grandeur et ton intelligence; si j'ai » pu être unie à la vile matière, ce fut pour lui donner la » vie, non pour la recevoir. Ton corps est devenu ma » chaîne; mais il me fut donné de la mouvoir, et de la » diriger. Ne me demande point à tes yeux: ils ne me » verront pas: ne me demande point à ta droite: elle » n'est point faite pour me saisir. Mon essence est comme » ma voix; tu l'entends, et elle n'a point frappé ton » oreille. Je suis comme le Dieu que tu adores; tu éprouves

qui se juge lui-même, qui se replie sur ses pensées, qui réfléchit sur son existence, et qui la connoît par un sentiment intime, ineffable, indivisible, est évidemment spirituel. L'idée générale de la substance, nous la tirons de notre être pensant ou de notre *moi*, rien n'étant mieux conçu exister à part, séparément de toute autre chose que le *moi*. Mais autant qu'il est clair que l'être pensant est une substance, autant l'est-il que cette substance est indivisible, qu'elle est simple, que c'est une véritable unité; c'est le *moi* qui a différentes sensations, ou différentes idées, et qui les compare entre elles; le *moi* qui se plaît à contempler l'émail de cette prairie, et que flatte le son de cette musette; c'est le *moi* qui jouit de tout cela, et qui se rend compte à lui-même de sa jouissance. Quand on s'y applique avec attention, surtout durant le silence de la nuit et le repos de toutes les choses extérieures, il est impossible de ne pas sentir combien ce *moi* est différent de la partie corporelle, combien il est indépendant de toute image, de toute illusion des sens (*a*). « Quand je me suis étudié

Bonnet, Contemplation de la nat. Préf. p. lxvij.

» sa puissance, et tu ne le vois pas. Je suis toi; mais l'instant où tu ne seras plus que moi, sera celui de ta » grandeur. »

(*a*) *Sine ullâ phantasiarum vel phantasmatum imaginatione ludificatoriâ, mihi esse me, idque nosse et amare, certissimmm est.* Aug. L. XI. de Civit. Dei. — Un poète du 16.e siècle a rendu cette intime et ineffable puissance du *moi*, dans le silence absolu des sens et de toute la nature, avec une énergie et une élégance dignes d'une vérité si évidemment et si profondément sentie, et qui contrastent d'une manière saillante avec la froideur et la rudesse de l'épicurien Lucrèce :

» moi-même, dit un philosophe célèbre, je » n'ai pu me rendre raison de la simplicité de » moi-même, dans la supposition que l'ame » est matérielle. J'ai cru voir distinctement que » ce *moi* est toujours un, toujours simple, » toujours indivisible; qu'il ne pouvoit être » une modification de la substance étendue, » ni un résultat de quelque mouvement que » ce soit. J'ai donc admis l'existence d'une » ame immatérielle, pour satisfaire à des phé- » nomènes que je ne pouvois expliquer sans » elle. » Gassendi pensoit également que « rien » ne montroit mieux la spiritualité de l'enten- » dement humain, que cette faculté qu'il a » de se replier sur lui-même pour connoître » ses idées, et juger de ses propres opérations; » il n'y a qu'un esprit qui soit capable de si » grandes choses : en effet, L'ŒIL NE VOIT PAS » QU'IL VOIT, ET L'OREILLE N'ENTEND PAS » QU'ELLE ENTEND; MAIS L'AME HUMAINE JUGE » SES JUGEMENS MÊMES (*a*). »

T. 2, P. 101.

Nonne vides, quotiès nox circumfunditur atra
Immensi terga oceani, terramque polumque,
Cùm rerum obduxit species obnubilus aër,
Nec fragor impulsas aut vox allabitur aures;
Ut nullo intuitu mens jam defixa, recedit
In sese, et vires intra se colligit omnes?
Ut magno hospitio potitur, seque excipit ipsa
Totam intùs! . . . . . .
Ut gaudet sibi juncta, sibique intenditur ipsa,
Ipsa sibi tota incumbens, totamque pererrans,
Immensa, immensam spatio, longèque patentem!

* Dan. Heins. L. 2. *de contemptu mortis.*

(*a*) Que dire de la stupeur d'un certain Kant, devenu le chef d'une nouvelle secte de sceptiques en Allemagne, qui nie l'existence de cette ame, juge de ses sensations et de ses jugemens (ci-dessus, n. 9)? Selon lui, ce *moi* n'est autre chose que la succession des idées; ce *moi*, si intimement senti, qui se rend compte de lui-même, qui est

(146) D. Cette simplicité du *moi*, connue évidemment par elle-même et par le sentiment qui la constitue, ne peut-elle pas être rendue sensible par quelque raisonnement?

R. En voici un qui par sa clarté semble préférable aux autres, qu'il est inutile de multiplier dans une matière si souvent discutée. Je suppose pour un moment que mon ame a deux parties. J'entends un homme qui me parle, et en même temps je vois sa figure et ses traits. Chaque partie de mon ame éprouvera quelque sensation; mais l'une n'éprouvera pas celle de l'autre, parce que l'une n'est pas l'autre. La partie *A* ne pourra comparer sa sensation avec celle qu'elle n'a pas: la partie *B* sera dans le même cas, elle ignorera même si sa compagne a ressenti quelque chose. Or, je compare aisément les différentes impressions que mes sens me transmettent à la fois; donc le principe qui reçoit et qui compare ces deux idées, doit être parfaitement simple et parfaitement un (*a*).

si profondément averti de son être substantiel, de son identité persévérante; ce *moi* qui admet ou rejette les idées, qui les rappelle, les combine, les juge et en fait ce qu'il veut, n'est autre chose que ces idées mêmes. C'est où sont parvenus les nouveaux Pyrrhoniens.

(*a*) L'auteur des *Lettres helviennes* présente cette observation sous différents points de vue, qui en renforcent l'impression et en rendent la vérité sensible aux esprits les plus grossiers. « Si la substance intelligente est ma» tière, la partie de mon ame qui voit le faîte de ce » chêne, n'est plus celle qui voit ses rameaux; et celle» ci n'est point celle qui voit le tronc qui les supporte. » Autant je distingue de feuilles sur cet arbre, autant il » est en moi d'êtres pensans : il en est des millions,

(147) D. Le *moi*, au rapport de M. de Buffon, n'existe-t-il point aussi chez les brutes quoiqu'avec moins d'étendue?

R. Le savant naturaliste est tombé dans cette erreur, parce qu'il a supposé que le *moi* n'étoit composé précisément que de *sensation et de souvenir* (T. IV. pag. 52); mais comme le *moi* est purement intellectuel et réfléchi, qu'il est le fruit et la jouissance de la pensée, il est évident qu'il ne peut exis-

» puisque la partie qui pense à droite, n'est point celle » qui pense à gauche; puisque celle qu'affecte la vue et » la pensée des feuilles supérieures, n'est point celle » qu'affecte la vue et la pensée des feuilles inférieures; » puisque la vue et la pensée de chaque point d'une » même feuille affecte autant de points divers dont » chacun est pensant; première absurdité. — Chacun de » ces êtres, chacune de ces parties pensantes ne voit » qu'une partie infiniment petite de ce chêne; chacun » de ces êtres pensans ignore la pensée de celui qui le » touche, ou qui le suit; chacun de ces êtres croit ce- » pendant le voir de son faite jusqu'à ses racines, et » penser à toute sa hauteur, quoiqu'il ne pense qu'à une » très-petite partie; seconde absurdité. — Aucun de ces » êtres pensans ne voit à la fois ce chêne et l'arbrisseau » qui rampe auprès de lui, aucun ne peut penser à la » fois à tous les deux, et cependant tous à la fois com- » parent le chêne à l'arbrisseau; tous jugent à la fois les » différences de l'un et de l'autre; troisième absurdité. — » Le faux sage nous répond-il que la pensée de l'ar- » brisseau, et celle du chêne, subsistent de même dans » chaque partie de l'être pensant matériel? La même » pensée sera alors dans moi, autant de fois que l'intel- » gence matière contient de parties; j'aurai dix fois, cent » fois en même temps la même pensée, et croirai ne » l'avoir qu'une seule fois; quatrième absurdité. — Veut- » il que ma pensée, ou les parties de ma pensée va- » rient, suivant les différentes parties de l'intelligence » matérielle? Ma pensée ne sera point au centre, ce » qu'elle est à la circonférence, à droite ce qu'elle est » à gauche, en dessus ce qu'elle est dessous; cinquième » absurdité. »

ter dans les brutes, selon les principes que le naturaliste a lui-même établis sur la nature de l'homme et des animaux. Toutes les observations sur la nature, les opérations des brutes, confirment cette vérité.

Ci dessous n. 168 et suiv.

(148) D. Si le sentiment du *moi* est si intime, si exclusivement propre à l'ame spirituelle, d'où vient qu'il se perd dans un évanouissement, dans une syncope, et même dans le sommeil? Comment l'ame perd-elle l'idée et la mémoire des choses dont elle s'est profondément et intimement occupée, et que dans ces momens elle sembloit s'être, en quelque sorte, identifiée?

R. Sans avoir recours au sentiment des philosophes qui prétendent que l'ame pense toujours, quoiqu'elle ne conserve pas le souvenir de ses pensées, nous observons 1.° Que le sentiment du *moi* existe quand l'ame s'en occupe et réfléchit sur elle-même (*a*); rien ne prouve qu'elle doive s'en occuper toujours, et s'avertir sans cesse de son existence. 2.° Si suivant les règles inviolablement établies par le Créateur, les organes corporels concourent à toutes les opérations de l'ame; c'est une conséquence naturelle et nécessaire, que leur dérangement ou leur parfait repos tienne

(*a*) Dans les songes même le *moi* subsiste. Il n'est pas à la vérité occupé des circonstances réelles de son existence, mais de celles que l'illusion lui représente. Il ne reçoit pas l'impression des objets qui l'environnent dans le monde physique, mais de ceux qu'il tire d'un riche dépôt d'images presque toujours en désordre, lorsqu'il n'en règle pas la suite. Il est toujours le principe simple et intime qui agit, et qui peut dire dans la conscience de lui-même : « C'est *moi* qui suis frappé de tel aspect, de » tel son, affligé ou réjoui de tel événement. »

l'ame dans l'inaction. 3.° Si le *moi* étoit toujours en action *in actu exercito aut secundo*, comme parlent les philosophes : si l'ame ne pouvoit cesser de raisonner et de penser, le sommeil ne répareroit pas les forces du corps, les organes n'ayant jamais de repos, et secondant sans relâche la vivacité du principe qui les anime. *Si conscius suî esset animus*, dit un physicien, *ageret continuò in corpus, nervos ac fibras velleret, somnusque, res corpori reficiendo necessaria, nullus esset.* 4.° Dans l'état où sont les choses humaines, il est avantageux que l'ame puisse en quelque sorte se soustraire à elle-même, fermer les yeux de l'esprit comme ceux du corps à des objets de tristesse, d'inquiétude ou d'une excessive application; cesser de souffrir et d'agir. Cette une interruption salutaire; une espèce de délivrance passagère, qui affoiblit la douleur, adoucit le travail, et renouvelle, pour ainsi dire, l'existence. 5.° Si l'ame étoit présente à elle-même durant le silence des organes; privée d'un secours indispensable à ses opérations, réduite à une inaction forcée, cet être actif éprouveroit un ennui malheureux, et le repos du corps feroit le supplice de l'ame. « Si cette vive et agissante substance, » dit un philosophe, ne cessoit d'être présente » à elle-même quand les instrumens de ses » opérations lui échappent, et que par-là elle » perd ses rapports avec tout ce qui existe, » elle se trouveroit au milieu de cette multi- » tude d'êtres dans une solitude effrayante; » comme cette reine infortunée qui ne voyoit

Adisson, *Spect. Anglois.*

» qu'un désert dans une ville magnifique et » populeuse. »

4. Æneid. *Semperque relinqui*
Sola sibi, semper longam incomitata videtur
Ire viam, et Tyrios deserta quærere terra.

Quant aux objets dont l'idée s'efface, ils n'ont rien de commun avec le sentiment intime actuel du *moi*, la mémoire même de ce sentiment éprouvé et réfléchi dans tel temps, peut se perdre, sans qu'il en résulte rien contre sa simplicité et son intimité. Si l'esprit de l'homme conservoit toutes les notions et impressions une fois reçues, il auroit une étendue et une capacité infinie, ce que sa nature ne comporte pas; il franchiroit en quelque manière l'espace immense qui sépare de celui qui sait tout, qui rassemble à la fois toutes les connoissances, à qui tous les temps et tous les objets sont présens.

§. III.

(149) D. Les opérations de l'ame déposent-elles en faveur de sa spiritualité aussi clairement que le sentiment d'elle-même ?

R. Il n'est pas possible d'imaginer qu'une substance qui produit cette multiplicité instantanée d'actes divers, qui s'élance dans les espaces illimités, qui mesure et pèse en quelque façon le soleil et les corps célestes, qui fait de tout l'univers le vaste champ de ses opérations, qui s'élève jusqu'à l'invisible et magnifique auteur de ce grand édifice, le contemple et l'adore (*a*); il n'est pas possible

(*a*) Connoissance de Dieu, idée du grand Maître du

d'imaginer qu'une telle substance soit d'une nature terrestre et périssable. Les philosophes anciens et modernes ont donné à cette réflexion toute la force dont elle est susceptible (*a*).

(150) D. Est-il bien certain que ces vastes et magnifiques opérations de l'ame soient spiri-

monde, du principe et de la fin de toutes choses; don naturel et exclusif de l'intelligence humaine, auquel l'instinct le plus subtil des animaux les plus ingénieux et les plus dociles, ne peut atteindre de quelque manière que ce soit; idée qui est souvent si vive, si pleine d'affection et de sentiment dans les hommes les moins cultivés, dans des chrétiens simples et idiots: voilà la grande dignité de l'homme, le vrai titre de sa gloire, le sceau de son origine céleste: *Quid est homo, quia innotuisti ei?* Ps 143.

(*a*) *Sic sentio, cùm tanta celeritas animorum sit tanta memoria præteritorum, futurorumque prudentia; tot artes, tantæ sapientiæ, tot inventa; non posse eam naturam, quæ res eas contineat, esse mortalem.* Cic. de Senect. cap. 21. — Voyez *les Nuits d'Young*, IX. Nuit. — *Anti-Luc.* Liv. 5, v. 116. — « Qu'on me montre, dit » J. J. Rousseau, un autre animal sur la terre, qui sache » faire usage du feu, et qui sache admirer le soleil. » Quoi! je puis observer, connoître les êtres et leurs rap- » ports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, vertu; je » puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le » gouverne; je puis aimer le bien, le faire, et je me » comparero[illegible] bêtes? Ame abjecte, c'est la triste phi- » losophie qui te rend semblable à elle! ou plutôt tu » veux en vain t'avilir. » — « Au seul mot de l'AME (dit » un auteur moins célèbre, mais plus généralement sage) » on éprouve en soi-même une affection sublime qui » nous attache à l'Être éternel, ou entrevoit un rayon » de la Divinité qui se répand sur nos désirs et sur nos » pensées, on s'élève jusqu'à la source de toutes les créa- » tures, et l'on reconnoît qu'on n'est pas né pour ense- » velir son existence toute entière dans les entrailles de » la terre. Rien ne réveille l'homme de son assoupisse- » ment comme l'idée de l'AME, dit saint Augustin. Ce » souvenir lui donne des secousses qui retentissent jusque » dans l'éternité. »

Emile, t. 3, p. 65.

tuelles et immatérielles? Ne lisons-nous pas dans plus d'un ouvrage moderne que *l'intelligence n'est qu'un toucher abstrait?*

R. Cette plaisante définition de l'intelligence n'est qu'une combinaison de termes contradictoires. Le *toucher* peut-il être *abstrait?* N'est-ce pas le contact d'un objet présent, sensible, matériel? « L'ame, dit M. de Buffon, » s'unit intimement à tel objet qu'il lui plaît; » la distance, la grandeur, la figure? rien ne » peut nuire à cette union lorsque l'ame la » veut; elle se fait et se fait en un instant... La » contemplation seroit-elle un simple attouche- » ment? Comment cet attouchement pourroit- » il se faire sur un objet éloigné, sur un sujet » *abstrait*? etc., etc. » Mais enfin *toucher abstrait* tant que l'on voudra, qui est-ce qui touche? quel est le principe qui opère cet attouchement? Nous voilà encore à l'ame, à ce principe intime et indivisible, à ce *moi*, qui, comme nous venons de le dire, est lui-même l'expression et la preuve de son immatérialité.

Hist. nat. T. 2, in 4. p. 435.

(151) D. Si dans quelques hommes, l'ame paroît dans un éclat digne d'une origine céleste, dans d'autres ne paroît-elle pas se rapprocher de la terre, et se mettre presque à côté de la brute?

R. 1.° Il est aisé d'expliquer cette différence. Avec un instrument défectueux, le plus grand artiste ne produira rien digne de son art. Nous trouvons la raison de la stupidité apparente d'un être spirituel dans des organes peu assortis à ses opérations; mais quand est-ce que les matérialistes nous expliqueront les merveilles d'une matière pensante?

2.° Ce n'est pas dans son humiliation, mais dans sa grandeur qu'il faut considérer l'ame humaine; dès qu'elle est capable de s'élever si haut, quelles que soient les entraves qui arrêtent son sort, elle ne peut être mise à côté de la brute. Dans le corps le mieux organisé, le bœuf est toujours bœuf, une prairie est son monde, et tout l'essor de son ame se borne à manger l'herbe qui y croît. Le singe est toujours singe, et ses plus sublimes opérations sont les singeries (*a*).... Une chose ne peut pas agir sans être, mais elle peut être sans agir toujours. Je suis capable de la pensée dès que je la produis; je ne cesse pas d'en être capable, si je ne la produis pas toujours. Le feu cesse-t-il d'être ardent, parce que vous arrêtez son activité?... Nous ne jugeons pas des facultés du corps humain par les muets, les sourds, les aveugles, les boiteux; et on veut juger de l'ame par des gens grossiers, stupides, idiots! Une telle manière de raisonner, disoit Porphyre, est une insulte faite à la nature humaine (*b*).

Ci dessous n. 175.

(152) D. Ne voyons-nous pas des nations entières abruties au point de n'avoir presque rien de raisonnable? Comment se persuader que les Nègres, les Albinos (*c*), les Hurons,

(*a*) De là le proverbe : *Simia semper simia.*

(*b*) *Ex gentibus illis tam inhumanis non oportet ab æquis judicibus convicium fieri naturæ humanæ.* Porph. L. 1, de Abstin.

(*c*) L'Albinos, selon M. de Buffon, est un Nègre dégénéré : mais à proprement parler, l'Albinos, qui a la peau d'une pâleur de mort, et des yeux qui ne peuvent qu'avec peine regarder le jour, ne se trouve pas seulement chez les Nègres, mais encore chez d'autres nations;

les Hottentots aient des ames spirituelles? Que dire d'un certain peuple, qui, au rapport de Dampierre, n'a pas même un langage articulé?

R. Il n'y a pas de nation où la raison ne se soit donné l'essor jusqu'à un certain degré, point de nation où elle ne se développeroit, si on la cultivoit. Les nègres, qui passent pour les plus stupides des hommes, ne le sont pas à beaucoup près autant qu'on le pense communément. Ceux qui leur refusent la connoissance de Dieu, ou même la capacité d'y parvenir, n'ont pas réfléchi qu'ils étoient adonnés à la magie, plus que tout autre peuple sauvage. (*a*), Or, qui peut croire l'existence du démon, peut sur des preuves tout autrement parlantes et par des moyens bien plus faciles, arriver à la croyance d'un Dieu. Si les nègres ont peu d'esprit, ils ont beaucoup de sentiment. Ils sont naturellement compatissans, comme l'observe M. de Buffon, tendres pour leurs enfans, pour leurs amis, pour leurs compatriotes; ils partagent volontiers le peu qu'ils ont, avec ceux qui sont dans le besoin, sans même les connoître autrement que par leur indigence: ils ont donc le cœur excellent, ils ont le germe de toutes les vertus. Le P. Labat, qui les avoit bien

Ci dessus. p. 93.

c'est une variété qui tient à des influences de climat et autres circonstances. On en voit en Suisse et dans les Alpes, qui ne manquent ni de vivacité ni d'intelligence.

(*a*) Voyez le *Voyage aux îles françoises*, par le P. Labat. *Voyage du chev. des Marchais en Guinée*, etc. Les voyageurs les plus modernes sont d'accord sur ce point avec les anciens. Dans le royaume de Benin, la magie est mise entre les crimes qui sont punis par la tradition aux acheteurs d'esclaves.

étudiés, et qui les connoissoit à fond, leur rend le même témoignage (*a*). Il ajoute que leur fidélité et leur attachement à leurs maîtres, quand ils en sont bien traités, sont à l'abri de toute épreuve (*b*). Tout ce qu'il en raconte dans les différens endroits de son voyage, montre qu'ils sont bien au-dessus du degré de stupidité qu'on leur prête. Les nègres n'ont pas le caractère atroce. Ils n'ont presque jamais porté sur leurs maîtres une main homicide. Ils sont plus courageux qu'il n'appartient à des hommes soumis à l'esclavage (*c*). — Ni la peau lépreuse des albinos, ni la foiblesse de leurs yeux, ni la grossièreté de leurs organes intellectuels ne peuvent conclure contre la dignité de leurs ames : le degré de leur stupidité est à peu près le même que celui des nègres. On voit leur raison se développer à mesure qu'on la cultive par l'instruction, et se donner un essor suffisant pour manifester l'existence du principe spirituel qui les anime. — Les Hurons et d'autres peuples américains, ne sont stupides que pour ceux qui ne les connoissent pas ; c'est le jugement qu'en porte le marquis de Denonville, qui a long-temps gouverné le Canada. On a vu parmi eux les plus grandes vertus de l'humanité et de la religion. On les a trouvés en

(*a*) *Voyage aux îles françoises de l'Amérique.* A La Haye, 1724, T. 4, p. 152, 162. La manière dont cette relation est écrite, la sagesse, le discernement et la véridique naïveté de l'auteur, déposent en faveur des observations qu'elle renferme.

(*b*) *Ibid.* 148.

(*c*) *Considérat. sur l'état présent de la colon. franç. de St-Domingue. A Paris*, 1777.

bien des occasions plus justes et plus généreux que les Européens leurs maîtres. Leurs langues ont leurs beautés, leur éloquence, etc. (*a*). — M. de Buffon observe que « l'intervalle qui » sépare l'Hottentot du Singe est immense ; » puisqu'à l'intérieur il est rempli de la pensée, » et au-dehors doué de la parole. » M. Kolb atteste que ce peuple a une religion. — Si Dampierre a pris des singes pour des hommes, et si Helvétius a adopté son erreur dans le livre *de l'esprit*, qu'il auroit dû intituler *de la matière*, c'est une bévue dont nous ne sommes pas obligés de rendre compte : et si cette nation n'a pas été vue depuis Dampierre, c'est qu'on a su distinguer les espèces, et qu'on a vu que des singes n'étoient pas des hommes (*b*).... Mais quand même ces singes

T. xiv, p. 52.

Relat. du Cap de Bonne-Espérance.

(*a*) *Lettres édif.* T. 1, recueil 2, p. 187; T. 23, p. 212, 295, *et passim.* — *Hist. de la nouv. France*, T. 1, p. 252, 510. — *Dissert. de D. Pernety* contre les *Recherches phil.* p. 77, etc. — *Histoire de Kentucke*, *nouvelle colonie à l'ouest de la Virginie* (Paris, 1785), p. 187 et suiv. etc.

(*b*) Un certain Burnet, Lord d'Ecosse, dans un *Essai sur l'origine et les progrès du langage*, va bien plus loin qu'Helvétius, et prétend que tous les habitans de la terre ont été dans le cas des singes de Dampierre. Toutes les nations, dit-il, ont été d'abord gloussantes, ensuite balbutiantes; enfin, par des progrès lents, mais heureux, elles sont devenues parlantes. On sent toute l'estime qu'il faut faire d'une pareille philosophie; elle a trouvé plus d'un journaliste admirateur, mais nous n'avons pas assez d'intelligence pour comprendre toutes les ressources d'une si rare métaphysique. Le langage de ce Lord tient, à beaucoup d'égards, à celui des nations *gloussantes* et *balbutiantes* : dans quelque autre ouvrage, peut-être aura-t-il la langue des nations *parlantes*. — Ces Dissertateurs sur l'origine des langues, feroient mieux de convenir, avec J. J. Rousseau (*Disc. sur l'inégal. des hommes*), qu'il est impossible de concevoir comment d'eux-mêmes, les hommes aient pu se former un langage, et de reconnoître

eussent été des hommes, ce que dit Dampierre de leur langage, après les avoir entendus une minute ou deux, n'est pas plus recevable que le rapport de quelques Russes qui, entendant parler les François, soutenoient que leur langue n'étoit pas articulée, quoiqu'on leur fît remarquer que toute langue inconnue et rapide paroissoit telle... Enfin, quand il y auroit une nation sans langage articulé, il resteroit à prouver que le principe de la raison périt essentiellement avec la signification des mots arbitraires.

(153) D. Tous les hommes n'ont-ils pas été d'abord sauvages, et n'ont-ils pas vécu dans les forêts comme les brutes?

R. Quelques philosophes modernes l'ont enseigné contre toutes les lumières de la religion, de la raison et de l'histoire. M. de Buffon démontre la fausseté de cette idée, par la nature même et la constitution de l'homme : L'homme, « dit-il, en tout état, et dans T. VII p. 52.

en conséquence avec Moïse une langue primitive que Dieu lui-même leur a donnée, et que les événemens ont modifiée et altérée en mille manières différentes. Effectivement, dire que les hommes se sont fait un langage, c'est dire qu'ils se sont parlé avant d'avoir un langage; car il a fallu parler pour convenir que tel mot signifieroit telle chose. Jamais des gesticulations mimiques n'eussent pu rassembler, moins encore faire recevoir un corps de grammaire. « *Penser* et *parler* (dit un homme qui a » porté au plus haut point l'art d'analyser les langues) » sont liés inséparablement. *Parler*, c'est, pour ainsi dire, » penser extérieurement; et penser, c'est parler intérieurement : le Créateur, en formant les hommes raisonnables, leur donna ensemble les deux instrumens » de la raison, penser et parler; et si, ajoute-t-il, l'on » sépare ce que le Créateur a uni si étroitement, on » risque de tomber dans des erreurs. » Grammaire générale de M. Beauzée. T. I. p. 265.

» toutes les situations, et sous tous les climats, » tend également à la société. C'est un effet » constant d'une cause nécessaire, puisqu'elle » tient à l'essence même de l'espèce, c'est-
Pag. 28. 29. » à-dire à sa propagation.... » « L'espèce humaine » n'a jamais existé sans former des » familles, puisque les enfans périroient s'ils » n'étoient secourus et soignés pendant plu-» sieurs années. » — « Parmi tant de nations,
Pensées de Volt. p. 28. édit. 1765. » dit Voltaire, si différentes de nous, et si » différentes entre elles, on n'a jamais trouvé » d'hommes isolés, solitaires, errans à l'aven-» ture, à la manière des animaux. Il faut que » la nature humaine ne comporte pas cet état, » et que par-tout l'instinct de l'espèce l'en-» traîne à la société. » — « Je me garderai bien,
Science de la Législation. T. 1. p. 51. » dit un autre philosophe, de supposer un état » de nature antérieur à la société, et semblable » à celui des sauvages, comme quelques so-» phistes misantropes l'ont assuré de nos jours. » Il n'est pas permis de méconnoître assez la » nature et les caractères distinctifs de l'espèce » humaine, pour croire que l'homme ait été » destiné à errer dans les bois, ou que l'état » de société soit pour lui un état de violence. » Loin d'adopter une opinion si erronée, » j'ose dire que l'auteur de la nature auroit » contrarié l'objet de ses opérations, si l'hom-» me, le plus parfait et le plus auguste de » ses ouvrages, n'eût pas été destiné par lui » à l'état de société. Et, en effet, pourquoi » l'auroit-il doué d'une raison qu'il ne peut » développer par sa communication avec les » autres hommes ? Pourquoi à ce cri du sen-» timent qui forme tout le langage des ani-

» maux, auroit-il ajouté le don exclusif de la
» parole, et lui auroit-il accordé cet avantage
» inestimable d'attacher l'ordre de toutes ses
» idées possibles, à des signes de convention
» nécessaires pour les transmettre aux autres?
» Pourquoi, en le privant de cet instinct qui
» dirige et rassure toutes les actions des ani-
» maux, auroit-il donné à l'homme le pouvoir
» de se déterminer par un acte libre de sa vo-
» lonté, laquelle, pour le guider dans le choix
» des moyens, suppose des lumières qu'on ne
» peut acquérir hors du commerce des hommes?
» Pourquoi lui auroit-il rendu la société né-
» cessaire, par les maux et la durée de son
» enfance. Pourquoi n'auroit-il pas donné à
» tous les hommes les mêmes degrés de force,
» d'adresse, de talens, et les auroit-il rendus
» propres à des genres d'occupation si variés?
» Pourquoi tant de désirs, de besoins et de
» sentimens? Pourquoi faire de l'homme un
» être susceptible d'une multitude de passions
» inutiles à un animal solitaire, faire naître
» dans son cœur le sentiment de la pitié, de
» la bienfaisance, de l'amitié, en un mot,
» de toutes les passions qui découlent du sens
» moral d'une ame honnête et pure, et qui
» lui font sentir à chaque instant le besoin de
» répandre sur les autres une partie de son
» existence? Enfin, pourquoi ne pas resserrer
» tous ses désirs dans la sphère étroite où sont
» renfermés ceux de tous les êtres qui habi-
» tent la surface du globe, c'est-à-dire, dans
» la faculté de satisfaire les besoins physiques;
» faculté qui, ne pouvant être exercée que par
» intervalles, laisse au-dedans de nous un sen-

» timent secret qui nous avertit de leur im-
» puissance à composer notre bonheur ; nous
» annonce que l'ame a ses besoins comme le
» corps, et que l'homme ne peut satisfaire ces
» besoins qu'en s'environnant de toutes les
» affections sociales. Ces réflexions suffisent,
» ce me semble, pour démontrer que l'état
» de société est lié, dans l'ordre des temps,
» à l'existence même de l'homme; que le
» sauvage errant dans les forêts n'est pas
» l'homme de la nature, mais un homme
» dégénéré, dont la manière de vivre est con-
» traire au but qu'elle lui a prescrit, et que cet
» état est plutôt l'image de la dégradation
» de l'espèce humaine, que le tableau de son
» enfance. »

(154) D. Il est donc faux que le besoin ait rassemblé les premiers hommes?

R. Absolument faux. Les premiers habitans de la terre ont été réunis sous les yeux du premier homme. C'étoit une grande famille que Dieu lui-même avoit rassemblée. — Ne voyons-nous pas parmi nous les hommes issus du même sang, liés entre eux d'une manière particulière, sans que la raison d'aucun besoin autorise cette union étroite?

(155) D. D'où viennent donc les hommes civilisés par Amphion, par Orphée, etc., ceux dont parle Cicéron, *L.* 1. *de Inv.* c. 2., la fille de Châlons, l'homme sauvage d'Hanovre, un autre que nous avons vu manger des cailloux, long-temps après avoir été pris par les Hollandois dans une île déserte?

R. Après la dispersion des nations, quelques-unes ont pu devenir errantes et féroces comme

les Tartares; antropophages, comme les Brasiliens; exercer le brigandage, comme les Arabes (*a*), et être civilisées par quelque ami de l'humanité, qui, réveillant dans leurs ames les notions morales et religieuses, les a ramenés à une vie plus honnnête et plus heureuse (*b*). Mais ces hommes n'ont jamais été sans raison, sans société, ni même sans lois. — Les hommes sauvages, qu'on a trouvés quelquefois dans des provinces cultivées, ont été abandonnés dans un âge tendre, loin de leurs habitations (*c*); leur raison est devenue semblable à une semence jetée dans une terre inculte. Ils ont montré de l'intelligence dès que leur ame a pu se développer : or, rien ne se montre où il n'y a rien. — « Si on rencontre, dit » un philosophe, une abeille errante, devra-» t-on en conclure que cette abeille est dans

(*a*) Cette dégradation de l'état primitif n'a rien d'étonnant. Une vie affranchie de contrainte, de bienséances, d'une morale austère et gênante, fixe aisément le goût de l'homme vicieux et corrompu. Mais les impressions de sagesse et de vertu, une fois effacées, ne se rétablissent que bien difficilement :

Nec vera virtus cùm semel excidit,
Curat reponi. Hor.

(*b*) C'est ce que marquent les vers d'Horace :

Sylvestres homines sacer interpresque Deorum
Cædibus et uictu fœdo deterruit Orpheus. A. p.

(*c*) Ce n'est point ici une assertion sans preuve; on l'a vérifiée encore en 1774, à l'égard de trois Anglois de la Virginie, et d'un Savoyard; et en 1800 à l'égard d'un garçon de dix ans, trouvé dans les forêts d'Auvergne. Voyez l'artic. Le Blanc dans le *Dict. hist.* et l'art. Zwoll dans le *Dict. géog.* — Tulpius dans ses observations fait aussi mention d'un garçon de seize ans, trouvé dans les forêts d'Irlande.

» l'état de pure nature, et que celles qui tra-
» vaillent dans la ruche ont dégénéré? »

(155) D. L'état des nations américaines qu'on appelle *Sauvages*, n'est-il pas l'état primitif des sociétés humaines, et, comme parlent quelques philosophes, l'état de nature?

R. Ceux qui ont osé prétendre que l'état de ces nations étoit l'état de nature, ont dégradé l'excellence de leur être, et n'ont envisagé l'homme que dans la moindre partie de lui-même, dans la constitution physique, comptant pour rien l'être moral, et ce développement des facultés de l'ame pour lequel l'homme a été fait.—Si cet état est si naturel à l'homme, d'où vient que presque tous les hommes se sont civilisés. — L'état de nature ne sauroit être un état aussi malheureux que celui des Sauvages, car qu'est-ce qu'un Sauvage, tel que ceux de l'Amérique, dont des écrivains insensés ont osé vanter la félicité? « C'est un
Système social. T. 1. ch. 16. pag. 202. » enfant vigoureux, privé de ressources,
» d'expérience, de raison, d'industrie, qui
» souffre continuellement la faim et la misère,
» qui se voit à chaque instant forcé de lutter
» contre les bêtes, qui d'ailleurs ne connoît d'au-
» tres lois que son caprice, d'autres règles que
» les passions du moment, d'autre droit que
» la force, d'autre vertu que la témérité; c'est
» un être fougueux, inconsidéré, cruel, vin-
» dicatif, injuste, qui ne veut point de frein,
» qui ne prévoit pas le lendemain, qui est à
» tout moment exposé à devenir la victime ou
» de sa propre folie, ou de la férocité des stu-
» pides qui lui ressemblent. La vie du sauvage,
» à laquelle des spéculateurs chagrins ont

» voulu ramener les hommes, l'âge d'or si » vanté par les poètes, ne sont dans le vrai » que des états de misère, d'imbécillité, de » déraison. » Nous copions ici un philosophe qui dit ordinairement des choses fort mauvaises, et quelquefois des choses très-vraies. « Rien de plus commun parmi nous (dit un » autre, dont le témoignage n'est pas plus » suspect) que de dire, que les sauvages sont » dans l'état de nature. Cette façon de par- » ler est fausse, ou du moins demande d'être » expliquée. L'état de nature animale est un » état sans réflexion, soumis au hasard et au » caprice qui rapproche l'homme de la brute. » L'état de nature convenable à un homme » est un état de raison et de réflexion, » puisqu'il est de l'essence de son ame de » penser et de réfléchir. C'est donc par cet » état seul qu'il a pu commencer; l'homme » n'est tombé dans la vie sauvage, qui n'est » qu'un état de nature animale, que lors- » qu'il a cessé de raisonner sur les mœurs et » sur les usages qu'il tenoit de ses ancêtres, » ou lorsqu'il a continué à les suivre sans en » connoître l'esprit. » Si le paradoxe qui avance le contraire, pouvoit prévaloir contre la dignité et la véritable destinée de l'homme, il faudroit conclure avec M. de Buffon : « si » cela est, disons en même temps qu'il est » plus doux de végéter que de vivre, de ne » rien désirer que de satisfaire son appétit, » de dormir d'un sommeil apathique, que » d'ouvrir les yeux pour voir et pour sen- » tir; consentons à laisser notre ame dans » l'engourdissement, notre esprit dans les

Antiq. dévoilée. L. c. ch. 2.

Corruption originelle particulièrement sensible dans les sauvages, n. 455.

» ténèbres, à ne nous jamais servir de » l'une ni de l'autre, à nous mettre au-des- » sous des animaux, à n'être enfin que des » masses de matière brute, attachées à la » terre. »

§. IV.

(157) D. Comment répondez-vous au fameux argument de Lucrèce, que l'ame semble croître et s'affoiblir avec le corps, et dépendre de lui dans ses opérations; qu'elle doit périr avec lui, puisqu'elle naît avec lui (*a*)?

R. C'est parler très-improprement, que de dire de l'esprit humain, qu'il se forme, se développe, se fortifie; qu'en exerçant ses facultés, il les augmente, etc. Quand je considère attentivement un enfant, je remarque en lui une curiosité que je ne trouve pas dans un homme: il observe beaucoup plus, et me paroît surpasser en réflexion le vieillard le plus méditatif. Il juge, et juge aussi bien qu'il

(*a*) *Præterea gigni pariter cum corpore et unà*
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem,
Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur
Corpore, sic animi sequitur sententia tenuis.
Indè ubi robustis adolevit viribus ætas,
Consilium quoque majus et auctior est animi vis;
Post ubi jam validis quassatum viribus ævi
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque,
Omnia deficiunt atque uno tempore desunt;
Ergò dissolvi quoque convenit omnem animai
Naturam, ceù fumus in alias ætheris auras,
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus
Crescere, et (ut docui) simul ævo fessa fatiscit.
Lucret. L. 3.

voit ; il se souvient, compare le passé avec le présent, et en tire des conséquences pour l'avenir. Que fait de plus l'homme le plus consommé? Il est enfant, parce que son corps est foible, parce qu'il est ignorant et sans expérience, parce qu'il n'entend pas la langue qu'on lui parle, parce qu'il n'attache pas aux mots des idées bien distinctes. Mettez un homme fait dans les mêmes circonstances ; montrez-lui, par exemple, une machine dont il n'ait aucune idée, et qui soit destinée à un usage qu'il ignore; expliquez-lui tout cela en termes de l'art, ou dans une langue qu'il ne sache pas, il écoutera et regardera comme un enfant. — Le corps humain est l'instrument de l'ame ; sans lui elle ne sauroit déployer ses facultés, mais elle les possède sans lui. Ainsi, le musicien ne déploiera jamais la supériorité de son art, si son instrument est défectueux; ainsi, un écrivain peindra bien ou mal, suivant que sa plume sera bonne ou mauvaise : donnez un œil de vingt-cinq ans à un vieillard de quatre-vingt-dix, il verra aussi clairement que le jeune homme. — De ce que l'ame commence d'exister avec le corps, il ne s'ensuit point du tout qu'elle doive périr avec lui. Lucrèce répète deux fois cet argument dans l'espace de quatorze lignes, et le regarde comme une démonstration, quoiqu'on en sente la fausseté du premier abord. Combien d'êtres dans la nature, nés ensemble, survivent l'un à l'autre ? Dire que l'ame n'existe pas après le corps, parce qu'elle n'existe pas avant lui, c'est comme si je disois : cet enfant n'étoit pas hier, donc il ne sera plus demain.

(158) D. Si les opérations de l'ame unie au corps dépendent de la matière ; si l'esprit, le génie, l'imagination, la mémoire sont le résultat des organes plus ou moins bien ordonnés (*a*), comment en peut-on conclure l'excellence de l'ame ? N'en faudroit-il pas plutôt faire honneur au corps ?

R. Tout cela dépend de la matière, comme la musique dépend des instrumens. Ce n'est pas aux instrumens, mais aux musiciens qu'on attribue l'honneur d'un beau concert. S'il n'y avoit pas dans l'homme un principe capable de perception, les organes n'agiroient sur rien, et ne serviroient de rien (*b*) ; or, un principe qui par

(*a*) Plusieurs Métaphysiciens reconnoissent des différences dans les ames mêmes, et ne croient pas qu'elles aient toutes la même excellence. Leur sentiment paroît être favorisé par un passage de Salomon ; le P. Tournemine a fait de grands efforts pour l'établir. Je ne prendrai là-dessus aucun parti : tout ce qui est systématique est étranger à mon objet. Sap. viij. 19, 20.

(*b*) M. Le Cat, l'homme du monde qui a fait de l'organisation animale, l'étude la plus profonde et la plus sûre, est aussi le plus zélé adversaire de ceux qui voudroient la confondre avec son ame. On peut consulter son *Traité des Sens*, où il reconnoît que l'homme est une machine qui rassemble tout ce que la mécanique, tout ce que l'hydraulique, tout ce que les diverses parties de la physique ont de plus beau et de plus intéressant ; mais qui les surpasse infiniment par l'accord de ce mécanisme avec un principe moteur, doué de sentiment, et capable d'une action spontanée. Il déclare que ses longues méditations sur les dispositions merveilleuses de tant d'organes, ont été pour lui une démonstration convaincante qu'ils ne sont que la moindre partie de l'homme, et que si ce corps, qui fait en soi un chef-d'œuvre de mécanique, atteste l'existence du suprême architecte de tout ce qui existe, la substance qui anime ce chef-d'œuvre, prouve encore mieux, qu'elle ne peut avoir d'autre source que l'Être souverainement parfait, le créateur et le moteur de toutes choses.

le secours d'une matière organisée, mais toujours inerte et passive, s'élève aussi haut que l'ame humaine, ne peut appartenir à la terre, et doit nécessairement être spirituel.

(159) D. Cette dépendance d'un être spirituel des organes matériels, est-ce une chose fort intelligible?

R. Supposé l'union du corps et de l'ame, elle en est une suite évidente. Cette union n'est sans doute pas sans quelque obscurité (*a*), mais cette obscurité disparoît en comparaison des ténèbres où se précipitent ceux qui refusent de reconnoître cette union, comme nous l'avons fait voir ci-dessus. Combien d'autres vérités constantes, sensibles, expérimentales, dont il est impossible de donner une explication exacte et parfaitement satisfaisante! « Vainement le faux sage, (dit un » auteur modeste et circonspect), exigera de

(*a*) Cette ineffable union paroît consister dans deux choses; savoir, dans la compresence de l'ame spirituelle et du corps organisé, et dans une mutuelle dépendance de ces deux substances dans leurs fonctions respectives; dépendance décernée et établie par une volonté libre et efficace du suprême arbitre de la nature; dépendance en vertu de laquelle la substance intelligente non-seulement reçoit ses sensations, qui sont en quelque sorte la matière première, ou si l'on veut, l'éveil de ses opérations par le ministère des organes, mais ne peut sans le concours, au moins négatif (c'est-à-dire le non obstacle) de la partie corporelle * avoir des idées, des affections, des réminiscences, former des jugemens, des raisonnemens, etc.; et en vertu de laquelle la substance organisée ne peut subsister et se conserver, ne peut avoir l'exercice et le jeu régulier de ses organes, ne peut exercer les différentes fonctions auxquelles elle est destinée, sans la présence, et sans l'influence de la substance spirituelle qui l'anime et la gouverne.

* Ci dessous, n. 168.

» moi que je lui développe cette union mys-
» térieuse ; il fut donné à l'homme de sentir
» et de montrer son existence, et non d'en
» concevoir tous les rapports, ou d'en déve-
» lopper tous les liens. Le nœud existe ; il
» m'est sensible, je ne ponterai pas la folie
» jusqu'à nier son existence, parce que je ne
» puis le résoudre. La vérité que je n'explique
» point, ne me fera pas rejeter celle que je
» sens, que je vois, que je démontre. Je ne
» suppléerai pas au mystère par les contradic-
» tions les plus multipliées, et les plus évi-
» dentes. »

(160) D. Ne semble-t-il pas qu'un être spirituel ne peut être empêché dans ses opérations par un dérangement d'organes ?

R. Oui, si l'on ne présuppose l'ame unie avec le corps. Liée aux sens par le seul vouloir de l'Être suprême, l'ame semble, en quelque sorte, se fortifier ou s'affoiblir avec le corps ; mais, loin de s'éteindre quand il se détruit, elle ne fait que briser sa chaîne et rompre ses liens. C'est ainsi que mon œil couvert d'une taie légère, et forcé de ne voir qu'à travers ce nuage, sent sa vue s'augmenter ou s'affoiblir suivant l'état actuel de la taie. Si l'enveloppe s'épaissit trop, mon œil ne voit plus rien, et n'a pas perdu la facilité de voir. Se déchire-t-elle au contraire ; mon œil, toujours le même, reprend toute sa force et voit en liberté... C'est encore ainsi qu'un homme qui fait voyage en voiture, a la puissance de marcher ; néanmoins si la voiture vient à se casser, il n'avancera d'un pas, s'il ne la quitte, et s'il n'est délivré de l'obstacle qu'elle oppose à sa course.

(161) D. Malgré l'importance des organes dans les fonctions de l'ame, ne découvre-t-on pas, dans l'état même de son union avec le corps, des marques de son indépendance, et de sa supériorité sur la partie corporelle ?

R. Un peu de réflexion en découvre un grand nombre. C'est ainsi que les sens agissent en vain, si l'ame n'y prête attention; la lumière a beau frapper mon œil, le son mon oreille; si mon ame, fortement occupée de quelque autre objet, se refuse à leur action, je ne vois rien, je n'entends rien..... C'est ainsi que, durant le sommeil, l'ame est affectée exactement comme si elle voyoit, sentoit, entendoit, etc., quoique ses organes soient dans un repos parfait. C'est la réflexion de saint Augustin (*a*), que M. de Buffon a justifiée contre les critiques de ce saint Docteur (*b*), et que Cicéron et Tertullien * avoient

* Cic. L. 1. de Divinat. n. 30. Tertull. L. 1. de Animâ.

(*a*) *In somnis enim tibi velut corporeus apparebis, nec id corpus tuum, sed anima tua; jacebit corpus, ambulabit ipsa; silebit lingua, loquetur illa; clausi erunt oculi tui, videbit illa.*

(*b*) « Si l'on fait attention que notre ame est souvent, » pendant le sommeil et l'absence des objets, affectée » de sensations; que ces mêmes sensations sont quelque- » fois bien différentes de celles qu'elle a éprouvées par » la présence de ces mêmes objets, en faisant usage des » sens, ne viendra-t-on pas à penser que cette présence » des objets n'est pas nécessaire à l'existence de ces sen- » sations, et que par conséquent notre ame et nous, » pouvons exister tout seuls et indépendamment de ces » objets. » Hist. nat. T. 2, p. 433. — En vain dira-t-on que les brutes rêvent aussi. Car, 1.° quelle que soit la nature des brutes, que nous démontrerons être très-différente de celle de l'homme, quelques facultés qu'elles puissent avoir communes avec l'homme, il résulte toujours de l'observation que nous venons de faire, que

faites avant lui, et qui devient plus sensible encore dans l'extase, état où, suivant la remarque d'un grand médecin, l'ame est bien plus détachée des sens et des organes que durant les songes (*a*); où elle a les idées les plus vives comme les plus justes, les sentimens les plus profonds comme les plus raisonnables, tandis que le corps conserve à peine quelque symptôme de vitalité (*b*).... C'est

notre ame n'est point essentiellement assujettie aux organes pour voir, entendre, sentir, etc. — 2.° Les signes de rêve que nous voyons dans les animaux, tels que l'aboi du chien, etc. ne suffisent pas pour nous assurer de ce qui se passe dans leur cerveau. M. Fabre, dans son *Essai sur les facultés de l'ame*, refuse absolument aux brutes la faculté de se représenter des choses absentes. Le corps a souvent des mouvemens analogues à certaines sensations, sans que l'ame soit frappée d'aucune image. Ne voyons-nous pas des somnambules aller et revenir, et faire diverses actions dont ils n'ont aucune idée*, Il est déraisonnable de juger des choses que nous ne pouvons que soupçonner sur des signes équivoques, par celles que nous connoissons par une expérience intime. — 3.° Les rêves des brutes, s'ils sont réels, ne sont formés que par des images récemment et fortement imprimées, par exemple, d'un lièvre en course. Ceux de l'homme, suivant la remarque de M. de Buffon, que nous venons de rapporter, sont très-différens. Tout ce que l'on pourroit inférer des rêves des brutes, c'est qu'ils sont un reste de l'action des organes sur les principes de l'animalité; mais les rêves de l'homme sont souvent si spirituels, si suivis et si sagement combinés, qu'ils supposent au contraire le détachement des organes, et un essor tel que l'ame n'a jamais pu se donner, tandis que ses facultés étoient asservies aux sens. L'homme lent à parler fait alors des harangues non préméditées; l'homme grave se répand en plaisanteries fines, etc.

* Journ. hist. et littér. 1. Août 1774. p. 134.

(*a*) *In hoc statu mens à suo corpore adhùc magis separatur, quàm in sommo naturali, neque tamen minùs vivit et agit.* Leidenfrost, *de mente humanâ*, n. 207.

(*b*) Plusieurs philosophes anciens et modernes ont cru, que dans le ravissement et l'extase l'ame aban-

ainsi que dans le silence de la nuit, dans le calme parfait des sens, dans l'affranchissement de toute impression extérieure, l'ame prend un nouvel essor, son activité redouble, sa pensée se renforce; elle se possède, se connoît mieux, jouit d'une manière plus intime et plus parfaite du sentiment de son existence et de ses inexplicables facultés (*a*)..... C'est ainsi que souvent dans des corps détruits par l'âge ou les maladies, l'ame quoique placée au milieu des ruines, garde toute sa force et toute sa grandeur, que la dissolution corporelle paroît augmenter son énergie, et lui donner un nouvel essor (*b*). C'est ainsi que, Ci-dessus, n. 161.

donnoit réellement le corps, et ont distingué la force vitale de la substance intelligente. Voyez ci-dessous, n. 167. On peut consulter aussi un ouvrage d'Antoine Mocenigo : *De transitu hominis in Deum.*

(*a*) « C'est avec la nuit, dit un poète philosophe, » que la pensée se réveille; c'est au milieu des ténèbres » que l'ame reçoit ses plus vives illuminations, et que » sa vue devient plus perçante. Dans le jour, excédée » du mouvement de la vie, étourdie du bruit, cou- » doyée, pour ainsi dire, et balottée par la foule, » elle flotte dans l'ivresse des sens et s'égare loin de » la raison. L'ame alors est toute passive, les objets » extérieurs lui imposent ses pensées. Mais avec la » nuit, l'ame retrouve sa liberté et se possède toute » entière; elle ne reçoit plus en esclave, elle se donne » à son choix des idées indépendantes, et les ordonne » à son gré dans le plan qu'elle préfère. L'étendue du » monde ne peut borner son activité, elle voyage dans » l'immensité des cieux, et revient ensuite s'abatire sur » la terre. Ainsi les matelots fatigués d'une course im- » mense, jettent l'ancre au fond des mers et se repo- » sent. »

(*b*) Un grand observateur en psycologie, que j'ai déjà cité, s'exprime là-dessus d'une manière remarquable. *Sæpè observavi in morbo phthiseos, diùn homo omnem substantiam sui corporis sensim contabescere videt, solis organis senioriis adhùc valentibus, si modò talis æger* Leiden frost, *de Mente humanâ* n. 127. p. 134.

lorsqu'on coupe un doigt ou quelque autre membre à un homme, et qu'il sent la douleur dans le doigt ou dans l'espace qu'il occupoit, la nature nous déclare que c'est un accident qui n'altère en rien l'excellence de celui qu'il afflige. Quel que soit l'état du corps, nous serons toujours estimés par nos connoissances, notre probité, notre intégrité, notre désintéressement, notre charité envers les malheureux. Nous sentons que ce sont là des qualités qui nous appartiennent, et qui nous rendent estimables, de même que leurs contraires nous rendent méprisables. Nous connoissons ces qualités, comme nous connoissons les qualités sensibles : nous savons qu'elles n'ont rien de commun avec le corps, non plus qu'avec ses parties, ses dimensions, sa figure, et l'espace qu'il occupe (a)..... C'est ainsi que quand je suis occupé de la religion sainte qu'a apportée Jésus-Christ sur la terre, mon ame est dans la joie, tandis que mon corps est mal

' *Quasi morientes, et ecce vivimus. Quasi tristes, semper autem gaudentes.* 2. Cor. 6.

sibi ab anxietate mentis et ab improbo vivendi desiderio cavere queat, mirabiles notitias nasci quæ ab eo homine anteà indocto et rudi exspectari nullo modo poterunt. Multò etiàm magis in eo qui ex sphacelo internarum partium moritur, miram sæpiùs festivitatem et sermones inexspectatos audivi. Cùm corporis reliqui jam factâ morte, plenario frigore, circuli sanguinis cessatione, modicâ respiratione superstite, mens adhùc sibi præsens suam à corpore independentiam manifestè probat, et quasi liberior facta aliùn cogitandi modum quàm priùs habuerat, adipiscitur. — Un philosophe païen a dit : *Viget itaque et vivit animus, quod multò magis faciet post mortem, cùm omninò corpore excesserit. Itaque appropinquante morte multò est divinior.* Cic. de Divinat. L. 1. n. 30.

(a) Platon emploie souvent ce raisonnement dans son premier Alcibiade.

affecté, et semble se dissoudre : au contraire, elle s'afflige, s'il arrive qu'il se fasse sur le corps certaines impressions qui flattent les sens au-delà de ce que la loi permet; elle y résiste... C'est ainsi que je puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds, et que je le concevrois même sans tête, si l'expérience ne m'apprenoit que c'est là le siége de la pensée; quoiqu'il soit impossible de concevoir un cheval sans les parties constituantes du corps de cet animal, etc.

(162) D. N'eût-il pas été convenable de rendre l'ame indépendante des organes, ou de donner aux organes la même force, la même activité, dans tous les hommes, et dans tous les âges ?

R. Dans le premier cas, l'homme ne seroit point un composé d'ame et de corps, ce seroit un pur esprit. Autant vaudroit demander, s'il n'eût pas été expédient qu'une chose fût sans être ce qu'elle est. — On ne raisonne pas mieux en prétendant que les organes auroient dû par-tout et toujours être les mêmes. L'homme en ce cas ne vieilliroit point, il ne seroit point exposé aux altérations de la matière, il ne seroit pas composé d'un corps assorti à l'état actuel de la nature. Il est ridicule d'isoler ainsi les choses, et de ne les pas considérer dans la place qu'elles tiennent dans l'univers, dans leur dépendance des lois générales, et selon l'importance de leur situation respective dans la chaîne des êtres.

Au lieu de raisonner à perte de vue sur tout ce qui excite la censure philosophique,

il faudroit s'appliquer un moment à concevoir les inconvéniens qui résulteroient d'une hypothèse si singulièrement imaginée. Si nos organes agissoient toujours avec la même activité, où en serions-nous? Si l'impression causée par le souvenir d'une injure ou de quelque grand malheur, étoit aussi vive après dix ans qu'au moment de l'événement, quelle foule d'idées et de sentimens désolans l'homme n'assembleroit-il pas? — Si les enfans naissoient formés et instruits, comment les contenir, comment se les attacher, à quoi les occuper? Leur éducation donne aux parens un travail utile et nécessaire, elle est le lien des familles et le soutien de la société générale: c'est par la nécessité de l'éducation que M. de Buffon prouve l'impossibilité d'une nation absolument sauvage. — « La raison, dit un » homme d'esprit, ne seroit-elle pas pour » l'enfant le présent le plus funeste? A quoi » serviroit-elle dans ses premiers jours, sinon » à lui faire connoître toute sa foiblesse, à la » lui faire paroître insupportable. Au lieu de » sourire tendrement sur le sein de sa mère; » triste, sombre et jaloux, il aspireroit avec » impatience à toute la vigueur de son père. » Resserré dans ses langes, il auroit déjà tous » les désirs, tous les soucis, toutes les pas» sions de l'homme, et nul moyen de les sa» tisfaire. Il connoîtroit la liberté, et ce ber» ceau où il dort si tranquille ne seroit pour » lui qu'une prison dont il chercheroit vaine» ment à s'élancer. Plus fort, plus vigoureux » dans l'adolescence, si sa raison avoit pré» venu l'expérience, il n'en seroit que plus.

T. vij, p. 28, 29, 31.

Helv. ou Lett. prov. phil. T. 2.

» vicieux. Les anciens du peuple n'ayant plus » aucun titre de supériorité, la plus respec- » table partie du genre humain ne seroit que » la plus foible ; l'ordre de la nature seroit » renversé ; les chefs de famille ou de l'état » n'avanceroient en âge que pour nous devenir » moins précieux. Cette gradation des facultés » de l'ame, loin de nous annoncer l'identité » de l'ame et du corps, ne fait donc que nous » prouver la sagesse de leur auteur. » — Si les vieillards arrivés à la décrépitude et aux infirmités attachées à une dissolution prochaine, conservoient une imagination vive et toute la force de leurs perceptions, leur situation en deviendroit plus fâcheuse. Des plaisans ont excusé les Cannibales, qui mangent leurs pères pour leur épargner les incommodités de la vieillesse. La nature est plus douce, plus sage ; elle affoiblit le sentiment et la connoissance de ces incommodités. Ajoutons que c'est le temps où les enfans, en pleine force de raison et de corps, doivent remplacer leurs progéniteurs dans la possession et l'administration de leur bien, élever et établir leur propre postérité, exercer à leur égard les devoirs de la piété filiale, à laquelle leurs infirmités donnent les occasions les plus touchantes et les plus méritoires. — Si tous les hommes étoient capables des mêmes choses, les arts et les sciences rentreroient dans le néant, puisque tout le monde s'attacheroit aux plus nobles et aux plus commodes ; l'inégalité des hommes, si nécessaire à la conservation du monde, s'anéan-

tiroit (*a*) ; le génie perdroit sa variété, la terre ses richesses, la société ses liens.

(163) D. Comment est-ce que l'ame, après la mort de l'homme, aperçoit, agit, sans le concours de la matière, puisque tout cela se fait actuellement par le moyen des organes ?

R. Malgré la certitude du fait, une idée distincte des opérations d'une substance purement spirituelle, est au-dessus de nos recherches. Il est certain qu'une telle substance peut agir sans organes ; mais la connoissance exacte de son état, de sa manière d'être et d'opérer, ne vient que par le sentiment ; et dans une ame unie au corps, ce sentiment tient presque toujours à quelque influence de la matière. « Dans ces différentes situations, » dit l'abbé Richard, on reconnoît toujours

Théorie des songes, p. 189.

(*a*) Rousseau, Diderot, Helvétius, etc. à l'imitation de Platon et de Don Quichotte, ont prétendu que les hommes devoient être égaux : c'est une erreur visible : l'auteur même du *Système de la Nature* en est convenu, et a démontré, sans égard pour ces philosophes, que l'inégalité des conditions est le fondement et le soutien de la société, qu'elle résulte nécessairement de la constitution de nos ames et de nos corps. Voyez d'excellentes réflexions sur cette inégalité, *Esprit de Bourdaloue*, p. 91 et suiv. — *Spectacle de la Nat.* T. 6, p. 154. — *Lessius, de Provid. Numinis*, L. 1, n. 120. *Sed et in paupertate, etc.* ce morceau est admirable. — La morale seule, la croyance d'une vie future, suffisent pour expliquer et justifier l'inégalité des hommes. L'exercice d'une multitude de vertus dépend de cette inégalité ; sans elle, la charité, la compassion, la bienfaisance, la douceur, la patience, la mortification, la fermeté, seroient des vertus chimériques ou d'une pratique extrêmement rare. — La croyance de l'immortalité console et dédommage ceux qui, dans cette inégalité de sorts, sont les moins bien partagés ; par elle tout est compensé, tout devient égal. V. ci-dessus, n. 114.

» le même principe d'action, c'est-à-dire une » substance spirituelle, active de sa nature, » faite pour agir indépendamment des sensa- » tions; quoique dans l'état actuel des choses, » on ne puisse pas expliquer comment sans » elles l'ame pourroit agir. Les liens auxquels » elle est attachée, ne lui permettent pas de » s'élever si haut : elle ne peut avoir à ce sujet » que des lueurs imparfaites, que l'obscurité » de la matière et sa pesanteur étouffent aus- » sitôt (*a*). » — « Notre ame, dit Bayle, pour- » roit sentir du froid et du chaud, sans le » rapporter à un pied ni à une main; tout » comme elle sent la joie d'une bonne nouvelle » ou le chagrin d'une mauvaise, sans rapporter » ces sentimens à aucune partie du corps; et » si pendant qu'elle est unie à un corps, elle » rapporte à quelque partie de ce corps la » douleur et certains plaisirs, le sentiment de » brûlure, le chatouillement, etc, ce n'est » que par une constitution tout à fait libre de » l'auteur de son union avec le corps; ce n'est » qu'afin qu'elle puisse mieux veiller à conser- » ver la machine qui lui est unie. Si cette » raison cessoit, il ne seroit plus néces- » saire qu'elle rapportât hors de soi ses sen- » timens; et néanmoins elle seroit toujours » susceptible de la modification qu'on nomme » douleur, plaisir, froid, chaud. Dieu pourroit » lui imprimer toutes ces modifications, ou

Dict. crit. art. Epicure.

(*a*) M. Sultzer, d'après M. Bonnet, croit que l'ame sera unie à une molécule bien déliée, qui servira ses opérations; comme s'il étoit plus difficile de concevoir comment l'ame agit sur la matière en général, que sur cette nouvelle espèce de corps.

» sans se régler sur aucune cause occasion-
» nelle, ou en se réglant sur une cause occa-
» sionnelle qui ne seroit pas un corps, mais
» les pensées de quelque esprit..... D'où il
» résulte que le plaisir, de quelque espèce
» qu'il soit, peut faire le bonheur de l'ame;
» et la douleur peut faire son malheur, en
» quelque état qu'on la suppose, unie ou non
» avec la matière. » — Nous ne concevons parfaitement aucune des opérations actuelles de notre ame, quoique nous en ayons l'expérience : nous ne voyons pas quelle pourroit être la nature d'un sixième sens dans un corps animé, quoiqu'il soit très-certainement possible. Et des sens même que nous possédons, jamais nous n'eussions pu avoir une idée quelconque, si nous ne les connoissions par l'usage; et ceux qui en sont privés, au milieu de ceux qui en sont doués, ne peuvent comprendre ce qu'on leur en dit. Il y a eu des phénomènes d'ouïe, de vue, de tact, etc. que la physique n'a point expliqués, et dont on n'a pu se faire une idée précise (*a*). — Quelque parfaits que soient les organes d'un corps mortel, ils apportent toujours quelque résistance aux sublimes opérations de cet être

(*a*) Si avant la connoissance du verre, on avoit dit qu'on verroit un jour à travers un bloc de pierre; si avant la connoissance des lunettes, on avoit dit qu'un jour on réussiroit à voir bien mieux en mettant entre l'œil et l'objet un corps solide et massif; qui n'auroit point ri de ces prédictions? Eh! qu'est-ce que le verre et les lunettes, en comparaison de la révolution totalement nouvelle qui formera l'état des choses futures, et nous attend après la dissolution de ce corps terrestre? Révolution dont le Créateur et restaurateur de toute chose a dit : *Ecce nova facio omnia.* Apoc. 21.

actif et rapide. Il ne prendra l'essor que lorsqu'il en sera délivré, ou que son instrument aura été réformé dans la lumière d'une vie glorieuse et immortelle. C'est ce que les sages de l'antiquité ont compris comme les modernes; et c'est une notion qui découle naturellement de celle qu'ils avoient de l'état actuel de l'homme et même du monde entier (*a*)... Outre l'activité et l'excellence inséparа-

(*a*) Cette vérité ne contrarie en rien ce que nous avons dit (n. 159.) de l'union du corps et de l'ame et de leur dépendance réciproque. Car quoique le Créateur ait voulu que nos organes fussent les canaux par lesquels nous reçussions les premières notions; la faculté de les combiner et de les raisonner ne dérive point de cette source : elle peut au contraire s'entraver, perdre son ressort et sa justesse, par les obstacles qu'elle essuie de la part de l'être matériel dans lequel et avec lequel elle agit. Il est de fait que dans l'homme que les sens ont subjugué, elle est foible et presque nulle; il est de fait encore que l'ame ne jouit jamais mieux d'elle-même, et n'opère d'une manière plus parfaite que dans l'entier silence des sens (n. 145, 161). Quelque bon que soit un instrument, il ne donne ni talent ni génie à l'artiste : mais s'il est mauvais, il les contrarie et les rend inutiles; et quel qu'il soit, il borne les opérations de l'artiste par le mode de sa construction. « Le corps, dit un médecin célèbre, a sans » doute une grande influence sur l'ame, non pas pour » l'élever et faciliter son essor, mais bien pour circonscrire » son activité et sa puissance. » *Corpus in animum agere potest impediendo, temperando, cohibendo; non excitando, elevando... Mentis vim quæ vix non infinita videtur, in suis ad cognoscendum operationibus coarctat, limites ei ponit, ejus activitatem circumscribit atque in arctiores terminos coercet.* Leidenfrost, *De mente humanâ*, n. 11 et 13. Observation tout-à-fait conforme à celle du Sage. *Corpus quod corrumpitur, aggravat animam, et terrena inhabitatio deprimit sensum multa cogitantem.* Un ancien poète a exprimé cette vérité psycologique dans de très-beaux vers :

Igneus est ollis vigor et cœlestis origo

ble d'un esprit affranchi des entraves du corps, l'ame des justes, placée dans le sein de Dieu, prendra un essor nouveau, puisera une vie nouvelle, et de nouvelles lumières dans la source de toute vie et de toute lumière (*a*).

Seminibus, quantùm non noxia corpora tardant,
Terrenique hebetant artus, moribundaque membra.
Æneid. 6. 730.

... Namque omnem, quæ nunc abducta tuenti
Mortales hebetat visus tibi, et humida circum
Caligat, nubem eripiam. Ibid. 2. 604.

Huveland, un des plus célèbres médecins de notre temps, dans son traité de l'*Art de vivre long-temps*, après avoir disserté sur la mort, ajoute ce sage et profond avertissement. « Il faut considérer la vie pour » ce qu'elle est, savoir comme un état de milieu ou de » passage, qui n'est pas notre but et notre dernière des- » tination (ce qui n'est que trop manifeste par les im- » perfections qui y sont adhérentes), comme une période » de développement et de préparation, comme un frag- » ment de notre existence, par lequel nous arrivons à » une autre époque, qui est celle de la maturité et de » la perfection. Est-ce donc une pensée si terrible que » celle du passage d'une existence énigmatique, obscure, » excluant le parfait contentement, à une autre? » — Que tout cela est admirablement conforme à la philosophie du grand homme qui enseigna les peuples et les rois, et convainquit l'Aréopage d'ignorance. — *Ex parte enim cognoscimus, et ex parte prophetamus : cùm autem venerit quod perfectum est, evacuabitur quod ex parte est.* 1. Cor. 13. — *Scimus, quoniàm si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quòd ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cœlis; nam et in hoc ingemiscimus, habitationem nostram quæ de cœlo est, superindui cupientes.* 2. Cor. 5. *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* Rom. 7.

(*a*) *Revelatâ facie gloriam Domini speculantes, in eandem imaginem transformamur, à claritate in claritatem, tanquàm à Domini spiritu* 2. Cor 3. *Quoniàm apud te est fons vitæ, et in lumine tuo videbimus lumen.* Ps. 35.

§. V.

(164) D. Puisque tout se réunit à nous persuader que notre ame est spirituelle, comment quelques anciens ont-ils pu la croire matérielle? Dira-t-on que l'idée de l'*Esprit* est une idée neuve, inconnue dans les premiers siècles de la philosophie?

R. Si quelques hommes sages ont parlé de l'ame comme si elle étoit matérielle, c'est que le mot de matière a été pris pour *substance* (*a*). L'idée d'un pur esprit est aussi ancienne que le monde. Platon et Cicéron s'exprimoient comme Malebranche et Descartes. Il n'est pas croyable que nos philosophes aient cru sérieusement pouvoir nous faire illusion sur une chose si connue (*b*). L'auteur du *Système de la Nature*, toujours fidèle à se contredire, avoue lui-même que dans tous les temps on a eu recours aux esprits pour expliquer les opérations de la matière; si ces

(*a*) Voyez la justification de quelques anciens Pères, dans le *Dict. des Hérésies*, par M. Pluquet. Art. *Matérial.* §. 1, n. 2.

(*b*) *Remarques* de M. Lagrange *sur Lucrèce*, *T.* 1, *p.* 347. — *Examen du Mat. T.* 1, *p.* 170. *T.* 2, *p.* 222. — Il est impossible d'exprimer mieux que Cicéron, la parfaite spiritualité de Dieu et de l'ame humaine: *Neque verò Deus ipse qui intelligitur à nobis, alio modo intelligi potest, nisi mens soluta quædam ac libera, segregata ab omni concretione mortali.* Tusc. I. 27. — *In animi autem cognitione dubitare non possumus, nisi planè in physicis plumbei sumus, quin nihil sit animis admixtum, nihil concretum, nihil copulatum, nihil coagmentatum, nihil duplex; quod cùm ità sit, certè nec secerni, nec dividi, nec distrahi potest, nec interire igitur.* Tusc. I. 29.

esprits étoient matériels, comme ces rares critiques le prétendent, il falloit donc encore d'autres esprits pour expliquer l'action de ceux-ci. Des esprits matériels, le beau langage !

§. VI.

(165) D. Si les ames sont spirituelles, ne faudra-t-il pas admettre une création continuelle, ou bien dire, comme quelques anciens, que l'esprit même peut se propager ? Le premier parti paroît contraire à la simplicité des voies de Dieu, et le second semble matérialiser l'esprit.

R. 1.° Pour m'assurer que mon ame est spirituelle, je n'ai pas besoin de philosopher beaucoup sur son origine ; il me suffit d'en être convaincu par le sentiment de moi-même. On auroit bonne grâce de nier l'existence d'un homme qu'on voit et qu'on entend, parce que peut-être on ignore d'où il vient, et comment il est arrivé dans nos provinces, par mer ou par terre, à pied ou à cheval. 2.° Une création continuelle doit être rejetée quant aux êtres, dont la conservation et la reproduction sont assurées par les lois générales, qui maintiennent et qui renouvellent le monde : mais pour des êtres qui ne se propagent point, et dont la simplicité exclut la division, on peut croire la création nécessaire, et que leur existence réclame un acte particulier de la puissance de Dieu. Des philosophes désespérés de ne pouvoir expliquer quelques mystères de la nature physique, ont eu recours

à l'intervention immédiate de la Divinité. Newton avoue qu'il en faut souvent revenir là. D'Alembert nous dit, que souvent la meilleure raison est : *Dieu l'a voulu ainsi.* Leibnitz fait la même observation. Après cela, on nous chicane sur la création des êtres spirituels. — Un mauvais plaisant a beau nous dire, que *Dieu ne peut s'occuper à forger des ames pour les hommes, les puces et les éléphans.* Pour les puces et les éléphans, comme nous ne connoissons pas leurs ames, nous ne savons pas qu'il est nécessaire de les créer, ou si elles sont le résultat de quelques lois générales, inaccessibles jusqu'ici aux recherches de la philosophie. — L'ame humaine est le chef-d'œuvre des ouvrages de Dieu, le but et le lien de l'universalité des êtres dont elle jouit. L'acte de toute-puissance qui l'a produit, n'est pas plus indigne de Dieu, que les regards de complaisance dont il l'honore, les bontés paternelles dont il la comble, la félicité éternelle qu'il lui destine. — Si quelques Pères ont cru que les ames se propageoient, c'est qu'ils ont pensé que cette propagation ne contredisoit pas la nature d'un être simple et spirituel. Saint Augustin a soin de nous en informer en termes précis (*a*).

Ci-dessous, n. 182.

(*a*) *Aug. L. de Animâ*, c. 5. Quelques Théologiens modernes disent que cette opinion a été condamnée au cinquième Concile de Latran; mais, il paroît qu'ils n'ont lu ni saint Augustin, ni le Concile. Les chrétiens d'Abyssinie, dans le temps qu'ils étoient très-étroitement unis à l'Eglise romaine, ont toujours adhéré au sentiment de la propagation des ames. Les Journalistes de Trévoux ont sagement appelé cette opinion, *surannée*, c'est-à-dire qui n'est plus guère suivie aujourd'hui, sans

Ils ont pu se tromper, mais cette erreur ne suppose aucune mauvaise intention, et n'a dans leurs principes aucune conséquence pernicieuse.

(166) D. Ne pourroit on pas dire avec Ramsay, Leibnitz et Wolff, que toutes les ames ont été créées à la fois, et unies à des corps infiniment petits, contenus dans celui du premier homme ?

R. Ce système envisagé dans l'ensemble des idées dont quelques philosophes l'ont revêtu, ne mérite pas qu'on le discute sérieusement. Ramsay va jusqu'à y mêler les absurdités de la métempsycose (*a*). En le dépouillant de ces imaginations inutiles et fausses, et en considérant ces ames innombrables, mais bien déterminées dans les vues de Dieu, comme un dépôt confié à une providence infinie qui en fait la répartition; qui en dirige et en fixe l'arrivée au monde visible par des moyens aussi sûrs que secrets; on n'y trouvera rien de contraire à la raison et à la foi. On verra même disparoître plusieurs difficultés que la chose présente du premier abord, si on considère que *les cheveux de nos têtes sont*

lui attacher aucune qualification odieuse. Le P. Norris a réfuté victorieusement sur cet article, les adversaires de saint Augustin. *Vindic. Aug. c.* 4, §. 3.

(*a*) Si toutefois il est réellement auteur des *Philosophical principes of the religion*; ce qui paroît incroyable, vu l'extravagance des assertions contenues dans cet ouvrage, qui ne peut être que celui d'un visionnaire. La qualité de *posthume* rend d'ailleurs l'attribution très-suspecte. On sait que ces ouvrages servent souvent à déchirer la mémoire des gens de bien, qui n'ont plus de voix pour réclamer contre l'imposture. Nous avons vu ailleurs (n. 22) que l'illustre Fénélon y étoit calomnié de la manière la plus odieuse.

comptés, qu'un passereau ne tombe pas à terre sans la volonté du Père céleste, que lors de la résurrection générale, Dieu restituera à chaque homme en particulier les débris de son existence terrestre, ensevelis sous les ruines de soixante siècles. C'est peut-être d'une manière analogue à ce système, qu'il faut entendre cette espèce de propagation, ou plutôt d'apparition successive et de manifestation des ames, dont d'anciens Pères ont parlé, comme on vient de le dire. Quelques auteurs ont cru que cette origine des ames humaines pouvoit faciliter l'explication du péché originel. D'un côté, les psycologistes ont quelque répugnance à entraver si long-temps l'essor de l'être spirituel, et de le supposer en quelque sorte captif jusqu'au développement de la partie corporelle.... Quoiqu'il en soit, le sentiment le plus commun et le plus autorisé, est que la création des ames est successive, selon l'ordre et la suite des générations. C'est le sentiment de saint Athanase, de saint Grégoire de Nisse, de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Jérôme, de saint Ambroise et de la plupart des Pères, suivis des théologiens de l'école. Matt. 10.

(167) D. Ne se présente-t-il pas ici plusieurs questions difficiles à résoudre? Par exemple, vers quel temps l'ame vient-elle s'unir au corps? Dans quelle partie du corps a-t elle son siége principal? Les mónstres ont-ils une ame raisonnable? Les monstres doubles en ont-ils plusieurs?

R. Souvent la vérité engendre plus de questions que l'erreur; celles-ci ne font rien

au fond de la chose; quand on n'y répondroit rien du tout, la doctrine de la spiritualité de l'ame n'en seroit ni moins sage, ni moins prouvée. Le temps où l'ame s'unit au corps, ne peut se déterminer exactement, vu surtout que sa présence n'est point nécessaire au commencement, ni même aux premiers progrès de la végétation ou de l'accroissement (*a*);

(*a*) Il y a eu de ces accroissemens portés jusqu'au sixième, septième et neuvième mois sans cerveau, sans cervelet, sans glande pinéale, sans centre ovale et même sans tête, ce qui prouve au moins dans la plupart des systèmes sur le siége de l'ame, que c'est là une pure végétation, accompagnée d'une espèce de mouvement animal, émané de la mère. On peut en voir des exemples remarquables dans un ouvrage périodique de médecine, *Ephem. German.* Tom. 2. p. 60; dans le Journal des Savans, 1673, p. 65; dans le Traité *de Nat. Generat.* par Bianchi, page 245. — M. Roussel (*Système physique et moral de la femme*, p. 262) observe que les monstres acéphales ne vivent, ou plutôt ne végètent, que par la communication des esprits vitaux de la mère. — M. Barthez, chancelier de l'université de médecine de Montpellier (*Nouveaux Elémens de la science de l'homme. A Montpellier, chez Martel*, 1778) va jusqu'à distinguer absolument le principe vital de l'ame intelligente. M. Haller, dans sa *Physiologie*, a fait de grands efforts en faveur de cette opinion, que M. Fabre a vivement soutenue depuis, dans son *Essai sur les facultés de l'ame*, 1783. Leidenfrost, dans son traité. *De mente humanâ*. 1793, en parle comme d'une chose qui est hors de doute. *Est igitur verus spiritus, etiamsi à mente diversus, ideòque notionis et cogitationis non capax* (infrà. n. 181). — Platon, Plutarque, Pline, Bodin, etc. ont prétendu que l'ame pouvoit abandonner le corps sans le destituer du principe vital, et conséquemment sans une mort formelle et absolue : assertion que des philosophes plus circonspects ont réduite à la possibilité surnaturelle, c'est-à-dire que la chose ne peut arriver que par la volonté de Dieu, nullement par les efforts ou la disposition naturelle de l'ame : ce qui suppose néanmoins toujours la distinction dont nous venons de parler. Des psycologistes théologues y ont rapporté le doute de

Voy. analogues, ci-dessous, n. 263.

on peut croire que l'époque en est plus reculée qu'on ne le pense ordinairement : le parti le plus sage, dit saint Augustin, est de ne rien prononcer là-dessus, et de consentir à ignorer l'époque précise, où, dans le sein de sa mère, l'homme commence à vivre de cette vie qui ne doit plus finir (*a*). — Que l'ame soit placée dans le centre oval, ou dans la glande pinéale, ou dans le cerveau, ou dans le cervelet, ou dans le corps calleux, ou, comme M. de Buffon semble le croire, dans le diaphragme, ou bien que, sans être étendue elle semble en quelque sorte se mesurer sur l'étendue du corps, comme les anciens le pensoient (*b*) ; c'est ce qui est absolument

saint Paul, *sive intra corpus, sive extra corpus nescio*, en observant que certainement l'Apôtre n'avoit pas cru être mort durant ce ravissement; ils ont fait le même usage des paroles de l'Epître aux Hébreux, *usque ad divisionem animæ et spiritûs*. Mais sans adopter une distinction qui, dans sa généralité, et prise dans la rigueur des termes, peut paroître superflue (au moins quant à la question présente), on ne risque rien de croire que les mouvemens automatiques de chaque parti du *fœtus* peuvent concourir sans la présence de l'ame, à étendre et à conserver le tout, jusqu'à un certain point, et durant un certain temps.

(*a*) *Quæri igitur ac disputari potest* (*quod utrùm ab homine inveniri possit, ignoro*) *quandò incipiat homo in utero vivere*. Enchir. c. 26.—Il est apparent que cela tient à la formation parfaite d'un organe ministériel, que nous ne sommes pas en état de déterminer, et qui est un des derniers dans l'organisation du corps humain.

(*b*) Manière d'être, dont nous ne saurions nous faire une idée précise, sans bien connoître la nature et les propriétés d'un esprit; mais que notre ignorance, à cet égard, ne nous autorise pas à regarder comme impossible. « Je ne vois pas, dit un philosophe, pourquoi l'ame n'auroit pas en petit ce genre d'extension ou de co-présence qui appartient à Dieu dont elle est l'image, et qui n'est pas plus difficile à comprendre que d'autres

étranger à la matière que nous traitons ici. Pour décider cette question, il faudroit connoître la manière d'exister des esprits, et avoir redressé quelques erreurs que la vue et l'usage continuel des corps ont fait naître dans la représentation des choses (*a*). — Quand les monstres s'éloignent absolument de la forme humaine, et que les organes se refusent à loger et à servir un être raisonnable, les mêmes lois qui animent les brutes, animent ces rejetons informes de l'humanité. Locke dit judicieusement, qu'il est difficile

» propriétés de cette merveilleuse créature. » Maldonat, dans son traité des *Anges*, leur attribue un genre d'extension ou de sphère d'activité proportionnée à leur excellence et puissance respectives.

(*a*) Les divers systèmes qui assignent à l'ame un siège déterminé, ont rencontré des difficultés insurmontables, qui les ont fait rejeter tous. Un physicien moderne en propose un qui semble propre à en concilier plusieurs. Il est possible, dit-il, que le siége de l'ame ne soit pas le même pour tous les sujets; par exemple, que ce soit le corps calleux pour l'un, et la glande pinéale pour l'autre. Il est possible que le siége de l'ame soit accidentellement variable dans le même sujet; et que le premier siége de l'ame étant vicié et altéré, l'ame se place dans une portion différente, la plus propre à favoriser les perceptions qu'elle doit recevoir, et les mouvemens qu'elle doit imprimer. — Une autre hypothèse, qui du premier abord semble être un paradoxe, mais qui bien considéré, ne tiendra pas le dernier rang entre les systèmes, est que l'ame n'a pas de siége fixe; non pas, comme nous venons de le dire, dans ce sens qu'elle n'a pas le même siége dans tous les hommes; mais qu'elle n'en a aucun dans aucun; qu'elle n'existe et n'est présente que là où elle agit et porte son attention. C'est le sentiment d'un savant médecin et profond psycologiste que nous avons déjà cité plusieurs fois. *Humana mens non habet sedem aut locum proprium in suo corpore, quemadmodum vires etiam motrices locum, aut spatium non occupant. Ubi attendit, ibi est præsens.* Leidenfrost. *De mente humanâ.* n. 189.

de fixer le degré de monstruosité qui exclut l'ame humaine. — Quand la nature a multiplié les monstres dans un seul, il est impossible de prononcer sur l'état de l'animation, sans avoir examiné en physicien habile la constitution et toutes les parties de cet être irrégulier. Ces espèces de monstres ne vivent que peu, et ne se prêtent par conséquent point à des observations suivies; il est à croire qu'ils ne sont animés que par des mouvemens automatiques, ou par le principe général de la vie animale, dont nous aurons occasion de parler, en examinant la nature des brutes (*a*).

Digression sur l'ame des Brutes.

(168) D. Quel rapport y a-t-il entre le dogme de la spiritualité de l'ame humaine, et les différentes questions sur l'ame des bêtes?

R. Aucun; il n'y a que de mauvais raisonneurs qui aient pu se roidir contre la démonstration du sentiment intime, pour s'amuser à raisonner sur une chose qu'ils ne

(*a*) Quand ces monstres sont absolument hors du plan de la nature, qu'ils sont le produit des causes exotiques, criminelles et peut-être démonurgiques, il est des auteurs qui en attribuent les mouvemens éphémères (car il est de fait qu'ils naissent morts ou meurent d'abord n. 54) et la vitalité apparente, à la ténébreuse puissance qui a concouru à leur formation. Tel est entre autres le sentiment de Fromman, dans son traité de *Fascino*, p. 621, 626, 868, qu'il tâche d'appuyer de plusieurs faits rapportés par des physiciens et médecins célèbres, entre autres de Thomas Bartholin, etc. Voyez AGRIPPA, dans le *Dict. hist.*

connoissent pas. L'homme connoît son ame par le sentiment le plus vif, le plus clair, le plus identifié, si je puis parler ainsi, à lui-même, et par le retour sur ce sentiment sur lequel il raisonne. A-t-il une idée de l'ame des bêtes? Eprouve-t-il ce qui se passe dans les bêtes lorsqu'elles agissent? Connoît-il cette ame dont il n'a ni idée, ni sentiment intérieur? N'est-ce pas extravagance de vouloir comparer une chose que l'on connoît, avec une autre que l'on ne connoît pas? Le comble de l'extravagance, n'est-ce pas de vouloir juger par celle que l'on ne connoît pas, de celle qu'on connoît.

(169) D. Lucrèce, Montagne, Helvétius, etc. n'ont-ils pas eu raison de ranger les bêtes à côté de l'homme, puisqu'elles agissent comme les hommes?

R. Il faut avoir fermé les yeux sur l'état le plus visible de la nature, pour dire que les animaux agissent comme l'homme. S'ils agissent par réflexion, pourquoi leurs opérations sont-elles toujours les mêmes? Pourquoi les hirondelles de la Chine font-elles leurs nids comme celles de France? Pourquoi font-elles aussi artistement le premier que le dernier? Les abeilles ont-elles une forme pour leur ruche en Espagne, et une autre en Pologne? Les vieilles travaillent-elles avec plus de sagesse que les jeunes? Les toiles des araignées étoient-elles plus grossières au temps de Romulus, et ces infatigables fileuses sont-elles devenues plus habiles depuis tant de siècles que cet art est établi parmi elles? M. de Condillac, qui prétend que dans les

actions même communes à toute l'espèce, les animaux ne font d'abord que des essais, n'a sans doute pas cru la nature digne de ses regards; il n'a jamais observé le travail des castors, des abeilles, des araignées; ou bien les idées systématiques lui ont fasciné les yeux. Il est inutile de s'amuser à réfuter ces contes, depuis que M. de Buffon a si clairement démontré, dans tout le cours de son Histoire naturelle, que la prétendue raison des animaux étoit une vraie nécessité physique (*a*).

(170) D. Pourquoi refuseroit-on la raison aux animaux, puisque leurs actions et leurs ouvrages semblent déceler le génie?

R. Pourquoi la leur accorderoit-on? Elle leur est inutile : puisque par une impression aveugle, uniforme, infaillible, ils font tous les ouvrages propres à leur espèce, ils pourvoient à tout ce que leur conservation exige. S'il faut supposer de la raison aux brutes, dit un auteur célèbre, il faudra en supposer aux étoiles, aux plantes, et généralement à tout ce qui existe; parce que tout se fait selon l'ordre, et pour le bien-être de l'univers en général et en particulier (*b*). En effet,

(*a*) On peut voir encore sur cette matière, Bonnet, *Contempl. de la Nat. T.* 2, *p.* 137. — *Anti-Lucrèce*, *L.* 6. — Scheuchzer, *Phys. sac. T.* 7, *p.* 1345. — Reimar. *Observ. phys. et moral. sur l'instinct des animaux.* — Schott, *Phys. cur. T.* 2, *p.* 769. — *Spect. de la Nat. T.* 1, *p.* 326; *T.* 2, *p.* 500. — Girardin. *Incréd. désabusé*, *T.* 2, *p.* 34 et suiv. *Lettres helviennes*, *T.* 2 *et* 3.

(*b*) *Qui rationabilitatem brutorum adoptat, non se extricabit ex obviis difficultatibus, sed potiùs intricabit, coactus rationem tribuere cœlo, stellis, aëri, imò toti mundo.* Phys. sac. T. 7. p. 1345. — *Anti-Luc.* L. 6, v. 409.

si j'admire l'adresse des abeilles, qui ajustent avec tant de symétrie leurs petites niches, j'admire également celle des plantes, qui produisent leurs fleurs et leurs fruits avec tant d'ordre et de propreté. Les vignes et les haricots rampent de tous côtés, et avancent leurs filamens, comme autant de mains pour s'accrocher; dès qu'ils ont réussi, ils s'élèvent et s'unissent de la manière la plus étroite à l'objet qui les soutient (*a*). — Si les animaux agissent par raison, ils ont une ame bien plus sublime, plus excellente que l'homme; leurs opérations ont une marche plus simple,

Voyez le Journ. hist. et litt. 1 Avril 1787, p. 486.

— Cette observation est d'une évidence à laquelle il est impossible de se refuser; aussi, tous les défenseurs de la réflexion des brutes, qui ont voulu paroître conséquens, ont reconnu le même principe de réflexion dans les êtres inanimés. *La pierre de touche*, dit Robinet, *a plus de connoissance des substances métalliques, que nous n'en avons d'aucun objet de notre ressort* (*La Nature*, *T.* 4, *p.* 185). Un certain Bauman (*Pens. sur l'interprét. de la Nat.*) est entièrement du même avis. *Dans tout être corporel*, dit-il, *existe le désir, la mémoire, l'intelligence. De ces perceptions d'élemens rassemblés, il en résulte une perception unique, proportionnée à la masse et à la disposition; et c'est ce qui fait l'ame des animaux.* Quelle que soit l'ame des animaux, c'est elle qui *perçoit les perceptions*, qui voit, qui entend, qui souffre, etc. Or, que dire d'une *perception* qui *perçoit les perceptions?* Comme la *perception* unique qui fait l'ame du bœuf, par exemple, est *proportionnée à une masse* plus considérable que celle *qui fait l'ame de l'homme*, il est à croire que ce fortuné animal comprend un peu mieux que nous, la lumineuse métaphysique de Robinet et de Bauman.

(*a*) L'auteur de *la Philosophie du bon sens* réduit en forme l'argument d'un petit chien : *si je saute, je suis flatté; si je ne saute pas, je suis battu; sautons donc.* Eh bien, les haricots et les vignes présentent le résultat d'un argument tout semblable : *si nous montons, nous mûrirons; si nous ne montons pas, nous pourrirons à terre; montons donc.*

plus sûre, plus soutenue. — Si les animaux étoient doués de réflexion, l'homme n'en seroit plus le maître : le monde habité seroit confondu dans toutes ses parties, ou plutôt il cesseroit d'être. Je n'ajouterai rien à ce qu'a dit sur ce sujet l'auteur du *Spectacle de la Nature*, T. 3, p. 500. — Tout ce que l'on peut conclure des opérations des brutes, c'est qu'une intelligence les a créées et les conserve (*a*).

(171) D. Quelle idée peut-on se former de l'instinct, ou bien de la nécessité physique qui conduit les animaux ?

R. On ne s'éloignera peut-être pas du vrai, en les croyant dirigés par des affections et des sensations analogues en quelque sorte à celles des somnambules, des hommes en délire, ou bien de ceux qui agissent dans les momens d'une parfaite distraction. M. Girardin (*l'Incréd. désabusé, tom. 2, pag. 34*) manie ces comparaisons avec tout l'avantage possible. L'instinct peut se définir *un penchant naturel pour certaines actions, accompagné d'une force agissante.* Par cette définition, l'on voit que l'homme, malgré que la raison

(*a*) Qui pourroit sans cela nous rendre compte du seul phénomène que nous présente la république des abeilles, où des insectes d'un jour exécutent ce qu'il y a de plus profondément vu en physique, en géométrie, ou politique ? On a beau reléguer tout cela dans l'impulsion d'un instinct brut et machinal. Nous savons très-bien que ce n'est pas le fruit du raisonnement et de subtiles spéculations. C'est cet instinct même, mécanique, ou comme on voudra l'appeler, qui confondra tout observateur qui ne remontera pas jusqu'à l'Auteur suprême de la raison et de l'instinct, à celui qui, comme parle l'Apôtre, *dat omnibus vitam, et inspirationem et omnia.* Act. 17.

paroisse lui suffire, n'est pas destitué des avantages de l'instinct, et qu'il en peut puiser la notion dans lui-même. Car, qui a appris à un paysan, à un étourdi, à un imbécille, que le poids éloigné du centre a plus de force; que le bras élevé pourra soutenir tout le poids du corps qui commence à tomber; que le centre de notre pesanteur doit toujours être droit au-dessus de nos pieds? Et cependant les idiots pratiquent toutes ces règles avec la même justesse que les plus habiles philosophes. Un enfant gémit tout d'un coup à la vue d'un serpent, il s'écrie, il s'enfuit; au contraire, à la vue d'une pomme, il sourit, il s'approche, il étend la main, pour la prendre et la manger. Il n'y a en cela ni réflexion, ni délibération, ni liberté.

(172) D. Outre les opérations invariables des animaux, n'en voit-on pas d'autres qui semblent résulter des circonstances; n'a-t-on pas observé qu'ils corrigeoient leurs erreurs, et perfectionnoient leur conduite?

R. La sensibilité physique avertie par des impressions multipliées, peut sans doute instruire un animal, le corriger, le perfectionner en un certain sens, et à un certain point, sans l'intervention d'aucun raisonnement; car si les animaux ont fait leurs premiers ouvrages, mille fois plus admirables que tout ce que présente l'industrie acquise, par un penchant aveugle, et sans aucun raisonnement, comme l'uniformité et la perfection de ces ouvrages le démontrent; ils ont pu, sans réflexion, acquérir quelque nouvelle

Naturæ solertiam nulla ars, nulla manus, nullus artifex consequi potest imitando. Cic.

industrie par l'habitude, par des représentations confuses, par une imagination physique, qui ne s'étend ni sur le passé, ni sur l'avenir, mais qui, à la présence des mêmes objets, éprouve les mêmes sensations, excite les mêmes mouvemens, produit les mêmes effets ou les varie, les compose, à mesure qu'elle est variée et composée elle-même. — Qu'on interroge les hommes de tous les siècles, et qu'on leur demande si les renards d'aujourd'hui ont beaucoup plus de talens que n'en avoient les renards du temps passé. On dressoit autrefois les chiens à la chasse, les chevaux au manège, comme on les dresse aujourd'hui; mais ont-ils beaucoup perfectionné leurs talens, leur esprit, etc.? — Il est bon de savoir qu'on exagère beaucoup dans le rapport qu'on nous fait de certains traits ingénieux des animaux. Les historiens du merveilleux ne respectent guère les limites de la vérité (*a*). On suppose souvent de longues combinaisons d'idées, dans une chose où l'animal agit par les plus simples, et par des impulsions machinales. Par exemple, s'il est vrai que les castors ne bâtissent pas dans

(*a*) Toutes les fois que j'ai entrepris de vérifier ces sortes de faits, j'ai trouvé qu'ils étoient, ou bien destitués de tout fondement, ou bien revêtus de circonstances fausses, et dépouillés des circonstances réelles, de manière que la vérité n'étoit plus reconnoissable. On en voit un exemple singulier au sujet de deux chevaux de Lunéville, dans le *Journ. hist. et littér.* 15 *avril* 1779, p. 568, *et* 15 *juin*, p. 255. On montroit en 1754, à Dantzig, un chien qui répondoit à diverses questions, en arrangeant des caractères qui formoient la réponse : charlatanerie dévoilée et expliquée par Michel Hanow, *Seltenheiten der Natur*. Leipsig, 1755. T. 3, p. 670.

les pays peuplés (*a*), c'est qu'ils y ont été inquiétés, dispersés, rebutés par la ruine réitérée de leurs édifices. Il paroît que c'est sans sujet que M. de Buffon admire cette inaction. Un de ses copistes se livre à cette occasion à des déclamations ridicules. Les castors du Canada bâtissent-ils aujourd'hui avec plus d'élégance et de commodité, que lors de la découverte de cette province ? S'ils font des progrès dans cet art, l'on verra un jour les castors logés comme de riches seigneurs : le chef de leur république aura son Louvre : peut-être l'architecture se perdra-t-elle parmi les hommes, et brillera-t-elle chez les castors. Telles sont les conséquences des principes absurdes établis par le fougueux et inconséquent auteur de l'*Histoire philosophique*.

Histoire phil. et polit. du Commer. des Europ. dans les deux Indes.

(173). D. Ne peut-on pas croire que c'est par un défaut d'organes, que les animaux restent si loin de l'homme ? Un philosophe fameux n'a-t-il pas enseigné que, si le sabot du cheval se changeoit en une main humaine, on verroit le cheval disputer à l'homme l'usage de la raison et l'empire de la terre (*b*) ? Un autre n'a-t-il pas dit, que d'un plus grand cerveau dans l'homme que dans l'animal, ve-

(*a*) M. Reymar a nié ce fait, et M. de Condillac n'a pas été heureux dans la défense de M. de Buffon.

(*b*) Helvétius a pris la première idée de son système dans un passage mal entendu de Plutarque, dans les *Essais* de Montagne, et visiblement dans le chap. XIV de la *Pluralité des mondes*, de Huygens, qui néanmoins n'a eu garde de conclure d'une manière aussi absurde que le philosophe françois. Ainsi, ce savant en *us* n'a pas même l'honneur de l'invention en ce genre de délire.

noit toute la différence qu'on remarque entre eux?

R. « Cet homme, dit M. Bonnet, qui a cru » faire un pas très-philosophique, n'avoit pas » considéré qu'un animal quelconque est un » système particulier, dont toutes les parties » sont en rapport entre elles. Si la botte du » quadrupède venoit à se convertir en doigts » flexibles, la botte subsisteroit encore dans » le cerveau. » Les singes, et sur-tout le pongo, ont des doigts assez semblables aux nôtres; pour cela, les voyons-nous voler d'un pôle à l'autre, pour se donner des secours mutuels; parcourir le globe immense de la terre, pour aller porter à de nouveaux peuples les richesses de la religion, de l'art et de la nature? Les voyons-nous former des correspondances de génie, de commerce, d'industrie, d'instruction et de sentiment; connoître et adorer l'invisible auteur de la nature? Jetez un regard sur ces vastes palais, sur ces monumens superbes, fruits heureux du génie et chefs-d'œuvre de l'art; cherchez-les chez les brutes à cinq doigts. — Nous avons vu des hommes nés sans pieds ni mains, être aussi raisonnables que les autres, montrer plus d'art et d'esprit que les autres.

Palind. T. 1, p. 167.

Le philosophe, qui a si mal raisonné sur le cerveau, ignore sans doute que dans le veau il est d'une grandeur étonnante; que dans l'enfant il est respectivement beaucoup plus grand que dans l'homme; qu'il y a des maladies, où, suivant la remarque du célèbre Haller, le cerveau se consume sans que le malade

perde rien de ses facultés intellectuelles (*a*) ; qu'il y a des singes et des cétacées qui proportionnellement au volume de leurs corps, ont plus de cerveau que l'homme; que l'éléphant, quoiqu'il ait plus d'instinct qu'aucun des animaux, a cependant le cerveau plus petit que la plupart d'entre eux, relativement au volume de son corps, etc., etc. (Voyez les *Réfl. philos. sur le* Système de la nat., *par M. Holland*, 1775. *Pag.* 60). *Le cerveau du Singe*, dit M. de Buffon, *est absolument de la même forme et de la même proportion que celui de l'homme, et cependant il ne pense pas.* (Hist. nat., t. 14, p. 61). (*b*)

(174) D. N'est-ce pas peut-être faute de société, d'éducation et d'une vie assez longue, que les animaux n'acquièrent point les idées suffisantes au développement de la raison?

R. En ce cas, le corbeau qui vit long-

(*a*) D'où il résulte que non-seulement le cerveau n'est pas la mesure de l'intelligence, mais qu'il n'est pas le siége du raisonnement, ni même *Conditio sine quâ non.* C'est une pulpe sans sentiment, même celui de la douleur, qui se renouvelle continuellement, et qui, selon quelques médecins, est le véhicule de la force vitale. Leidenfrost, *De mente humanâ*, n. 156 et suiv.

(*b*) Quelques matérialistes, voyant qu'ils manquoient leur but en raisonnant sur la mesure du cerveau, se sont retranchés sur son poids respectif; mais outre qu'en cela ils se trompoient également dans le fait, ils se trompoient plus grossièrement dans les conséquences. Car, comme l'observe un homme qui, parfois, ne leur est que trop favorable, « Que peut faire le poids? Le plus » grand poids dans le corps humain est celui des os, ce- » lui des genoux et des épaules, qui n'ont aucun rap- » port direct avec le cerveau, et quel rapport auroient-ils » avec la pensée? » *Ideen zur philosophi der geschichte der Menscheit*, par Herder, T. 1.

temps, mis en cage dans quelque salle, où il y a de fréquentes assemblées académiques, deviendroit un Démosthène, un Platon; le singe, dans le cabinet d'un prince, deviendroit un politique profond, un courtisan habile et rusé (*a*). Pour l'honneur de la philosophie, il faudroit supprimer ces sortes d'imaginations. — Pourquoi les animaux ne vivent-ils pas en société comme les hommes? Pourquoi ne donnent-ils pas à leurs petits une éducation polie et savante? Bientôt, sans doute, les singes établiront dans le Congo, ou la Guinée, des écoles de mathématiques? Il sera curieux de voir parmi eux des Clavius et des Newton. On a beau raisonner sur l'influence de l'éducation! pourquoi les brutes n'établissent-elles pas d'éducation parmi elles? Pourquoi placées dans la société des hommes les plus sages, demeurent-elles toujours brutes, etc.? (*b*)

(*a*) Les animaux qui n'ont jamais vécu avec l'homme, tels que le renard, le castor, ont en général plus d'instinct et d'astuce que les animaux domestiques. L'éléphant, qui vit dans les déserts, et qui n'entre en société avec l'homme, qu'après la perte de sa liberté, dont les progéniteurs et les aïeux ont été sauvages (car il n'engendre pas dans l'état de captivité), passe pour être le plus docile et le plus prudent des quadrupèdes.

(*b*) Qu'on juge de leur aptitude à recueillir des lumières et à perfectionner leurs connoissances, par l'ignorance perpétuelle où ils restent du traitement que nous leur faisons, et du sort fatal qui les attend. Nous les tuons et les mangeons depuis cinq mille ans, sans qu'ils s'en doutent. La poule, qui aura vu égorger cent de ses sœurs, n'en conçoit pas le moindre ombrage; elle élève ses poussins avec toute la tendresse d'une mère, sans se douter du sort qui les attend; les bœufs, les moutons, les veaux, etc. sont dans la même sécurité. Ils nous voient tous les jours couverts de peaux de leurs parens, des rues

(175) D. Puisque, selon la remarque de M. de Buffon, le cerveau du pongo est exactement organisé comme celui de l'homme, pourquoi chercher quelque différence entre ces deux êtres?

R. Nous ne cherchons pas cette différence, elle se montre à découvert, et fait naître naturellement cet argument, en faveur de l'ame humaine, que M. de Buffon regarde comme évident et invincible. » La langue de l'orang-
T. 14, p. 61. » outang, dit cet habile naturaliste, et tous » les organes de la voix sont les mêmes que » dans l'homme, et cependant l'orang-outang » ne parle pas. Le cerveau est absolument de » la même forme et de la même proportion, » et cependant il ne pense pas. Y a-t-il une » preuve plus évidente que la matière *seule*, » quoique parfaitement organisée, ne peut » produire ni la pensée, ni la parole qui en » est le signe, à moins qu'elle ne soit animée
T. 14, p. 4. » par un principe supérieur?..... Cet orang-» outang, dit-il ailleurs, ou ce pongo, n'est » en effet qu'un animal, mais un animal très-

entières leur présentent le triste spectacle de leurs frères égorgés. Un si long et si terrible massacre n'a pu encore leur donner une idée de leur destinée, ni même la plus légère défiance à l'égard de l'homme... Je ne sais s'il y a beaucoup de réflexions plus propres à confirmer les saines notions, que la vraie philosophie nous donne de l'ame des brutes.... En vain, dira-t-on, qu'on les nourrit; quel est l'homme qui, pour être nourri, consentira à se laisser manger avec tous ses descendans, sans que durant cinquante siècles, il y ait quelque réclamation contre un si barbare contrat? « L'homme seul, dit un philosophe, » sait qu'il doit mourir. La nature a bien donné aux ani-» maux une horreur mécanique de la mort (horreur » nécessaire à leur conservation), mais aucune idée ni » connoissance de leur inévitable destruction. »

» singulier, que l'homme ne peut voir sans » rentrer en lui-même, sans se reconnoître; » sans se convaincre que son corps n'est pas » la partie la plus essentielle de sa nature.... T. xj p. iij. » Aussi le singe est-il indocile autant qu'ex- » travagant. Sa nature est en tout également » revêche. Nulle sensibilité relative, nulle re- » connoissance des bons traitemens, nulle » mémoire des bienfaits..... Le singe n'imite T. 14, p. » pas l'homme par ce qu'il veut, mais par ce 38. » qu'il peut..... Le singe est plus loin de p. 41, 42. » l'homme que la plupart des autres ani- » maux; le chien, par exemple, le cheval, » l'éléphant (*a*), etc. » On peut voir d'autres observations dans le même naturaliste, qui renvoient évidemment le singe à la classe des créatures destituées de raison, et qui détruisent par une preuve de fait, la philosophie épicurienne, occupée à chercher dans l'orga- Ci-dessus n. 181.

(*a*) Un observateur moderne ne craint pas de mettre le singe au-dessous de divers oiseaux. *Pour les facultés intellectuelles*, dit-il, *l'orang-outang est bien plus éloigné de l'homme qu'un perroquet, une pie, un merle, à qui on apprend à articuler quelques mots, ce que n'a jamais pu faire un singe.* Cette assertion, qui paroît d'abord étrange, devient plausible quand on réfléchit que le singe a parfaitement l'organe de la voix, tel qu'il est dans l'homme, qu'il a de plus la même organisation intérieure du cerveau, et que jamais il n'a pu répéter une syllabe, après avoir passé longues années dans la société des gens de cour et des femmes les plus gazouilleuses; tandis qu'un merle, qui n'a aucun de ces avantages, apprend le langage humain avec facilité, et le rend avec une précision bien propre à confondre la balourdise de l'animal anthropomorphe. — On a vu des cochons, des sangliers même apprendre ce qu'on auroit inutilement enseigné au singe, montrer un attachement et une reconnoissance dont celui-ci est incapable.

nisation du cerveau, la différence de deux être si éloignés l'un de l'autre (*a*).

(176) D. Ne pourroit-on pas soupçonner que, malgré la ressemblance de l'anatomie du singe et de l'homme, quelque défaut imperceptible empêche la naissance de la pensée, comme il arrive dans les imbécilles? (*b*)

R. Il est vrai que dans l'homme imbécille, la pensée est empêchée par un défaut d'organes; mais la pensée se manifeste dans tous les hommes où ce défaut n'est pas : je la découvre dans moi-même, par la conscience la plus intime; d'où j'infère, avec le plus grand fondement, que le principe de la pensée se trouve également dans l'homme imbécille. Au contraire, nul singe n'ayant jamais pensé, je dois conclure que la pensée ne lui appartient pas. Les qualités générales de l'espèce sont le résultat de l'essence et de l'immuable nature. — Après tout ce que l'on peut imaginer là-dessus, il est toujours certain, et M. de Buffon le démontre, que l'homme

(*a*) Hélvétius s'en prend à la disposition mécanique des corps, qui *tient les singes, comme les enfans, dans un mouvement perpétuel, et ne les rend pas susceptibles de l'ennui, qui est un des principes de la perfectibilité de l'esprit humain.* Mais pourquoi *les enfans* ne restent-ils pas dans la cas de ce *mouvement perpétuel*, dans cette impossibilité de *s'ennuyer?* Pourquoi deviennent-ils des hommes posés et sensés, et raisonnent-ils enfin de toutes les manières, et sur toutes les sciences; tandis que les singes continuent à ne faire que des grimaces? Voilà ce que le sublime philosophe a oublié de nous apprendre.

(*b*) Est-il bien sûr que dans les imbécilles un habile anatomiste ne découvriroit aucun dérangement d'organes?... Peut-être cette assertion est-elle aussi gratuite qu'une multitude d'autres, sur lesquelles on raisonne fort inutilement à perte de vue; mais on peut, sans conséquence, la supposer vraie.

pense, que le singe ne pense pas, et que l'on ne découvre aucune raison de cette différence dans les organes. — Tandis que les esprits incertains s'amusent à des *que sait-on*, à des *peut-être*, à des *pourquoi pas;* le sage se décide sur les faits, et ne voit là aucun mystère, ni aucune matière de dispute : *Creavit Deus hominem ad imaginem suam : ad imaginem Dei creavit illum..... inspiravit in faciem ejus;* voilà toutes les questions résolues, et les raisons de la différence établies. Gen. I. 27. II. 7.

« Le Créateur, dit M. de Buffon, a pénétré » le corps de l'homme de son souffle divin : » s'il eût fait la même faveur, je ne dis point » au singe, mais à l'espèce la plus vile, à » l'animal qui nous paroît le plus mal organisé, cette espèce seroit bientôt devenue » la rivale de l'homme; vivifiée par l'esprit, elle eût primé sur les autres, elle eût » pensé, elle eût parlé » ..... « Cette étendue, dans notre nature, vient moins » des propriétés du corps, que de celles » de l'ame; l'homme s'est, pour ainsi dire, » soumis tous les élémens par un seul rayon » de son intelligence; il a produit celui du » feu, qui n'existoit pas sur la surface de la » terre (*a*); il a su se vêtir, s'abriter, se » loger..... Sans être ni si fort, ni si grand, » ni si robuste que la plupart des animaux, T. 14, p. 32. *Ibid.* p 312.

(*a*) Il est le seul qui le connoisse, qui le domine, qui le fasse servir à ses besoins. Aucune brute ne songe à l'employer, à l'allumer, même dans les cas les plus urgens : elles jouissent de l'air, de l'eau, et de la terre; le feu leur est étranger. Le singe qui imite tout, et qui aime à s'y chauffer, n'a jamais eu l'esprit d'y mettre du bois, quand il s'étcignoit.

» il a su les vaincre, les dompter, les subju-
» guer, les confiner, les chasser, et s'emparer
» des espaces que la nature sembloit leur
» avoir exclusivement départis. »

(177) D. Ne suffit-il pas de conclure de cette observation, que l'ame des brutes est à la vérité bien inférieure à celle de l'homme; mais qu'elle n'en diffère que du plus au moins?

R. Toutes ces observations prouvent que chez les brutes il n'y a point de réflexion, et qu'elles en sont incapables, puisqu'avec les organes les plus analogues à l'homme, elles ne réfléchissent pas. Or, avoir la réflexion et ne l'avoir pas; être capable de penser, et en être absolument incapable, ne sont pas des différences du *plus au moins*, mais des propriétés fondées sur la nature même des choses.

(178) D. Puisque les animaux sont si loin de l'homme, et que leur nature est si différente de la sienne, que peut-on dire de raisonnable sur le principe qui constitue leur être?

R. Quelques philosophes ont cru que c'étoient de pures machines; d'autres ont imaginé qu'ils avoient des ames matérielles; d'autres ont dit que ces ames étoient spirituelles, mais d'un ordre inférieur, et d'une espèce différente de l'ame humaine; plusieurs enfin ont cru que ces ames n'étoient ni matière ni esprit, mais quelque être mitoyen, qui ne fût ni l'un ni l'autre.

(179) D. Que faut-il penser de ces différentes opinions?

R. Quand l'homme entreprend d'examiner la nature intime des êtres, et en général dès qu'il quitte la sphère des choses sensibles,

ou de celles qui sont du ressort de sa raison, il peut tout au plus se permettre quelques conjectures et les donner pour telles. Sa marche doit être circonspecte et timide, et pour me servir des termes d'un poète célèbre, semblable à celle d'un voyageur qui traverse des forêts épaisses à la lueur de la lune naissante, affoiblie par des nuages :

Quale per incertam lunam sub luce maligná
Est iter in silvis, ubi cœlum Jupiter umbrá
Condidit, et rebus nox abstulit atra colorem.

Virg. I 6. Æneid.

(180) D. Mais encore ne peut-on pas porter quelque jugement éclairé sur ces différentes opinions ?

R. La différence essentielle entre l'homme et la brute étant reconnue, il semble inutile d'adopter ou de réfuter les imaginations des hommes sur la nature d'une chose qu'ils ignorent, et qu'ils ignoreront toujours. Dieu a créé les animaux pour le service de l'homme; l'homme s'en sert, et cela doit lui suffire. Voici néanmoins ce qui semble être certain. L'opinion qui fait des bêtes de pures machines, est plutôt un amusement philosophique qu'un résultat de raisons propres à persuader un esprit attentif et appliqué. S'échauffer avec l'auteur des *Américaines* en faveur du mécanisme des brutes, jusqu'à dire que *c'est une vérité que Dieu a révélée aux petits, et aux foibles, pendant qu'il l'a cachée aux grands et aux savans de la terre;* que *c'est ne vouloir pas plier sous la main du Tout-Puissant, que de n'adopter pas* le paradoxe carthésien; c'est professer tout l'enthousiasme

des systêmes. Dire qu'*aucun être ne peut souffrir, à moins qu'il n'ait péché*, afin de conclure de là que les bêtes ne souffrent pas, c'est abuser d'un passage de saint Augustin (*a*) qu'on n'entend pas; contredire le livre de Job (*b*), et ne savoir pas évaluer les souffrances d'un être dénué de raison. C'est une erreur étrange, que de mesurer les douleurs des brutes sur les nôtres; non-seulement c'est la douleur des sens et du moment, à laquelle la réflexion, l'idée du passé et de l'avenir n'ajoutent rien, mais elle n'a jamais la même vivacité physique. M. de Buffon croit que leur sensibilité diminue à mesure que leur organisation s'éloigne de celle de l'homme (*c*); or,

(*a*) On peut voir sur cette matière un excellent traité du P. Merlin : *Véritable Clef des ouvrages de saint Augustin*, 2. part. p. 123.

(*b*) L'histoire du saint homme, et tout le résultat de son livre, démontre le contraire; on diroit qu'il n'a écrit que pour l'établir.

(*c*) On sait combien elle se trouve affoiblie, dès qu'on la cherche hors de la classe des quadrupèdes. Elle paroît finir et perdre tous ses ressorts dans l'huitre, l'animal-fleur, la sensitive, la polype, la *dionæa muscipula*, et d'autres zoophytes, s'il y en a (car c'est ce que nie M. Ray); on ne la retrouve plus au-delà de cet espace de l'échelle graduée des êtres. Mais il y a ici une erreur à corriger. Parce que la classe des êtres sensibles se perd imperceptiblement dans la classe de ceux qui sont privés de sentiment, des demi-philosophes ont prétendu abroger les trois règnes de la nature, ne faire qu'un règne, qu'une vie, qu'une substance. Rien de plus propre à bouleverser toutes les idées, et à mettre la confusion dans le langage. L'insensibilité des nuances empêche-t-elle qu'un être sente, et qu'un autre ne sente pas? De la couleur blanche on arrive insensiblement à la couleur noire, donc toutes les couleurs sont blanches. Il en est de même du son; il n'y en aura qu'un. Le moyen de faire des tableaux et des violons après cette découverte!

Voyez le Journ. hist. et litt. 15 Octobre 1789, p. 244.

dans toutes elle s'en éloigne plus ou moins, et dans la plupart elle est essentiellement différente. Quelle que soit la sensibilité des brutes, on peut la comparer à celle d'un homme en délire, en rêve, ou tout uniment endormi, qui fait des mouvemens relatifs à ses besoins, prend diverses situations, se défend de celles qui lui sont désagréables et de tout ce qui l'incommode. — Ceux qui ont dit l'ame des bêtes matérielle, n'ont pas entendu qu'elle étoit matière, mais qu'elle ne pouvoit en aucune façon exister ni agir hors de la société de la matière : cette idée, qui semble vraie, ne nous dit rien sur la nature et l'essence de la chose qu'elle prétend expliquer. — Si on s'en tient à l'idée que nous avons de l'excellence des esprits, il paroît qu'il y a du ridicule à dire qu'un esprit puisse être dégradé au point de n'avoir d'autre destination que de chasser un lièvre, de détruire les souris, de chanter des airs sauvages; et il y en a plus encore à croire que cet esprit meurt avec le corps (*a*) : mais si l'on considère l'espace immense qu'il peut y avoir entre un esprit et un autre, les espèces très-essentiellement diverses sous un même genre, on trouvera cette opinion moins révoltante (*b*). Cependant les

(*a*) Quelques zoologistes ont cru que ces ames une fois produites, animoient successivement des organisations animales, soit de la même espèce, soit d'une espèce différente et indéterminée ; établissant à cet égard, avec un certain M. Bouillé, je ne sais quelle métempsycose, à la faveur d'une attraction assortie à cet ordre de choses

(*b*) Quelle distance de Dieu à l'homme! quelle différence d'essence et de substance! Cependant l'un et l'autre sont *esprits*.

gens qui semblent avoir le plus réfléchi sur cette matière, ont cru devoir admettre un principe qui n'est ni matière, ni esprit; et c'est peut-être le parti le plus raisonnable.

(181) D. Un être qui ne seroit ni corps ni esprit, ne renfermeroit-il pas contradiction? C'est au moins ce que l'auteur du *Dictionnaire philosophique* assure comme incontestable.

R. Pourquoi y auroit-il plutôt contradiction à n'être ni corps ni esprit, qu'à n'être ni homme ni brute, ou à tenir le milieu entre quelques autres extrêmes d'une classe générale d'êtres? Pourquoi les choses qui ne sont pas corps ne pourroient-elles pas être partagées en différentes classes? Quelle contradiction y a-t-il à n'être ni étendu ni pensant; à n'avoir ni parties, ni intelligence? Connoissons-nous assez l'esprit et la matière, pour assurer qu'ils sont seuls possibles dans l'universalité des créatures? Au contraire, ce que nous connoissons de ces deux choses si éloignées l'une de l'autre, nous persuade qu'il y a entre les deux bien de la place, pour ranger des êtres mitoyens qui ne toucheroient ni l'une ni l'autre des extrémités (*a*). Et qui

(*a*) Le même homme (Voltaire) qui juge qu'il y a contradiction à dire que les ames des brutes ne sont ni esprit, ni corps, adopte le sentiment de Boerhaave, qui enseigne que le feu n'est ni esprit, ni matière, et que c'est une substance mitoyenne entre ces choses-là; à plus forte raison la lumière, tout autrement riche en phénomènes, que l'idée de la matière semble ne pas comporter. Voyez l'*Histoire des progrès de l'esprit dans les sciences nat.* par M. S. p. 163. — Il a paru en 1775, à Manheim, un discours *sur la force vitale*, par M. Musikus, où cette matière est très-bien discutée.

oseroit refuser à Dieu le pouvoir de créer quelque espèce de substance, qui ne fût ni étendue, ni intelligente? Qui oseroit lui refuser le pouvoir de créer quelque espèce d'être qui eût une petite portion de sentimens nécessaires à sa conservation, sans avoir cependant ni liberté, ni intelligence, ni le pouvoir de penser, de réfléchir, de comparer? Il a créé des substances capables d'intelligence et de sentiment *; ce sont les ames des hommes. Il en a créé qui ont l'intelligence, et qui n'ont pas le sentiment; ce sont les anges. Il en a créé qui n'ont ni intelligence ni sentiment, telles sont celles qui ne sont composées que de matière. Enfin, selon plusieurs philosophes, il en a créé qui, sans être matière, n'ont ni sentiment ni intelligence. N'auroit-il pas pu en créer aussi qui eussent quelque portion de sentiment, sans intelligence?

* Sensibilité physique.

(182) D. Cette opinion, qui paroît la plus simple, n'a-t-elle pas ses difficultés?

— Leidenfrost, dans son traité *De Mente humanâ*, n. 146, après diverses réflexions sur la nature et la propriété de la lumière, s'arrête à cette conclusion : *Lumen ergo non est corpus, sed est vis substantialis. Nam substantia est quæ aliquid agit; quod non subsistit agere non potest.* Ce grand médecin parle de la même manière du principe vital, qu'il distingue de la matière et de la substance pensante (ci-dessus 167) : s'il l'appelle *verus spiritus*, c'est qu'il distingue l'*esprit* et *l'être pensant*, *spiritus et mens:* mots que l'on confond souvent, mais qui, distingués dans l'occasion, peuvent servir à la clarté des idées. Dès que l'on veut appeler esprit tout ce qui n'est pas matière, il faut dire en même temps que tout *esprit* n'est pas un être pensant; et dès qu'on nomme *esprit* le seul être *pensant*, on ne peut donner ce nom à des substances qui ne sont ni matière ni pensantes.

Ces ames immatérielles, sans être spirituelles, sont-elles produites par une création continuelle, meurent-elles avec le corps, etc. ?

V. ci dessus, n. 145.

R. Comme nous avouons que nous ne connoissons pas l'essence constitutive de ces ames, et que nous avons assuré sa place à l'ame de l'homme, nous sommes dispensés de répondre à ces questions.... Ceux qui aiment à mêler toujours quelques idées systématiques avec des vérités indépendantes de tout système, peuvent croire que le Créateur, en répandant sur la terre la matière séminale universelle, pour la conservation et la reproduction des espèces (*a*), lui a au même temps associé cette substance neutre, dont la nature nous échappe, et dont nous n'entrevoyons que l'existence; substance propre à animer les corps organisés, et à exercer son activité au moment qu'elle se trouve placée dans un composé d'organes, où elle peut se donner l'essor; mais qui hors de là reste dans l'inac-

(*a*) Le P. Kircher, avec la plupart des chymistes, appelle ce principe général des corps organisés (qu'il ne faut pas confondre avec la substance dont il est ici question), *spiritus salino-sulphureo mercurialis*. M. de Buffon aime mieux le désigner sous le nom de *molécules organiques*. C'est une erreur sans doute de dire, avec ce naturaliste, que ces *molécules sont actives par elles-mêmes;* elles ne sont ni plus actives par elles-mêmes, ni même plus en mouvement que le feu dans les pierres à fusil et dans la poudre à canon; et les causes qui les mettent en mouvement, reçoivent elles-mêmes le mouvement d'une autre cause. Maupertuis leur attribue une espèce de mémoire, des désirs, des aversions, etc. Imaginations bien propres à confirmer l'assertion de J. J. Rousseau, qu'*il y a plus d'erreurs dans un corps d'Académiciens, que dans tout le peuple Huron.*

Emile, T. 2, p. 155.

tion et dans une espèce d'inertie. Cette idée qui simplifie extrêmement l'état de la nature, et qui produit les explications les plus générales et les plus finies, s'accorde, à fort peu de chose près, avec ce que le cardinal Ptolomée, le P. Kumeth, Hirnheim, le Cat, etc. ont écrit sur ce sujet. Bossuet (*Disc. sur l'Hist. univ.* 2 *part. n.* 1), le P. Kircher (*Mund. subt.* 2 *part. p.* 337) raisonnent d'après la même opinion (*a*).

CHAPITRE II.

IMMORTALITÉ DE L'AME.

§. I.

(183) D. N'est-ce pas par zèle pour le dogme consolant de l'immortalité, que les

(*a*) Cette hypothèse déjà étrangement défigurée par Carra, dans ses *Nouveaux Principes de Physique*, y est étendue jusqu'à l'origine et la nature de l'ame humaine. Erreur suffisamment réfutée par la conscience intime de l'ame, comme nous l'avons dit, par la simplicité profondément sentie de l'esprit, réfléchissant sur lui-même et produisant ce *moi* unique, indivisible, ineffable, arrêt définitif contre toutes les imaginations du matérialisme; enfin par le langage de la foi, qui nous apprend que l'opération du vivifiant *souffle de Dieu* s'est bornée exclusivement à la production de l'ame humaine, que l'homme seul *a été fait à la ressemblance de Dieu*, et que par conséquent le *fluide insolide et élastique à l'extrême* de Carra n'a plus de rapport avec le principe intelligent qui nous anime, qu'avec Dieu lui-même... Que s'il ne parle que du principe vital, et qu'il le distingue, comme beaucoup de savans anciens et modernes, de la substance intelligente (n. 167), il n'y aura rien à redire, sinon peut-être la définition hasardée d'une chose inconnue, et le pléonasme cacophonique, *fluide insolide*. Gen 1. et 2.

sages de tous les siècles ont enseigné la spiritualité de l'ame ?

R. Point du tout. Le philosophe éclairé n'adopte pas une opinion, parce qu'elle est consolante ou avantageuse, mais parce qu'elle est vraie. Si l'ame pouvoit être matière, il faudroit le dire et l'enseigner : la vérité seule mérite les regards du sage. La matière ne peut ni agir ni penser; l'idée de la matière est incompatible avec la simplicité et le sentiment intime du *moi*, comme nous l'avons dit. Voilà ce qui a décidé les philosophes; ils ont envisagé la chose même, et point les conséquences.

(184) D. Si l'ame étoit matérielle, ne faudroit-il pas évidemment conclure qu'elle meurt avec le corps ?

R. Il faudroit encore, avant que de déduire cette conséquence, prouver qu'une matière capable d'intelligence n'est pas capable de l'immortalité, et qu'il est plus impossible de concevoir une matière immortelle qu'une matière pensante. La pensée est aussi excellente que l'immortalité; si la matière est élevée jusqu'à l'une, pourquoi n'atteindroit-elle pas l'autre ? Il y a plus : les élémens de la matière sont réellement indestructibles, à raison de leur simplicité et de leur incorruptibilité; pourquoi notre ame, dont la simplicité est infiniment plus parfaite et mieux connue (*a*), n'auroit-elle pas, supposé qu'elle

(*a*) Les élémens de la matière sont exempts de mélange, mais leur indivisibilité est pour le moins très-douteuse; au lieu que l'unité du *moi*, ce sentiment intime qui produit la plus forte conviction possible, exclut toute idée

fût de même nature, la même propriété (*a*)? — Non, la spiritualité de l'ame n'est pas la seule preuve de son immortalité. 1.° La Religion chrétienne est un fait établi par des preuves victorieuses; cette Religion m'enseigne que je suis immortel: il faut la convaincre de fausseté, avant de corriger ma crédulité. 2.° L'existence de Dieu est une vérité à laquelle un homme sensé ne peut se refuser: et cette vérité est évidemment liée avec l'immortalité de nos ames. L'univers est un fait qui suppose une cause, et nous déduisons du fait l'existence et les attributs de la cause; or, parmi ces attributs, il y en a qui supposent évidemment la conservation de l'ame humaine, quelle qu'elle soit de sa nature. 3.° La distinction du vice et de la vertu n'est pas une chose arbitraire, mais née avec les hommes, gravée dans leur ame avec des caractères ineffaçables; et cette distinction seroit abolie, si l'ame de l'homme n'échappoit pas à la ruine du corps.

(185) D. Comment déduisez-vous l'immortalité de l'ame de l'existence de Dieu? Ci-dessus, L. 1. ch. 4. 5.

R. De la manière la plus simple. S'il y a un Dieu, il est juste; s'il est juste, il récompense le bien, il punit le mal. Il arrive souvent que l'impie prospère jusqu'à la mort, et que le juste expire dans les chaînes; Dieu ne

non-seulement de composition et de mélange, mais de division et de parties.

(*a*) C'est ce qui a fait dire à un homme de génie: « Il » n'y a qu'un intérêt secret et honteux, contraire à » l'amour naturel que nous avons pour l'existence, qui » puisse nous faire excepter notre ame du sort éternel » des matières brutes et inanimées. »

punit point l'un, et ne récompense pas l'autre sur la terre ; il le fera donc plus tard, dans le temps et dans le lieu que sa justice souveraine déterminera (*a*). « Quand je n'aurois » d'autres preuves de l'immortalité de l'ame » que le triomphe du méchant et l'oppression » du juste, cela seul m'empêcheroit d'en » douter. Une si choquante dissonnance dans » l'harmonie universelle me feroit chercher » à la résoudre. Je me dirois : tout ne finit » pas pour nous avec la vie ; tout rentre dans » l'ordre à la mort. » C'est la réflexion d'un homme que les incrédules écoutent volontiers. Nous y ajouterons un passage touchant et sublime d'un fameux philosophe anglois ; c'est une expression du sentiment que la nature a mis dans le cœur de l'homme :

Emp. max. et princ. de J. J. Rousseau, C. 1. art. *de la spiritualité de l'ame.*

Addison, Tragédie de Caton d'Utique.

Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame est immortelle,
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Et d'où viendroit sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes:
Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir loin d'un corps, dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.
L'éternité ! quel mot consolant et terrible!
O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible ?

(*a*) Ce raisonnement simple, mais invincible, est exprimé d'une manière laconique et pleine d'énergie dans ce passage du Psaume 57 ; *Si est fructus justo, utique est Deus judicans eos in terrâ.* Il est vrai que de là il s'ensuit directement, que l'ame survivra au corps, sans nécessairement conclure l'immortalité ; mais jamais homme, qui a cru que l'ame survivoit au corps, n'a douté qu'elle ne fût immortelle. Nous aurons lieu de donner un nouveau jour à cet article, en traitant de l'éternité des peines.

Que suis-je, où suis-je ? où vais-je, et d'où suis-je tiré ?
Dans quel climat nouveau, dans quel monde ignoré
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
Où sera cet esprit qui ne peut se connoître ?....
Dieu doit venger sa cause et punir les pervers :
Mais comment ? dans quel temps ? et dans quel univers ?
Ici la vertu pleure, et l'audace l'opprime,
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime....
Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste !
Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste !
Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil ;
Cette vie est un songe, et ta mort un réveil.

§. II.

(186) D. Quand même l'ame ne seroit point immortelle, n'y auroit-il pas des devoirs à remplir, et dès-lors des vices à fuir et des vertus à pratiquer ?

R. Le premier des devoirs seroit de chercher son bien-être dans une félicité passagère et fugitive, de jouir et de vivre aux dépens de tout ce qui combattroit le plaisir du moment. Négliger ce devoir, que la raison et l'amour invincible de moi-même me prescriroient, ce seroit un crime ou une folie. La vertu deviendroit le fléau de l'homme ; et ceux qui l'embrasseroient, ne seroient que des insensés (*a*). Nous nous sommes déjà expliqués là-dessus, en parlant de l'existence de Dieu. Ci-dessus, L. 1, c. 5.

(187) D. N'est-ce pas une loi naturelle de ne pas faire aux autres ce que je ne voudrois

(*a*) *Ergò malum est virtus et inimica naturæ ; stultumque judicari necesse est qui eam sequitur, quoniam seipsum lædit.* Lactant. Instit. L. 7, c. 9.

pas qu'on me fît à moi-même? N'y a-t-il pas cent autres lois de cette force et de cette indépendance absolue de tout système?

R. Ces lois cessent d'être naturelles, elles cessent même d'être des lois, et deviennent des extravagances, dès qu'on renverse par le fondement l'état de la nature, en donnant à son maître et à son roi une ame mortelle, en l'égalant à la brute, en lui assignant la même félicité, et en proposant les mêmes objets à ses désirs. En ce cas, il est évident qu'il n'y auroit pas plus de loi pour l'homme que pour les animaux — Si les hommes sont bornés à la félicité de quelques jours, je ne puis trouver mauvais qu'ils la cherchent à mes dépens; et il y a évidemment une fausse supposition dans cet axiôme : *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît.* — Si l'homme est placé dans la destinée de la brute, si son ame n'est qu'une matière déliée et agitée par l'impulsion d'une autre matière, tout ce qu'on fait pour ou contre un être de cette nature, n'est pas plus important que le traitement que je fais aux huîtres que je mange vivantes, et aux goujons que je fris dans une poêle (*a*). — Quel sera le législateur, le con-

(*a*) Encore y a-t-il une différence qui mérite d'être observée. L'homme chrétien, en employant les animaux selon les vues de la Providence, conserve même à leur égard un genre de sensibilité, approuvé dans les saintes lettres, et fondé sur l'idée d'un Maître souverain qui communique l'existence et la vie à tout ce qui respire. L'impie qui n'aperçoit autre chose dans l'homme et dans la brute qu'un caprice de la matière, en fait par une conséquence très-juste, le jouet de ses passions et de sa malfaisante humeur. *Novit justus jumentorum suorum animas : viscera autem impiorum crudelia.* Prov. 12.

servateur, le vengeur de ces Lois? Dieu? Nous avons montré combien l'idée de Dieu étoit étroitement liée avec celle de l'immortalité de l'ame..... Les remords? il n'y en auroit plus; l'impie s'applaudiroit de ses succès.... Le goût de la vertu? Le beau goût que celui d'une chimère, d'une affection malfaisante, ennemie du bonheur et de la raison? N. 185. N. 115. jusque. 137.

(188) D. L'amour de la patrie, le courage militaire, l'héroïsme des armes ne semblent-ils pas avoir moins de rapport avec le dogme de l'immortalité, et pouvoir subsister dans le système même de l'anéantissement?

R. Ni plus, ni moins que toute autre qualité brillante ou estimable de l'homme. Voici comme s'exprime là-dessus un génie vif et vrai (*a*): « Arrête, brave citoyen! où vas-tu, Young, Nuit. 1e.

(*a*) Je n'ai garde de souscrire au jugement que M. Clément a porté des ouvrages de M. Young, et en particulier des *Nuits*, vrai chef-d'œuvre du genre sombre. Sa critique me paroît l'ouvrage d'un esprit plus subtil que juste. Isoler quelques expressions, et en faire un ensemble pour décrier un ouvrage plein de choses et de beautés incontestables, c'est exercer un genre de censure que Cicéron appeloit *une tyrannie grammaticale*. Un philosophe, quoiqu'ennemi forcené de toute religion, a rendu à ce beau poëme plus de justice. « Tout le monde, » dit-il, a lu ce livre moral; tout le monde y a admiré » ce langage sublime qui élève l'ame, qui la nourrit et » qui l'attache, parce qu'il est fondé sur de grandes vé» rités, qu'il n'offre que de grands objets, et qu'il tire » toute sa dignité de leur réelle grandeur. Pour moi, je » n'ai jamais rien lu de si original, de si neuf, même » de si intéressant. J'aime ce sentiment profond, qui tou» jours le même, se nuance et se diversifie à l'infini. » C'est un fleuve qui m'entraîne. Je goûte ces images » fortes et vives, dont la hardiesse répond au sujet qu'il » embrasse. On avoit ailleurs des preuves plus métho» diques de l'immortalité de l'ame, mais nulle part le » sentiment n'en est frappé comme ici. Le poète bat le *Grammaticæ non Aristarchus, sed Phalarideæ.*

» téméraire? — Défendre ma patrie, et mou-
» rir glorieusement pour elle. — Oui, si tu te
» crois immortel, tu peux affronter la mort,
» puisque tu sais que la mort ne peut te dé-
» truire. Mais si tu perds tout avec la vie,
» ton courage me fait pitié. Reviens vivre en
» lâche, si tu ne veux mourir en insensé. Un
» incrédule hardi, qui, entraîné par l'orgueil,
» par l'exemple, par l'amour du gain, ou par
» le désir de la vengeance, court perdre son
» être, ou se détruire par foiblesse, est de
» tous les fous le plus extravagant, malheu-
» reuse victime d'une brillante chimère, laisse
» ta patrie s'abîmer, et saisis pour toi-même
» une planche qui te sauve de son naufrage.
» — Ma patrie, mon Roi m'ordonnent de
» mourir. — Et que t'importe ta patrie et tes
» Rois?.... Le bonheur est le prix nécessaire
» du sacrifice de l'existence. Si la vertu nous
» coûte notre être, la vertu est pour nous le
» plus grand des crimes. Elle viole notre loi
» suprême. Malgré les nations qui applaudis-
» sent à leur victime, tu n'es qu'un affreux
» suicide..... Le vice, qui me rend heureux,
» est ma loi suprême; et la lâcheté qui me
» conserve, est mon asile et ma vertu. » —
« O vertu, disoit Brutus sur le point de mou-
» rir de ses propres mains, ô vertu que j'ai
» suivie pendant tout le cours de ma vie, et

» cœur, le soumet, et le met hors d'état de raisonner
» contre. » — L'auteur des *Lettres helviennes*, ouvrage éloquent et profondément raisonné, a traité la même matière d'une manière lumineuse et parfaitement satisfaisante. En établissant cette grande vérité par toutes les armes d'une raison saine et forte, il couvre ses adversaires de ridicule, fait haïr et fuir leurs désespérans systèmes.

» pour laquelle j'ai quitté plaisirs et richesses,
» tu n'es qu'un vain fantôme sans pouvoir! le
» vice a toujours l'avantage sur toi : et dé-
» sormais est-il un mortel qui doive s'atta-
» cher à ton inutile puissance? »

(189) D. N'est-ce pas une assez grande récompense de vivre dans la mémoire des hommes, de jouir d'un nom immortel, et de recevoir de la postérité l'hommage dû à la vertu?

R. 1.° Cet hommage seroit une folie de la part de ceux qui le rendroient. Honorer ce qui n'est pas, réserver son estime pour le néant, n'est point une chose sensée.

2.° Que m'importe ce qu'on dira, ce qu'on pensera de moi, quand je ne serai plus? Ne vaut-il pas mieux vivre et sentir que de s'anéantir pour faire parler de soi? C'est bien le cas de dire avec un des plus beaux esprits de Rome :

Id cinerem aut manes credis curare sepultos? 4. Æneid.

Il n'y a que la conservation et la perpétuité de l'ame dans la lumière de Dieu, qui puisse être regardée comme une immortalité digne de nos désirs et de nos admirations. Là, l'homme jouit réellement de la gloire d'être immortel; présent à lui-même, se sentant et se connoissant lui-même, tandis que le néant ignore les éloges qu'on donne à ce qui n'est plus; il en jouit sûrement et imperturbablement, parce qu'il tient cette immortalité de l'Auteur de toute vie, qui possède seul la prérogative éminente d'être toujours, et qui seul peut la communiquer. *Qui solus habet immortalitatem.* 1. Tim. 6.

3.° Ce souvenir de la postérité, fût-il une

récompense digne de la vertu, le moyen de me l'assurer? De cent qui la méritent, pas un n'en jouit. « Combien d'actions particulières, dit Montagne, s'ensevelissent dans » une bataille? De tant de milliers de vaillans » hommes qui sont morts en France depuis » 1500 ans, les armes à la main, il n'y en a » pas cent qui soient venus à notre connoissance. La mémoire non des chefs seulement, » mais des batailles et des victoires est ensevelie (*a*). Les fortunes de plus de la moitié » du monde, faute de registres, ne bougent » de leur place, et s'évanouissent sans durée. » Pensons-nous qu'à chaque arquebusade et » à chaque hasard que nous courons, il y ait » soudain un greffier qui l'enrôle? Et cent » greffiers, outre cela, le pourroient écrire, » desquels les commentaires ne dureroient » que trois jours, et ne viendroient à la vue » de personne. » Observation bien propre à guérir les hommes de ces vains désirs d'immortalité, et de cette folie si commune, de-

(*a*) Un ancien a dit à peu près la même chose:

Vixêre fortes ante Agamemnona
Multi; sed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longâ
Nocte, carent quia vate sacro. Hor.

Marc-Aurèle ajoute encore à la vérité de cette réflexion, en observant que ceux mêmes, qui ont été autrefois très-célèbres, qui ont occupé les talens des orateurs et des poètes, sont aujourd'hui ensevelis dans un oubli parfait, avec les auteurs de leurs éloges. *M. Ant. imper. lib. 7, Eorum quæ ad seipsum* — Boëce fait à peu près la même observation :

Mors spernit altam gloriam
Involvit humile pariter et celsum caput
Æquatque summis infima.

chercher la récompense de la vertu dans la fumée de la gloire.

4.° Le jugement de la postérité varie suivant les maximes dominantes, et se règle sur la philosophie du temps. Le même homme, la même action est successivement louée et blâmée, selon qu'il se forme d'autres idées, d'autres principes, d'autres fondemens de l'estime publique. On a vu de nos jours, les Constantin, les Théodose, les Charlemagne traités comme des scélérats et des insensés, tandis qu'on prodiguoit des éloges aux Sardanapale, aux Julien, aux Cromwel. Quel fond peut-on faire après cela, sur la gloire que les hommes promettent à la vertu? (*a*)

5.° Par-là même qu'un homme entreprend d'être vertueux par le désir d'être admiré et célébré, il met pour fondement de ses vertus la frivolité d'un vain orgueil. Avide de la fumée des louanges, il opère le bien dans des occasions brillantes, où la trompette de la renommée se tient prête à en faire la publication, où le génie des gazettes et des journaux s'empresse à exercer sa garrulité, par le dou-

(*a*) Ç'a été presque de tout temps l'usage du monde de regarder, avec une espèce de mépris et un œil dédaigneux, la vertu malheureuse, et de louer et exalter les forfaits secondés de la fortune; et par un renversement des idées, le crime heureux est, selon la remarque d'un poète tragique, appelé *vertu*:

Prosperum ac felix scelus
Virtus vocatur. Seneca. in. Her. fur.

Un autre poète satyrique observe que pour acquérir de la réputation, il falloit se rendre coupable des plus grands crimes.

Aude aliquid brevibus gyaris et carcere dignum,
Si vis esse aliquis. Juv. Satyr. I.

cereux langage de l'humanité *bienfaisante* et *solennellement* vertueuse. Mais l'homme de bien, qui n'agit que d'après l'impulsion de son cœur, d'après des principes de conduite assurés, fermes, immuables, fruits de la conviction et du sentiment, dédaigne la frivole et ridicule récompense d'un moment de bruit. Il rougit même de se trouver associé dans les mêmes feuilles avec les partisans d'une vertu ostentatoire et factice. La vraie vertu se cacheroit, si elle le pouvoit toujours, dans l'obscurité la plus impénétrable aux yeux des mortels; contente des regards du seul être qui soit digne d'elle : rien n'est plus au-dessous de ses considérations, que les éloges et les censeurs des hommes, leurs haines et leurs faveurs, leurs jugemens et leurs commentaires (*a*),

§. III.

(190) D. Outre ces grands argumens tirés de l'essence même de Dieu, et des droits inviolables de la vertu, n'y a-t-il pas encore d'autres raisons qui parlent en faveur de ce dogme si doux et si sublime de l'immortalité?

R. Il y en a un grand nombre, dont nous ne ferons pas le détail dans une thèse suffisamment établie par les premières notions de l'ame. Tel est, par exemple, le consentement

(*a*) *Ipsa quidem virtus pretium sibi, solaque latè*
Fortunæ secura nitet, nec fascibus illis
Erigitur, plausuque petit clarescere vulgi;
Nil opis externæ cupiens, nil indiga laudis,
Divitiis animosa suis. Claudianus.

le plus universel, le plus unanime de tous les siècles et de toutes les nations.... Tel est ce désir si vif et si invincible de vivre toujours, l'horreur du néant imprimée dans tous les cœurs (*a*).... Tel est le défaut essentiel qui se trouveroit dans le plan de la création, où tout a son but et sa destination assortie à sa nature (72, 73); et où l'homme seul n'en auroit pas, puisqu'on ne sauroit dire à quelle fin il existe; et que respirer, manger, dormir durant quelques jours, ne peut être le but de son existence (*b*)... Tel est le respect qu'on a toujours eu pour la mémoire des grands hommes; car dans le cas d'une mort totale, ce respect ne seroit pas plus raisonnable que celui que je porterois à une pluie qui auroit arrosé mes campagnes, et au vent qui m'auroit procuré une heureuse navigation. Tout le monde sent de la résistance à croire que les ames justes, les grands hommes soient anéantis; qu'il n'en reste que le nom et la

(*a*) Pline a beau nous dire, que ce désir est l'effet de la vanité humaine; puisqu'il se trouve dans tous les hommes, il n'est pas l'effet de quelque vice, ni de quelque préjugé, mais l'expression de la nature. Cet élancement invincible de l'ame vers l'avenir, cette impossibilité de la contenter, de la calmer en bornant ses désirs aux jouissances de cette vie, montre qu'elle a une autre destination. Pourquoi les brutes, les chevaux sur-tout, si fiers et si fringans, eux qui disent *vah* au son de la trompette, qui flairent le combat et la victoire*, ne se sont-ils pas avisés de vouloir être immortels? Pourquoi sont-ils complettement contens, sans inquiétude et sans désirs, quand le rutelier est bien fourni?

* Job. 39.

(*b*) Considération qui faisoit dire au Roi-prophète: « Il n'est pas possible, Seigneur, que vous ayez fait naître tous les enfans des hommes comme au hasard, et » sans dessein. » *Numquid enim vanè constituisti omnes filios hominum*? Psal. 88.

cendre (*a*). Saint Paul employoit cette réflexion en faveur de la résurrection des morts (*b*). Les païens en ont senti la justesse (*c*)...

Ci-dessus, L. 1, c. 4. n. 118

Tel est l'accroissement infini qu'auroient les malheurs de l'homme, dans l'hypothèse qu'il dût mourir tout entier ; les brutes prendroient la première place dans le monde, et leur état exciteroit la jalousie de l'homme, qui les subjugue, et qui s'en sert. C'est l'observation de tous les sages ; le poète philosophe que nous venons de citer, l'explique en ces termes : « O homme ! si c'est là ton sort, va donc

Young. Nuit 10.

» chercher tes maîtres dans les étables ; dépose » à leurs pieds ton sceptre imaginaire et ta royauté ridicule. Tu es l'esclave, ils sont tes rois, ils » sont tes supérieurs dans tout ce qui appartient » aux sens. Le gazon croît sous leurs pas ; ils

(*a*) « Quoi ! dit l'auteur des *Etudes de la Nature*, » pour prix de nos vertus, notre sort seroit d'être confondus avec les élémens ! Votre ame, ô sublime Fénélon ! » seroit exhalée en matière inflammable ? Et elle auroit » eu sur la terre le sentiment d'un ordre qui n'étoit » pas même dans les cieux ?... Quoi ! tout seroit matière » autour de nous !.... Nous serions trompés par le senti» ment involontaire qui nous fait lever les yeux au » Ciel, dans l'excès de la douleur, pour y chercher du » secours ? L'animal près de finir sa carrière, s'abandonne » tout entier à ses instincts naturels. Le cerf aux abois » se réfugie aux lieux les plus écartés des forêts, content » de rendre *l'esprit forestier* qui l'anime, sous leurs om» bres hospitalières : l'abeille mourante abandonne les » fleurs, vient expirer à l'entrée de sa ruche, et léguer » son instinct social à sa chère république : et l'homme, » en suivant sa raison, ne trouveroit rien dans l'univers, » digne de recevoir ses derniers soupirs ! »

(*b*) *Si mortui non resurgunt, ergo et qui dormierunt in Christo, perierunt.* I. Cor. 15.

(*c*) *Ego quidem viros clarissimos vivere arbitror, et eâ quidem vitâ, quæ sola vita nominanda est.* Cic. Cato maj. c. 4.

» paissent sans avoir besoin de cultiver ; leur » boisson est apprêtée par la main de la nature ; » le ruisseau ne cesse point de couler, et d'offrir » son onde à leur soif ; leur vêtement naît et » grandit avec eux ; ils ne vont point avec fa- » tigue le chercher dans des climats étrangers : » ils ne portent point la guerre dans des » mondes lointains, pour en ravir les trésors. » Leur fortune et leurs biens sont sous la » garde de la nature : pour les conserver, ils » n'ont jamais besoin de citer leurs frères au » tribunal dévorant de la chicane. Une prairie » féconde est pour eux le jardin de la féli- » cité.... L'homme seul a reçu le triste privilége » de répandre des larmes ; et les occasions de » l'exercer naissent en foule. Les animaux, » plus heureux, ne sont point tourmentés » comme lui le long de la vie. Leurs maux » sont bornés à la douleur. La plainte cesse » avec la sensation, ils ne continuent point » de souffrir d'un mal passé : une prévoyance » funeste ne les fait pas frémir de l'avenir. La » mort vient à eux sans les effrayer ; ils ne la » sentent qu'au moment où elle frappe. Un » même coup commence et finit leurs maux. Si » cruellement distingués des animaux pendant » la vie, serons-nous encore à la mort con- » fondus avec eux, dans une masse commune » de poussière. »

(191) D. Si les hommes se croient immortels, d'où vient qu'ils ont peur de la mort ? ne devroient-ils pas se réjouir de quitter la terre ?

R. On peut juger par cette puérile objection, de la force des autres que Lucrèce

accumule contre l'immortalité de l'ame ; puisque c'est une de celles qu'il semble employer avec le plus de complaisance (a). Pour se croire immortel, est-on assuré d'être éternellement heureux ? Nos vertus déposent-elles clairement en notre faveur ? Est-on toujours fort empressé à chercher un trésor placé au-delà d'un océan orageux où les naufrages sont fréquens ? N'est-on pas attaché naturellement à la jouissance actuelle d'une chose, quelque prétention qu'on ait sur d'autres plus excellentes, dont on n'a point encore l'expérience, et dont les sens n'ont pas fait l'épreuve ? De ce qu'un François n'aime point à quitter son pays pour un autre, faudra-t-il conclure qu'il n'y en a pas d'autres, qu'on n'existe pas ailleurs, et qu'on périt nécessairement au passage du Rhin et des Pyrénées ? Quel jugement porter d'un philosophe qui raisonne de la sorte ? L'immortalité de l'ame empêcheroit-

(a) *Quòd si immortalis nostra foret mens,*
Non jam se moriens dissolvi conqueretur ;
Sed magis ire foras vestemque relinquere, ut anguis.
L. 3. de Nat. rerum.

Tertullien tourne avec succès cet argument contre les épicuriens qui ne doivent pas craindre la mort, si après elle il n'y a rien, et qui cependant la craignent le plus, et sont les seuls à qui on n'ose pas l'annoncer. *Si nihil passionis est tibi post mortem, si nulla sensûs perseverantia, denique si nihil es ipsa, ubi corpus reliquisti cur mentiris in te, quasi aliquid ultrà pati possis.* Il réfute ensuite amplement la réponse tirée des avantages de la vie. *Nam etsi dici potest ideò mortem timeri, non ultrà quid minantem, sed ut commodum vitæ amputantem : at quin, cùm et incommoda longè plura vitæ pariter excedant, lucratione gravioris partis metum citius; nec jàm timenda est amissio bonorum, quæ altero bono, id est incommodorum pace pensatur.* De Testim. Anim. n. 4.

elle que deux substances si intimement unies ne puissent se séparer sans une convulsion de la nature qu'on ne peut guère envisager sans horreur ! La comparaison d'un serpent qui quitte gaiement sa peau, est tout-à-fait inepte et digne du sophiste épicurien. — Ceux chez qui non-seulement la foi de l'immortalité est très-vive, mais qui ont encore de bons garans de l'avenir, chez qui le sentiment des choses futures a pris le dessus sur toutes celles de ce monde, se réjouissent effectivement de la nécessité de mourir, aiment et désirent le changement d'une habitation incommode contre une meilleure. * Mais si ce sentiment étoit général, si l'homme n'étoit point attaché à la vie, si la consolation de son corps lui étoit indifférente, le genre humain ne subsisteroit pas. Ce qui est un effet visible de la Providence, devient pour les épicuriens un prétexte de la combattre, en niant l'immortalité de notre ame, qui en résulte nécessairement. « Les Dieux, dit un païen, ont caché aux » hommes le bonheur attaché à la mort, » pour leur faire aimer la vie. Ce n'est qu'à » la dernière heure que ce bonheur se fait sentir. (*a*). »

* Ci dessus, n. 162.

(*a*) *Agnoscere solis*
Permissum est quos jam tangit vicinia fati,
Victurosque Dii celant, ut vivere durent,
Felix esse mori. Lucan.

Voyez le *Journ. Hist. et Littér.* 1 mars 1792, p. 343. « L'évidence sur ce point, dit un philosophe que nous » avons déjà cité, entraîneroit les mêmes inconvéniens » que celle de l'existence de Dieu; si nous étions assurés » par quelque témoignage évident *, qu'il existât pour » nous un monde à venir, je suis persuadé que toutes

* Palpable et accessible aux sens, ou bien absolument irrésistible.

§. IV.

(192) D. Est-il vrai que ce dogme si important de l'immortalité de l'ame n'a pas été connu des Juifs?

R. Un philosophe, qui ne cesse de nous étourdir par ce conte, montre assez claire-

» les occupations du monde présent finiroient. Cette
» perspective de félicité divine nous jetteroit ici-bas dans
» un ravissement léthargique. Je me rappelle, que quand
» j'arrivai en France sur un vaisseau qui venoit des Indes,
» dès que les matelots eurent distingué parfaitement la
» terre de la patrie, ils devinrent pour la plupart inca-
» pables d'aucune manœuvre; les uns la regardoient sans
» pouvoir détourner les yeux, d'autres mettoient leurs
» beaux habits comme s'ils avoient été au moment d'y
» descendre, il y en avoit qui parloient tout seuls, et
» d'autres qui pleuroient; à mesure que nous en appro-
» chions, le trouble de leur tête augmentoit. Comme ils
» en étoient absens depuis plusieurs années, ils ne pou-
» voient se lasser d'admirer la verdure des collines, les
» feuillages des arbres, et jusqu'aux rochers du rivage
» couverts d'algues et de mousse, comme si tous ces ob-
» jets leur eussent été nouveaux; les clochers des villages
» où ils étoient nés, qu'ils reconnoissoient au loin dans
» les campagnes, et qu'ils nommoient les uns après les
» autres, les remplissoient d'allégresse. Mais quand le
» vaisseau entra dans le port, et qu'ils virent sur les
» quais leurs amis, leurs pères, leurs mères, leurs femmes
» et leurs enfans qui leur tendoient les bras en pleu-
» rant, et qui les appeloient par leur nom, il fut impos-
» sible d'en retenir un seul à bord, tous sautèrent à terre,
» et il fallut suppléer, suivant l'usage de ce port, aux
» besoins du vaisseau par un autre équipage. Que seroit-
» ce donc si nous avions l'entrevue sensible de cette patrie
» céleste où habite ce que nous avons le plus aimé, et
» ce qui seul mérite de l'être? Toutes les laborieuses et
» vaines inquiétudes de celle-ci finiroient. Le passage
» d'un monde à l'autre fixeroit tous les désirs, et absor-
» beroit tous les autres soins; mais la nature l'a couvert
» d'obscurité, et elle a mis pour gardiens au passage, le
» doute * et l'épouvante. »

* A ne consulter que les preuves physiques, et sensibles.

ment qu'il ne connoît pas mieux les livres saints que ceux de Zoroastre et de Confucius, qu'il cite si volontiers. Ils sont remplis de passages les plus précis et les plus clairs, qui attestent cette consolante vérité. Je ne finirois pas si je les rapportois tous. Dieu dit à Abraham, qu'il sera lui-même sa récompense (*a*). Jacob disoit qu'il alloit rejoindre son fils Joseph; il le croyoit dévoré par une bête, et ne pouvoit par conséquent parler du tombeau (*b*). Les patriarches se regardoient tous comme des étrangers et des pélerins sur la terre : saint Paul prouve admirablement que cela ne peut s'entendre par rapport à la Mésopotamie, dont ils étoient sortis (*c*). Les Juifs consultoient les morts; Moïse leur défend sévèrement cette curiosité criminelle (*d*). David dit que la mort des Saints est précieuse devant Dieu; que la mort des pécheurs est très-mauvaise (*e*). Le même regarde le salut et la délivrance des justes comme le terme de leur vie mortelle (*f*). Saül pria la Pythonisse de lui faire voir Samuël (*g*). Le livre de l'ecclésiastique, qui ne respire que le dogme de l'immortalité, est un recueil des sentimens et des maximes des plus anciens Juifs (*h*).

(*a*) *Ego merces tua magna nimis.* Gen. XV.
(*b*) *Descendam ad filium meum lugens.* Gen. xxxvij.
(*c*) Heb. xj. 9, 13, 14, 15, 16.
(*d*) Deut. xviij.
(*e*) *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* Ps. 115. — *Mors peccatorum pessima.* Ps. 33.
(*f*) *Longitudine dierum replebo eum, et ostendam illi salutare meum.* Ps 99. Quel peut être le salut de l'homme après une longue vie, si son ame ne survit pas au corps.
(*g*) I. Reg. cap. xxviij. Eccli. xlvj.
(*h*) *Jesu, filii Sirach, prologus.* Multorum nobis et magnorum, etc.

Judas Machabée fait offrir un sacrifice pour les morts; il a un songe où il voit Onias et Jérémie prier pour la cité sainte (*a*). Job, qui, selon M. Goguet, vivoit du temps de Jacob; selon saint Augustin, trois générations après; selon M. Huet, peu de temps avant Moïse, dit qu'il ressuscitera et qu'il verra son Dieu, son Rédempteur (*b*). Habacuc désiroit la mort, afin de jouir de la paix dans la société des justes et de goûter des délices éternelles dans le sein de Dieu (*c*) etc. Le vif élan des ames saintes vers Dieu comme l'objet suprême et exclusif de la béatitude, tel qu'il est expliqué dans les livres de l'ancien Testament,
Pr. 72. seroit absurde et impossible dans un être qui se croiroit borné à cette vie. Quel sens donneroit-il à ces paroles : *Quid enim mihi est*

(*a*) II. Machab. C. XII, et XV.

(*b*) *Quis mihi tribuat ut scribantur sermones mei? Quis mihi det, ut exarentur in libro stylo ferreo, et plumbi laminâ, vel celte sculpantur in silice? Scio enim quòd Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terrâ surrecturus sum, et rursùm circumdabor pelle meâ, et in carne meâ videbo Deum meum.* C. XIX. Il est ridicule de dire que Job parle de sa guérison. 1.° Ce n'étoit pas là une vérité à être gravée sur le plomb et le marbre. 2.° Il y auroit contradiction avec d'autres passages, où Job n'espère pas de guérison. C. VII. 7. C. XIX. 6. 10. C. XXIV. 15. 3.° Job ne pouvoit espérer de voir des yeux corporels que le Fils de Dieu revêtu de notre chair : *Oculi mei conspecturi sunt.* 4.° Les Septante disent expressément : *L'Eternel me détruira, et ressuscitera ce corps accablé de maux.* 5.° Enfin ce qui exclut toute équivoque, Job dit, que quand même Dieu lui ôteroit la vie, il espéreroit en lui : *Etiam si occiderit me, in ipso sperabo.* C. XIII. 15.

(*c*) *Ingrediatur putredo in ossibus meis, et subter me scateat; ut requiescam in die tribulationis, ut ascendam ad populum accinctum nostrum..... in Domino gaudebo, et exultabo in Deo Jesu meo.* Hab. III.

in cœlo, et à te quid volui super terram ? Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum ! et à tant d'autres passages accumulés dans les psaumes et les prophètes ? Enfin la dénomination de *Dieu d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob*, si fréquente dans l'écriture, suppose évidemment que ces saints patriarches vivoient (ainsi que Jésus-Christ le faisoit observer aux Saducéens) puisque *le Seigneur n'est pas le Dieu des morts, mais des vivans* (*a*).

(193) D. Si les Juifs ont cru l'ame immortelle, pourquoi est-il dit dans l'écriture, que les morts ne loueront plus le Seigneur, que la cendre des hommes ne célébrera plus son nom (*b*) ?

R. 1.° Cette manière de parler est en usage chez tous les hommes, quelle que soit leur croyance sur l'immortalité. C'est ainsi que nous disons tous les jours, quelque persuadés que nous soyons de survivre au corps : *Je ne verrai plus cela, je ne jouirai plus de cette satisfaction ; je ne ferai plus de bien à ce pauvre, dans quelque temps je ne serai plus*, etc., savoir dans l'ordre et l'état actuel des choses, par les moyens que nous connoissons ici-bas.

2.° Dans l'ancienne loi, les ames des justes n'étoient point admises à la jouissance de Dieu ; elles attendoient le Médiateur pour trouver leur félicité dans les louanges éter-

(*a*) *Ego sum Deus Abraham, Deus Isaac et Deus Jacob. Non est Deus mortuorum sed vivorum.* Marc. 12.

(*b*) *Non mortui laudabunt te, Domine, neque omnes qui descendunt in infernum.* Psal. 113.

nelles du Créateur. « Tout éprouvées qu'elles » étoient, dit saint Paul, et munies du témoi-
Hab. 11. » gnage de la Foi, elles n'ont point reçu » les répromissions avant l'heureuse époque » où leur salut devoit être consommé avec le » nôtre. »

3.° L'écriture sainte explique elle-même ces passages. Les morts ne glorifioient pas Dieu *comme les vivans, en instruisant la génération future* (a); ils ne pouvoient plus *convertir les méchans en leur enseignant les voies de Dieu* (b); ils ne lui rendoient pas leurs hommages *au milieu du Temple, dans la grande assemblée des fidèles* (c); enfin ils n'admiroient plus les ouvrages du Seigneur, et l'éclat de sa puissance *dans la terre des vivans* (d). C'est ainsi que même dans la nouvelle loi, où les portes du Ciel nous sont ouvertes, on a vu des Saints, malgré le vif désir qu'ils avoient de l'éternelle béatitude, préférer de rester encore sur la terre, dans le cas qu'ils pussent contribuer encore à la gloire de Dieu, prêcher et glorifier son nom. Comme nous l'apprenons dans la vie de saint Martin, de saint Ignace de Loyola; et comme l'apôtre saint Paul le déclaroit aux fidèles de Philippes (e).

(a) *Vivens, vivens ipse confitebitur tibi sicut et ego hodiè: pater filiis notam faciet veritatem tuam.* Isai. 38.

(b) *Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur.* Psal. 50.

(c) *Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus, in atriis domûs Domini.* Psal. 115.

(d) *Non videbo Dominum Deum in terrâ viventium.* Isai. 38.

(e) *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo, multò magis melius: permanere autem in carne, necessarium propter vos.* Philip. 4.

(194) D. Le livre de l'Ecclésiaste ne nous dit-il pas, qu'il n'y a point de distinction entre l'homme et la brute, que l'un périt comme l'autre?

R. Voici le sens de ce passage, qui ne paroît pas avoir été lu de ceux qui l'ont tant de fois objecté. « En raisonnant sur la nature et » la destinée des hommes, j'ai dit que Dieu » avoit voulu les éprouver, et que pour cela » il avoit mis de la ressemblance entre eux et » les bêtes; que la vie et la mort étoient com- » munes aux uns et aux autres. » Ce sont les termes mêmes du livre (*a*). Effectivement rien n'étoit plus propre à éprouver notre foi et notre espérance que cette analogie apparente dans le sort de l'homme et de la brute; plus d'un esprit fort ou foible a péri contre cet écueil (*b*). A la fin du même livre, il est dit expressément, qu'après la mort l'esprit de l'homme retourne à Dieu pour recevoir le prix du bien ou du mal qu'il aura fait (*c*). Il est inutile de raisonner sur la signification du mot *Esprit;* de quelle nature est l'esprit qui va à Dieu pour en être jugé?

(*a*) *Dixi in corde meo de filiis hominum, ut probaret eos Deus, et ostenderet similes esse bestiis. Idcircò unus interitus est hominis et jumentorum, et æquâ utriusque conditio.* Eccle. 3.

(*b*) C'est ainsi que ce passage si mal employé par les ennemis de l'Ecriture et de la Foi, devient un trait de lumière qui fait évanouir un des plus spécieux argumens des matérialistes. Telle est la nature de la vérité, qu'elle se renforce toujours par les attaques qu'on lui livre.

(*c*) *Revertatur pulvis ad terram unde erat, et spiritus redeat ad Deum qui fecit illum.... Cuncta quæ fiunt, adducet Deus in judicium pro omni errato, sive* BONUM *sive malum.* Eccle. 12.

(195) D. D'où vient donc qu'une doctrine si propre à conserver les lois, et à affermir la constitution d'un état, n'a pas servi de fondement à la législation de Moïse ?

R. 1.° Quoique Moïse n'ait pas expressément employé les peines et les récompenses éternelles pour attacher les Juifs à la loi de Dieu, la connoissance qu'ils en avoient, les y attachoit indépendamment des discours du législateur. C'est ainsi que parmi nous l'autorité du prince est cimentée par celle de Dieu, et par la foi de l'immortalité, sans que les lois de l'état nous rappellent les motifs généraux et trop connus.

2.° Un peu indocile, attaché avec excès à la vie et aux biens périssables, étoit peu touché de ces biens et de ces châtimens que ses yeux n'apercevoient pas, et dont son esprit ne comprenoit ni le prix ni l'étendue : quand il commença à être plus attentif et plus docile, le dogme de l'immortalité lui fut prêché plus fortement et plus fréquemment : les livres sapientiaux en sont remplis.

3.° La jouissance des récompenses éternelles ne devant commencer qu'à la mort du Rédempteur, c'étoit un bien éloigné qui touchoit foiblement des hommes accoutumés à des récompenses ou des peines temporelles et présentes. On montrera plus bas que le péché originel et ses effets étoient très-connus aux Juifs.

4.° Dans l'ancienne loi, les châtimens et les récompenses temporelles étoient presque toujours l'expression subite et présente de la divine justice, qui dans la nouvelle loi ren-

voie plus souvent ses arrêts au-delà du tombeau, et les exécute dans les régions éternelles et invisibles.

5.° La loi de Jésus-Christ devoit être à tous égards supérieure à celle de Moïse; son effet devoit être de détacher les hommes de tout ce qui périt, et de fixer ses regards sur l'éternité. L'immortalité fait donc la base de la loi nouvelle, comme les biens et les maux temporels avoient fait la base de la loi ancienne. La figure ne devoit point avoir l'éclat de la réalité, ni les ombres l'excellence de la lumière; la prédication du Maître devoit avoir une sublimité, que le serviteur n'avoit pu atteindre. Cette réflexion de M. Bossuet est exprimée dans un grand nombre de passages de l'écriture (*a*). *Discours sur l'Hist. univ.*

(*a*) *Misit me prædicare diem retributionis.* Luc. 4. Isai. 61. — *Non secundùm Legem mandati carnalis factus est, sed secundùm virtutem vitæ insolubilis.* Heb. 17. *Nunc autem melius sortitus est ministerium, quantò melioris testamenti mediator est, quod in melioribus promissionibus sanctum est.* Heb. 8. — *Secundùm spem vitæ æternæ quam promisit qui non mentitur Deus, ante tempora sæcularia : manifestavit autem temporibus suis verbum in prædicatione.* Tit 1. — Nous ne citons ici l'Ecriture sainte que relativement à quelques objections; car si on vouloit la tourner en preuve (ce qui sortiroit de la nature de cet ouvrage), quelle démonstration n'en résulteroit-il pas? Si, à ce que la vraie philosophie, la philosophie du sentiment et de la raison, nous dit de l'immortalité de l'ame, on ajoutoit la lumière que répand sur ce grand dogme l'enseignement de Jésus-Christ, la narration évangélique, les Actes des Apôtres, les Epîtres de saint Paul; quel est l'homme, d'un esprit juste et d'un cœur non corrompu, qui pourroit lutter contre une si douce et si convaincante impression?.... Tout ce que nous dirons dans la suite sur la révélation, la nécessité d'une religion, des preuves et des effets du Christianisme, concourt évidemment au même résultat. Ci-dessus, n. 251.

CHAPITRE III.

LIBERTÉ DE L'HOMME.

(196) D. L'ame spirituelle et immortelle est-elle douée de la liberté ?

R. Penser autrement, c'est faire de l'homme une machine à ressort, un jouet de la fatalité.

(197) D. Dieu prévoit avec une entière certitude toutes les actions des hommes ; un être raisonnable prend nécessairement le parti qu'il juge être le plus avantageux, l'habitude devient une seconde nature, un penchant insurmontable. Tout cela ne semble-t-il pas détruire le dogme de la liberté ?

L. 1, ch. 3. 2. 3. n. 100.

R. Nous avons répondu à la première de ces objections, en parlant de la prescience de Dieu. La seconde est démentie par l'expérience.

Si l'amour du bonheur déterminoit infailliblement le choix de l'ame, le chrétien persuadé de la vérité de sa foi, ou même un profane instruit des malheurs du crime, ne pourroient ne point être vertueux ; cependant le contraire n'est que trop visible. Tout le monde adopte cet aveu humiliant d'un certain poète :

Aliudque cupido,
Mens aliud suadet ; video meliora proboque,
Deteriora sequor.

Ovid. Métamor. L. 8.

S'il étoit vrai qu'un long usage du vice et de la vertu pût former une espèce de néces-

sité et d'insensibilité aux attraits contraires, ce seroit l'effet d'une infinité d'actions libres, et dès lors une vraie liberté dans son principe et dans ses causes : mais la force de l'habitude ne va jamais jusqu'à ôter toute liberté de se tourner au vice ou à la vertu, au moins par degrés et par des progressions successives.

(198) D. Quelle est la manière la plus simple de démontrer la liberté contre tous les sophismes des Fatalistes?

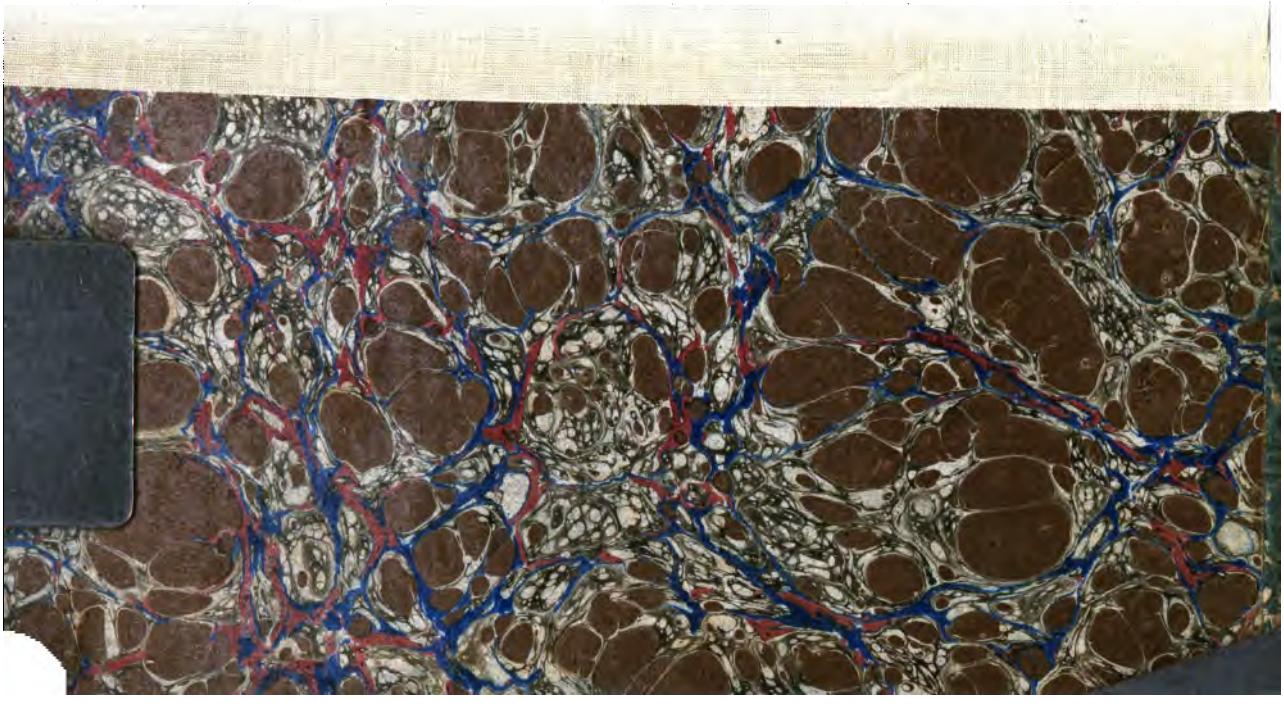
R. C'est de raisonner de la manière suivante : *Il y a un Dieu juste et sage; il y a une distinction essentielle entre le vice et la vertu : donc l'homme est libre.*

(199) D. Comment déduisez-vous de ces principes incontestables, l'existence de la liberté?

R. Il est indigne de la sagesse de Dieu de vouloir être servi et adoré par des êtres raisonnables, soumis à la nécessité, et dont l'hommage n'est que l'effet du sort et d'une aveugle destinée. Il est contradictoire à la justice de Dieu de récompenser ou de punir des actions nécessaires, réglées par des lois inviolables et éternelles. — L'homme qui agit par nécessité, n'est ni plus vertueux ni plus vicieux que le soleil qui fait mûrir mes vignes, et la grêle qui les dévaste. Ce sont des vérités que toutes les disputes ne peuvent affoiblir, et que la raison a affranchies du caprice des systêmes. « Il en est des argumens contre la liberté humaine, dit M. Holland, dans ses *Réflexions philosophiques* (*a*), comme de ceux qu'on

(*a*) Ouvrage aussi excellent en physique et métaphysique que défectueux en fait d'histoire. L'auteur y répète

» fait contre la possibilité du mouvement, et » contre l'existence des corps. Ces argumens » sont quelquefois très-subtils, difficiles à ré- » soudre, sur-tout pour ceux qui ne connois- » sent point les charlataneries dialectiques; » mais comme ils contredisent des sentimens » vifs, profonds, irrésistibles, universels, ils » éblouissent l'esprit, sans le convaincre. Indé- » pendamment de toute méditation, l'homme » croit qu'il y a du mouvement dans le monde, » qu'il existe des corps autour de lui, et que » c'est lui-même qui se détermine aux actions » qu'on lui voit faire pendant le cours de sa » vie. Les philosophes qui soutiennent que » c'est là un instinct trompeur, ne peuvent » s'en dépouiller eux-mêmes : malgré tous les » sophismes qui leur font illusion, ils ne pen- » sent pas autrement que le vulgaire, parce » qu'ils ne peuvent s'empêcher de sentir » comme lui. »

sans discernement tous les contes des protestans et des philosophes contre l'Eglise catholique.

FIN DU TOME PREMIER.